Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/delamanieredense03roll

DE LA MANIERE D'ENSEIGNER ET D'ÉTUDIER LES BELLES-LETTRES

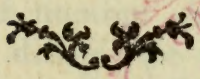
Par raport à l'esprit & au cœur.

Par M. ROLLIN, *ancien Recteur de l'Université de Paris, Professeur d'Eloquence au Collége Roial, & Associé à l'Académie Roiale des Inscriptions & Belles-Lettres.*

TOME TROISIÉME.

Nouvelle édition.

L
3F
5



UNIVERSITAS O. M. OTTAWIENSIS

A PARIS,
Chez les Freres ESTIENNE, rue S. Jacques, à la Vertu.

M. DCC. LXVII.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

UNIVERSITAS

LB
475
.R6D
1767
v.3
Coll. Spec.

AVERTISSEMENT

de l'Auteur.

J'AVOIS compté d'abord qu'un volume ſeul me ſuffiroit pour ce que j'avois à dire ſur l'Hiſtoire, & je craignois même que ce n'en fût peutêtre encore trop. Mais, quelques retranchemens que j'aie faits, l'abondance & la richeſſe des ſujets que j'ai eus à traiter, m'ont inſenſiblement entraîné plus loin que je ne penſois. J'ai éprouvé, en compoſant cet Ouvrage, quelque choſe de ce qui arrive à ceux qui ſe trouvent à une table ſervie magnifiquement, & couverte d'un grand nombre de mets exquis, où il eſt difficile de s'en tenir ſévérement au pur néceſſaire, & de garder les régles d'une exacte ſobriété. Les morceaux d'hiſtoire auſquels je me ſuis attaché, fourniſſent un ſi grand nombre de faits conſidérables, de modéles éclatans de toutes ſortes de vertus, de princi-

pes utiles pour la conduite de la vie ; qu'il ne m'a pas été poſſible de me renfermer dans les juſtes bornes que je m'étois d'abord preſcrites à moi-même. Comme le principal but que je me propoſe dans cette partie de mon Ouvrage, eſt de former l'eſprit & le cœur des jeunes gens, de leur inſpirer du goût pour la lecture, & ſur-tout pour celle de l'Hiſtoire, & de leur bien faire connoitre le fruit qu'ils en doivent tirer ; je me ſuis peutêtre un peu trop livré à la beauté & à la ſolidité des matiéres que je traitois, parce qu'elles m'ont paru fort propres à mon deſſein, & j'ai beſoin que l'indulgence du Lecteur me pardonne cette eſpéce d'intempérance.

Je n'ai point cru devoir garder de régles uniformes dans les faits que je raporte, ni dans les réflexions que j'y ajoute. Quelquefois les récits ſont aſſez longs : dans d'autres endroits ils ſont fort courts & fort abrégés : quelquefois même ils ſont confondus avec les réflexions. Je ne donne point ici des préceptes ni des modéles ſur la maniére de compoſer l'Hiſtoire : je propoſe ſeulement quelques eſſais de la méthode qu'on peut ſuivre en l'en-

ſeignant aux jeunes gens ; & pourvû que ces eſſais puiſſent leur être de quelque utilité, il me ſemble que par là les irrégularités qu'on y pourra remarquer, rentrent en quelque ſorte dans la régle.

On trouvera ici, ſi je ne me trompe, beaucoup de traits d'hiſtoire curieux & intéreſſans, beaucoup de réflexions également ingénieuſes & ſolides, où je n'ai d'autre part ni d'autre mérite, que de les avoir ramaſſés de différens endroits pour les faire entrer dans mon Ouvrage. Tous ces paſſages, ſi admirables pour l'ordinaire dans les anciens auteurs, perdent beaucoup de leur beauté en paſſant de la langue originale dans une langue étrangére par une traduction ſouvent foible, ou même défectueuſe. Ce ſont comme autant de fleurs délicates, qu'il eſt difficile de manier pour les joindre enſemble, ſans flétrir & ſans amortir en quelque choſe leur vivacité. Ou, pour parler plus juſte, ce ſont des fruits excellens, qui, outre le ſuc & le goût qui en ſont inſéparables, ont une fraîcheur & un coloris, dont il eſt à craindre que la main qui les cueille ne leur

faſſe perdre une grande partie. J'eſpére néanmoins que malgré cet inconvénient, que j'aurois bien ſouhaité pouvoir éviter, le Lecteur plus attentif aux choſes mêmes qu'au ſtile, ne laiſſera pas de goûter encore & d'eſtimer ce qu'il y a de beau & de ſolide dans les faits, dans les maximes, dans les réflexions que l'antiquité m'a fournies, & dont j'ai cru devoir faire un recueil aſſez ample en faveur des jeunes gens, qui ne peuvent pas encore avoir une grande connoiſſance de l'Hiſtoire.

Je déclare ici dès le commencement, & je le répéterai ſouvent dans la ſuite, que c'eſt pour eux principalement que j'écris. Ainſi je ne croirai point avoir perdu mon tems, ni ma peine, ſi mon travail peut leur devenir utile. Je puis me rendre ce témoignage, que je n'ai rien omis pour arriver à ce but. Ce que je ne pouvois tirer de mon propre fonds, je n'ai point fait difficulté de l'emprunter d'ailleurs; & je me crois obligé d'avouer que ce qu'il y a de plus beau dans cet Ouvrage, ne vient point de moi. Ecrivains grecs & latins, auteurs anciens & modernes,

livres imprimés & manuscrits, amis absens & préſens, j'ai tout mis à contribution, pour faire entrer dans mon Ouvrage le plus de beautés & de richeſſes qu'il m'a été poſſible.

J'aurois pu ne point entamer dans ce Tome-ci ce qui regarde l'hiſtoire Romaine : mais comme il me reſte beaucoup de matiére * pour le Tome ſuivant, j'ai été bien aiſe de remplir davantage celui-ci, afin de me réſerver plus de place dans l'autre, & d'ailleurs les morceaux de l'hiſtoire Romaine que je touche étant entiérement détachés les uns des autres, peuvent auſſi, ſans aucun inconvénient, être placés & lus ſéparément.

* On peut voir page 10 ce qui doit entrer dans ces deux Tomes.

Il m'en reſte deux bien importans pour le Tome qui ſuivra celui-ci, & qui ſont déja tout prêts. Le premier regarde le tems de l'hiſtoire Romaine que Polybe avoit choiſi pour ſujet de ſon grand Ouvrage, c'eſt-à-dire depuis le commencement de la ſeconde guerre Punique, juſqu'à la deſtruction du roiaume de Macédoine, par la défaite & par la mort de Perſée ſon dernier Roi. Polybe me fournit encore l'autre morceau dans un en-

droit célébre, où cet Auteur, auſſi bon politique qu'habile hiſtorien, prévoit & prédit, ſur la connoiſſance qu'il avoit de l'état préſent de l'Empire Romain, que le gouvernement républicain feroit place à la domination monarchique.

Il nous manque, ce me ſemble, un Ouvrage qui ſeroit d'une grande utilité, & je pourrois même dire d'une abſolue néceſſité pour les jeunes gens. C'eſt une hiſtoire ancienne compoſée en françois pour leur uſage, d'où l'on écarteroit toutes les queſtions épineuſes de critique, & les faits peu importans, & où l'on tâcheroit de faire entrer une partie de ce qu'il y a de plus beau dans les Auteurs anciens; & il faut avouer qu'il s'y rencontre des beautés infinies, ſoit pour les penſées, ſoit pour les principes, qui ſont bien propres à élever l'ame, & à inſpirer de grands & de nobles ſentimens pour tous les états & pour toutes les conditions de la vie. J'ai dit qu'un pareil Ouvrage me paroiſſoit d'une abſolue néceſſité pour les jeunes gens, je parle ſurtout de ceux qui étudient dans les Colléges. Car la multiplicité des choſes qu'on eſt

obligé d'enſeigner dans les claſſes, ne laiſſe point aux Profeſſeurs, quelque érudition & quelque bonne volonté qu'ils puiſſent avoir, le tems d'enſeigner de vive voix l'Hiſtoire à leurs écoliers : & cependant on convient aſſez généralement que cette étude fait une des plus eſſentielles parties de l'éducation de la jeuneſſe. Il ſeroit donc à ſouhaiter qu'il y eût un Ouvrage compoſé exprès pour les jeunes gens, dont on leur preſcriroit tous les jours une certaine lecture, & une certaine tâche, & dont on leur feroit rendre compte de tems en tems. Cet Ouvrage ne devroit être, ni un ſimple abrégé, chargé preſque uniquement de dates & de noms, ce qui ne peut guéres ſervir qu'à ceux qui ſavent déja l'Hiſtoire ; ni d'une trop grande étendue, car de jeunes gens occupés de beaucoup d'autres études néceſſaires, ne peuvent pas donner un tems conſidérable à celle de l'Hiſtoire. Si l'on me jugeoit capable d'un pareil Ouvrage, & que Dieu me donnât aſſez de vie & de ſanté pour l'entreprendre, au défaut d'un meilleur Ouvrier, je m'en chargerois volontiers quand j'aurai achevé celui que j'ai entre les

mains. Car je comprens parfaitement de quel usage & de quelle importance il seroit, pour d'autres personnes même que celles qui étudient dans les Colléges; & j'ai toujours une vraie peine de n'avoir aucun livre de cette sorte à proposer à de jeunes gens de bonne volonté, qui au sortir des études souhaiteroient s'instruire de l'Histoire, & qui ne sont pas en état de la puiser dans les sources mêmes. L'histoire * Grecque a encore plus besoin de ce secours, que l'histoire Romaine, qui pour l'ordinaire est plus connue, & dont on a quelques parties écrites de mains de maîtres; au lieu qu'on n'a presque aucune idée de la premiére. Je sens bien ce qui devroit entrer dans un tel Ouvrage, pour le rendre en même tems agréable & utile: mais il y a une grande différence entre le sentir, & le pouvoir heureusement exécuter.

* J'entens par ce mot toutes les histoires anciennes qui sont distinguées de l'histoire Romaine, & je prie qu'on me passe cette maniére de parler.

Avant que de finir cet Avertissement, je dois dire un mot de la seconde édition des deux premiers volumes de cet Ouvrage qui commence aussi à paroitre. Je les ai retouchés le plus exactement qu'il m'a été possible, & j'ai profité des remarques & des

réflexions que plusieurs personnes ont eu la bonté de me communiquer. Les changemens que j'y ai faits sont en assez grand nombre, mais peu considérables, & ne regardent point le fonds de l'Ouvrage, ni les principes. J'ai corrigé quelques citations, qui n'étoient pas justes; & en retranchant, en ajoutant, ou en changeant quelques mots & quelques phrases, j'ai tâché d'éclaircir des endroits, dont apparemment l'obscurité avoit donné lieu à la critique. J'ai fait peu d'additions. La plus grande est la traduction de deux Lettres de Cicéron à son ami Atticus, & de deux passages de son second livre sur la nature des dieux, que j'ai cru devoir ajouter dans l'endroit du premier Tome où je donne quelques régles pourbien traduire, & où j'en ai apporté des exemples.

Quand mes deux premiers volumes parurent pour la premiére fois, l'incertitude du succès me causa de grandes craintes. Maintenant c'est l'accueil favorable que je ne puis me dissimuler qu'on leur a fait, qui m'inquiéte pour ce troisiéme volume, dans la juste appréhension où je suis de ne pas répondre comme je le souhaiterois à l'atten-

te du public. Si le desir de lui plaire en tâchant de rendre quelque service à la jeunesse, est un titre pour mériter ses suffrages, j'ose par cet endroit me flater de n'être pas tout-à-fait indigne de son approbation.

DE LA MANIERE D'ENSEIGNER ET D'ÉTUDIER LES BELLES-LETTRES.

LIVRE CINQUIEME.

DE L'HISTOIRE.

AVANT-PROPOS.

CE N'EST PAS ſans raiſon que [a] l'Hiſtoire a toujours été regardée comme la lumiére des tems, la dépoſitaire des événemens, le témoin fidéle de la vérité, la ſource des bons conſeils & de la prudence, la régle de la conduite & des mœurs. Sans elle, renfermés dans les bornes

De l'utilité de l'Hiſtoire.

a Hiſtoria teſtis temporum, lux veritatis, vita memoriæ, magiſtra vitæ, nuncia vetuſtatis. *Cic. lib. 2. de Orat. num.* 36.

du ſiécle & du pays où nous vivons, reſſerrés dans le cercle étroit de nos connoiſſances particuliéres & de nos propres réflexions, [a] nous demeurons toujours dans une eſpece d'enfance, qui nous laiſſe étrangers à l'égard du reſte de l'univers, & dans une profonde ignorance de tout ce qui nous a précédé, & de tout ce qui nous environne. [b] Qu'eſt-ce que ce petit nombre d'années qui compoſent la vie la plus longue, qu'eſt-ce que l'étendue du pays que nous pouvons occuper ou parcourir ſur la terre, ſinon un point imperceptible à l'égard de ces vaſtes régions de l'univers, & de cette longue ſuite de ſiécles qui ſe ſont ſuccédé les uns aux autres depuis l'origine du monde? Cependant c'eſt à ce point imperceptible que ſe bornent nos connoiſ-

a Neſcire quid antea quàm natus ſis acciderit, id eſt ſemper eſſe puerum. *Cic. in Orat. n.* 120.

b Terram hanc cum populis urbibuſque... punĉti loco ponimus, ad univerſa referentes: minorem portionem ætas noſtra quàm punĉti habet, ſi tempori comparetur omni. *Senec. de conſol. ad Marc. cap.* 20.

Nullum ſeculum magnis ingeniis cluſum eſt, nullum non cogitationi pervium. *Ibid.*

Si magnitudine animi egredi humanæ imbecillitatis anguſtias libet, multum per quod ſpatiemur temporis eſt.... Licet in conſortium omnis ævi pariter incedere. *Id. de brev. vit. cap.* 14.

ſances, ſi nous n'appellons à notre ſecours l'étude de l'Hiſtoire, qui nous ouvre tous les ſiécles & tous les pays; qui nous fait entrer en commerce avec tout ce qu'il y a eu de grands hommes dans l'antiquité, qui nous met ſous les yeux toutes leurs actions, toutes leurs entrepriſes, toutes leurs vertus, tous leurs défauts; & qui, par les ſages réflexions qu'elle nous fournit, ou qu'elle nous donne lieu de faire, nous procure en peu de tems une prudence anticipée, fort ſupérieure aux leçons des plus habiles maîtres.

On peut dire que l'Hiſtoire eſt l'école commune du genre humain; également ouverte & utile aux grands & aux petits, aux Princes & aux Sujets, & encore plus néceſſaire aux Grands & aux Princes qu'à tous les autres. Car comment à travers cette foule de flateurs qui les aſſiégent de toutes parts, qui ne ceſſent de les louer & de les admirer, c'eſt-à-dire de les corrompre & de leur empoiſonner l'eſprit & le cœur; comment, dis-je, la timide vérité pourra-t-elle approcher d'eux, & faire entendre ſa foible voix au milieu de ce tumulte

& de ce bruit confus ? Comment oſera-t-elle leur montrer les devoirs & les ſervitudes de la roiauté ; leur faire entendre en quoi conſiſte leur véritable gloire ; leur repréſenter que s'ils veulent bien remonter juſqu'à l'origine de leur inſtitution, ils verront clairement [a] qu'ils ſont pour les peuples, & non les peuples pour eux ; les avertir de leurs défauts ; leur faire craindre le juſte jugement de la poſtérité ; & diſſiper le nuage épais que forme autour d'eux le vain phantôme de leur grandeur, & l'enivrement de leur fortune.

Elle ne peut leur rendre ces ſervices ſi importans & ſi néceſſaires que par le ſecours de l'Hiſtoire, qui ſeule eſt en poſſeſſion de leur parler avec liberté, & qui porte ce droit juſqu'à juger ſouverainement des actions des Rois mêmes, auſſi-bien que la renommée, que Sénéque appelle, *liberrimam principum judicem.* On a beau faire valoir leurs talens, admirer leur eſprit ou leur courage, vanter leurs exploits & leurs conquêtes : ſi tout

Senec. de Conſol. ad Marc. cap. 4.

[a] Aſſiduis bonitatis argumentis probavit, non rempublicam ſuam eſſe, ſed ſe reipublicæ. *Senec. de Clem. lib. 1. cap. 19.*

cela n'eſt point fondé ſur la vérité & ſur la juſtice, l'Hiſtoire leur fait ſecrettement leur procès ſous des noms empruntés. Elle ne leur fait regarder la plupart des plus fameux Conquérans que comme des fléaux publics, des ennemis du genre humain, [a] des brigands des nations, qui pouſſés par une ambition inquiette & aveugle, portent la déſolation de contrées en contrées, [b] & qui ſemblables à une inondation ou à un incendie, ravagent tout ce qu'ils rencontrent. Elle leur met ſous les yeux un Caligula, un Néron, un Domitien, comblés de louanges pendant leur vie, devenus après leur mort l'horreur & l'exécration du genre humain : au lieu que Tite, Trajan, Antonin, Marc-Auréle, en ſont encore regardés comme les délices, parce qu'ils n'ont uſé de leur pouvoir que pour faire du bien aux hommes. Ainſi l'on peut dire que l'Hiſtoire, dès leur vivant même, leur tient lieu de ce Tribunal établi autre-

a Prædo gentium levavit ſe. *Jerem.* 4. 7.

b Philippi aut Alexandri latrocinia ceterorumque, qui exitio gentium clari, non minores fuere peſtes mortalium, quàm inundatio qua planum omne perfuſum eſt, quàm conflagratio qua magna pars animantium exaruit. *Senec. lib.* 3. *Nat. Quæſt. in Præfat.*

fois chez les Egyptiens, où les Princes, comme les particuliers, étoient cités & jugés après leur mort, & que par avance elle leur montre la ſentence qui décidera pour toujours de leur réputation. [a] Enfin, c'eſt elle qui imprime aux actions véritablement belles le ſceau de l'immortalité, & qui flétrit les vices d'une note d'infamie que tous les ſiécles ne peuvent effacer. C'eſt par elle que le mérite méconnu pour un tems, & la vertu opprimée, appellent au Tribunal incorruptible de la poſtérité, qui leur rend avec dédommagement la juſtice que leur ſiécle leur a quelquefois refuſée, & qui, ſans reſpect pour les perſonnes, & ſans crainte d'un pouvoir qui n'eſt plus, condamne avec une ſévérité inexorable l'abus injuſte de l'autorité.

Il n'eſt point d'âge, point de condition, qui ne puiſſe tirer de l'Hiſtoire les mêmes avantages; & ce que j'ai dit des Princes & des Conquérans, comprend auſſi, en gardant de juſtes proportions, toutes les perſonnes con-

a Præcipuum munus annalium reor, ne virtutes ſileantur, utque pravis dictis factiſque ex poſteritate & infamia metus ſit. *Tacit. Annal. lib.* 3, *cap.* 65.

ſtituées en dignité : Miniſtres d'Etat, Généraux d'armées, Officiers, Magiſtrats, Intendans, Prélats, Supérieurs eccléſiaſtiques, tant ſéculiers que réguliers, les peres & meres dans leur famille, les maîtres & maîtreſſes dans leur domeſtique, en un mot, tous ceux qui ont quelque autorité ſur les autres. Car il arrive quelquefois à ces perſonnes d'avoir dans une élévation très bornée plus de hauteur, de faſte, & de caprice que les Rois, & de pouſſer plus loin l'eſprit deſpotique & le pouvoir arbitraire. Il eſt donc très avantageux que l'Hiſtoire leur faſſe à tous d'utiles leçons ; que d'une main non ſuſpecte elle leur préſente un miroir fidéle de leurs devoirs & de leurs obligations ; & qu'elle leur faſſe entendre qu'ils ſont tous pour leurs inférieurs, & non leurs inférieurs pour eux.

Ainſi l'Hiſtoire, quand elle eſt bien enſeignée, devient une école de morale pour tous les hommes. Elle décrie les vices, elle démaſque les fauſſes vertus, elle détrompe des erreurs & des préjugés populaires, elle diſſipe le preſtige enchanteur des richeſſes & de tout ce vain éclat qui éblouit

les hommes, & démontre par mille exemples plus perſuaſifs que tous les raiſonnemens, qu'il n'y a de grand & de louable que l'honneur & la probité. De l'eſtime & de l'admiration que les plus corrompus ne peuvent refuſer aux grandes & belles actions qu'elle leur préſente, elle fait conclure que la vertu eſt donc le véritable bien de l'homme, & qu'elle ſeule le rend véritablement grand & eſtimable. [a] Elle apprend à reſpecter cette vertu, & à en déméler la beauté & l'éclat à travers les voiles de la pauvreté, de l'adverſité, de l'obſcurité, & même quelquefois du décri & de l'infamie : comme au contraire elle n'inſpire que du mépris & de l'horreur pour le crime, fût-il revétu de pourpre, tout brillant de lumiere, & placé ſur le trône.

a Si, quemadmodum viſus oculorum quibuſdam medicamentis acui ſolet & repurgari, ſic & nos aciem animi liberare impedimentis voluerimus, poterimus perſpicere virtutem, etiam obrutam corpore, etiam paupertate oppoſita, & humilitate & infamia objacentibus : cernemus, inquam, pulcritudinem illam, quamvis ſordido obtectam. Rurſus æquè malitiam, & ærumnoſi animi veternum perſpicientes, quamvis multus circà divitiarum radiantium ſplendor impediat, & intuentem, hinc honorum, illinc magnarum poteſtatum, falſa lux verberet. *Senec. Epiſt.* 115.

Mais pour me borner à ce qui eſt de mon deſſein, je regarde l'Hiſtoire comme le premier maître qu'il faut donner aux enfans, également propre à les amuſer & à les inſtruire, à leur former l'eſprit & le cœur, à leur enrichir la mémoire d'une infinité de faits auſſi agréables qu'utiles. [a] Elle peut même beaucoup ſervir, par l'attrait du plaiſir qui en eſt inſéparable, à piquer la curioſité de cet âge avide d'apprendre, & à lui donner du goût pour l'étude. Auſſi, en matiére d'éducation, c'eſt un principe fondamental, & obſervé dans tous les tems, que l'étude de l'Hiſtoire doit précéder toutes les autres, & leur préparer la voie. Plutarque nous apprend que le vieux Caton, ce célébre Cenſeur, dont le nom & la vertu ont tant fait d'honneur à la République Romaine, & qui prit un ſoin particulier d'élever par lui-même ſon fils ſans vouloir s'en repoſer ſur le travail des maîtres, compoſa exprès pour lui & écrivit de ſa propre main en gros caracteres de belles hiſtoires; afin, di-

[a] Fatendum in ipſis rebus quæ diſcuntur & cognoſcuntur, invitamenta inesſe, quibus ad diſcendum cognoſcendumque moveamur. *Cic. lib. 5. de fin. bon. & mal. n. 52.*

ſoit-il, que cet enfant dès le plus bas âge fût en état, ſans ſortir de la maiſon paternelle, de faire connoiſſance avec les grands hommes de ſon pays, & de ſe former ſur ces anciens modéles de probité & de vertu.

Il n'eſt pas néceſſaire que je m'arréte plus lontems à prouver l'utilité de l'Hiſtoire; c'eſt un point dont on convient aſſez généralement, & que peu de perſonnes révoquent en doute. L'important eſt de ſavoir ce qu'il faut obſerver pour rendre cette étude utile, & pour en tirer tout le fruit qu'on en doit attendre. C'eſt ce que je vais eſſaier de faire.

Diviſion de l'Ouvrage.

POUR METTRE quelque ordre dans ce que j'ai à dire ſur l'Hiſtoire, je diviſerai ce traité en quatre parties. La premiére ſera ſur le goût de la ſolide gloire & de la véritable grandeur, & ſervira à précautionner les jeunes gens contre les fauſſes idées que l'étude même de l'Hiſtoire pourroit leur donner ſur ce ſujet. La ſeconde regardera l'Hiſtoire ſainte. La troiſiéme traitera de l'Hiſtoire profane. Dans la derniére je dirai quelque choſe de la fable, de l'étude des antiquités Grecques & Romaines, des Auteurs

où l'on doit puiſer la connoiſſance de l'Hiſtoire, & de l'ordre dans lequel on les doit lire.

Je ne parle point ici de l'Hiſtoire de France, parce que l'ordre naturel demande qu'on faſſe marcher l'Hiſtoire ancienne avant la moderne, & que je ne crois pas qu'il ſoit poſſible de trouver du tems pendant le cours des Claſſes pour s'appliquer à celle de France. Mais je ſuis bien éloigné de regarder cette étude comme indifférente; & je vois avec douleur qu'elle eſt négligée par beaucoup de perſonnes, à qui pourtant elle ſeroit fort utile, pour ne pas dire néceſſaire. Quand je parle ainſi, c'eſt à moi-même le premier que je fais le procès, car j'avoue que je ne m'y ſuis point aſſez appliqué, & j'ai honte d'être en quelque ſorte étranger dans ma propre patrie, après avoir parcouru tant d'autres pays. Cependant notre Hiſtoire nous fournit de grands modéles de vertus, & un grand nombre de belles actions, qui demeurent la plupart enſevelies dans l'obſcurité, ſoit par la faute de nos Hiſtoriens, [a] qui n'ont pas eu, comme les Grecs & les Ro-

[a] Quia provenere ibi magna ſcriptorum ingenia,

mains, le talent de les faire valoir; ſoit par une ſuite du mauvais goût qui fait qu'on eſt plein d'admiration pour les choſes qui ſont éloignées de notre tems & de notre pays, pendant que nous demeurons froids & indifférens pour celles qui ſe paſſent ſous nos yeux, & dans le ſiécle où nous vivons. Si l'on n'a pas le tems d'enſeigner aux jeunes gens dans les Claſſes l'Hiſtoire de France, il faut tâcher au moins de leur en inſpirer du goût, en leur en citant de tems en tems quelques traits, qui leur faſſent naître l'envie de l'étudier quand ils en auront le loiſir.

per terrarum orbem (veterum) facta pro maximis celebrantur. *Salluſt. in bello Catilin.*

PREMIERE PARTIE.

SUR LE GOÛT DE LA SOLIDE GLOIRE, ET DE LA VERITABLE GRANDEUR.

TOUT le monde convient qu'un des premiers soins de quiconque pense à former les jeunes gens dans l'étude des belles lettres, est d'établir d'abord des principes & des régles du bon goût, qui leur puissent servir de guides dans la lecture des auteurs. Il est d'autant plus nécessaire de leur donner un pareil secours pour l'Histoire, qui peut être regardée comme une étude de morale & de vertu, qu'il est infiniment plus important de juger sainement de la vertu que de l'éloquence; & qu'il est beaucoup moins honteux, & moins dangereux de se méprendre sur les régles du discours, que sur celles des mœurs.

Notre siécle, & encore plus notre nation, ont un besoin extrême d'être détrompés d'une infinité d'erreurs &

de faux préjugés qui deviennent tous les jours de plus en plus dominans, sur la pauvreté & les richesses ; sur la modestie & le faste ; sur la simplicité des bâtimens & des meubles, & sur la somptuosité & la magnificence ; sur la frugalité, & les rafinemens de la bonne chere : en un mot sur presque tout ce qui fait l'objet du mépris ou de l'admiration des hommes. [a] Le goût public devient sur cela la régle des jeunes gens. Ils regardent comme estimable, ce qui est estimé de tous. Ce n'est pas la raison, mais la coutume qui les guide. [b] Un seul mauvais exemple seroit capable de corrompre l'esprit des jeunes gens susceptibles de toutes sortes d'impressions : que n'y a-t-il donc point à craindre pour eux dans un tems où

a Recti apud nos locum tenet error, ubi publicus factus est. *Senec. Ep.* 123.

Nulla res nos majoribus malis implicat quàm quòd ad rumorem componimur : optima rati ea, quæ magno assensu recepta sunt . . . nec ad rationem, sed ad similitudinem vivimus. *Id. lib. de vit. beat. cap.* 1.

b Unum exemplum, aut luxuriæ, aut avaritiæ multum mali facit . . . quid tu accidere his moribus credis in quos publicè factus est impetus ? . . adeo nemo nostrûm ferre impetum vitiorum tam magno comitatu venientium potest. *Senec. Ep.* 7.

Desinit esse remedio locus, ubi, quæ fuerant vitia, mores sunt. *Ep.* 39.

les vices ſont paſſés en uſage, [a] & où la cupidité s'efforce d'éteindre tout ſentiment d'honneur & de probité ?

Quel beſoin n'ont ils pas de cette [b] ſcience, dont le principal effet eſt de diſſiper les faux préjugés qui nous ſéduiſent, parce qu'ils nous plaiſent ; de nous guérir & de nous délivrer des erreurs populaires que nous avons ſucées avec le lait ; de nous apprendre à faire le diſcernement du vrai & du faux, du bon & du mauvais, de la ſolide grandeur & d'une vaine enflure ; [c] & d'empécher que la contagion du mauvais exemple & des coutumes vicieuſes n'infecte l'eſprit des jeunes gens, & n'étoufe en eux les heureuſes ſemences de bien & de vertu qu'on y remarque. *d* C'eſt dans

a Certatur ingenti quodam nequitiæ certamine : major quotidie peccandi cupiditas, minor verecundiæ eſt. *Id. lib.* 2. *de Ira, cap.* 8.

b Sapientia animi magiſtra eſt. . . . Quæ ſint mala, quæ videantur, oſtendit. Vanitatem exuit mentibus, dat magnitudinem ſolidam : nec ignorari ſinit, inter magna quid interſit & tumida. *Epiſt.* 90.

Inducenda eſt in occupatum locum virtus, quæ mendacia contra verum placentia exſtirpet ; quæ nos à populo, cui nimis credimus, ſeparet, ac ſinceris opinionibus reddat. *Epiſt.* 94.

c Tanta eſt corruptela malæ conſuetudinis, ut ab ea tanquam igniculi extinguantur à natura dati, exorianturque & confirmentur vitia contraria. *Cic. lib.* 1. *de leg. n.* 33.

d Socrates hanc ſummam dixit eſſe ſapientiam, bona malaque diſtinguere. *Senec. Ep.* 71.

cette ſcience, qui conſiſte à juger des choſes, non par l'opinion commune, mais par la vérité; non par ce qu'elles paroiſſent au dehors, mais par ce qu'elles ſont réellement, que Socrate mettoit toute la ſageſſe de l'homme.

J'ai donc cru devoir commencer ce traité de l'Hiſtoire par établir des principes & des régles pour juger ſainement des belles & des bonnes actions, pour bien diſcerner en quoi conſiſte la ſolide gloire & la véritable grandeur, & pour déméler préciſément ce qui eſt digne d'eſtime & d'admiration, & ce qui ne mérite que l'indifférence & le mépris. Sans ces régles les jeunes gens peu précautionnés, n'aiant pour guides que leurs propres panchans, ou les opinions populaires, pourroient prendre pour modéle tout ce qui eſt conforme à ces fauſſes idées, & ſe remplir des paſſions & des vices de ceux dont l'hiſtoire rapporte des actions éclatantes, qui ne ſont pas toujours vertueuſes ni eſtimables.

Il n'y a, à proprement parler, que l'Evangile & la parole de Dieu qui puiſſe nous preſcrire des régles ſures & invariables pour juger ſainement

de toutes choſes ; & il ſemble que c'eſt uniquement dans un fonds ſi riche que je devrois puiſer les inſtructions que j'entreprends de donner aux jeunes gens ſur un ſujet ſi important. Mais, afin de leur faire mieux comprendre combien les erreurs que je combats ici ſont condamnables, & combien elles ſont contraires même à la droite raiſon, je ne tirerai mes principes que du Paganiſme, qui nous enſeignera que ce qui rend l'homme véritablement grand & digne d'admiration, ce n'eſt point les richeſſes, la magnificence des bâtimens, la ſomptuoſité des habits ou des meubles, le luxe de la table, l'éclat des dignités ou de la naiſſance, la réputation, les actions brillantes, telles que les victoires & les conquêtes, ni même les qualités de l'eſprit les plus eſtimables : mais [a] que c'eſt par le cœur que l'homme eſt tout ce qu'il eſt, & que plus il aura un cœur véritablement grand & généreux, plus il aura de mépris pour tout ce qui pa-

a Cogita in te, præter animum, nihil eſſe mirabile : cui magno nihil magnum eſt. *Senec Ep.* 8. Hoc nos doce, beatum eſſe illum, cui omne bonum in animo eſt. . . illum erectum, & excelſum, & mirabilia calcantem. *Id. Ep.* 45.

roit grand au reſte des hommes. Je n'avois d'abord tiré mes exemples que de l'Hiſtoire ancienne : mais des perſonnes habiles & intelligentes m'ont conſeillé d'y en ajouter d'autres tirés de l'Hiſtoire moderne, & ſur-tout de celle de France, & elles m'en ont elles-mêmes fourni pluſieurs, dont je reconnois ici leur être redevable.

Quoique j'aie puiſé tous mes principes & la plupart des exemples dans le Paganiſme, & que j'aie évité de propoſer pour modéles tant de Saints illuſtres que le Chriſtianiſme nous fournit pour tous les états & toutes les conditions ; il ne s'enſuit pas que mon deſſein ait été de me borner à des vertus purement payennes. On peut conſidérer les choſes d'une maniére plus humaine, ſans en examiner la derniére fin & les plus ſublimes motifs. On s'éléve ainſi par degrés à une vertu plus pure & plus parfaite ; & en ſe rendant attentif & docile à la raiſon, l'on ſe prépare à le devenir à la Religion & à la Foi, qui commandent les mêmes choſes, mais en propoſant de plus grands motifs, & de plus dignes récompenſes.

Au reſte je prie le Lecteur de ſe ſouvenir que cet ouvrage n'eſt point fait pour les ſavans, qui ſont très-inſtruits du fond de l'Hiſtoire, & qui pourroient trouver ennuieux ce grand nombre de faits que je cite, parce qu'ils n'ont rien de nouveau pour eux [a] : mais que mon deſſein eſt d'inſtruire principalement de jeunes étudians, qui ſouvent n'auront preſque d'autre idée de l'Hiſtoire que celle que je leur en donne dans ce livre ; ce qui m'oblige d'être plus long, de raporter plus d'exemples, & d'y joindre plus de réflexions que je n'aurois fait ſans cela.

§. I.

Richesses. Pauvreté.

[b] Comme les richeſſes ſont le prix de ce qui eſt le plus eſtimé & le plus recherché dans la vie, des dignités, des charges, des terres, des maiſons, des ameublemens, de la bonne chere, du plaiſir : il n'eſt pas étonnant qu'elles ſoient elles-mêmes plus eſtimées

a Nos inſtitutionem profeſſi, non ſolùm ſcientibus iſta, ſed etiam diſcentibus tradimus : ideoque paulo pluribus verbis debet haberi venia. *Quintil. lib.* 11. *cap.* 1.

b Hæc ipſa res tot magiſtratus, tot judices detinet, quæ magiſtratus & judices facit, pecunia : quæ ex quo in honore eſſe cœ-

& plus recherchées que tout le reſte. Ce ſentiment, déja trop naturel aux enfans, eſt nourri & fortifié en eux par tout ce qu'ils voient & par tout ce qu'ils entendent. Tout retentit des louanges des richeſſes. L'or & l'argent ſont l'unique ou le principal objet de l'admiration des hommes, de leurs deſirs, de leurs travaux. On les regarde comme ce qui fait toute la douceur & la gloire de la vie, & la pauvreté au contraire comme ce qui en fait la honte & le malheur.

Senec. Ep. 115. Cependant l'antiquité nous fournit un peuple entier (choſe étonnante!) qui ſe récrie contre de tels ſentimens. Euripide avoit mis dans la bouche de Bellérophon un éloge magnifique des richeſſes, qu'il terminoit par cette penſée : *Les richeſſes ſont le ſouverain bonheur du genre humain : & c'eſt avec raiſon qu'elles excitent l'admiration des dieux & des hommes.* Ces derniers vers révoltérent tout le peu-

pit, verus rerum honor cecidit... Admirationem nobis parentes auri argentique fecerunt : & teneris infuſa cupiditas altius ſedit, crevitque nobiſcum. Deinde totus populus, in alia diſcors, in hoc convenit : hoc ſuſcipiunt, hoc ſuis optant... Denique eo mores redacti ſunt, ut paupertas maledicto probroque ſit, contempta divitibus, inviſa pauperibus. *Senec. Epiſt.* 115.

ple d'Athenes. Il s'éleva d'une voix commune contre le Poéte, & l'auroit chaſſé de la ville ſur le champ, s'il n'avoit prié qu'on attendît la fin de la piéce où le panégyriſte des richeſſes périſſoit miſérablement. Mauvaiſe & pitoiable excuſe ! L'impreſſion que de telles maximes font ſur l'imagination étant vive & promte, n'attend pas les remédes lents que l'Auteur croit y apporter dans la concluſion de la piéce.

Le peuple Romain ne penſoit pas moins noblement. Son ambition étoit d'acquérir beaucoup de gloire, & peu de bien. [a] Chacun cherchoit, dit un hiſtorien, non à s'enrichir, mais à enrichir ſa patrie ; & ils aimoient mieux être pauvres dans une République riche, qu'être eux-mêmes riches pendant que la République ſeroit pauvre. On ſait que c'eſt à l'école & dans le ſein de la pauvreté que furent formés les Camilles, les Fabrices, les Curius ; & qu'il étoit ordinaire aux plus grands hommes de mourir ſans laiſſer de quoi fournir

Horat. Od. 12. lib. 1.

a Patriæ rem unuſquiſque, non ſuam, augere properabat : pauperque in divite, quàm dives in paupere imperio verſari malebat. *Val. Max. lib. 4. cap. 4.*

aux dépenſes de leurs funérailles, ni de quoi doter leurs filles.

Telle étoit auſſi la diſpoſition de nos anciens Magiſtrats, & on lit avec plaiſir dans l'hiſtoire des Premiers Préſidens du Parlement de Paris, que le célébre JEAN DE LA VACQUERIE » mourut plus riche d'honneur & de » réputation que de biens de fortune. » Car ayant délaiſſé trois filles, héri- » tiéres ſeulement de ſes vertus, le » Roi LOUIS XI ſon Maître, pour » reconnoiſſance des ſervices qu'il lui » avoit rendus, prit ſoin de les marier » ſelon leur condition, & de ſes pro- » pres deniers.

Un mot de l'Empereur Valérien nous marque l'eſtime qu'on faiſoit encore de la pauvreté dans ces derniers tems de l'Empire. Il avoit nommé au Conſulat Aurélien, celui-là même qui depuis fut Empereur; & comme il étoit pauvre, il chargea le Garde du tréſor de lui fournir tout l'argent dont il auroit beſoin pour les dépenſes qu'il faloit faire en entrant dans cette charge, & il lui écrivit en ces termes : [a] » Vous donnerez

a Aureliano, cui conſulatum detulimus, ob paupertatem, qua ille magnus eſt, ceteris ma-

» à Aurélien, que j'ai nommé Consul, » tout ce qui sera nécessaire pour les » spectacles dont la coutume le charge. Il mérite ce secours A CAUSE » DE SA PAUVRETÉ, QUI LE REND » VÉRITABLEMENT GRAND, ET QUI » LE MET AU-DESSUS DE TOUS LES » AUTRES.

Voila comme dans tous les tems, & dans tous les Etats, ont pensé ceux qui avoient l'ame véritablement noble & élevée. Ces grands hommes, persuadés [a] que rien ne marque davantage de la petitesse & de la bassesse d'esprit que d'aimer les richesses, & que rien au contraire n'est plus grand ni plus généreux que de les mépriser, faisoient consister la plus sublime vertu à supporter avec noblesse la pauvreté, & à la regarder comme un avantage, & non comme un malheur. Selon eux, le second degré de la vertu consistoit à faire un bon usage des richesses, quand on en possédoit : & ils

jor, dabis ob editionem Circensium, &c. *Vopisc. in vita Imper. Aurel.*

[a] Nihil est tam angusti animi tamque parvi, quàm amare divitias; nihil honestius magnificentiusque quàm pecuniam contemnere, si non habeas : si habeas, ad beneficentiam liberalitatemque convertere. *Cic. lib. 1. Offic. n. 68.*

penſoient que l'emploi le plus conforme à leur deſtination, & le plus propre à attirer aux riches l'eſtime & l'amour des hommes, étoit de les faire ſervir au bien de la ſociété. En un mot [a], ils comptoient ne poſſéder véritablement, que ce qu'ils avoient donné.

Plut. Cimon, Général Athénien, ne croioit avoir de grands biens que pour les communiquer à ſes citoiens, pour vétir les uns, & pour ſoulager la miſére des autres. Ce que Philopémen gagnoit ſur l'ennemi, il ne l'emploioit qu'à fournir des chevaux ou des armes à ceux de ſes citoiens qui en manquoient, & à paier la rançon des priſonniers de guerre. Aratus, Général des Achéens, ſe fit univerſellement aimer, & ſauva ſa patrie, en appliquant les préſens qu'il recevoit des Rois à calmer les diviſions qui y régnoient, en acquittant les dettes des uns, en aidant les autres dans leurs beſoins, & en rachetant les captifs.

Pour me contenter d'un ſeul exem-

[a] Nihil magis poſſidere me credam, quàm bene donata. *Senec. de vit. beat. cap.* 20. Hoc habeo, quodcumque dedi. *Lib. 6. de benef. cap.* 3.

ple

ple parmi les Romains, Pline le jeune dépense des sommes considérables pour le service de ses amis. Il remet à l'un tout ce qu'il lui doit. Il acquitte les dettes qu'un autre avoit contractées pour de justes raisons. Il augmente la dot de la fille d'un autre, afin qu'elle puisse soutenir la dignité de celui qui la doit épouser. Il fournit à l'un de quoi être Chevalier Romain. Pour gratifier un autre, il lui vend une terre au dessous de sa valeur. Il donne à un autre * de quoi retourner en son pays, pour y finir tranquillement ses jours. Il se rend facile dans les discussions de famille, & relâche volontiers de ses droits. Il gratifie sa nourrice d'une petite terre, qui suffit pour la faire subsister. Il fait présent à sa * patrie d'une bibliothéque, avec un revenu suffisant pour l'entretenir. Il y fonde les gages des Professeurs pour l'instruction de la jeunesse. Il y fait un établissement pour élever les orphelins & les enfans des pauvres, dont il reste encore quelques vestiges jusqu'à ce jour. Et il fait tout cela avec un bien médiocre. Mais la frugalité étoit, comme il le déclare lui-même, un riche fonds, qui suppléoit à ce

Lib. 2. *Ep.* 4.
Lib. 3. *Ep.* 11.
Lib. 6. *Epist.* 32.
Lib. 1. *Epist.* 19.
Lib. 7. *Epist.* 11. & 14.
Lib. 3. *Epist.* 21.
* Le Poéte Martial.
Lib. 4. *Epist.* 10.
Lib. 8. *Ep.* 2.
Lib. 5. *Ep.* 7.
Lib. 6. *Ep.* 3.
Lib. 2. *Ep.* 8.
* La ville de Come.
Lib. 4. *Epist.* 13.
Lib. 1. *Ep.* 8.

qui manquoit à ſon revenu, & qui fourniſſoit à toutes ces libéralités qui nous étonnent dans un particulier.

Lib. 2. Ep. 4. *Quod ceſſat ex reditu, frugalitate ſuppletur; ex qua, velut ex fonte, liberalitas noſtra decurrit.*

Qu'on demande aux jeunes gens ce qu'ils penſent d'un tel exemple, en leur faiſant comparer ce noble & cet aimable uſage des richeſſes avec celui qu'en font ces hommes dénaturés, qui vivent comme s'ils n'étoient nés que pour eux ſeuls; qui n'eſtiment les biens que parce qu'ils ſervent d'inſtrumens à leurs paſſions, pour entretenir leur luxe, l'amour des délices, une vaine oſtentation, une curioſité inquiette; qui ne ſont d'aucune reſſource, ni pour leurs proches, ni pour leurs amis, ni pour leurs plus anciens & plus fidéles domeſtiques; & qui croient ne rien devoir ni au ſang, ni à l'amitié, ni à la reconnoiſſance, ni au mérite, ni à l'humanité, ni même à la patrie.

Hommes illuſtres de M. Perrault.

M. de Turenne aiant pris le commandement de l'armée d'Allemagne, trouva les troupes en ſi mauvais état, qu'il vendit ſa vaiſſelle d'argent pour habiller les ſoldats, & pour remonter

la cavalerie, ce qu'il a fait plus d'une fois. Quoiqu'il n'eût que * quarante mille livres de rente de sa maison, il ne voulut jamais accepter des sommes considérables que ses amis lui offroient, ni rien prendre à crédit chez les marchands; de peur, disoit-il, que s'il venoit à être tué, ils n'en perdissent une bonne partie. Je sai que tous les ouvriers qui travailloient pour sa maison, avoient ordre de porter leurs mémoires avant qu'on partît pour la campagne, & qu'ils étoient paiés réguliérement.

Pendant qu'il commandoit en Allemagne, une ville neutre, qui crut que l'armée du Roi alloit de son côté, fit offrir à ce Général cent mille écus, pour l'engager à prendre une autre route, & pour le dédommager d'un jour ou deux de marche qu'il en pourroit couter de plus à l'armée. *Je ne puis en conscience*, répondit M. de Turenne, *accepter cette somme, parce que je n'ai point eu intention de passer par cette ville.* *Lettres de Boursault.*

L'action du grand Scipion en Espagne, lorsqu'il ajouta à la dot d'une

* *Lorsqu'il mourut on ne trouva pas chez lui quinze cens francs d'argent comptant.*

jeune Princeſſe qu'il avoit fait priſonniére la rançon que ſes parens avoient apportée pour la racheter, ne lui a fait guéres moins d'honneur que ſes plus fameuſes conquêtes. Une action toute pareille du Chevalier Bayard ne mérite pas moins de louange. Quand Breſſe fut priſe d'aſſaut ſur les Vénitiens, il avoit ſauvé du pillage une maiſon où il s'étoit retiré pour ſe faire panſer d'une bleſſure mortelle qu'il avoit reçue au ſiége, & avoit mis en ſureté la Dame du logis, & ſes deux jeunes filles qui y étoient cachées. A ſon départ cette Dame, pour lui marquer ſa reconnoiſſance, lui offrit une boëte où il y avoit deux mille cinq cens ducats, qu'il refuſa conſtamment. Mais voiant que ſon refus l'affligeoit d'une maniére ſenſible, & ne voulant pas laiſſer ſon hoteſſe mal contente de lui, il conſentit à recevoir ſon préſent, & aiant fait venir les deux jeunes filles pour leur dire adieu, il donna à chacune d'elles mille ducats pour aider à les marier, & laiſſa les cinq cens qui reſtoient pour être diſtribués à des Communautés qui auroient été pillées.

Vie du Chev. Bayard.

Mais pour mieux concevoir com-

bien le désintéressement a de noblesse & de grandeur, considérons-le, non dans des Généraux d'armée & des Princes, dont la puissance & la gloire semblent peut-être relever l'éclat de cette vertu ; mais dans des personnes du plus bas rang, à l'égard de qui rien ne peut exciter l'admiration que la vertu même. Un pauvre homme, qui étoit portier à Milan chez un Maître de pension, trouva un sac où il y avoit deux cens écus. Celui qui l'avoit perdu, averti par une affiche publique, vint à la pension, & aiant donné de bonnes preuves que le sac lui appartenoit, le portier le lui rendit. Plein de joie & de reconnoissance, il offrit à son bienfaiteur vingt écus que celui-ci refusa absolument. Il se réduisit donc à dix, puis à cinq. Mais le trouvant toujours inexorable : *Je n'ai rien perdu*, dit-il, d'un ton de colére en jettant par terre son sac, *Je n'ai rien perdu, si vous ne voulez rien recevoir.* Le portier reçut cinq écus, qu'il donna aussitôt aux pauvres. *S. Aug. Serm. 178.*

J'ai entendu raconter à un Lieutenant Général des armées du Roi, que dans une occasion, où les soldats s'a-

muſoient à dépouiller les corps de ceux qui avoient été tués, l'Officier qui les commandoit, pour les animer à pourſuivre vivement l'ennemi, & en même tems pour les dédommager, leur avoit jetté 40 ou 50 piſtoles qu'il avoit dans ſa poche. Le plus grand nombre refuſa de prendre part à cette libéralité, qu'ils trouvoient deshonorante pour eux, comme s'ils avoient beſoin de préſens pour faire leur devoir, & pour ſervir leur Roi. Feu M. de Louvois aiant été informé de cette action, les combla de louanges, leur fit diſtribuer à chacun une certaine ſomme à la vûe des troupes, & eut ſoin de les avancer dans l'occaſion.

Chacun ſent bien, en liſant de telles hiſtoires, l'effet qu'elles produiſent ſur ſon cœur. Que l'on compare une conduite ſi noble & ſi généreuſe avec la baſſeſſe de ſentimens de tant de perſonnes qui ne cherchent & n'eſtiment dans les grandes places que l'occaſion & la facilité de s'enrichir, & l'on n'aura pas de peine à conclure avec Cicéron, qu'il n'y a point de vice plus infamant, ſurtout pour ceux qui ſont conſtitués en dignité, & chargés de procurer le bien des autres, que

l'avarice. *Nullum igitur vitium tetrius quàm avaritia, præsertim in principibus, & rempublicam gubernantibus. Habere enim quæstui rempublicam, non modò turpe est, sed sceleratum etiam & nefarium.* *Lib. 2. Offic. n. 77.*

Cette attache à l'argent est un défaut qui deshonore aussi infiniment les gens de lettres, comme au contraire rien ne leur fait plus d'honneur que de regarder avec indifférence les richesses.

Sénéque, après avoir fait de si fréquens & de si magnifiques éloges de la pauvreté, avoit bien raison [a] de se reprocher à lui même l'indigne attachement qu'il avoit pour les biens, & ces acquisitions sans nombre qu'il avoit faites de terres, de jardins, & de maisons magnifiques, ne craignant point d'emploier pour cela les usures les plus criantes, & de deshonorer entiérement, sinon la philosophie, du moins le philosophe.

Tout ce qu'il dit dans un de ses Traités pour justifier sa conduite, ne *Lib. de vitâ beata, c. 17. 23.*

a Ubi est (*dit-il en parlant à Néron*) animus ille modicis contentus? Tales hortos instruit, & per hæc suburbana incedit, & tantis agrorum spatiis tam lato fœnore exuberat? *Tacit. Annal. l. 14. c. 53.*

fera jamais croire qu'il étoit ſans attache pour les biens, & qu'il ne leur avoit donné entrée que dans ſa maiſon, & non dans ſon cœur. *Sapiens non amat divitias, ſed mavult; non in animum illas, ſed in domum recipit.*

Dictionnaire de Bayle.

Je ſuis fâché qu'Amiot, qui dans ſon ſiécle a fait tant d'honneur à la litérature, ait terni un peu ſa gloire par cette rouille de l'avarice. C'étoit un pauvre garçon, fils à ce que l'on croit d'un boucher, & qui s'étoit avancé par ſon mérite. Il étoit devenu Evêque d'Auxerre, & Grand Aumônier de France. Charles IX, qu'il avoit élevé & inſtruit, l'appelloit toujours ſon Maître, & ſe jouant quelquefois avec lui, il lui reprochoit en riant ſon avarice. Un jour qu'Amiot demandoit un Benefice de grand revenu, ce Prince lui dit: *Et quoi, mon Maître! vous diſiez que ſi vous aviez mille écus de rente, vous ſeriez content: je crois que vous les avez, & plus. Sire*, répondit-il, *l'appétit vient en mangeant.* Et toutefois il obtint ce qu'il déſiroit. Il mourut riche de plus de deux cens mille écus.

Nous avons dans l'Univerſité un homme que je n'oſe nommer, parce

qu'il eſt encore en vie, mais dont je ne puis paſſer ſous ſilence le noble & rare déſintéreſſement. Après avoir enſeigné avec beaucoup de réputation la Philoſophie dans le Collége de Beauvais, où il avoit été élevé comme enfant de la maiſon, & dont il fut depuis déſigné Principal; dans le tems même qu'il rempliſſoit la premiére dignité de l'Univerſité, il fut appellé à la Cour pour travailler à l'éducation du Prince qui occupe maintenant le trône d'Eſpagne; & depuis il a eu l'honneur d'être emploié auprès de notre jeune Roi actuellement régnant. Les deux Cours de France & d'Eſpagne, ſe ſont empreſſées de lui marquer leur reconnoiſſance en lui offrant des Benefices & des penſions, qu'il a toujours conſtamment refuſés, alléguant pour raiſon que ſes gages lui ſuffiſoient, & beaucoup au dela, pour vivre ſelon ſon état, dans lequel ſes différens emplois, quelque éclatans qu'ils fuſſent, ne lui ont jamais rien fait changer. Il s'appelloit *Vittement*. Sa mort, arrivée depuis quelques années, me permet de le nommer.

§. II.

BATIMENS.

IL EST RARE de juger ſainement de ce qui brille au dehors, & de ce qui frape les yeux par un éclat extérieur. Il y a peu de perſonnes qui entendent parler des fameuſes Pyramides d'Egypte, ſans être tranſportées d'admiration, & ſans ſe récrier ſur la grandeur & ſur la magnificence des Princes qui les bâtirent. Je ne ſai ſi cette admiration eſt bien fondée, & ſi ces maſſes énormes de bâtimens, qui coutérent des ſommes immenſes, qui firent périr un nombre infini d'hommes emploiés à ces travaux, [a] & qui n'étoient que pour la pompe & l'oſtentation, ſans être deſtinés à aucun uſage ſolide; ſi, dis-je, de tels bâtimens méritent qu'on en parle avec tant d'éloges.

La vraie élévation ne conſiſte pas à déſirer ou à faire ce qu'une imagination déréglée, ou une erreur populaire, repréſentent comme grand & magnifique. Elle ne conſiſte pas à tenter des choſes difficiles par l'attrait

[a] Pyramides Regum pecuniæ otioſa ac ſtulta oſtentatio. *Plin. lib. 36. hiſt. nat. cap. 12.*

même de la difficulté. Elle ne se sent pas excitée par l'idée du merveilleux, & par le plaisir de surmonter l'impossible, comme l'Histoire l'a remarqué de Néron, à qui tout ce qui étoit sans apparence se montroit sous l'idée de grandeur. *Erat incredibilium cupitor.* *Tacit. Annal. 15. c. 42.*

Cicéron ne trouve d'ouvrages & de bâtimens véritablement dignes d'admiration, que ceux qui ont pour but l'utilité publique : des aquéducs, des murailles de villes, des citadelles, des arsenaux, des ports de mer. *Lib. 2. Offic. n. 60.*

Il remarque que Périclès, le premier homme de la Gréce, fut justement blâmé d'avoir épuisé le trésor public pour embellir la ville d'Athénes, & l'enrichir d'ornemens superflus. Les Romains, dès la fondation de l'Empire, eurent un goût bien différent. Ils visoient au grand, mais dans les choses qui regardent, ou la Religion ou l'utilité publique. Tite-Live remarque que sous Tarquin le superbe on acheva un ouvrage pour faire écouler les eaux de la ville, & que l'on bâtit les fondemens du Capitole avec une magnificence que les siécles postérieurs ont eu de la peine *Ibid.* *Lib. 1. n. 56.*

à égaler : & aujourd'hui l'on admire encore la beauté & la solidité des grands chemins construits par les Romains en différens endroits, & qui subsistent presque dans leur entier depuis tant de siécles.

Il faut à peu près porter le même jugement par rapport aux bâtimens des particuliers. Cicéron, en examinant quelle doit être la maison d'un homme constitué en charge, & qui tient un rang distingué dans l'Etat, veut qu'on y cherche avant tout l'utilité & l'usage : à quoi l'on peut ajouter une seconde vûe qui regarde la commodité & la dignité : [a] mais il recommande surtout d'y éviter une somptuosité & une magnificence, dont l'exemple ne manque jamais de devenir contagieux & funeste, chacun se piquant dans ce genre non seulement d'atteindre, mais de surpasser les autres. Lucullus, dit Cicéron, a-t-il beaucoup d'imitateurs de ses excellentes qualités ? Mais combien n'en a-t-il point pour ce qui regar-

Lib. 1. *Offic. n.* 138.

[a] Cavendum est etiam, præsertim si ipse ædifices, ne extra modum sumptu & magnificentia prodeas : quo in genere multum mali etiam in exemplo est. Studiosè enim plerique, præsertim in hac parte, facta principum imitantur : ut L. Luculli summi viri virtutem quis ? at quàm multi villarum magnificentiam imitati sunt ! *Ibid. n.* 140.

de la ſomptuoſité des bâtimens ? On pourroit citer de notre tems beaucoup de familles qui ont été ou entiérement ruinées, ou notablement incommodées, par la fureur de bâtir, ſoit à la ville ſoit à la campagne, des maiſons magnifiques qui abſorbent le bien le plus liquide d'une famille, & paſſent bientôt à des étrangers, qui profitent de la folie des premiers maîtres. Et c'eſt ce qui doit porter les perſonnes chargées de l'éducation des jeunes gens à les précautionner de bonne heure contre un goût ſi commun & ſi dangereux.

Les anciens Romains en étoient bien éloignés. Plutarque dans la vie de Paul Emile fait mention d'un Ælius Tuberon, [a] grand homme de bien, dit-il, & qui ſoutint la pauvreté plus noblement & plus généreuſement que nul autre Romain. Ils étoient ſeize proches parens, tous du nom & de la famille Ælia, qui n'avoient qu'une petite maiſon à la ville, & autant à la campagne, où ils vivoient tous enſemble avec leurs femmes, & un grand nombre de petits enfans.

a Ανὴρ ἄριστος, καὶ μεγαλοπρεπέστατα Ῥωμαίων πενίᾳ χρησάμενος.

Cic. lib. 1. Offic. n. 139. Chez ces anciens Romains, ce n'étoit point la maiſon qui faiſoit honneur au maître, mais le maître qui faiſoit honneur à la maiſon. [a] Une cabane chez eux devenoit auſſi auguſte qu'un temple, parce que la juſtice, la généroſité, la probité, la bonne foi, l'honneur y habitoient : & peut-on appeller petite une maiſon, qui renfermoit tant & de ſi grandes vertus ?

Le goût pour la modeſtie des bâtimens & l'éloignement de toute ſomptuoſité en ce genre, a paſſé de la République à l'Empire, & des particuliers aux Empereurs mêmes.

Plin. in Panegyr. Trajan mettoit ſa gloire à édifier peu, afin d'être plus en état d'entretenir les anciens édifices. *Idem tam parcus in ædificando, quàm diligens in tuendo.* Il ne faiſoit point de cas de tout ce que l'on donne à l'oſtentation & à la vanité. [b] Il connoiſſoit, dit Pli-

a Iſtud humile tugurium. . . . jam omnibus templis formoſius erit, cùm illic juſtitia conſpecta fuerit, cùm continentia, cùm prudentia, pietas, omnium officiorum rectè diſpenſandorum ratio. Nullus anguſtus eſt locus, qui hanc tam magnarum virtutum turbam capit. *Senec. de conſol. ad Helv. cap.* 9.

b Scis ubi vera principis, ubi ſempiterna ſit gloria : ubi ſint honores in quos nihil flammis, nihil ſenectuti, nihil ſucceſſoribus liceat. Arcus enim, & ſtatuas, aras etiam

ne, en quoi consistoit la véritable gloire d'un Prince. Il savoit que des statues, des arcs de triomphe, des bâtimens, sont sujets à périr par les flammes, par le tems, par la fantaisie d'un successeur : mais que celui qui mépriſe l'ambition, qui modére ses passions, qui donne des bornes à une puissance qui n'en a point, est loué de tout le monde durant sa vie, & encore plus après sa mort, lorsque personne n'est contraint de le louer.

L'événement fit voir qu'il avoit pensé juste. Alexandre Sévére aiant fait rétablir plusieurs ouvrages de Trajan, y fit remettre par tout le nom de ce Prince, sans souffrir qu'on y substituât le sien. Tous les grands Empereurs ont eu la même modération ; & l'on voit encore aujourd'hui qu'il y a beaucoup plus de médailles frapées à la gloire des Princes qui ont réparé les édifices publics, & les monumens de leurs prédécesseurs, qu'à l'honneur de ceux qui en ont fondé de nouveaux.

templaque demolitur & obscurat oblivio, negligit carpitque posteritas. Contrà, contemtor ambitionis, & infinitæ potestatis domitor ac frenator animus, ipsa vetustate floreſcit, nec ab ullis magis laudatus, quàm quibus minimè necesse est. *Plin.*

Sueton. Nous avons déja remarqué ailleurs qu'Auguſte, pendant près de cinquante ans de régne, ſe contenta toujours d'un même appartement & des mêmes meubles.

Suet. in vit. Veſp. cap. 2. Veſpaſien & Tite ſe firent un honneur & un plaiſir de conſerver à la campagne la petite habitation qui leur venoit de leurs peres, ſans y faire aucun changement.

Ces Maîtres du monde ne ſe trouvoient pas logés trop à l'étroit dans une maiſon qui n'avoit été bâtie que pour un ſimple particulier. On voit encore aujourd'hui les veſtiges de la maiſon de campagne d'Adrien, qui ne paſſe pas la grandeur de nos maiſons ordinaires, & qui n'égale point celle de pluſieurs particuliers de nos jours.

Maintenant des hommes qui n'ont d'autre mérite que leurs richeſſes, (& ſouvent ſortis de quelle origine !) bâtiſſent à la ville & à la campagne de ſuperbes palais. Malheur à quiconque ſe trouve près d'eux. Tôt ou tard la maiſon, la vigne, & l'héritage du voiſin ſont abſorbés dans ces vaſtes bâtimens, & ſervent à agrandir leurs jardins & leurs parcs.

Ce que l'hiſtoire nous apprend du Cardinal d'Amboiſe, Archevêque de Rouen, & Miniſtre d'Etat ſous Louis XII, eſt un exemple bien rare. Un Gentilhomme de Normandie avoit une terre voiſine de la belle maiſon de Gaillon, qui dès lors appartenoit à l'Archevêché de Rouen. Il n'avoit point d'argent pour marier ſa fille; &, pour en trouver, il offrit au Cardinal de vendre ſa terre à vil prix. Un autre auroit peut-être profité de cette occaſion : mais le Cardinal ſachant le motif du Gentilhomme, lui laiſſa ſa terre, & lui donna gratuitement l'argent dont il avoit beſoin. *Vie du Card. d'Amboiſe par Baudier.*

Nous avons eu de nos jours un Prince, dont la France regrettera éternellement la perte, par beaucoup d'autres endroits, & en particulier à cauſe de l'éloignement extrême qu'il avoit pour tout faſte, & pour toute dépenſe inutile. On lui propoſoit d'embellir un appartement par des cheminées plus ornées & plus à la mode : comme il n'y avoit point de néceſſité, il aima mieux conſerver les anciennes. Un bureau de quinze cens livres qu'on lui conſeilloit d'acheter, lui parut d'un *Mgr. le Duc de Bourgogne.*

trop grand prix : il en fit chercher un vieux dans le garde-meuble, & il s'en contenta. Il en étoit ainſi de tout : & le motif de cette épargne, étoit de ſe mettre en état de faire de plus grandes libéralités. Quelle bénédiction pour un Roiaume, & quel préſent du Ciel, qu'un Prince de ce caractére ! En fait de ſolide gloire & de véritable grandeur, combien un tendre amour pour les peuples, qui va juſqu'à s'épargner tout pour les ſoulager, eſt-il préférable à toute la magnificence des plus ſuperbes bâtimens !

C'eſt ce que le Roi Louis XIV, près de mourir, c'eſt-à-dire, dans un tems où l'on juge ſainement des choſes, fit entendre au Roi actuellement régnant. Entre pluſieurs autres avis qu'il lui donna, * dont on a cru avec raiſon devoir conſerver à jamais la mémoire, *J'ai trop aimé la guerre*, lui dit-il, *ne m'imitez pas en cela, non plus que dans les trop grandes dépenſes que j'ai faites.* Dans le dernier entretien qu'il eut à Seaux tête à tête avec

* *Dernières paroles de Louis XIV au Roi Louis XV*, de l'Imprimerie du Cabinet du Roi.

ſon petit-fils qui partoit pour l'Eſpagne, il lui avoit recommandé la même choſe : & le Roi d'Eſpagne a rapporté à une perſonne de qui l'on tient ceci, que ſon grand-pere lui avoit dit ces paroles les larmes aux yeux. *à M. Vittement.*

§. III.

Ameublemens. Habillemens. Equipages.

Rien de tout cela ne rend un homme plus grand ni plus eſtimable, parce que rien de tout cela ne fait partie de lui-même, mais eſt hors de lui, & lui eſt entiérement étranger. Cependant voilà en quoi la plupart des hommes font conſiſter leur grandeur. Ils ſe regardent comme confondus & incorporés avec tout ce qui les environne, ameublemens, habillemens, équipages. Ils enflent & groſſiſſent le plus qu'ils peuvent par tout cet appareil l'idée qu'ils ſe forment d'eux-mêmes. Par là ils s'eſtiment fort grands, & ſe flatent de paroître tels aux yeux des autres.

[a] Mais pour juger ſainement de leur

a Nemo iſtorum quos divitiæ honoreſque in altiore faſtigio ponunt, magnus eſt. Quare ergo

grandeur, il faut les examiner en eux-mêmes, & mettre à l'écart pour quelques momens leur train & leur suite. On reconnoît pour lors qu'ils ne paroissoient grands & élevés, que parce qu'on les considéroit sur leur base. Quand ils sont réduits à eux seuls, à leur propre fonds, à leur juste mesure; ce vain phantôme disparoit. Ils sont riches & parés au dehors, comme le sont les murailles de leurs appartemens : au dedans ce n'est souvent que petitesse, que bassesse, que pauvreté, que vuide affreux de tout mérite; & quelquefois même cet éclat extérieur cache les plus grands crimes & les plus honteux désordres.

magnus videtur? Cum basi illum sua metiris .... Hoc laboramus errore, sic nobis imponitur, quòd neminem æstimamus eo quod est, sed adjicimus illi & ea quibus adornatus est. Atqui cùm voles veram hominis æstimationem inire, & scire qualis sit, nudum inspice. Ponat patrimonium, ponat honores, & alia fortunæ mendacia. *Senec. Ep. 76.*

Auro illos, argento, & ebore ornavi : intus boni nihil est. Isti, quos pro felicibus aspicitis, si, non qua occurrunt, sed qua latent, videritis, miseri sunt, sordidi, turpes, ad similitudinem parietum suorum extrinsecus culti. Itaque, dum illis licet stare, & ad arbitrium suum ostendi, nitent & imponunt : cùm aliquid incidit quod disturbet ac detegat, tunc apparet quantum altæ ac veræ fœditatis alienus splendor absconderit. *Id. lib. de Provid. cap. 6.*

a Dieu, dit quelque part Sénéque, ne pouvoit mieux décrier ni dégrader tous ces biens extérieurs, qui font l'objet de nos vœux, qu'en les accordant ſouvent, comme il fait, à des miſérables & à des ſcélérats, & en les refuſant pour l'ordinaire aux plus gens de bien. En effet, où ceux-ci en ſeroient-ils réduits, ſi l'on ne jugeoit des hommes que par le dehors? & combien de fois le plus ſolide mérite a-t-il été méconnu, & expoſé même au mépris, parce qu'il étoit caché ſous un vil habit, & ſous un extérieur peu frapant?

Philopémen, le plus grand homme de guerre qui de ſon tems fût dans la Gréce, qui illuſtra ſi fort la République des Achéens par ſon rare mérite, & que les Romains mêmes ont appellé par admiration le dernier des Grecs: Philopémen, dis-je, étoit pour l'ordinaire vétu fort ſimplement, & marchoit aſſez ſouvent ſans ſuite & ſans train. Il arriva ſeul en cet état dans la maiſon d'un ami qui l'avoit invité à prendre un repas chez lui. La maîtreſſe du logis qui attendoit le Général des

Plut. in vit. Philop.

a Nullo modo magis poteſt Deus concupita traducere, quàm ſi illa ad turpiſſimos defert, ab optimis abigit. *Ibid. cap.* 5.

Achéens, le prit pour un domeſtique, & le pria de vouloir bien l'aider à faire la cuiſine, parce que ſon mari étoit abſent. Philopémen quitta ſans façon ſon manteau, & ſe mit à fendre du bois. Le mari étant ſurvenu dans cet inſtant, s'écria, dans la ſurpriſe que lui cauſa un tel ſpectacle : [a] Qu'eſt-ce donc, ſeigneur Philopémen, & que veut dire ceci ? C'eſt, répliqua-t-il, que je paie l'intérêt de ma mauvaiſe mine.

Plutarch. in Apophthegm. Scipion Emilien, pendant cinquante-quatre ans qu'il vécut, ne fit aucune acquiſition, & ne laiſſa en mourant que quarante quatre marcs de vaiſſelle d'argent, & trois marcs de vaiſſelle d'or, quoiqu'il eût été le maître de toutes les richeſſes de Carthage, & qu'il eût enrichi ſes ſoldats plus qu'aucun autre Général d'armée. Aiant été député par le Sénat Romain, avec un plein pouvoir, pour remettre le bon ordre dans les villes & dans les provinces, & pour être l'inſpecteur des nations & des Rois, quoiqu'il fut né d'une des plus illuſtres maiſons de Rome, qu'il eût été adopté dans une

a Τί τοῦτο (ἔφη) Φιλοποίμην; Τί γὰρ ἄλλο, (ἔφη) δωρίζων ἐκεῖνος) ἢ κακαῖς εἴεως δίκας δίδωμι.

des plus riches, & qu'il eût un si auguſte caractére à ſoutenir au nom de l'Empire Romain, il ne mena avec lui qu'un ami, encore étoit-ce un philoſophe, & cinq domeſtiques : l'un deſquels étant mort dans le voiage, il ſe contenta des quatre qui lui reſtoient, juſqu'à ce qu'il en eût fait venir un de Rome pour le remplacer. Auſſitôt qu'il fut arrivé à Alexandrie avec cette médiocre ſuite, la renommée le découvrit malgré les précautions que ſa modeſtie avoit priſes, & attira au-devant de lui toute la ville à la deſcente du vaiſſeau. [a] Sa perſonne ſeule, ſans autre eſcorte que celle de ſes vertus, de ſes exploits, & de ſes triomphes, lui ſuffit pour faire diſparoître, même aux yeux du peuple, le vain éclat du Roi d'Egypte qui étoit venu à ſa rencontre avec toute ſa Cour, & pour attirer ſur lui ſeul les yeux, les acclamations, & les applaudiſſemens de tout le monde. *Panétius.*

Ces exemples nous apprennent qu'on ne doit point juger des hom- *Senec. Epiſt.* 47.

a Cùm per ſocios & exteras gentes iter faceret, non mancipia ſed victoriæ numerabantur ; nec, quantum auri & argenti, ſed quantum amplitudinis pondus ſecum ferret, æſtimabatur. *Val. Max. lib.* 4. *cap.* 3. *n.* 13.

mes par le dehors, comme on n'eſtime point un cheval par ſa parure. Un rare mérite peut être caché ſous un vil habit, comme un vétement précieux peut couvrir de grands vices. Ils nous montrent en ſecond lieu, qu'il faut plus de courage & de force d'eſprit qu'on ne penſe, pour ſe mettre au deſſus des opinions populaires, & pour ne point être touché d'une eſpéce de honte qu'il a plu au monde d'attacher à une maniére de vivre ſimple, pauvre, frugale. Sénéque, tout philoſophe qu'il étoit, ou qu'il vouloit paroître, avoit conſervé quelque choſe de cette mauvaiſe honte, & [a] il en fait lui-même l'aveu au ſujet d'un chariot de payſan dont il ſe ſervoit quelquefois pour aller à ſa maiſon de campagne, mais qui le faiſoit rougir malgré lui quand d'honnêtes gens le rencontroient ſur le chemin dans cet équipage; preuve certaine,

a Vix à me obtineo, ut hoc vehiculum velim videri meum. Durat adhuc perverſa tecti verecundia. Quoties in aliquem comitatum lautiorem incidimus, invitus erubeſco: quod argumentum eſt, iſta quæ probo, quæ laudo, nondum habere certam fidem & immobilem. Qui ſordido vehiculo erubeſcit, pretioſo gloriatur. Parum adhuc profeci; nondum audeo frugalitatem palam ferre: etiam nunc curo opiniones viatorum. *Senec. Ep.* 17.

dit-il,

dit-il, qu'il n'étoit pas bien ſincérement convaincu de tout ce qu'il avoit dit & écrit ſur les avantages d'une vie pauvre & frugale. Celui qui rougit d'un chariot de payſan, ajoute-t-il, fait donc cas d'un chariot magnifique. C'eſt avoir fait peu de progrès dans la vertu, que de n'oſer ſe déclarer ouvertement pour la pauvreté & la frugalité, & d'être encore attentif à ce que diront les paſſans.

Agéſilas, Roi de Lacédémone, étoit en cela plus philoſophe que Sénéque. L'éducation de Sparte l'avoit aguerri contre cette mauvaiſe honte. Pharnabaze, Gouverneur de l'une des provinces du Roi de Perſe, avoit ſouhaité traiter de la paix avec lui. L'entrevûe ſe fit en pleine campagne. Le premier parut avec tout le faſte & tout le luxe de la Cour des Perſes. Il étoit vétu d'une robe de pourpre brodée d'or & d'argent. On étendit par terre de ſuperbes tapis, & on y joignit de riches couſſins pour s'aſſeoir deſſus. Agéſilas, vétu tout ſimplement, n'y fit point tant de façon: il s'aſſit par terre ſur le gazon. Le faſte du Perſan en rougit, & ne pouvant ſoutenir une telle comparaiſon, *Plut. in vit. Ageſil.*

rendit hommage à la ſimplicité du Lacédémonien en l'imitant. C'eſt qu'un autre cortége, bien plus brillant que tout l'or & l'argent de Perſe, environnoit Agéſilas, & le rendoit reſpectable. Je veux dire ſon nom, ſa réputation, ſes victoires, & la terreur de ſes armes, qui faiſoit trembler le Roi de Perſe juſques ſur ſon trône.

Les Empereurs [1] Nerva, [2] Trajan, [3] Antonin, [4] Marc-Auréle, firent vendre les palais, la vaiſſelle d'or & d'argent, les meubles précieux, & toutes les ſuperfluités dont ils pouvoient ſe paſſer, & que leurs prédéceſſeurs avoient accumulées par la ſeule envie de poſſéder ſeuls ce qu'il y a de plus rare & de plus beau. Ces mêmes Princes, auſſi-bien que Veſpaſien, Pertinax, Sévére, Alexandre, Claude II, Tacite, que leur mérite ſeul éleva à l'Empire, & que tous les ſiécles ont admirés comme les meilleurs & les plus grands Princes, ont toujours aimé une grande ſimplicité dans leurs habits, dans leurs meubles, dans tout leur extérieur, & n'ont eu que du mépris pour tout ce qui ſentoit le faſte & le luxe. En retranchant toutes ces dépenſes inuti-

1. *Dio.*
2. *Plin. Pan.*
3. *Capitol.*
4. *In vit. M. Aur. Vict. epitom. & Eutrop.*

les, ils trouvoient un plus grand fonds dans leur modeſtie, que les plus avares dans leurs rapines; & ſans chercher à ſe relever par un éclat extérieur, [a] ils ne ſe montroient Empereurs que par le ſoin des affaires. Dans tout le reſte ils s'égaloient aux autres citoiens, & vivoient en ſimples particuliers. Mais plus ils s'abbaiſſoient, plus ils paroiſſoient grands & auguſtes. *Plin. Paneg.* *Dio. lib. 66.*

Veſpaſien dans les jours ſolemnels buvoit dans une petite taſſe d'argent que lui avoit laiſſé ſa grand-mere qui l'avoit élevé. La ſuite de Trajan étoit fort modeſte & médiocre. Il n'envoioit point devant lui faire retirer le monde pour lui faire place, & il vouloit bien être quelquefois obligé de s'arrêter dans les rues pour laiſſer paſſer le train des autres. *Sueton. cap. 2. vit. Veſp.* *Plin. paneg.*

Marc-Auréle portoit encore plus loin l'éloignement de tout ce qui a quelque air de luxe & de faſte. Il couchoit ſur la dure : dès l'âge de douze ans il prit l'habit de philoſophe : il ſe paſſoit de gardes, d'ornemens impériaux, des marques d'honneur qu'on *M. Aur. vit. Dio. Julian. Cæſ.*

[a] Τῇ προνοίᾳ τῶν κοινῶν, αὐτοκράτωρ ἐνομίζετο.

portoit devant les Céſars & les Auguſtes. Et ce n'étoit point par l'ignorance du grand & du beau qu'il ſe conduiſoit ainſi, mais par un goût plus vif & plus pur qu'il avoit de l'un & de l'autre, & par l'intime perſuaſion où il étoit que la plus grande gloire, auſſi-bien que le principal devoir de l'homme, ſur-tout s'il a quelque pouvoir, & s'il ſe trouve dans une place diſtinguée, c'eſt d'imiter la divinité en ſe mettant en état d'avoir beſoin de très peu de choſe pour lui, & en faiſant aux autres tout le bien dont il eſt capable.

Vie du Card. d'Oſſat. Arnaud d'Oſſat, ſi célébre par ſon adreſſe merveilleuſe dans les négociations, quoiqu'il ne fût point meublé à beaucoup près en Cardinal, ne voulut pourtant point accepter l'argent, le coche, (c'eſt-à-dire le carroſſe.) & les chevaux, ni le lit de damas rouge, que le Cardinal de Joyeuſe lui envoia préſenter trois ſemaines après ſa promotion. *Car*, dit-il, *encore que je n'aie point tout ce qu'il me faudroit pour ſoutenir cette dignité, ſi eſt-ce que je ne veux pour cela renoncer à l'abſtinence & modeſtie que j'ai toujours gardée.* Une telle diſpoſition eſt bien plus

Lettre 181.

rare & bien plus eſtimable, qu'un magnifique équipage, & qu'un riche ameublement.

Le Tribun du peuple qui ſe rendit l'avocat des Dames Romaines contre le ſévére Caton, pour leur faire reſtituer après la ſeconde guerre Punique le droit d'uſer d'or & d'argent dans leurs habits, ſemble inſinuer que la parure étoit comme leur partage naturel, dont elles ne pouvoient ſe paſſer; & que ne pouvant aſpirer aux dignités, au ſacerdoce, à l'honneur du triomphe, il y auroit, non-ſeulement de la dureté, mais de l'injuſtice, à leur refuſer une conſolation, que la ſeule néceſſité des tems leur avoit fait retrancher. Cette raiſon put toucher le peuple, mais elle ne fait pas d'honneur au ſexe, qu'elle taxe de petiteſſe & de foibleſſe d'eſprit, en faiſant voir combien il eſt ſenſible aux plus petites choſes. *Virorum hoc animos vulnerare poſſet : quid mulierculârum cenſetis, quas etiam parva movent ?* *Liv. lib. 34. n. 7.*

Cependant l'hiſtoire nous apprend que les Dames Romaines ſe dépouillérent généreuſement de tous leurs bijoux, & donnérent tout leur or & leur argent, dans une premiére oc- *Liv. lib. 5. n. 25.*

caſion, pour mettre la République en état de s'acquitter d'un vœu qu'elle avoit fait à Apollon, & on leur accorda pour cela d'honorables diſtinctions; & dans une autre, pour racheter Rome d'entre les mains des Gaulois, ce qui procura aux Dames le droit & le privilége de pouvoir être louées publiquement après leur mort auſſi bien que les hommes. Dans la ſeconde guerre Punique les veuves portérent de même leur or & leur argent au tréſor public pour aider l'Etat dans l'extrême beſoin où il ſe trouvoit.

Ibid. n. 50.

Liv. lib. 24. *n.* 18.

La fameuſe Cornélie, fille du grand Scipion, & mere des Gracques, eſt connue de tout le monde. Il n'y avoit point à Rome de nobleſſe plus illuſtre, ni de maiſon plus riche que la ſienne. Une Dame de Campanie l'étant venu voir, & logeant chez elle, étala avec pompe tout ce qu'il y avoit alors de plus à la mode & de plus grand prix, pour la toilette des femmes; or & argent, bijoux, diamans, braſſelets, pendans d'oreilles, & tout cet attirail que les Anciens appelloient *mundum muliebrem*. Elle s'attendoit à en trouver encore davantage chez une

Valer. Max. l. 4. *c.* 4.

perſonne de cette qualité, & demanda avec beaucoup d'empreſſement à voir ſa toilette. Cornélie fit durer adroitement la converſation juſqu'au retour de ſes enfans, qui étoient aux écoles publiques : & quand ils furent rentrés, » Voilà, dit-elle, en les lui » montrant, ma parure & mes bi- » joux, *Et hæc, inquit, ornamenta mea ſunt.* Il ne faut que ſe demander à ſoi-même ce qu'on penſe naturellement au ſujet de ces deux Dames, pour reconnoître combien la noble ſimplicité de l'une l'emporte au-deſſus de la vaine magnificence de l'autre. Quel mérite en effet, & quel eſprit y a-t-il à amaſſer à force d'argent beaucoup de pierreries & de bijoux, à en tirer vanité, & à ne ſavoir parler d'autre choſe ? Et au contraire quelle force d'eſprit n'y a-t-il point, ſur-tout pour une Dame de la premiére qualité, de ſe mettre au-deſſus de ces bagatelles, de faire conſiſter ſon honneur & ſa gloire dans la bonne éducation de ſes enfans, de n'épargner aucune dépenſe pour y réuſſir, & de montrer que la nobleſſe & la grandeur d'ame eſt de tous les ſexes !

» L'Archevêque de Bourges (de *Opuſc. de Loyſel.*

» Beaunes) dans la Harangue qu'il fit » aux Etats de Blois contre le luxe, » principalement en ce qui étoit des » coches, (c'eſt-à-dire des carroſſes) » dont pluſieurs perſonnes de médio- » cre condition commençoient à ſe » ſervir, reléve extrêmement la mo- » deſtie de la Premiére Préſidente » de Thou, laquelle, pour montrer » exemple aux autres Dames de qua- » lité, s'étoit toujours contentée de » ſe faire porter en trouſſe à cheval » lorſqu'elle faiſoit ſes viſites dans la » ville. » Ce qu'il y a de beau & de louable dans ce trait d'hiſtoire, n'eſt pas de faire ſes viſites montée en croupe ſur un cheval ; telles étoient les mœurs de ce tems-là : mais c'eſt la force & la grandeur d'ame de cette Dame, qui croioit que c'étoit ſoutenir la dignité de ſon rang, & être véritablement Premiére Préſidente, que de donner aux autres l'exemple de modeſtie & de ſimplicité.

§. IV.

DU LUXE DE LA TABLE.

IL FUT porté à Rome dans les derniers tems de la République à un ex-

cès qui paroit à peine croiable : & ſous les Empereurs on enchérit encore ſur ce qui s'étoit pratiqué juſques-là.

Luculle, qui d'ailleurs avoit d'excellentes qualités, crut au retour de ſes campagnes devoir ſubſtituer à la gloire des armes & des combats celle de la magnificence, & il tourna tout ſon eſprit de ce côté-là. Il emploia des ſommes immenſes pour ſes bâtimens & pour ſes jardins : il fit encore de plus grandes dépenſes pour ſa table. Il vouloit que chaque jour elle fût ſervie avec la même ſomptuoſité, n'y eût-il perſonne de dehors. Comme ſon maître d'hôtel s'excuſoit un jour de la modicité d'un repas ſur ce qu'il n'y avoit point de compagnie : » ne ſavois-tu pas, lui dit-il, que Lu» culle devoit manger aujourd'hui » chez Luculle ? « Cicéron & Pompée, ne pouvant croire ce qu'on diſoit de la magnificence ordinaire de ſes repas, voulurent un jour le ſurprendre, & s'aſſurer par eux-mêmes de ce qui en étoit. L'aiant rencontré dans la place publique, ils lui demandérent à diner, & ne ſouffrirent pas qu'il donnât pour cela aucun ordre

Plut. in vit. Luculli.

à ſes gens. Il ſe contenta donc d'ordonner qu'on les fît manger dans la ſale d'Apollon. Le repas fut ſervi avec une promptitude & une opulence qui ſurprit & effraia les conviés. Ils ne ſavoient pas que *la ſale d'Apollon* étoit le mot du guet, & ſignifioit que le feſtin devoit monter à cinquante mille * drachmes.

* *Vingt-cinq mille francs.*

Si la bonne chere & le luxe de la table peuvent procurer quelque ſolide gloire, Luculle étoit le plus grand homme de ſon tems. Mais qui ne voit quelle petiteſſe d'eſprit, & même quelle folie il y avoit à faire conſiſter ſon honneur & ſa réputation à perſuader le public que tous les jours il faiſoit pour lui ſeul des dépenſes énormes & inſenſées ? Voilà pourtant de quoi il ſe repaiſſoit. Je ne ſai ſi les convives, qui admiroient ſans doute & louoient beaucoup une telle magnificence, étoient plus ſages que lui. Car c'eſt ce qui entretenoit ſa folie & ſa maladie. *Irritamentum eſt omnium in quæ inſanimus, admirator & conſcius.* Et il en eſt ainſi de tout ce qui compoſe cette magnificence extérieure par laquelle on veut ſe rendre conſidérable, vaſtes appartemens, meubles pré-

Senec. Epiſt. 94.

cieux, riches vêtemens. a Tout cela eſt pour la montre, & non pour l'uſage : pour les ſpectateurs, & non pour le maître. Reduiſez le à la ſolitude, vous le rendez frugal & modeſte, & vous faites tomber tout ce vain appareil.

Voici une autre eſpéce de folie. Une perſonne entrant dans la cuiſine d'Antoine, fut ſurpriſe d'y voir huit ſangliers qu'on faiſoit rotir en même tems. Elle crut que le nombre des convives devoit être fort grand, ce n'en étoit point là la raiſon. C'eſt que chez Antoine, pendant qu'il étoit à Alexandrie, il faloit que vers l'heure du ſouper il y eut toujours un repas magnifique prêt à ſervir, afin qu'au moment qu'il plairoit au maître de la maiſon de ſe mettre à table, il trouvât les viandes les plus exquiſes cuites à propos. *Plut. in vit. Anton.*

Je ne parle point de ces dépenſes pouſſées juſqu'à l'extravagance & à la fureur : un plat compoſé de lan-

a Quid miraris ? quid ſtupes ? Pompa eſt. Oſtenduntur iſtæ res, non poſſidentur. *Senec. Epiſt.* 110.

Ambitio & luxus a ſcenam deſiderant : ſanabis iſta, ſi abſconderis. *Id. Epiſt* 94.

Aſſuefcamus à nobis removere pompam, & uſus rerum non ornamenta metiri. *Id. de tranquil. anim. cap.* 9.

gues des oiſeaux les plus rares qui fuſſent dans l'univers ; pluſieurs perles d'un prix infini fondues, & infuſées dans une liqueur, pour avoir le plaiſir d'avaler en un ſeul coup un million.

A ces monſtres de faſte & de luxe, qui deshonorent l'humanité, oppoſons la modeſtie & la frugalité d'un Caton, l'honneur de ſon ſiécle & de ſa République : je parle de l'ancien, ſurnommé ordinairement le Cenſeur. *Plut. in vit. Caton. Cenſ.* Il ſe glorifioit de n'avoir jamais bû d'autre vin que celui de ſes ouvriers & de ſes domeſtiques, de n'avoir jamais fait acheter de viande pour ſon ſouper qui paſſât * trente ſeſterces, de n'avoir jamais porté de robe qui eût couté plus de * cent drachmes d'argent. Il avoit appris, diſoit-il, à vivre ainſi par l'exemple du célébre Curius, ce grand homme qui chaſſa Pyrrhus de l'Italie, & qui remporta trois fois l'honneur du triomphe. La maiſon qu'il avoit habitée dans le pays des Sabins, étoit voiſine de celle de Caton, & par cette raiſon il le regardoit comme un modéle que le titre du voiſinage devoit encore lui rendre plus reſpectable. C'eſt ce Cu-

* *Trois livres quinze ſols.*

* *Cinquante livres.*

rius que les Ambaſſadeurs des Samnites trouvérent dans une maiſon petitement & pauvrement bâtie, aſſis au coin de ſon feu où il faiſoit cuire des racines ; & qui refuſa avec hauteur leurs préſens, ajoutant que quiconque ſe pouvoit contenter d'un tel repas n'avoit pas beſoin d'or ; & que pour lui il eſtimoit plus honorable de commander à ceux qui avoient de l'or, que de l'avoir ſoi-même.

Ces exemples, comme trop anciens, pourront faire peu d'impreſſion ſur la plupart des hommes de notre ſiécle : mais ils en faiſoient une ſi profonde ſur pluſieurs des plus grands Empereurs Romains, que quoiqu'ils fuſſent au comble des richeſſes & de la puiſſance, qu'ils duſſent ſoutenir la majeſté d'un vaſte Empire, & qu'ils euſſent devant les yeux les profuſions en tout genre de leurs prédéceſſeurs ; ils croioient ne pouvoir aſpirer à devenir véritablement grands, qu'autant que s'élevant au-deſſus de la corruption de leur ſiécle, ils ſe rapprocheroient de ces vénérables modéles de l'antiquité, formés ſur les régles de la raiſon la plus pure, & ſur le goût le plus juſte de la ſolide gloire.

C'eſt en étudiant ces grands originaux que Veſpaſien ſe déclara l'ennemi du faſte, des délices, de la bonne chere, & qu'il voulut dans tout ſon extérieur imiter la modeſtie & la frugalité des Anciens. C'eſt par ces vertus qu'il arréta le cours du luxe public & des dépenſes exceſſives, ſur tout celles de la table. [a] Et ce déſordre, qui avoit paru à Tibére audeſſus des remédes, qui s'étoit infiniment accru depuis ſous les mauvais Princes, & que les loix armées de toute la terreur des peines n'avoient pu réprimer, céda à l'exemple ſeul de ſa ſobriété & de ſa ſimplicité, & au deſir qu'on eut de lui plaire en l'imitant. Il dégrada de même & deshonora le luxe & la molleſſe, en ôtant le brevet d'une charge à un jeune homme qui étoit venu tout parfumé pour l'en remercier, & en ajoutant : *J'aimerois mieux que vous ſentiſſiez l'ail.*

Tacit. Ann. l. 3. c. 52.

Sueton. l. 8. c. 8.

Præfecturam.

Les Empereurs Nerva, Trajan, Antonin, Marc-Auréle, Sévére,

a Præcipuus adſtricti moris auctor Veſpaſianus fuit, antiquo ipſe cultu victuque : obſequium inde in principem, & æmulandi amor, validior quàm pœna ex legibus & metus. *Tacit. Annal. lib. 3. cap. 55.*

Alexandre, Pertinax, Aurélien, Tacite, Claude II, Probe, tous Princes qui ont fait le plus d'honneur au trône, conduits par le même goût, & disciples des mêmes maîtres, se sont toujours piqués d'avoir une table des plus frugales & des plus modestes, & en ont sévérement banni la somptuosité & les délicatesses de la bonne chere. La plupart même d'entr'eux se contentoient à l'armée des nourritures * les plus communes qu'on donne aux soldats; & afin qu'ils n'en pussent douter, Alexandre faisoit tenir sa tente ouverte pendant ses repas. Quand il n'étoit point à l'armée, la dépense journaliére de sa maison, dont le détail * nous étonne, étoit si modique, qu'à peine suffiroit-elle aujourd'hui à un simple particulier. Il n'avoit aucune vaisselle d'or, & celle d'argent n'alloit pas à trois cens marcs : de sorte que, quand il vouloit traiter beaucoup de monde, il empruntoit de la vaisselle à ses amis avec leurs gens pour servir, n'aiant

* *Fromages, lard, fèves, légumes.*

* *Quinze pintes de vin par jour, trente livres de viande, & 80 livres de pain. On y ajoutoit seulement un oison les jours de fête, & dans les plus grandes solemnités un faisan ou deux, & deux chapons.* Lamprid. in vita Alexan.

gardé dans le palais qu'autant d'Officiers qu'il lui en faloit dans ſon ordinaire. Ce n'étoit point par un eſprit d'épargne qu'il en uſoit ainſi ; car jamais Prince ne fut plus libéral. Mais il étoit convaincu, comme il le répétoit ſouvent, que ce n'étoit pas dans l'éclat ni dans la magnificence que conſiſtoit la grandeur & la gloire de l'Empire, mais dans les forces de l'Etat, & dans la vertu de ceux qui gouvernent. * Ptolémée, Roi d'Egypte, long-tems auparavant avoit donné l'exemple d'une pareille modeſtie. Il n'avoit dans ſon palais que peu de vaiſſelle, dont la quantité étoit bornée à ſon uſage particulier. Et quand il donnoit à manger à ſes amis, il en envoioit querir chez eux, [a] en déclarant qu'il eſt plus digne d'un Roi d'enrichir les autres, que d'être riche lui-même.

Lamp. in vit. Alexand.

* fils de Lagus.

Plut. in Apophthegm.

Syneſius. Ce que l'hiſtoire raporte de l'Empereur * Probe, qui tient un des premiers rangs entre les plus grands Princes, & ſous qui l'Empire Romain monta au comble de ſon bonheur,

[a] Τὸ πλουτεῖν ἔλεγε τὸ πολιτίζειν εἶναι βασιλικώτερον.

* *Syneſius le nomme Cain ; mais M. de Tillemont, après le P. Petau, prétend que cela convient mieux à Probe.*

n'eſt pas moins digne d'admiration. Pendant la guerre qu'il fit aux Perſes, comme il s'étoit aſſis à terre ſur l'herbe pour y prendre ſon repas, qui n'étoit compoſé que d'un plat de pois cuits la veille, & de quelques morceaux de porc ſalé, on vint lui annoncer l'arrivée des Ambaſſadeurs de Perſe. Sans changer ni de poſture, ni d'habit qui conſiſtoit en une caſaque non de pourpre mais de laine, & en un bonnet qu'il portoit parce qu'il n'avoit pas un cheveu; il commanda qu'on les fît approcher, & il leur dit qu'il étoit l'Empereur, & qu'ils pouvoient dire à leur Maître, que s'il ne penſoit à lui, il alloit rendre en un mois toutes ſes campagnes auſſi nues d'arbres & de grains, que ſa tête l'étoit de cheveux; & en même tems il ôta ſon bonnet, pour leur mieux faire comprendre ce qu'il leur diſoit. Il les invita à prendre part à ſon repas s'ils avoient beſoin de manger; ſinon, qu'ils n'avoient qu'à ſe retirer à l'heure même. Les Ambaſſadeurs firent leur rapport à leur Prince, qui fut tout effraié, auſſi-bien que ſes ſoldats, d'avoir affaire à des gens ſi ennemis des délices & du luxe. Il

vint lui-même trouver l'Empereur, & accorda tout ce qu'on lui demandoit.

Dans le paralléle de tout ce que j'ai rapporté juſqu'ici ſur le faſte & ſur la ſimplicité, où l'on voit d'un côté tout ce qu'il y a de plus brillant, les richeſſes, les ſuperbes bâtimens, les meubles & les vétemens les plus précieux, la table le plus ſomptueuſement & le plus délicatement ſervie; & où l'on n'apperçoit d'autre part que pauvreté, ſimplicité, frugalité, modeſtie, mais accompagnées de victoires, de triomphes, de Conſulats, de Dictatures, de l'Empire même du monde entier: je demande, en ne conſultant que le bon ſens & la droite raiſon, de quel côté on mettra le noble & le grand, & auquel des deux l'on croira devoir accorder ſon eſtime & ſon admiration. La délibération ne ſera pas difficile. Et c'eſt ce ſentiment naturel, & non étudié, que je regarde comme la régle du bon goût ſur la ſolide gloire & la véritable grandeur.

Quand je cite ces anciens exemples de modeſtie & de frugalité, mon deſſein n'eſt pas d'exiger qu'on s'y confor-

me en tout. Notre siécle & nos mœurs ne comportent plus une vertu si mâle & si robuste. Il y a d'ailleurs des bienséances à garder, & l'on peut dans chaque état & dans chaque genre ramener les choses à une honnête & louable médiocrité, qui en justifie & en rectifie l'usage. Mais combien devroit-on avoir de honte & de regret, en voiant jusqu'à quel point nos mœurs ont dégénéré de la vertu de ces anciens payens? & combien devroit-on faire d'efforts pour se rapprocher au moins en quelque dégré de ces premiéres régles, si l'on est assez malheureux pour n'avoir plus le courage ou la liberté d'y atteindre?

Mon dessein, en rapportant ces exemples, est premiérement d'apprendre aux jeunes gens qu'ils ne doivent point regarder comme mépriſables ni comme malheureux ceux qui ménent une vie pauvre & frugale. C'est la réflexion que fait Sénéque à l'occasion de ces exemples mêmes dont je parle. [a] Croions-nous, dit-il, que nos ancêtres, dont les vertus soutiennent encore aujourd'hui un Empire que nos vices au-

a Scilicet majores nostri, quorum virtus etiam nunc vitia nostra sustentat, infelices erant, qui

roient fait périr depuis longtems, fuſſent fort à plaindre, parce qu'ils ſe préparoient eux-mêmes à manger, parce qu'ils n'avoient que des lits fort durs, parce qu'on ne voioit ni or ni diamans dans leurs maiſons & dans leurs temples ?

J'ai bien ſenti qu'on pourroit me faire une objection ſur tout ce que je dirois des anciens Grecs & Romains. Car, quoiqu'on ait du reſpect pour les exemples de la frugalité, de la ſimplicité, de la pauvreté d'Ariſtide, de Cimon, de Curius, de Fabricius, de Caton, &c. il eſt aſſez naturel d'en rabattre quelque choſe par la perſuaſion où l'on eſt que dans des Républiques pauvres il ne leur étoit guéres poſſible de vivre autrement ; & il reſte un doute dans la plupart des eſprits, ſi ces exemples peuvent être d'uſage pour notre ſiécle qui eſt plus riche & plus abondant, & où l'on ſe rendroit ridicule de vouloir les imiter. Mais il me ſemble que l'exemple des Empereurs doit rendre mes preuves complettes & ſans réplique. En effet, ſi

ſibi manu ſua parabant cibum, quibus terra cubile erat, quorum tecta nondum auro fulgebant, quorum templa nondum gemmis nitebant ? *Senec. de conſolat. ad Helv. cap.* 10.

ces Maîtres du monde, dont les richeſſes égaloient la puiſſance, qui ſuccédoient à des Empereurs qui avoient porté le luxe, les délices, la bonne chere, & les folles dépenſes aux derniers excès, aimoient néanmoins la frugalité, la modeſtie, la ſimplicité, la pauvreté, que peut-on répliquer de raiſonnable contre les maximes que j'ai avancées ſur ce ſujet?

Je demande ſi ces grands Princes dont je viens de parler, ſi ces hommes extraordinaires, ſi ces génies ſupérieurs n'avoient pas le goût de la véritable grandeur & de la ſolide gloire : ſi toutes les nations & tous les ſiécles ſe ſont trompés dans les éloges magnifiques qu'ils en ont faits : ſi quelqu'un oſa jamais les accuſer d'avoir avili ou la nobleſſe de leur naiſſance, ou la dignité de leur rang, ou la majeſté de l'Empire : ſi ce ne ſont pas au contraire ces qualités-là même qui les ont rehauſſés davantage, & qui leur ont attiré plus univerſellement l'eſtime, l'amour, l'admiration de la poſtérité? Un particulier aujourd'hui ſe pourroit-il flater d'être meilleur juge qu'eux de la

véritable gloire, & ſe devroit-il croire ou malheureux, ou deshonoré, de ſe trouver dans une ſi illuſtre compagnie, & de ſe voir à côté d'un Trajan, d'un Antonin, d'un Marc-Auréle ? Fera-t-on plus de cas d'un Apicius, qui ſe donnant pour maître conſommé dans l'art de bien préparer un repas, gâta & corrompit ſon ſiécle par cette malheureuſe ſcience ? *Qui ſcientiam popinæ profeſſus, diſciplina ſua ſeculum infecit.* Préférera-t-on aux grands exemples que j'ai cités, ceux de Caligula, de Néron, d'Othon, de Vitellius, de Commode, d'Eliogabale ? Car, par un bonheur ineſtimable, tous les bons Empereurs, généralement & ſans exception, ont été du caractére que je recommande ici ; & généralement tous les méchans Empereurs ſe trouvent dans la claſſe oppoſée, avec tous les vices que je condamne.

Senec. de conſol. ad Helv. cap. 10.

En ſecond lieu mon deſſein eſt de faire eſtimer aux jeunes gens dans les grands hommes de l'antiquité le fonds même & le principe d'où partoit le généreux mépris qu'ils faiſoient de ce que preſque tous les

hommes admirent & recherchent. Car c'eſt ce fonds, c'eſt cette diſpoſition de l'ame qui eſt véritablement eſtimable. On peut au milieu des richeſſes & des grandeurs être détaché & modeſte : comme l'on peut dans l'obſcurité d'une vie pauvre & malheureuſe conſerver beaucoup d'orgueil & d'avarice.

L'Empereur Antonin eſt regardé comme l'un des plus grands Princes qui aient jamais régné. Il fut en telle vénération à toute la poſtérité, que ni le peuple Romain, ni les ſoldats, ne pouvoient ſouffrir d'Empereur qui ne portât ſon nom ; & Alexandre Sévére trouva même ce nom trop auguſte, pour oſer le prendre. Antonin, par une égalité d'eſprit, & une grandeur d'ame qui le rendoient indépendant de toutes les choſes extérieures, ſe contentoit pour l'ordinaire de ce qu'il y a de plus ſimple & de plus médiocre. Comme il ne recherchoit rien de particulier dans ſa nourriture, dans ſon logement, dans ſon lit, dans ſes domeſtiques, dans ſes habits, ne voulant que les étoffes communes, & qui ſe rencon-

Dio. lib. 70. Capitol. in vit. T. Ant.

Capitol. in vit. Macrin. Did. Getæ. Lamprid. in vit. Alexand. M. Aurel. l. 1. c. 18. & l. 6. c. 23.

troient les premiéres : auſſi uſoit-il des commodités qui ſe préſentoient, ſans les rejetter par vanité ; prêt à uſer de tout avec modération, & à ſe priver de tout ſans chagrin.

C'eſt ce fonds & cette diſpoſition d'eſprit que la femme de Tubéron, dont j'ai déja parlé, admiroit ſur-tout dans ſon mari, ſelon la remarque judicieuſe de Plutarque. [a] » Elle ne » rougiſſoit point, dit cet Hiſtorien, » de la pauvreté de ſon mari : mais » elle admiroit en lui la vertu qui le » faiſoit conſentir à reſter pauvre : c'eſt-à-dire, le motif qui le retenoit dans ſa pauvreté, en lui interdiſant les moiens de s'enrichir, qui ſont ordinairement peu honnêtes, & mélés d'injuſtice. Car les voies légitimes d'amaſſer du bien étoient très rares pour un noble Romain, à qui celles du négoce & des manufactures étoient fermées, & qui ne pouvoit attendre, pour récompenſe des ſervices qu'il rendoit à l'Etat, ni gratification, ni penſion, ni aucune autre ſorte de bienfaits que les Officiers ont coutume au-

a Οὐκ αἰσχυνομένη τὴν πενίαν τοῦ ἀνδρὸς, ἀλλὰ θαυμάζουσα τὴν ἀρετὴν δι' ἣν πένης ἦν.

jourd'hu

aujourd'hui de recevoir de la libéralité de nos Rois. Il ne pouvoit guéres devenir riche qu'en pillant les Provinces comme les autres Magiſtrats & les autres Généraux. Et c'eſt cette grandeur d'ame, ce déſintéreſſement, cette délicateſſe, cet amour de la juſtice, qui lui faiſoient rejetter tous les indignes moiens de ſortir de la pauvreté, que cette Dame admiroit, & avec grande raiſon. Infiniment élevée au-deſſus des ſentimens ordinaires, elle démêloit à travers les voiles de la pauvreté & de la ſimplicité la grandeur d'ame qui en étoit la cauſe, & ſe croioit obligée de reſpecter encore davantage ſon mari par l'endroit même qui l'auroit peut être rendu mépriſable à d'autres. *θαυμάζουσα τὴν ἀρετὴν δὲ ἧς πένης ἦν.*

Il me ſemble que ce ſont ces ſortes de traits qu'il faut principalement faire remarquer aux jeunes gens dans la lecture de l'Hiſtoire, parce que rien n'eſt plus capable de leur former le goût & le jugement; & c'eſt à quoi doit tendre tout le travail des maîtres.

Il eſt bon auſſi de fortifier ces inſtructions par des exemples tirés de

l'Hiſtoire moderne, & ſur-tout des grands hommes dont la mémoire eſt encore récente. Qui n'a pas entendu parler de la ſimplicité & de la modeſtie de M. de Turenne dans ſon train & dans ſes équipages ? » Il ſe » cache, dit M. Fléchier dans ſon Oraiſon funébre ; » mais ſa réputa- » tion le découvre. Il marche ſans » ſuite & ſans équipages ; mais cha- » cun dans ſon eſprit le met ſur un » char de triomphe. On compte, en » le voiant, les ennemis qu'il a vain- » cus, non pas les ſerviteurs qui le » ſuivent. Tout ſeul qu'il eſt, on ſe » figure autour de lui ſes vertus & » ſes victoires qui l'accompagnent. Il » y a je ne ſai quoi de noble dans cette » honnête ſimplicité ; & moins il eſt » ſuperbe, plus il devient vénérable. « Il avoit le même caractére en tout ; dans ſes bâtimens, dans ſes meubles, dans ſa table. M. de Catinat, digne diſciple d'un tel maître, l'imita dans cette ſimplicité, comme dans ſes vertus guerriéres.

J'ai entendu dire à des Officiers qui avoient ſervi ſous ces deux grands hommes, qu'à l'armée leurs tables étoient ſervies proprement, mais très-

ſimplement ; qu'elles étoient abondantes, mais militaires ; qu'on n'y mangeoit que des viandes communes, & qu'on n'y buvoit que du vin tel qu'il naiſſoit dans le pays où les troupes ſe trouvoient.

Le Maréchal de la Ferté, que ſon grand âge & ſes infirmités avoient mis hors d'état de ſervir, avoit un fils, dont il faiſoit préparer les équipages pour la campagne. Son maître-d'hôtel aiant fait par ordre du fils une ample proviſion de truffes, de morilles, & de toutes les autres choſes néceſſaires pour faire d'excellens ragoûts, lui en apporta le mémoire. Le Maréchal n'eut pas plutôt vû de quoi il s'agiſſoit, qu'il jetta le mémoire avec indignation, en diſant : » Ce n'eſt pas » ainſi que nous avons fait la guerre. » De la groſſe viande apprêtée ſimple» ment, c'étoit là tous nos ragoûts. Di» tes à mon fils, que je ne veux entrer » pour rien dans une dépenſe auſſi folle » que celle-là, & auſſi indigne d'un » homme de guerre. « On tient ceci d'un Officier qui l'a entendu dire au Maréchal de la Ferté.

Le même homme a remarqué que dans la derniére guerre les Officiers

qui se trouvoient rassemblés à Paris, ne s'entretenoient presque que de la bonne chére qu'ils avoient faite pendant la campagne.

Louis XIV, dans le Code militaire qu'il a laissé, & qui renferme divers réglemens pour les gens de guerre, outre ce qui regarde la vaisselle d'argent, les équipages, & les habits, recommande en particulier * la simplicité & la frugalité des repas, entre pour cela dans un fort grand détail, & défend sous de grosses peines les dépenses & la somptuosité des tables. C'est qu'un Prince habile dans l'art de régner, comprend aisément de quelle importance il est pour l'Etat de bannir des armées tout luxe & toute

* *Sa Majesté voulant par toutes voies ôter les moiens aux Officiers Généraux de ses armées de se constituer en des dépenses inutiles & superflues, comme celles qui se font en leurs tables, s'étant introduite une méchante coutume de faire dans les armées des repas plus magnifiques & somptueux qu'ils ne font ordinairement en leurs maisons; ce qui non seulement incommode les plus riches, mais ruine entiérement les moins accommodés, qui à leur exemple, PAR UNE FAUSSE RÉPUTATION, croient être obligés de les imiter.. Défend Sa Majesté aux Lieutenans Généraux, &c. qui tiendront table, d'y faire servir autre chose que des potages & du rôti, avec des entrées & entremets qui ne seront que de grosses viandes, sans qu'il puisse y avoir aucune assiettes volantes ni hors d'œuvre, &c.* Réglement du 24 Mars 1672, & du premier Avril 1750.

magnificence ; [a] de réprimer la folle ambition de ceux qui croient se distinguer [b] par une fausse politesse, & par l'étude de tout ce qui énerve & amollit les hommes ; & de couvrir de honte des profusions qui consument en peu de mois ce qui serviroit pendant plusieurs années.

§. V.

Dignités. Honneurs.

Les dignités, & les marques de respect qui y sont attachées, peuvent avoir de quoi flater agréablement l'ambition & la vanité de l'homme ; mais elles ne lui procurent point par elles-mêmes une véritable gloire, ni une solide grandeur, parce qu'elles lui sont étrangéres, qu'elles ne sont pas toujours la preuve & la récompense du mérite, qu'elles n'ajoutent rien aux bonnes qualités ni du corps

a Ambitione stolida luxuriosos apparatus conviviorum, & irritamenta libidinum, ut instrumenta belli, lucrantur. *Tacit. hist. lib.* 1. *cap.* 88.

b Paulatim discessum ad delinimenta vitiorum, balnea, & conviviorum elegantiam ; idque apud imperitos, humanitas vocatur. *Tacit. in vit. Agric. cap.* 21.

ni de l'eſprit, qu'elles ne remédient à aucuns de ſes défauts, & que ſouvent au contraire elles ne ſervent qu'à les multiplier & à les rendre plus remarquables, en les rendant publics, & les expoſant à un plus grand jour. Ceux qui jugent ſainement des choſes, ſans ſe laiſſer éblouir par un vain éclat, ont toujours regardé les dignités comme un poids, dont ils ſe trouvoient plutôt chargés qu'honorés; & plus elles étoient élevées, plus ce poids leur a paru peſant & terrible. Il n'y a rien de plus grand ni de plus brillant aux yeux des hommes, que l'autorité ſouveraine & la Roiauté; & il n'y a rien en même tems de plus pénible ni de plus accablant. La gloire qui l'environne fait qu'on admire avec raiſon ceux qui ont eu le courage de la refuſer: les travaux & les peines dont elle eſt inſéparable font qu'on admire encore davantage ceux qui en rempliſſent tous les devoirs.

Ces jeunes Sidoniens qui refuſérent le ſceptre qui leur étoit offert, avoient bien compris, comme Epheſtion le leur dit, qu'il y avoit infi-

riment plus de gloire à mépriſer la Roiauté, qu'à l'accepter : *Primi intellexiſtis quanto majus eſſet regnum faſtidire, quàm accipere.* Et la réponſe d'Abdolonyme, qu'on avoit tiré de la pouſſiére pour le faire monter ſur le trône, marque aſſez quels étoient ſes ſentimens. Alexandre lui aiant demandé comment il avoit porté ſon état de pauvreté & de miſére : » Plaiſe aux » dieux, répondit-il, que je puiſſe » porter la roiauté avec autant de force » & de courage ! *Utinam, inquit, eodem animo regnum pati poſſim !* Ce mot, *regnum pati*, porter, ſouffrir la roiauté, eſt plein de ſens, & ſignifie qu'il la regardoit comme un fardeau plus peſant & plus dangereux que la pauvreté. Q. Curt. lib. 4. n. 1.

On verra dans la ſuite combien il falut faire de violence à Numa Pompilius ſecond roi des Romains, pour lui faire accepter une autorité qui lui paroiſſoit d'autant plus formidable, qu'elle lui donnoit un pouvoir preſque ſans bornes, & que ſous le titre ſpécieux de Roi & de Maître, elle le rendoit effectivement le ſerviteur & l'eſclave de tous ſes ſujets.

Tacite & Probe, qui ont fait tant opiſ. in vit.

Taciti, & Probi. d'honneur à leur place, furent tous deux élevés à l'Empire malgré eux. Le premier eut beau repréſenter ſon âge avancé & ſa foibleſſe, qui le mettoient hors d'état de marcher à la tête des armées : [a] tout le Sénat lui répondit que c'étoit à ſon eſprit & à ſa prudence que l'Empire étoit confié, & que c'étoit ſon mérite que l'on choiſiſſoit, & non ſon corps. Une lettre que Probe écrivit à un des principaux Officiers de l'Empire, nous apprend quels étoient ſes véritables ſentimens. » Je n'ai jamais deſiré, lui » dit-il, la place où je ſuis; je n'y » ſuis monté qu'à regret, & je n'y » demeure que parce que j'y ſuis for- » cé par la crainte de jetter la Répu- » blique dans de nouveaux périls, & » de m'y expoſer moi-même.

Vie de Charles V. par Leri. Après la mort de l'Empereur Maximilien, on vit naître de puiſſantes brigues de la part de ceux qui prétendoient à l'Empire. Les deux plus conſidérables Concurrens furent François I, & Charles V. Les Electeurs, pour mettre fin à ces conteſtations,

a Quis meliùs quàm ſenex imperat ? Imperatorem te, non militem fa- | cimus. Tu jube, milites pugnent : animum tuum, non corpus eligimus.

réſolurent de les exclure tous deux comme étrangers, & de mettre la Couronne Impériale ſur la tête d'un homme de leur nation, & du nombre des Electeurs. Ils choiſirent donc d'une commune voix Frédéric de Saxe, ſurnommé le Sage, qui demanda deux jours pour ſe déterminer, & au troiſiéme il remercia les Electeurs avec beaucoup de modeſtie, en leur repréſentant qu'à l'âge où il étoit il ne ſe ſentoit pas aſſez de force pour ſoutenir un ſi grand poids. Toutes les remontrances qu'on lui fit n'aiant pu vaincre ſa réſiſtance, les Electeurs le priérent de nommer la perſonne qu'il jugeroit en conſcience la plus propre, l'aſſurant qu'ils s'en raporteroient à ſon avis. Frédéric refuſa lontems de le faire; mais enfin, forcé par les vives inſtances des Electeurs, il ſe déclara pour le Roi Catholique.

Ce que nous avons dit de l'autorité ſouveraine, il faut le dire de toutes les places de l'Etat, & de toutes les Magiſtratures. Les Princes les plus éclairés ont écarté les ambitieux, & cherché ceux qui fuioient les em-

plois. Ils ont vû, malgré les ténébres de l'infidélité » que la République ne » pouvoit être ſûrement confiée qu'à » ceux qui avoient aſſez de mérite pour » n'oſer s'en charger. » Et ils cherchoient avec tant de ſoin des hommes dignes des premiéres places, qu'ils en trouvoient à qui il faloit faire violence pour les leur faire accepter, comme Pline le fait remarquer de Trajan.

Lamprid. in vit. Alex. Sever.

Tous ces exemples nous montrent qu'il n'y a rien de véritablement grand dans les dignités que le danger qui les environne; qu'il faut mettre la véritable gloire à ſavoir les mépriſer généreuſement, ou à ne s'en charger que pour l'utilité publique; que la ſolide grandeur conſiſte à renoncer à la grandeur même; qu'on en eſt eſclave dès qu'on la deſire, & qu'on eſt audeſſus d'elle quand on la mépriſe.

§. VI.

VICTOIRES, NOBLESSE D'EXTRACTION, TALENS DE L'ESPRIT, RÉPUTATION.

JE RÉUNIS ſous un même titre ces

avantages, quoique très différens entre eux, parce qu'ils ont tous quelque chose d'extrémement flateur & de séduisant, & qu'ils paroissent avoir quelque chose de plus propre & de plus personnel à ceux qui les possédent. Mais, quoiqu'ils soient d'un ordre bien supérieur aux autres biens dont j'ai parlé jusqu'ici, ce n'est point encore là pourtant ce qui fait la solide gloire & la véritable grandeur.

VICTOIRES.

S'il y a quelque chose qui soit capable d'élever l'homme audessus de l'homme même, & de lui donner une supériorité qui le distingue du reste des mortels, il semble que c'est la gloire qui revient des combats & des victoires. Un Prince, un Général, qui marche à la tête d'une nombreuse armée, dont tous les yeux sont tournés vers lui; qui d'un seul signal fait remuer ce vaste corps dont il est l'ame, & met en mouvement cent mille bras; qui porte partout la terreur & l'effroi; qui voit tomber devant lui les plus forts remparts & les plus hautes tours; devant qui en un mot tout l'Univers étonné & trem-

blant garde le silence : un tel homme paroît quelque chose de bien grand, & semble approcher beaucoup de la divinité.

Cependant, quand on examine de sang froid, sans préjugés, & avec des yeux éclairés par la raison, ces fameux Héros de l'antiquité, ces illustres Conquérans, on trouve souvent que cet éclat si brillant des actions guerriéres n'est qu'un vain phantôme, qui peut imposer de loin, mais qui disparoit & s'évanouit à mesure qu'on s'en approche ; & que toute cette prétendue gloire n'a souvent pour principe & pour fondement que l'ambition, l'avarice, l'injustice, la cruauté.

C'est ce que Sénéque remarque des plus grands guerriers, & de ceux qui ont eu le plus de part à l'admiration de tous les siécles. On trouve, dit-il, assez de héros qui ont porté au loin le fer & le feu, qui ont forcé des villes regardées avant eux comme imprenables ; qui ont conquis & ravagé de vastes provinces, & qui sont arrivés jusqu'au bout de l'univers couverts du sang des nations. Mais ces hommes vainqueurs de tant de peuples, étoient eux-mêmes vaincus par leurs

Senec. Epist. 94.

paſſions. Ils n'ont trouvé perſonne qui leur réſiſtât : mais eux-mêmes n'avoient pu réſiſter à l'ambition & à la cruauté.

Peut-on appeller autrement que fureur ce mouvement impétueux qui pouſſoit Alexandre dans des pays éloignés & inconnus pour les ravager ? Etoit-il ſage, d'enlever à chaque particulier, à chaque pays, ce qu'il avoit de plus cher & de plus précieux, & de porter par-tout la déſolation, en commençant par la Gréce même, à laquelle il étoit redevable de ſon éducation ? Quelle rage de gloire, que celle pour qui le monde entier étoit trop petit ! [a] Il demandoit un jour à un pirate qu'il avoit pris, quel droit il croioit avoir d'infeſter ainſi les mers : » Le même, répliqua le pirate avec une libre fierté, » que tu as de piller l'univers. Mais *Ibid.*

a Eleganter & veraciter Alexandro illi Magno quidam comprehenſus pirata reſpondit. Nam cùm idem rex hominem interrogaſſet, quid ei videretur, ut mare haberet infeſtum : Ille libera contumacia : Quod tibi, inquit, ut orbem terrarum. Sed quia id ego exiguo navigio facio, latro vocor, quia tu magna claſſe, imperator. *Fragment de Cicéron du troiſiéme livre de la République, cité par ſaint Auguſtin, liv. 4. de la Cité de Dieu, chap. 4.*

» parce que je le fais avec un petit na-
» vire, on m'appelle Brigant : & toi,
» qui le fais avec une grande flote, on
» te donne le nom de Conquérant. »
Réponſe très ſpirituelle, & encore plus
véritable.

[a] Qu'eſt-ce qui étouſa dans le cœur de Céſar tous les ſentimens de fidélité, de ſoumiſſion, de juſtice, d'humanité, & de reconnoiſſance qu'il devoit à ſa République, qui l'avoit tiré de la foule des citoiens pour lui confier les plus grands commandemens, & pour lui prodiguer les dignités & les honneurs, ſinon une ambition démeſurée, & une illuſion de fauſſe gloire, qui lui inſpira un deſir ardent de voir tous les autres au-deſſous de lui ; & qui lui fit dire, qu'il aimeroit mieux être le premier dans un village, que le ſecond à Rome ? Quel autre motif le porta à tourner contre le ſein de ſa patrie les armes mêmes qu'elle lui avoit miſes à la main contre les ennemis de l'Etat, & d'emploier toute la puiſſance & toute la grandeur qu'il ne tenoit que

a Quid C. Cæſarem in ſua fata pariter ac publica immiſit ? Gloria & ambitio, & nullus ſupra cæteros eminendi modus, *Seneca. Epiſt.* 94.

d'elle ſeule pour la mettre aux fers après l'avoir fait nager dans le ſang de ſes enfans ? Il penſoit ſans doute, comme diſoit Civilis chef des révoltés contre les Romains, que tout eſt permis à un homme qui a les armes à la main, & qu'on ne rend point compte de la victoire : *victoriæ rationem non reddi.* *Tacit. hiſt. l. 4. c. 14.*

Tout homme équitable & ſenſé, qui lira attentivement & de ſuite toutes les vies des hommes illuſtres Grecs & Romains de Plutarque, s'il s'examine & s'interroge lui-même, ſentira au fond de ſon cœur que ce n'eſt point à Alexandre ni à Céſar qu'il donne la préférence ſur tous les autres ; qu'ils ne ſont ni les plus grands, ni les plus accomplis, ni ceux qui font le plus d'honneur à la nature humaine ; & qu'il ne les juge pas les plus dignes de ſon eſtime, de ſon amour, de ſa vénération, ni des juſtes louanges de la poſtérité.

D'ailleurs, la valeur guerriére laiſſe ſouvent des hommes, que des victoires ont rendu célébres, très foibles & très médiocres dans d'autres tems, & par rapport à d'autres objets.

Mélés [a] de bonnes & de mauvaiſes qualités ils font effort pour paroître grands, quand ils ſe donnent en ſpectacle, mais ils rentrent dans leur petiteſſe naturelle, dès qu'ils ſe négligent & qu'ils n'ont plus de témoins. On eſt étonné, quand on les voit ſeuls & ſans armées, combien il y a de diſtance entre un général & un grand homme.

Pour porter ſur ces fameux Conquérans un jugement équitable & éclairé, il eſt néceſſaire d'apprendre aux jeunes gens à ſéparer avec ſoin ce qu'ils ont d'eſtimable d'avec ce qui eſt digne de cenſure. En rendant juſtice à leur courage, à leur activité, à leur habileté dans les affaires, à leur prudence, il faut les plaindre d'avoir ſouvent ignoré l'uſage qu'ils devoient faire de ces grandes qualités, & d'avoir emploié au vice & à leurs paſſions des talens toujours eſtimables en eux-mêmes, mais qui n'auroient dû ſervir qu'à la vertu. Faute de diſtinguer des choſes ſi dif-

[a] Malis bonisque artibus mixtus, &c. Palam laudares: ſecreta malè audiebant. *Tacit. hiſt. lib.* 1. *cap.* 10.

férentes, il n'eſt que trop ordinaire de confondre leurs véritables motifs avec les prétextes, la fin ſecrette qu'ils ſe propoſoient avec les moiens qu'ils emploioient, leurs talens avec l'abus qu'ils en ont fait. Et par une erreur encore plus pernicieuſe, en nous laiſſant trop éblouir par leurs belles actions, dont l'éclat couvre ce qu'elles ont de vicieux & d'injuſte, nous leur accordons une eſtime entiére & ſans exception, & nous accoutumons les perſonnes peu attentives à mettre le vice à la place de la vertu, & à combler de louange ce qui ne mérite que du blâme. Ce qui peut rendre les victoires glorieuſes, & dignes d'admiration, c'eſt la juſtice de la guerre & la ſageſſe du Conquérant. Car il faut poſer pour principe, que la gloire ne peut jamais être ſéparée de la juſtice ; *Nihil honeſtum eſſe poteſt, quod juſtitiâ vacat :* & [a] que ſi c'eſt la cupidité, & non l'utilité publique, qui fait affronter les périls, une telle diſpoſition ne mérite point le nom de courage & de

Offic. lib. 1. *n.* 62.

a Animus paratus ad periculum, ſi ſua cupiditate, non utilitate communi impellitur, audaciæ potiùs nomen habeat, quàm fortitudinis. *Ibid. n.* 63.

force, & ne peut être appellée qu'audace & férocité.

Hiſt. du Cheval. Bayard. Une parole célébre du Chevalier Bayard mourant montre bien la vérité de ce que je viens de dire. Il avoit été bleſſé mortellement en combattant pour ſon Roi, & étoit couché au pié d'un arbre. Le Connétable Duc de Bourbon, qui pourſuivoit l'armée des François, paſſant près de lui, & l'aiant reconnu, lui dit qu'il avoit grande pitié de lui, le voiant en cet état, pour avoir été ſi vertueux Chevalier. Le Capitaine Bayard lui répondit : *Monſieur, il n'y a point de pitié en moi ; car je meurs en homme de bien. Mais j'ai pitié de vous, de vous voir ſervir contre votre Prince, & votre patrie, & votre ſerment.* Et peu après ledit Bayard rendit l'eſprit. La gloire eſt-elle ici du côté du vainqueur, & le ſort du mourant ne lui eſt-il pas infiniment préférable ?

NOBLESSE DE L'EXTRACTION.

Il faut avouer qu'il y a dans [a] la nobleſſe de l'extraction & dans l'ancienneté des familles je ne ſai quel at-

a Erat hominum opinioni nobilitate ipſa, blanda conciliatricula, commendatus. *Cic. pro Sext. n.* 21.

trait puissant pour le concilier l'estime, & pour gagner les cœurs. Ce respect qu'il est naturel d'avoir pour les Nobles, [a] est une sorte d'hommage qu'on se croit encore obligé de rendre à la mémoire de leurs ancêtres à cause des grands services qu'ils ont rendus à la République, & comme la continuation du paiement d'une dette dont on n'a pu s'acquiter pleinement à leur égard, & qui par cette raison doit se répandre sur toute leur postérité.

Outre le titre de reconnoissance qui nous engage à ne pas borner notre respect pour les grands hommes au tems où ils vivent, comme eux-mêmes n'y bornent pas leur zéle, mais s'efforcent de devenir utiles aux siécles futurs; [b] l'intérêt public demande qu'on paie à leurs descendans ce tribut d'honneur & de considération, qui est pour eux un engagement à soutenir & à perpétuer dans leur famille la réputation de

Senec. de benef. lib. 4. cap. 30.

a Qua in oratione plerique hoc perficiunt, ut tantum majoribus eorum debitum esse videatur, unde etiam, quod posteris solveretur, redundaret. *De leg. Agr. ad. popul. n.* 1.

b Omnes boni semper nobilitati favemus, & quia utile est reipublicæ nobiles homines esse dignos majoribus suis, & quia valet apud nos clarorum hominum & benè de rep. meritorum, memoria etiam mortuorum. *Cic. pro Sext. n.* 21.

leurs ancêtres, en se piquant d'y perpétuer aussi les mêmes vertus qui ont illustré leurs ayeux.

Mais, afin que cet honneur qu'on rend à la noblesse, soit un véritable hommage, il doit être volontaire, & partir du cœur. Dès qu'on prétend l'exiger à titre de dette, ou l'arracher par force, on perd tout le droit qu'on y avoit, & il se change en haine & en mépris. L'orgueil d'un homme qui croit que tout lui est dû à cause de sa naissance, & qui du haut de son rang méprise le reste des hommes, choque trop l'amour propre, pour ne pas révolter contre lui tous les esprits. Est-ce en effet une si grande gloire que de compter une longue suite d'ayeux illustres par leurs vertus, quand on leur ressemble peu? Le mérite des autres devient-il le nôtre? [a] Les images des ancêtres rangées en grand nombre dans une sale, rendent-elles un homme plus estimable? Si l'honneur des familles consiste à pouvoir remonter d'âge en âge jusques dans les siécles les plus reculés, & à se perdre dans

a Non facit nobilem atrium plenum fumosis imaginibus . . . Animus facit nobilem. *Senec. ep.* 44.

les ténébres d'une antiquité obſcure & inconnue, [a] nous ſommes tous également nobles de ce côté-là, parce que nous avons tous une origine également ancienne.

[b] Il faut donc en revenir à l'unique ſource de la véritable nobleſſe, qui eſt le mérite & la vertu. On a vû des Nobles deshonorer leur nom par des vices bas & rampans, & des roturiers illuſtrer & annoblir leur famille par leurs grandes qualités. Il eſt beau de ſoutenir la gloire des ancêtres par des actions qui répondent à leur réputation : mais auſſi il eſt glorieux de laiſſer à ſes deſcendans un titre qu'on n'a point reçu de ſes ayeux ; de devenir le chef & l'auteur de ſa nobleſſe ; &, pour me ſervir d'un mot de Tibére qui vouloit couvrir le défaut de naiſſance de Curtius-Rufus, très grand homme d'ailleurs, d'*être* [c] *né de ſoi-même.*

Senec. controv. 6. l. 1.

» Je ne puis pas, diſoit autrefois un illuſtre Romain, à qui la nobleſſe re-

a Eadem omnibus principia, eademque origo. Nemo altero nobilior niſi cui rectius ingenium, & artibus bonis aptius. *Senec. l. 3. de benef. cap. 28.*

b Nobilitas ſola eſt atque unica virtus. *Juvenal. lib. 3. Sat. 8.*

c Curtius-Rufus videtur mihi ex ſe natus. *Tacit. Annal. lib. 11.*

prochoit ſon peu de naiſſance, » pro-
» duire en public les images de mes
» ancêtres, leurs triomphes, ni leurs
» conſulats : mais je puis, s'il en eſt
» beſoin, produire les récompenſes mi-
» litaires dont on m'a honoré, & les
» cicatrices des bleſſures que j'ai reçues
» dans les combats. [a] Ce ſont là mes
» images & mes titres de nobleſſe,
» que je n'ai point reçus de mes ancê-
» tres, mais que je me ſuis acquis par
» les travaux & les dangers que j'ai eſ-
» ſuiés.

Liv. lib. 4. n. 3. Il y avoit à Rome, dès les commencemens de la République, une eſpéce de guerre déclarée entre la Nobleſſe & le peuple. Les Nobles d'abord croioient ſe deshonorer en s'alliant à des familles Plébeïennes. Ils ſe regardoient comme une autre eſpéce d'hommes. Il ſembloit qu'ils ſouffriſſent avec peine que la populace reſpirât avec eux le même air, & reçût la même lumiére du ſoleil. Et ils avoient mis entre le peuple & les honneurs une barriére, que le mérite eut bien

a Hæc ſunt meæ imagines, hæc nobilitas, non hereditate relicta; ut illa illis, ſed quæ ego pluribus meis laboribus & periculis quæſivi. *Salluſt. in bello Jugurth.*

de la peine dans la ſuite à forcer. Il reſta toujours quelque choſe de cette oppoſition & cette antipathie entre les deux Ordres, & Salluſte remarque, en parlant de Métellus, que ſes rares qualités étoient ſouillées & ternies par un air de hauteur & de mépris : défaut, ajoute-t-il, qui n'eſt que trop ordinaire aux Nobles. *Cui quanquam virtus, gloria, atque alia optanda bonis ſuperabant, tamen inerat contemptor animus & ſuperbia, commune nobilitatis malum.* *Salluſt. in bello Jugurth.*

Il faut donc bien ſe mettre dans l'eſprit, que la nobleſſe qui vient de la naiſſance eſt infiniment au deſſous de celle qui vient du mérite : & pour s'en bien convaincre, il ne faut que les comparer enſemble. Le Pape Clement VIII fit une promotion de pluſieurs Cardinaux, dans laquelle il comprit deux François, ſavoir M. d'Oſſat, & le Comte de la Chapelle, qui depuis ſe fit appeller le Cardinal de Sourdis, du nom Seigneurial de ſa maiſon : l'un, en qui le Pape *ne deſiroit que l'extraction de plus grande maiſon*, parce qu'il y trouvoit abondamment tout le reſte ; & l'autre, à qui tout manquoit, excepté la naiſſance. *Vie du Card. d'Oſſat, par Amelot.*

A qui des deux aimeroit-on mieux reſſembler ?

Hiſtoire de Xim. par M. Fléchier l. 6.

Le Cardinal de Granvelle, en parlant du Cardinal Ximenès, avoit accoutumé de dire : *Que le tems a ſouvent caché ſous les voiles de l'oubli l'origine des grands hommes ; que celui-ci étoit ſans doute iſſu de ſang Roial, ou que du moins il avoit un cœur de Roi dans la perſonne d'un particulier.*

S'il y a beaucoup de grandeur d'ame à oublier ſa nobleſſe, & à ne s'en point prévaloir ; on peut dire auſſi qu'il n'y en a pas moins pour ceux qui ſe ſont élevés par leur mérite, à ne pas oublier la baſſeſſe de leur extraction, & à n'en pas rougir.

Sueton. cap. 2.

Veſpaſien, non-ſeulement ne la diſſimuloit pas, mais s'en faiſoit quelquefois honneur : & il ſe moqua publiquement de ceux qui par une fauſſe généalogie vouloient faire remonter ſa maiſon juſqu'à Hercule.

Suet. c. 2. vit. Veſpaſ.

Le même Empereur, ſans avoir honte d'un objet qui renouvelloit ſans ceſſe le ſouvenir de ſon origine, continua, depuis qu'il fut parvenu à l'Empire, d'aller tous les ans paſſer l'été dans ſa petite maiſon de campagne près de Rieti où il étoit né, & il

il n'y voulut faire ni augmentation, ni embelliſſement. Tite ſon fils s'y fit porter dans ſa derniére maladie, afin de finir ſes jours dans le lieu qui avoit vû naître & mourir ſon pere. Pertinax, le plus grand homme de ſon ſiécle, & qui fut bientôt après Empereur, pendant les trois ans qu'il demeura en Ligurie logea dans la maiſon de ſon pere; & en ornant les environs par un grand nombre d'édifices publics, il laiſſa au milieu la cabane paternelle, monument illuſtre & de ſon peu de naiſſance, & de ſa grandeur d'ame. On diroit que ces Princes affectoient de rappeller le ſouvenir de leur ancien état, tant la grandeur de leur mérite perſonnel dédaignoit tout appui étranger, & ſentoit qu'elle pouvoit ſe ſoutenir par elle-même. En effet, on ne voit pas que dans tout l'Empire Romain perſonne leur ait jamais reproché l'obſcurité de leur origine, ou qu'on ait pour cette raiſon diminué quelque choſe de la vénération que leurs vertus leur attiroient.

Suet. vit. Tit. c. 11.

Capitol. vit. Pertin.

Tabernam.

Benoit XII, du pays de Foix, étoit fils de Meunier, d'où vient qu'il fut appellé le *Cardinal blanc*. Il n'oublia jamais ſa premiére condition; & quand

Dict. de Moreri.

il s'agit de marier sa niéce, il la refusa à de grands Seigneurs qui la demandoient, & la donna à un Marchand. Il disoit que les Papes devoient être semblables à Melchisedech qui n'avoit point de parens, & il se servoit pour l'ordinaire de ces paroles du Prophéte :

Ps. 18. *Si les miens ne dominent point, je serai sans tache, & je serai purifié d'un très-grand crime.*

Hiſtoire du Concile de Conſt. par J. l'Enfant.

Jean de * Brogni, Cardinal de Viviers, qui préſida au Concile de Conſtance en qualité de Doyen des Cardinaux, avoit été porcher dans son enfance. Des religieux le rencontrérent exerçant ce vil emploi, & aiant remarqué en lui beaucoup d'esprit & de vivacité, ils lui propoſérent d'aller à Rome dans le deſſein de l'y faire étudier. Le jeune garçon accepta la propoſition, & pour faire son voiage, alla de ce pas acheter des souliers chez un Cordonnier, qui lui fit crédit d'une partie du prix, & ajouta en riant qu'il le paieroit, lorſqu'il seroit devenu Cardinal. Il le devint en effet, & non-seulement il n'oublia point la baſſeſſe de sa premiére condition, mais il voulut en perpétuer le souvenir. On dit que dans une chapelle qu'il fit bâtir

* *Brogni eſt un Village près d'Anneci, entre Chamberri & Geneve.*

à Geneve * au côté gauche du portail de l'Egliſe de S. Pierre, il fit graver ſon avanture, s'étant fait repréſenter jeune, & pieds nuds, gardant des pourceaux, ſous un arbre; & tout autour de la muraille, il avoit fait mettre des figures de ſouliers, pour marque de la faveur que lui avoit fait le Cordonnier. Il reſte peu de veſtiges de ce monument.

* *Il avoit eu pendant quelque tems l'adminiſtration de cet Evêché.*

TALENS DE L'ESPRIT.

QUELQUE brillante que ſoit la gloire des armes & de la naiſſance, il y a dans celle qui vient de la ſcience & des talens de l'eſprit quelque choſe de plus intéreſſant. Elle ſemble naître davantage de notre propre fonds, & nous appartenir toute entiére. Elle n'eſt point bornée, comme celle des armes, à certains tems & à certaines occaſions, & n'eſt point, comme elle, dépendante de mille ſecours étrangers. Elle donne à l'homme une ſupériorité infiniment plus flateuſe que celle qui naît des richeſſes, de la naiſſance, des dignités, parce que tout cela eſt hors de nous, au lieu que l'eſprit eſt notre propre bien, ou

UNIVERSITAS

plutôt qu'il eſt nous-mêmes, & conſtitue notre eſſence.

Cependant ce n'eſt point l'eſprit ſeul qui fait la ſolide gloire des hommes. Je le ſuppoſe excellent par lui-même, & orné de tout ce qu'il y a de plus rare & de plus exquis dans les ſciences, philoſophie, mathématiques, hiſtoire, belles-lettres, poéſie, éloquence. Tout cela fait l'homme ſavant, mais non l'homme de bien : *Non faciunt bonos iſta, ſed doctos.* Et qu'eſt-ce que l'homme ſavant, s'il n'eſt que ſavant, ſinon aſſez ſouvent un homme vain, entêté, plein de lui-même, mépriſant tous les autres; &, pour le dire en un mot, un animal de gloire ? C'eſt ainſi que Tertullien définit quelque part les ſavans du Paganiſme : *animal gloriæ.*

Senec. Epiſt. 106.

Y a-t-il rien de plus pitoiable, & en même tems de plus digne de mépris qu'un tel homme, ſottement enflé de ſa ſcience & de ſon habileté, avide & inſatiable de louanges; qui ne ſe nourrit que de vent & de fumée, & qui ne ſonge à vivre que dans l'opinion des autres ? Philippe, pere d'Alexandre le Grand, fit merveilleuſement ſentir le ridicule de ce défaut

Ælian. lib. 12. *cap.* 51. *Athen. lib.* 7. *cap.* 10.

à un Médecin nommé Ménécrate, qui avoit eu la vanité de prendre le surnom de *Jupiter sauveur*, à cause de quelques cures heureuses qu'il avoit faites, & qu'il attribuoit uniquement à son savoir. L'aiant invité à manger chez lui, il lui fit dresser une table à part, sur laquelle on ne servit qu'une cassollette fumante d'encens. Le Médecin d'abord se crut fort honoré : mais comme on le laissa tout le reste du repas à jeun, il sentit bien ce que signifioit la fumée de cet encens, & après avoir servi de risée aux convives, il remporta du festin avec le titre de Jupiter sa faim toute entiére, & la juste honte qu'il avoit si bien méritée, en attribuant à sa seule habileté un succès qui lui venoit d'ailleurs.

Ce qu'il y a donc dans la science & dans les talens de l'esprit capable de faire honneur, n'est point la science même, ni les talens de l'esprit, mais le bon usage qu'on en fait ; & l'on peut dire que la modestie, plus que toute autre chose, en releve infiniment le prix & l'éclat. On aime à voir les grands hommes avouer quelquefois qu'ils se sont trompés, com-

Lib. ἐπιδημιῶν, 6.

me le fait le célébre Hippocrate à l'occaſion d'une future de tête, où il s'étoit mépris. [a] Un tel aveu, comme le remarque Celſe, en raportant le trait dont je parle, ſuppoſe dans celui qui le fait un fonds de mérite non commun, & une élévation d'ame qui ſent bien que ces pertes ne ſont point capables de lui faire du tort : au lieu qu'un petit eſprit qui ne peut ſe diſſimuler ſa pauvreté, n'a garde de rien hazarder ni de rien perdre volontairement du peu qu'il poſſéde.

On aime auſſi à voir les ſavans diſputer entr'eux ſans aigreur, ſans emportement, ſans paſſion, comme Cicéron marque qu'il étoit diſpoſé à le faire : *Nos & refellere ſine pertinacia, & refelli ſine iracundia, parati ſumus.* Notre ſiécle nous a fourni pluſieurs exemples de cette vertu : mais quand il n'y auroit que celui du Pere Mabillon, il feroit infiniment d'honneur à la litérature. On ſait combien, dans

Acad. Qu. ſt. lib. 2. n. 5.

[a] De futuris ſe deceptum eſſe Hippocrates memoriæ prodidit, more magnorum virorum, & fiduciam magnarum rerum habentium. Nam levia ingenia, quia nihil habent, nihil ſibi detrahunt. Magno ingenio, multaque nihilominus habituro, convenit etiam veri erroris ſimplex confeſſio. *Celſ. lib. 8. cap. 4.*

ſes diſputes avec le fameux Abbé de la Trappe, ſa douceur & ſa modération lui donnérent d'avantage ſur ſon adverſaire. Il en eut un autre, qui pouvoit diſputer avec lui auſſi-bien de modeſtie que de ſcience : c'eſt le P. Papebroch, qui avoit donné lieu à la compoſition de la Diplomatique. » Je » vous avoue, dit ce ſavant Jéſuite dans une lettre Latine qu'il écrivit au P. Mabillon ſur ce ſujet, en lui laiſſant la liberté de la publier, » que je » n'ai plus d'autre ſatisfaction d'avoir » écrit ſur cette matiére, que celle de » vous avoir donné occaſion de com- » poſer un ouvrage ſi accompli. Il eſt » vrai que j'ai ſenti d'abord quelque » peine en liſant votre livre, où je me » ſuis vû réfuté d'une maniére à ne pas » répondre : mais enfin l'utilité & la » beauté d'un ouvrage ſi précieux, ont » bientôt ſurmonté ma foibleſſe ; & » pénétré de joie d'y voir la vérité » dans ſon plus beau jour, j'ai invité » mon compagnon d'études à venir » prendre part à l'admiration dont je » me ſuis trouvé tout rempli. C'eſt » pourquoi ne faites pas difficulté, » toutes les fois que vous en aurez » l'occaſion, de dire publiquement

» que je ſuis entiérement de votre » avis.

Il y a des modeſties artificieuſes & étudiées, qui couvrent un orgueil ſecret : celle-ci montre une ingénuité & une ſimplicité, qui fait bien voir qu'elle part du cœur. Je ne puis finir cet article qui regarde le P. Mabillon, ſans remarquer que feu M. l'Archevêque de Reims (le Tellier) en le préſentant au Roi Louis XIV, lui dit : » J'ai l'honneur, Sire, de préſenter » à votre Majeſté le Moine de ſon » Roiaume le plus ſavant & le plus » modeſte.

Un autre caractere encore bien aimable dans un ſavant, c'eſt d'être toujours prêt à faire part aux autres de ſon travail, à leur communiquer ſes remarques, à les aider de ſes réflexions, & à contribuer de tout ſon pouvoir à la perfection de leurs ouvrages. Je ne ſai ſi quelqu'un a porté plus loin ce caractere que M. de Tillemont. Ses recueils, ſes extraits, qui étoient le fruit du travail de pluſieurs années, devenoient le bien propre de quiconque en avoit beſoin. Il ne craignoit point, comme cela eſt aſſez ordinaire aux ſavans, que ſes

ouvrages ne perdiſſent le mérite de l'invention & la grace de la nouveauté, s'il les montroit à d'autres avant que de les avoir rendu publics. La même louange eſt dûe à M. d'Hérouval. * Si le mépris de la gloire & de la vaine réputation l'a empêché de rien produire au jour par lui-même, ſon zéle pour le bien public lui a fait prendre part à preſque tous les ouvrages qui ont paru de ſon tems, en communiquant aux Auteurs ſes lumiéres, ſes remarques, & ſes manuſcrits.

* *Ant. de Vion, Auditeur des Comptes.*

RÉPUTATION.

C'EST ICI de tous les biens humains celui qui eſt regardé, même parmi les plus honnêtes gens, comme le plus cher & le plus précieux; & par rapport auquel l'indifférence, & encore plus le mépris, paroiſſent interdits. [a] Que peut-on attendre en effet de quiconque eſt inſenſible au jugement que le public, & ſur-tout les gens de bien portent de ſa conduite? Ce n'eſt pas ſeulement, comme le

a Adhibenda eſt quædam reverentia & optimi cujuſque, & reliquorum. Nam negligere quid de ſe quiſque ſentiat, non ſodùm arrogantis eſt, ſed etiam omnino diſſoluti. *Offic. lib. 1. n 99.*

dit Cicéron, l'effet d'une fierté & d'une arrogance insupportable, c'est encore la marque d'un homme sans probité & sans honneur.

Mais aussi un desir trop empressé de louange, qui en est avide & affamé, & qui semble en quelque sorte la mendier, loin d'être la marque d'une grande ame, est la preuve la plus certaine d'un esprit vain & léger, qui se repaît de vent, & qui prend l'ombre pour la réalité.

Cependant c'est là le foible de la plupart des hommes, & quelquefois même de ceux qui se distinguent par un mérite particulier, & ce qui les porte souvent à chercher la gloire où elle n'est pas.

Plut. in vit. Alex. Philippe de Macédoine n'avoit pas le goût fort délicat dans le choix des moiens qui peuvent attirer une solide réputation. Il ambitionnoit toute sorte de gloire, & en toute sorte de matiére. Il tiroit vanité, comme un déclamateur, de la force de son éloquence. Il comptoit les victoires que ses chariots remportoient aux Jeux Olympiques, & il avoit grand soin de les faire graver sur ses monnoies. Il donnoit des leçons aux joueurs d'in-

ſtrumens, & prétendoit réformer les maîtres : ce qui lui attira de l'un d'eux cette ingénieuſe réponſe, qui ſans l'offenſer étoit fort capable de le déſabuſer : *A Dieu ne plaiſe que vous ſoyiez jamais aſſez malheureux, Sire, pour ſavoir ces choſes-là mieux que moi.* Il fit lui-même une pareille leçon à ſon fils, pour avoir marqué dans un repas trop d'habileté dans la muſique. *N'as-tu pas honte*, lui dit-il, *de chanter ſi bien ?* En effet, il y a des connoiſſances qui font le mérite d'un particulier, & où il eſt permis d'exceller à quiconque n'a point d'autre ſoin, mais qu'un Prince ne doit qu'effleurer ; parce que ce ſeroit ſe dégrader que d'affecter d'y être trop habile, & qu'il doit ſon tems à des choſes plus ſérieuſes & plus importantes. [a] Néron, qui d'ailleurs avoit de l'eſprit & de la vivacité, a été blâmé d'avoir négligé des occupations convenables à ſon rang, pour s'amuſer à graver, à peindre, à chanter, & à conduire des chariots. Un Prince qui a le goût de la vraie gloire, n'aſ-

a Nero puerilibus ſtatim annis vividum animum in alia detorſit : cælare, & pingere, cantus aut regimen equorum exercere. *Tacit. Annal. lib.* 13. *cap.* 3.

pire point à une telle réputation. Il ſait à quelles connoiſſances il doit s'attacher, de quelles il doit s'abſtenir : & quelque penchant qu'il ſe ſente pour les ſciences, même les plus eſtimables, il ne s'y livre point, mais les étudie en Prince, c'eſt-à-dire avec cette ſobriété, & cette ſage retenue que Tacite admiroit dans ſon beau-pere Agricola : *Retinuit, quod eſt difficillimum, ex ſapientia modum.*

Vit. Agric. cap. 4.

Cicéron trouve une vanité pitoiable dans la ſecrette joie que reſſentoit Démoſthéne de s'entendre louer en paſſant par une pauvre vendeuſe d'herbes. Lui-même étoit encore plus ſenſible à la louange que l'Orateur Grec.

Tuſc. Quæſt. lib. 5. n. 103.

Il l'avoue de bonne foi dans une occaſion, où il peint merveilleuſement le cœur humain. Il revenoit de Sicile, où il avoit été Queſteur, dans la penſée qu'il n'étoit parlé que de lui dans toute l'Italie, & que par-tout il n'étoit fait mention que de ſa Queſture. Paſſant à Pouzole, où les bains attiroient beaucoup de beau monde : Y a-t-il lontems, lui dit quelqu'un, que vous êtes parti de Rome ? quelle nouvelle y dit-on ? Moi, dit-il, tout

Cic. Orat. pro Planc. n. 64-66.

ſurpris, je reviens de ma province. Oui, reprit l'autre, je me le rappelle, c'eſt d'Afrique. Point du tout, répliqua Cicéron d'un ton de dépit, & de colére, c'eſt de Sicile. Eh! quoi, ajouta un troiſiéme qui ſe prétendoit mieux informé que les autres, ne ſavez-vous pas qu'il a été Queſteur à Syracuſe, & il n'en étoit rien : car ç'avoit été dans une autre partie de la Sicile. Cicéron confus & honteux ne trouva d'autre expédient pour ſe tirer d'affaire, que de ſe méler dans la foule : & il ajoute que cette avanture lui fut plus utile que n'auroient été tous les complimens auſquels il s'étoit attendu.

Il ne paroît pas pourtant qu'il en fût moins porté depuis à rechercher les louanges. Tout le monde ſait avec quel ſoin il ſaiſiſſoit toutes les occaſions de parler de lui-même, juſqu'à en devenir inſupportable. Mais rien ne marque mieux ſon caractére que ſa Lettre à l'Hiſtorien Lucceius, où il lui découvre naïvement & ſans détour ſon foible au ſujet des louanges. Il le preſſoit d'écrire l'hiſtoire de ſon Conſulat, & de la publier de ſon vivant : afin, diſoit-il, qu'étant mieux

Epiſt. 12. lib. 5.

connu des hommes, je puisse moi-même jouir de ma gloire & de ma réputation : *ut & ceteri viventibus nobis ex libris tuis nos cognoscant, & nosmetipsi vivi gloriola nostra perfruamur.* Il le prie avec instance de ne s'en pas tenir scrupuleusement aux loix rigoureuses de l'Histoire, d'accorder quelque chose à l'amitié, aux dépens même de la vérité, & de ne point craindre de dire de lui plus de bien que peut-être il n'en pense. *Itaque te planè etiam atque etiam rogo, ut & ornes ea vehementiùs etiam quàm fortasse sentis, & in eo leges historiæ negligas ..... amorique nostro plusculum etiam, quàm concedit veritas, largiaris.*

Voilà ce que sont presque tous les hommes, souvent sans s'en apercevoir. Car, à entendre Cicéron, il étoit tout-à-fait éloigné d'un tel foible. *Nihil est in me inane*, dit-il à Brutus, *neque enim debet.* Jamais personne, dit-il encore en écrivant à Caton, n'a été moins sensible que moi à la louange & aux vains applaudissemens du peuple. *Si quisquam fuit unquam remotus & natura, & magis etiam (ut mihi quidem sentire videor) ratione atque doctrina, ab inani laude & ser-*

Ad Brut. Epist. 3.

Epist. 4. *lib.* 15. *ad Famil.*

monibus vulgi, ego profecto is sum.

Pour mieux comprendre combien il y a de petiteſſe & de foibleſſe dans cette vanité, il ne faut qu'ouvrir les yeux, & conſidérer combien il y a de grandeur d'ame & de nobleſſe dans une conduite oppoſée. Quelques traits choiſis que j'en raporterai le feront mieux ſentir.

1. *Souffrir avec peine la louange, & parler de ſoi-même avec modeſtie.*

CETTE VERTU, qui ſemble jetter un voile ſur les plus belles actions, & qui n'eſt attentive qu'à les couvrir, ſert malgré elle à les relever davantage, & à leur donner un luſtre qui les rend plus éclatantes.

Niger, qui prit le titre d'Empereur en Orient, refuſa le panégyrique que l'on vouloit prononcer à ſa louange, & il s'en rendit encore plus digne par les motifs de ſon refus. Faites, dit-il, le panégyrique des anciens Capitaines, afin que ce qu'ils ont fait, nous apprenne ce que nous devons faire. Car c'eſt ſe moquer de faire l'éloge d'un homme vivant, & ſurtout d'un Prince : ce n'eſt pas le louer parce qu'il fait bien, mais c'eſt le fla-

ter, afin d'en tirer quelque récompenſe. Pour moi, je veux être aimé durant ma vie, & loué après ma mort.

Second traité de la charité & de l'amour propre, ch. 5.

» Ceux, dit M. Nicole dans ſes eſſais de Morale, » qui ont oui parler de la guerre aux deux premiers » Capitaines de ce ſiécle, (M. le Prince & M. de Turenne) ont toujours » été ravis de la modeſtie de leurs » diſcours. Perſonne n'a jamais remarqué qu'il leur ſoit échapé ſur » ce ſujet la moindre parole qu'on » pût ſoupçonner de vanité. On les » a toujours vû rendre juſtice à tous » les autres, & ne ſe la rendre jamais » à eux-mêmes; & l'on auroit ſouvent cru, en leur entendant faire » le récit des batailles où ils avoient » eu le plus de part par leur conduite » & par leur valeur, qu'ils n'y étoient » pas même préſens, ou qu'ils y » étoient demeurés ſans rien faire. » Ces gens qu'on voit ſi occupés de » quelques occaſions où ils ſe ſont » ſignalés, qu'ils en étourdiſſent tout » le monde, comme Cicéron faiſoit » de ſon Conſulat, font voir par là » que la vertu ne leur eſt guéres naturelle, & qu'il leur a falu de grands

» efforts pour guinder leurs ames juſ-
» qu'à l'état où ils ſont ſi aiſes de ſe
» faire voir. Mais il y a bien plus de
» grandeur à ne faire pas de réflexion
» ſur ſes plus grandes actions, en ſorte
» qu'il ſemble qu'elles nous échapent,
» & qu'elles naiſſent ſi naturellement
» de la diſpoſition de notre ame, qu'el-
» le ne s'en aperçoit point.

2. *Contribuer de bon cœur à la réputation des autres.*

SCIPION L'AFRICAIN, pour obtenir à ſon frere la conduite de l'importante guerre qu'on alloit faire contre Antiochus le Grand, s'étoit engagé à ſervir ſous lui comme un de ſes Lieutenans. Dans cette fonction ſubalterne, loin de ſonger à partager avec ſon frere l'honneur de la victoire, il ſe fit un devoir & un plaiſir de lui en laiſſer la gloire toute pure & toute entiére, & de ſe l'égaler à lui-même en tout par la défaite d'un ennemi non moins redoutable qu'Annibal, & par le titre d'Aſiatique, auſſi glorieux que celui d'Africain. *Liv. lib. 37.*

Marc-Auréle par une ſemblable délicateſſe, & par un déſintéreſſement de gloire auſſi généreux, renonça au *Vita M. Aurel.*

plaisir qu'il s'étoit fait de mener en Orient Lucille sa fille, qu'il donnoit en mariage à Lucius Verus, occupé pour lors à faire la guerre aux Parthes, de peur d'étouffer par sa présence la réputation naissante de son gendre, & de paroître s'attirer, à son préjudice, l'honneur d'avoir achevé cette importante guerre.

Xenoph. in Cyrop. On sait avec quelle fidélité & quelle soumission Cyrus raportoit à Cyaxare son oncle & son beau-pere toute la gloire de ses exploits : avec quelle attention Agricola, qui acheva la conquête de l'Angleterre, faisoit honneur à ses supérieurs de tous ses succès, & avec quelle modestie il cédoit une partie de sa propre réputation pour relever la leur.

Tacit. in vita Agricol.

Plut. in præc. reip. ger. Plutarque raconte la conduite pleine de modération, qu'il garda lui-même dans la députation dont il fut chargé de la part de sa ville vers le Proconsul de la province. Son Collégue aiant été obligé de rester en chemin, il s'acquitta seul de la commission, & y réussit. A son retour, lorsqu'il fut près de rendre publiquement compte de sa députation, son pere l'avertit de ne point parler en son nom

ſeul, mais de s'expliquer comme ſi ſon Collégue avoit été préſent, & qu'ils euſſent tout concerté & tout exécuté enſemble. Et le motif d'un conſeil ſi ſage étoit, [a] qu'un tel procédé, non ſeulement eſt plein d'équité & d'humanité, mais ôte encore à la gloire du ſuccès, ce qui a coutume d'affliger & d'irriter l'envie.

[b] Ce que Cicéron dit de l'union parfaite qui étoit entre Hortenſius & lui, & de l'attention mutuelle qu'ils avoient à s'entr'aider dans la noble carriére du Barreau, à ſe communiquer réciproquement leurs lumiéres, & à ſe faire valoir l'un l'autre, eſt un exemple bien rare parmi les perſonnes d'une même profeſſion, & bien digne en même tems d'être imité. [c] Un Hiſtorien remarque qu'Atticus leur ami commun, étoit le nœud & le lien de cette union ſi intime, & que c'étoit lui qui faiſoit que la vive émulation de gloire qui ſe trouvoit entre

a Οὐ γὰρ μόνον ἐπιεικὸς τὸ τοιοῦτον καὶ φιλάνθρωπόν ἐστιν, ἀλλὰ καὶ τὸ λυποῦν τὸν φθόνον ἀφαιρεῖ τῆς δόξης.

b Semper alter ab altero adjutus, & communicando, & monendo, & favendo. *Brut. n.* 3.

c Efficiebat, ut inter quos tanta laudis eſſet æmulatio, nulla intercederet obtrectatio, eſſetque talium virorum copula. *Corn. Nep. in vita Att. cap.* 5.

ces deux illuſtres Orateurs, n'étoit point altérée par de bas ſentimens d'envie & de jalouſie.

De clar. Orat. n. 85-88. Lélius, ami intime du ſecond Scipion, avoit plaidé à deux différentes repriſes une cauſe fort importante; & les Juges avoient deux fois ordonné un plus ample informé. Les parties l'exhortant à ne point ſe rebuter, il leur perſuada de remettre leur affaire entre les mains de Galba, qui étoit plus propre que lui à la plaider, parce qu'il parloit avec plus de force & de véhémence. En effet Galba, dans une ſeule Audience, emporta tous les ſuffrages, & gagna pleinement ſa cauſe. Il faut avouer qu'un tel déſintéreſſement, en fait de réputation, a quelque choſe de bien grand. Mais, dit Cicéron, c'étoit la coutume de ce tems de rendre ſans peine juſtice au mérite d'autrui. *Erat omnino tum mos, ut faciles eſſent in ſuum cuique tribuendo.*

Horat. Satyr. 6. lib. 1. J'ai toujours admiré la droiture & la candeur d'ame de Virgile, qui ne craignit point, en produiſant Horace à la Cour de Mécéne, de ſe donner un rival, qui pourroit diſputer avec lui de la gloire du bel eſprit, & ſinon lui enlever entiérement, du moins

partager avec lui les faveurs & les bonnes graces de leur commun protecteur. Mais, dit Horace, on ne ſe conduiſoit point ainſi chez Mécéne. Jamais il n'y eut de maiſon plus éloignée de ces bas ſentimens que la ſienne, ni où l'on vécût d'une maniére plus pure & plus noble. Le mérite & le crédit de l'un ne faiſoit point ombrage à l'autre. Chacun avoit ſa place, & en étoit content.

Non iſto vivimus illic,
Quo tu rere, modo. Domus hac nec purior ulla eſt,
Nec magis his aliena malis. Nil mî officit unquam
Ditior hic aut eſt quia doctior. Eſt locus uni
Cuique ſuus.

3. *Sacrifier ſa réputation à l'utilité publique.*

[a] Il y a des occaſions où l'homme

[a] Æquiſſimo animo ad honeſtum conſilium per mediam infamiam tendam. Nemo mihi videtur pluris æſtimare virtutem, nemo illi magis eſſe devotus, quàm qui boni viri famam perdidit, ne conſcientiam perderet. *Senec. Epiſt.* 81.

Æquo animo audienda ſunt imperitorum convicia, & ad honeſta vadenti contemnendus eſt iſte contemptus. *Id. Epiſt.* 76.

de bien, pour conſerver ſa vertu, eſt obligé de ſacrifier ſa réputation ; où, pour ne pas renoncer à ſa conſcience, il faut qu'il renonce pour un tems à ſa gloire ; & où il doit marcher d'un pié ferme où ſon devoir l'appelle à travers les reproches & l'infamie, en mépriſant courageuſement le mépris qu'on fait de lui. Rien ne marque davantage qu'il tient à la vertu même, & que c'eſt elle ſeule qu'il cherche, qu'un ſacrifice ſi généreux, & qui coute tant à la nature.

In vita Pericl. Plutarque obſerve que Périclès, dans une occaſion où tous les citoiens crioient contre lui, & cond nnoient ſa conduite, ſemblable à un habile pilote, qui dans la tempête n'eſt attentif qu'aux régles de ſon art pour ſauver le vaiſſeau, & qui mépriſe les pleurs, les cris, les priéres de tout l'équipage ; que Périclès, dis-je, après avoir pris toutes ſes précautions pour la ſûreté de l'Etat, ſuivit ſon plan, ſe mettant peu en peine des murmures, des plaintes, des menaces, des chanſons injurieuſes, des railleries, des inſultes, des accuſations intentées contre lui.

Liv. lib. 22. n. 34. C'étoient les ſalutaires conſeils qu

le ſage Fabius donnoit au Conſul Paul Emile près de partir pour l'armée. Il l'exhortoit de mépriſer les railleries & les reproches injuſtes de ſon Collégue, de s'élever au-deſſus des bruits qui pourroient flétrir ſa réputation, & de négliger les efforts qu'on feroit pour le décrier & le deshonorer.

C'eſt le parti que Fabius lui-même avoit ſuivi dans la guerre contre Annibal, & qui ſauva la République. Malgré l'inſulte que Minucius lui avoit faite, la plus ſenſible qu'on puiſſe imaginer, il le tira des mains d'Annibal, mettant à l'écart ſon reſſentiment, & ne conſultant que ſon zéle pour le bien public.

Ces exemples ſont connus, mais ils n'ont preſque plus d'imitateurs. On ne tient point à l'Etat par de véritables liens, & ſouvent on ne le ſert que pour ſes propres intérêts. Au moindre dégoût l'on quitte le ſervice; & ce dégoût n'eſt ſouvent fondé que ſur une fauſſe délicateſſe qui ſe bleſſe d'une préférence très-légitime. Il en eſt peu qui parlent, & qui penſent comme ce

a Habuit in conſilio fortunam publicam, dolorem ultionemque ſepoſuit. *Senec. l. 1. de Ira cap. 11.*

Lacédémonien, qui n'aiant point eu de place dans un nouveau Conseil qu'on établissoit, dit qu'il étoit ravi qu'il se fût trouvé trois cens citoiens plus gens de bien que lui.

§. VII.

EN QUOI CONSISTE LA SOLIDE GLOIRE ET LA VÉRITABLE GRANDEUR.

TOUT ce qui est extérieur à l'homme, tout ce qui peut être commun aux bons & aux méchans, ne le rend point véritablement estimable. C'est par le cœur qu'il faut juger de l'homme. De là partent les grands desseins, les grandes actions, les grandes vertus. La solide grandeur, qui ne peut être imitée par l'orgueil, ni égalée par le faste, réside dans le fonds des qualités personnelles, & dans la noblesse des sentimens. Etre bon, libéral, bienfaisant, généreux; ne faire cas des richesses que pour les distribuer, des dignités que pour servir sa patrie, de la puissance & du crédit que pour être en état de réprimer le vice, & de mettre en honneur la vertu,

être

être véritablement homme de bien, ſans chercher à le paroitre; ſupporter la pauvreté avec nobleſſe, les affronts & les injures avec patience; étouffer ſes reſſentimens, & rendre toute ſorte de bons offices à un ennemi dont on peut ſe venger; préférer le bien public à tout; lui ſacrifier ſes biens, ſon repos, ſa vie, ſa réputation même s'il le faut : voilà ce qui rend l'homme grand, & véritablement digne d'eſtime.

Séparez la probité des actions les plus belles, des qualités les plus eſtimables, que deviennent-elles ſinon un objet de mépris ? L'excès du vin dans Alexandre, le meurtre de ſes meilleurs amis, la ſoif inſatiable des louanges & de la flaterie, la vanité de vouloir paſſer pour le fils de Jupiter, [a] quoiqu'il n'en crût rien; tout cela nous permet-il de regarder ce Prince comme véritablement grand ? Quand on voit Marius, & après lui Sylla, faire couler à grands flots le ſang des citoiens Romains pour établir leur puiſſance, peut-on compter pour quel-

[a] Omnes, inquit Alexander, jurant me Jovis eſſe filium: ſed vulnus hoc hominem me eſſe clamat. *Senec. Epiſt.* 59.

que choſe leurs victoires & leurs triomphes ?

Au contraire, quand on entend dire à l'Empereur Tite cette parole devenue ſi célébre, [a] *Mes amis, voilà une journée que j'ai perdue*, parce qu'il n'y avoit fait de bien à perſonne ; à un autre que l'on preſſoit de ſigner un arrêt de mort, [b] *Je voudrois ne ſavoir pas écrire ;* à l'Empereur Théodoſe, après qu'un jour de Pâques il eut délivré les priſonniers, *Plût à Dieu que je puſſe ouvrir auſſi les tombeaux pour rendre la vie aux morts :* quand on voit Scipion, encore jeune, ſurmonter courageuſement une paſſion qui dompte preſque tous les hommes ; & dans une autre occaſion faire des leçons de continence & de ſageſſe à un jeune Prince qui s'étoit écarté de ſon devoir : qu'on voit un Tribun du peuple, ennemi déclaré de ce même Scipion, prendre hautement ſa défenſe contre ceux qui l'accuſoient injuſtement, & qui avoient conſpiré ſa perte : [c] enfin quand nous liſons dans l'Hiſtoire quelques actions de li-

a Amici, diem perdidi. *Suet. in vit. Titi, n. 8.*

b Vellem neſcire literas. *Senec. lib. 2. de Clem. cap. 1.*

c Quis eſt tam diſſimilis homini, qui non moveatur & offenſione turpitudinis, & comprobatione honeſtatis ? . . . . An

béralité, de généroſité, de déſintéreſſement, de clémence, d'oubli des injures, eſt-il en notre pouvoir de leur refuſer notre eſtime & notre admiration, & ne nous ſentons-nous pas encore après tant de ſiécles émus & attendris par le ſimple récit de ces actions?

Notre Hiſtoire nous fournit une infinité de belles paroles & de belles actions de nos Rois, & de pluſieurs grands hommes, leſquelles font bien connoitre en quoi conſiſte la véritable grandeur, & la ſolide gloire.

Si la bonne foi & la vérité étoient bannies de tout le reſte de la terre, diſoit Jean I Roi de France, ſollicité de violer un traité, *elles devroient ſe retrouver dans le cœur & dans la bouche des Rois.* *Mezerai.*

Ce n'eſt point, dit Louis XII à un Courtiſan qui l'exhortoit à punir quelqu'un dont il avoit été mécontent avant que de monter ſur le trône; *Ce n'eſt point au Roi de France à venger les injures du Duc d'Orléans.* *Ibid.*

François I après la bataille de Pavie écrivit à la Régente ſa mere une lettre, *Le P. Daniel.*

obliviſcamur quantopere in audiendo legendoque moveamur, cùm piè, cùm amicè, cùm magno animo aliquid factum cognoſcimus? *Cic. lib. 5. de fin. n. 62.*

qui ne contenoit que ce peu de mots ; *Madame, tout eſt perdu, hormis l'honneur.* C'eſt là véritablement écrire & penſer en Roi, qui en comparaiſon de l'honneur, eſtime peu tout le reſte.

Ibid. Au ſujet des conditions honteuſes qu'on exigeoit de lui pour le mettre en liberté, il chargea l'Agent de l'Empereur de mander à ſon Maître la réſolution où il étoit de paſſer plutôt toute ſa vie en priſon, que de rien démembrer de ſes Etats ; & d'ajouter que, quand il ſeroit aſſez lâche pour le faire, il étoit certain que ſes ſujets n'y conſentiroient jamais.

Ste. Marthe liv. 5. de ſes Elog. Loin de ſavoir mauvais gré à François de Montelon, qui ſeul entre tous les Avocats de ſon tems avoit eu la hardieſſe de plaider la cauſe de Charles de Bourbon contre François I & Louiſe de Savoie ſa mere, il l'en eſtima davantage ; & le fit Avocat Général, puis Préſident à Mortier, & enfin Garde des Sceaux.

Hiſt. d'Aubigné. Comme on reprochoit à Henri IV le peu de pouvoir qu'il avoit à la Rochelle : *Je fais dans cette ville*, dit-il, *tout ce que je veux, en n'y faiſant que ce que je dois.*

Nos Magiſtrats, en plus d'une oc-

câſion, ont montré la vérité de ce que [a] Cicéron dit dans ſes Offices, Qu'il y a une valeur domeſtique & privée, qui n'eſt pas de moindre prix que la valeur militaire. Achille de Harlai Premier Préſident, menacé par les ſéditieux d'un prochain & capital ſupplice : (ce ſont les termes de l'Auteur) *Je n'ai*, dit-il, *ni tête, ni vie, que je préfére à l'amour que je dois à Dieu, au ſervice que je dois au Roi, & au bien que je dois à ma patrie.* Dans la journée des barricades il ne répondit aux injures & aux menaces des principaux auteurs de la ligue que ces paroles ſi dignes de louange : *Mon ame eſt à Dieu, mon cœur au Roi, & mon corps entre les mains de la violence, pour en faire ce qu'elle voudra.* Quand Buſſy le Clerc eut l'audace d'entrer dans la Grand-Chambre, pour y faire lire la liſte de ceux qu'il diſoit avoir ordre d'arréter, & qu'il eut nommé le Premier Préſident & dix ou douze autres, tout le reſte de la Compagnie ſe leva, & les ſuivit généreuſement à la Baſtille.

Hiſtoire des Prem. Préſidens.

Mezerai.

Tout le monde ſait que le Premier Préſident Molé, dans une émeute po-

a Sunt domeſticæ fortitudines, non inferiores militaribus. *Off. lib.* 1. *n.* 18.

pulaire, ſans craindre pour ſa vie, alla ſe montrer à la populace mutinée, & l'arréta par ſa ſeule préſence. C'eſt de lui que le Cardinal de Rets parle ainſi dans ſes Mémoires : » Si ce n'étoit pas » une eſpéce de blaſphême de dire qu'il » y a quelqu'un dans notre ſiécle plus » intrépide que le Grand Guſtave, & » M. le Prince, je dirois que ç'a été » Molé Premier Préſident.

Cette fermeté eſt moins étonnante dans les Magiſtrats d'un Parlement, dont le caractére propre eſt une fidélité inviolable à l'égard des Rois, & un courage invincible dans les plus grands dangers. Mais peut-on aſſez admirer la rare généroſité qu'inſpira aux Bourgeois de Calais l'amour de leur patrie, & la vûe du bien public ?

Le P. Daniel. La ville réduite par la famine à la derniére extrémité, demandant à capituler, le Roi d'Angleterre, irrité de la longue réſiſtance qu'elle avoit faite, ne lui voulut accorder de quartier qu'à une ſeule condition. » C'eſt, » dit-il, qu'ils ſe partent de la ville » ſix des plus notables Bourgeois, les » chefs tous nuds, & tous déchauſſés, » les hars au col, & les clefs de la » Ville & du Chaſtel en leurs mains,

» & de ceux je ferai en ma volonté, » & le remanant je prendrai à merci. Quand on eut assemblé la ville, un des principaux Bourgeois, nommé Eustache de saint Pierre, prit la parole. Il parla avec un courage & une fermeté qui auroit fait honneur à ces anciens citoiens Romains du tems de la République, & dit qu'il s'offroit à être la premiére victime pour le salut du reste du peuple; & que, plutôt que de voir périr tous ses compatriotes par le fer & par la faim, il vouloit être un des six qu'on livreroit à la vengeance du Roi d'Angleterre. Cinq autres, animés par ses discours & par son exemple, se présentérent avec lui. On les conduisit dans l'équipage qui avoit été prescrit, au milieu des cris confus & lamentables du peuple. Le Roi d'Angleterre étoit près de les faire exécuter: mais la Reine touchée de compassion, & fondant en larmes, se jetta à genoux aux piés du Roi, & obtint leur grace.

Lorsque le Grand Condé commandoit en Flandre l'armée Espagnole, & faisoit le siége d'une de nos places, un Soldat aiant été maltraité par un Officier Général, & aiant reçu plu-

ſieurs coups de canne pour quelques paroles peu reſpectueuſes qui lui étoient échapées, répondit avec un grand ſang-froid, qu'il ſauroit bien l'en faire repentir. Quinze jours après ce même Officier Général chargea le Colonel de tranchée de lui trouver dans ſon Régiment un homme ferme & intrépide pour un coup de main dont il avoit beſoin, avec promeſſe de cent piſtoles de récompenſe. Le Soldat en queſtion, qui paſſoit pour le plus brave du Régiment, ſe préſenta; & aiant mené avec lui trente de ſes camarades dont on lui avoit laiſſé le choix, il s'acquitta de ſa commiſſion, * qui étoit des plus hazardeuſes, avec un courage & un bonheur incroiables. A ſon retour, l'Officier Général, après l'avoir beaucoup loué, lui fit compter les cent piſtoles qu'il lui avoit promiſes. Le Soldat ſur le champ les diſtribua à ſes camarades, diſant qu'il ne ſervoit point pour de l'argent, & demanda ſeule-

* *Il s'agiſſoit de s'aſſurer, avant que de faire le logement, ſi les ennemis faiſoient des mines ſous le glacis. Le ſoldat s'étant jetté à l'entrée de la nuit dans le chemin couvert, s'acquitta ſi bien de ſa commiſſion, qu'il raporta le chapeau & l'outil d'un mineur qu'il avoit tué dans la mine.*

ment, que ſi l'action qu'il venoit de faire paroiſſoit mériter quelque récompenſe, on le fît Officier. *Au reſte*, ajouta-t-il, en s'adreſſant à l'Officier Général qui ne le reconnoiſſoit point, *Je ſuis ce Soldat que vous maltraitâtes ſi fort il y a quinze jours ; & je vous avois bien dit que je vous en ferois repentir.* L'Officier Général, plein d'admiration, & attendri juſqu'aux larmes, l'embraſſa, lui fit des excuſes, & le nomma Officier le même jour. Le Grand Condé prenoit plaiſir à raporter ce fait, comme la plus belle action de Soldat dont il eût jamais oui parler. Je le tiens d'une perſonne à qui M. le Prince, fils du Grand Condé, l'a ſouvent raconté.

Le même coup de canon qui tua M. de Turenne, avoit emporté un bras à M. de S. Hilaire Lieutenant général de l'artillerie. Son fils s'étant mis à pleurer & à crier : *Taiſez-vous, mon enfant*, lui dit-il ; & en lui montrant M. de Turenne étendu mort, *Voila celui qu'il faut pleurer.*

J'ai parlé ailleurs d'un célébre Henri de Meſmes, l'un des plus illuſtres Magiſtrats de ſon tems. Le Roi (Henri II, ſi je ne me trompe) lui aiant offert une *Mémoires manuſcrits que j'ai déja cités, tome 1. pag. 109.*

place d'Avocat Général, il prit la liberté de repréſenter à ſa Majeſté que cette place n'étoit point vacante. Elle l'eſt, répliqua le Roi, parce que je ſuis mécontent de celui qui la remplit. *Pardonnez-moi, Sire,* répondit Henri de Meſmes après avoir fait modeſtement l'apologie de l'accuſé; *J'aimerois mieux grater la terre avec mes ongles, que d'entrer dans cette charge par une telle porte.* Le Roi eut égard à ſa remontrance, & laiſſa l'Avocat Général dans ſa place. Celui-ci étant venu le lendemain pour remercier ſon bienfaiteur, à peine Henri de Meſmes put-il ſouffrir qu'on ſongeât à lui faire des remercimens pour une action, qui étoit, diſoit-il, d'un devoir indiſpenſable, & auquel il n'auroit pu manquer ſans ſe deshonorer lui-même pour toujours.

Fl. Peletierii vita. Un Préſident à Mortier ſongeoit à ſe démettre de ſa charge, dans l'eſpérance de la faire tomber à ſon fils. Louis XIV, qui avoit promis à M. le Péletier, alors Controlleur Général, de lui donner la premiére qui viendroit à vaquer, lui offrit celle-ci. M. le Péletier, après avoir fait ſes très humbles remercimens, ajouta que

le Préſident qui ſe démettoit, avoit un fils, & que Sa Majeſté avoit toujours été contente de la famille. » On » n'a pas coutume de me parler ainſi, « reprit le Roi ſurpris d'une telle conduite & d'une telle généroſité ; » ce ſera » donc pour la premiére occaſion. « Elle ne tarda pas lontems : & deux ans après, M. le Préſident le Coigneux étant mort ſans laiſſer de fils, un ſi noble déſintéreſſement fut récompenſé.

Je le répéte encore, quand on lit de telles actions, eſt-il poſſible de réſiſter à l'impreſſion qu'elles font ſur le cœur ? C'eſt ce cri & ce témoignage [a] d'une nature droite, ſaine, pure, & non encore altérée par de mauvais exemples & de mauvais principes, qui doit faire la régle de nos jugemens, & qui eſt comme la baſe de ce goût de la ſolide gloire & de la véritable grandeur dont je parle. Il ne faut que ſe rendre attentif à cette voix, la conſulter en tout, & s'y conformer.

Je ſai bien qu'il faut autre choſe

[a] Quæ diſciplina eò pertinebat, ut ſincera, & integra, & nullis pravitatibus detorta uniuſcujuſque natura, toto ſtatim pectore arriperet artes honeſtas. *Dialog. de Oratoribus, cap.* 28.

que des préceptes & des exemples pour élever ainſi l'homme au deſſus des paſſions les plus vives, & que Dieu ſeul peut lui inſpirer ces ſentimens de nobleſſe & de grandeur : les payens même nous l'apprennent. *Bonus vir ſine Deo nemo eſt. An poteſt aliquis ſupra fortunam, niſi ab illo adjutus, exurgere ? Ille dat conſilia magnifica & erecta.* Mais [a] on ne peut trop inculquer ces principes aux jeunes gens; & il ſeroit à ſouhaiter qu'ils n'entendîſſent jamais parler autrement, & que ces préceptes retentîſſent continuellement à leurs oreilles. Le [b] fruit principal de l'Hiſtoire eſt de conſerver & de fortifier en eux ces ſentimens de probité & de droiture que nous apportons en naiſſant; ou, lorſqu'ils s'en ſont déja écartés, de les y ramener peu à peu, & de rallûmer en eux ces précieuſes étincelles, par de fréquens exemples de vertu.

Sénec. Epiſt. 41.

a Conducere arbitror talibus aures tuas vocibus undique circumſonare, nec eas, ſi fieri poſſet, quidquam aliud audire. *Cic. lib.* 3. *Offic. n.* 5.

b Omnium honeſtarum rerum ſemina animi gerunt, quæ admonitione excitantur non aliter, quàm ſcintilla flatu levi adjuta ignem ſuum explicat. *Senec. Epiſt.* 94.

Hæc eſt ſapientia, in naturam converti, & eò reſtitui, unde publicus error expulerit, *Ibid.*

[a] Un maître habile dans l'art de manier les esprits, & c'est là sa grande science, profite de tout pour inspirer à ses disciples des principes d'honneur & d'équité, & pour faire naître en eux une sincére estime de la vertu, & une grande horreur du vice. [b] Comme ils sont dans un âge tendre & docile, & que la corruption n'a pas encore jetté en eux de profondes racines, la vérité se saisit alors facilement de leur esprit, & s'y établit sans peine, pour peu que du côté du maître elle soit aidée par de sages réflexions, & des avis donnés à propos.

Quand, à chaque point d'histoire qu'on leur lit, ou du moins dans ceux qui sont plus importans, & qui portent avec eux quelque vive lumiére, on leur demande à eux-mêmes ce qu'ils en pensent; ce qu'ils y trouvent de beau, de grand, de louable,

a Civitatis rectorem decet... verbis, & his mollioribus, curare ingenia, ut facienda suadeat, cupiditatemque honesti & æqui conciliet animis, faciatque vitiorum odium, pretium virtutum. *Senec. lib. 1. de Ira, cap. 5.*

b Facillimè tenera conciliantur ingenia ad honesti rectique amorem. Adhuc docilibus, leviterque corruptis, injecit manum veritas, si advocatum idoneum nacta est. *Senec. Epist. 108.*

ce qui leur y paroit au contraire digne de blâme & de mépris ; il eſt rare que les jeunes gens ne répondent d'une maniére ſenſée & raiſonnable, & qu'ils ne jugent de chaque choſe très ſainement & très équitablement. C'eſt cette réponſe, c'eſt ce jugement, qui eſt en eux, comme je l'ai déja dit, le cri de la nature, & comme la voix de la droite raiſon, & qui ne peut leur être ſuſpect parce qu'il n'eſt point ſuggéré, qui devient pour eux la régle du bon goût par rapport à la ſolide gloire & à la véritable grandeur. Quand ils voient un Régulus aller ſe préſenter aux plus cruels tourmens, plutôt que de manquer à ſa parole, un Cyrus & un Scipion faire profeſſion publique de continence & de ſageſſe, tous ces anciens Romains, ſi illuſtres & ſi généralement eſtimés, mener une vie pauvre, frugale, ſobre ; & que d'un autre côté ils voient des actions de perfidie, de débauche, de diſſolution, d'une baſſe & ſordide avarice dans des perſonnes grandes & conſidérables ſelon le ſiécle, ils n'héſitent pas un moment en faveur de qui ils doivent ſe déclarer.

[a] Sénéque disoit, en parlant d'un de ses maîtres, que lorsqu'il l'entendoit parler des avantages de la pauvreté, de la chasteté, d'une vie sobre, d'une conscience pure & irréprochable, il sortoit de ses leçons plein d'amour pour la vertu, & d'horreur pour le vice. C'est l'effet que doit produire l'Histoire quand elle est bien enseignée.

Il ne s'agit donc que de rendre les jeunes gens attentifs aux excellentes leçons que nous donne le paganisme même, qui [b] ne compte pour rien tout ce qui est hors de l'homme, & ce qui lui sert comme de cortége, richesses, dignités, magnificence; [c] & qui, dans l'homme même, n'estime & n'admire que les qualités du cœur, c'est-à-dire

a Ego certè, cùm Attalum audirem, in vitia, in errores, in mala vitæ perorantem, sæpe misertus sum generis humani.. Cùm verò commendare paupertatem cœperat.... sæpe exire è schola pauperi libuit. Cùm cœperat voluptates nostras traducere, laudare castum corpus, sobriam mensam, puram mentem, non tantùm ab illicitis voluptatibus, sed etiam supervacuis, libebat circumscribere gulam & ventrem. *Senec. Epist.* 108.

b Quicquid est hoc quod circa nos ex adventicio fulget, honores, opes ampla atria.... alieni commodatique apparatus sunt. *Senec. Consol. ad Marc. cap.* 10.

c Nec quicquam suum, nisi se, putet esse, ea quoque parte qua melior est. *Id. de Const. sap. cap.*

la probité & la vertu : [a] dont l'éclat eſt tel, qu'elle honore, annoblit, & relève tout ce qui l'approche & l'environne, la pauvreté même, la miſére, l'exil, la priſon, les tourmens. Elle ſeule donne le prix à tout : elle ſeule eſt la ſource de la ſolide gloire & de la véritable grandeur. Selon le paganiſme, [b] un Prince n'eſt grand, qu'autant qu'il eſt bienfaiſant & libéral : il ne doit ſe croire puiſſant, que pour faire du bien ; & faire marcher, à l'imitation des Dieux, la qualité de Très bon, avant celle de Très grand : *Jupiter Optimus, Maximus.* Il doit préférer aux titres faſtueux de Vainqueur, de Triomphateur, de Foudre de guerre, de Conquérant, titres pour l'ordinaire ſi funeſtes aux peuples, [c] le doux nom de Pere de la patrie, qui le fait ſouve-

a Quicquid attigit virtus, in ſimilitudinem ſui adducit & tingit : actiones, amicitias, interdum domos totas, quas intravit diſpoſuitque, condecorat : quicquid tractavit, id amabile, conſpicuum, mirabile facit. *Id. Epiſt.* 66.

b Proximum diis locum tenet, qui ſe ex deorum natura gerit, beneficus, ac largus, & in melius potens. Hæc affectare, hæc imitari decet : maximum ita haberi, ut optimus ſimul habeare. *Senec. lib.* 1. *de Clem. cap.* 19.

c Cetera cognomina honori data ſunt . . . . . Patrem quidem patriæ appellamus, ut ſciret datam ſibi poteſtatem patriam, quæ eſt temperatiſſima, liberis conſulens, ſuaque poſt illos reponens. *Senec. lib.* 1. *de Clem. cap.* 14.

nir qu'il eſt le protecteur & le pere de ſes ſujets, & que ſa plus ſolide gloire, auſſi-bien que ſon devoir le plus eſſentiel, eſt de travailler à les rendre heureux.

Il ſemble qu'on ne peut rien ajouter à ces nobles idées que les payens nous donnent de la grandeur & de la puiſſance humaine, ni aux exemples de vertu que j'ai cités juſqu'ici en ſi grand nombre. Mais écoutons un Sage, élevé dans l'école, non de Socrate & de Platon, mais de Jeſus-Chriſt: c'eſt ſaint Auguſtin, qui après avoir tracé le portrait d'un grand Prince, nous apprend par un ſeul trait qu'il ajoute aux tableaux des anciens, en quoi conſiſte la ſolide gloire, & combien le Chriſtianiſme enchérit ſur les vertus payennes, dont la vanité & l'orgueil étoient l'ame & le principe.

» Nous n'appellons pas grands & » heureux les Princes Chrétiens, « dit ce Pere en parlant des Empereurs, » pour avoir régné lontems, ou pour » être morts en paix en laiſſant leurs » enfans ſucceſſeurs de leur couronne, » ou pour avoir vaincu les ennemis » de l'Etat, ou pour avoir réprimé » les ſéditieux: avantages qui leur ſont

S. Auguſt. de Civit. Dei. l. 5. cap. 24.

» communs avec les Princes adora-
» teurs des démons. Mais nous les
» appellons grands & heureux, quand
» ils font régner la juſtice ; quand,
» au milieu des louanges qu'on leur
» donne, ou des reſpects qu'on leur
» rend, ils ne s'enorgueilliſſent point,
» mais ſe ſouviennent qu'ils ſont hom-
» mes ; quand ils ſoumettent leur
» puiſſance à la puiſſance ſouveraine
» du Maître des Rois, & qu'ils la
» font ſervir à faire fleurir ſon cul-
» te ; quand ils craignent Dieu, qu'ils
» l'aiment, & qu'ils l'adorent ; quand
» ils préférent à leur roiaume celui où
» ils ne craignent point d'avoir de ri-
» vaux ni d'ennemis ; quand ils ſont
» lents à punir, & promts à pardon-
» ner ; quand ils ne puniſſent que pour
» le bien de l'Etat, & non pour ſatis-
» faire leur vengeance ; & qu'ils ne
» pardonnent que parce qu'ils eſpé-
» rent qu'on ſe corrigera, & non pour
» donner l'impunité aux crimes :
» quand, étant obligés d'uſer de ſé-
» vérité, ils la tempérent par quel-
» que action de douceur & de clémen-
» ce ; quand ils ſont d'autant plus re-
» tenus dans leurs plaiſirs, qu'ils au-
» roient plus de liberté de s'y livrer ;

» quand ils aiment mieux comman-
» der à leurs passions, qu'à tous les
» peuples du monde; ET QUAND ILS
» FONT TOUTES CES CHOSES, NON
» POUR LA VAINE GLOIRE, MAIS
» POUR L'AMOUR DE LA FELICITÉ
» ETERNELLE.

Le paganisme ne pouvoit pas inspirer des sentimens si nobles, & en même tems si épurés de tout amour propre & de toute vaine gloire : *Hæc omnia faciunt, non propter ardorem inanis gloriæ, sed propter caritatem felicitatis æternæ.* Il n'y avoit que l'école de Jesus-Christ capable de porter l'homme à un si haut degré de perfection, que de s'oublier totalement lui-même au milieu des plus grandes actions, pour ne les raporter qu'à Dieu seul : en quoi consiste toute sa grandeur & toute sa gloire. Car tant que l'homme demeure concentré en lui-même, il a beau faire des efforts pour paroître grand, & pour s'élever; il demeure toujours ce qu'il est, c'est-à-dire, bassesse & néant : & ce n'est qu'en s'unissant à celui qui est l'unique source de toute gloire & de toute grandeur, qu'il peut véritablement devenir grand & élevé.

Voila ce qui a produit cette multitude innombrable de Héros chrétiens de toute condition, de tout ſexe, de tout âge. On a vu ce qu'il y avoit de plus éclatant dans le ſiécle, venir dépoſer aux piés de la croix de Jeſus-Chriſt, richeſſes, grandeur, magnificence, dignités, ſcience, éloquence, réputation; & compter tous ces ſacrifices pour rien. Un ſaint Paulin, l'honneur de notre France, & la gloire de ſon ſiécle, pendant que tout l'univers étoit dans l'admiration de l'abandon généreux qu'il venoit de faire aux pauvres des biens immenſes qu'il poſſédoit en différentes provinces, croioit n'avoir encore rien fait, & ſe comparoit à un athléte qui ſe prépare au combat, ou à un homme qui doit paſſer à la nage une riviére, & qui ne ſont pas l'un & l'autre fort avancés pour avoir quitté leurs habits.

Que dirai-je de cette foule de Dames illuſtres, dont quelques-unes comptoient parmi leurs aieux les Scipions & les Gracques, ſainte Paule, ſainte Olympiade, ſainte Marcelle, ſainte Mélanie, qui firent tant d'honneur à l'Evangile en foulant aux piés

le faſte & les délices du ſiécle? Quelle grandeur d'ame dans cette parole de ſainte Marcelle qui avoit abandonné tous ſes biens aux pauvres, & qui voiant Rome priſe & ſaccagée par les Goths, remercia Dieu de ce qu'il avoit mis ſes biens en ſureté, & de ce que le déſaſtre de la ville l'avoit trouvé & non rendu pauvre! *Quòd pauperem illam non feciſſet captivitas, ſed inveniſſet.* *S. Hieron. l. 3. Epiſt. ad Principiam.*

Jamais triomphe égala-t-il celui que remporta l'humilité chrétienne dans la perſonne de ſainte Mélanie l'aieule, lorſqu'elle alla à Nole viſiter ſaint Paulin? C'eſt ce Saint même qui nous en a laiſſé une éloquente deſcription. Toute ſa famille, c'eſt-à-dire ce qu'il y avoit alors de plus grand & de plus qualifié dans Rome, étant allé au-devant d'elle, voulut par honneur l'accompagner dans ce voiage avec toute la pompe ordinaire aux perſonnes de cette naiſſance. La voie Appia étoit couverte de chars dorés & magnifiques, de chevaux ſuperbement enharnachés, d'un grand nombre de chariots de toute eſpéce. Au milieu de ce faſtueux appareil marchoit une Dame vénérable par

ſon âge, & encore plus par ſon air grave & modeſte, montée ſur un petit cheval fort maigre, & vétue d'un ſimple habit de ſerge. Cependant tous les yeux étoient tournés & attachés ſur l'humble Mélanie. Perſonne n'étoit attentif à l'or, à la ſoie, à la pourpre qui brilloient de toutes parts: l'étoffe groſſiére effaçoit tout ce vain éclat. On voyoit dans les enfans, ce que la mere avoit quitté & foulé aux piés, pour en faire un ſacrifice à Jeſus-Chriſt.

Les grands Seigneurs, les Dames, qui formoient ce pompeux cortége, loin de rougir de l'état vil & abjet où paroiſſoit la ſainte Veuve, ſe faiſoient honneur d'approcher d'elle, & de toucher à ſes habits; croiant par cet humble & reſpectueux abaiſſement expier l'orgueil de leur riche & ſuperbe magnificence. C'eſt ainſi que dans cette occaſion le faſte de la grandeur Romaine rendit hommage à la pauvreté évangélique.

Quelques traits de la ſorte, mélés de tems en tems avec les hiſtoires profanes, corrigent & rectifient ce qui s'y trouve de défectueux, ſuppléent à ce qui peut y manquer du

côté du motif & de l'intention, & donnent aux jeunes gens une idée parfaite de la véritable & solide grandeur. Car, en leur rapportant les belles actions & les louables sentimens des payens, comme nous avons fait ici, il faut avoir soin de les faire souvenir de tems en tems de ce principe que saint Augustin répéte si souvent, [a] que sans la vraie piété, c'est-à-dire, sans la connoissance & l'amour du vrai Dieu, il ne peut y avoir de véritable vertu, & qu'elle n'est point telle quand elle a pour motif la gloire humaine. Il est vrai, ajoute-t-il, que ces vertus, quoique fausses & imparfaites, ne laissent pas de mettre ceux qui les ont beaucoup plus en état de rendre service au Public, que s'ils ne les avoient pas. Et c'est en ce sens qu'on peut dire qu'il seroit quelquefois à souhaiter que ceux qui gouvernent fussent de bons payens, de bons Romains, & qu'ils agissent selon ces grands principes qui étoient l'ame de leur conduite.

[a] Dum illud constet inter omnes veraciter pios, feminem sine vera pietate, id est veri Dei vero cultu, veram posse habere virtutem, nec eam veram esse, quando gloriæ servit humanæ. *S. Aug. de Civit. Dei, lib. 5. cap. 19.*

a Mais le ſouverain bonheur d'un Etat, c'eſt que Dieu mette en place des perſonnes qui joignent à ces grandes qualités qu'on admire dans les Anciens, une véritable & ſolide piété.

a Illi autem, qui vera pietate præditi bene vivunt, ſi habent ſcientiam regendi populos, nihil eſt felicius rebus humanis, quàm ſi Deo miſerante habeant poteſtatem. *S. Aug. ibid.*

SECONDE PARTIE.

DE

L'HISTOIRE SAINTE.

JE RÉDUIRAI à deux Chefs ce que j'ai à dire sur l'étude de l'Histoire Sainte. D'abord je poserai les principes qui me paroissent nécessaires pour profiter comme on le doit de cette étude. J'en ferai ensuite l'application à quelques exemples.

CHAPITRE PREMIER.

PRINCIPES NÉCESSAIRES POUR L'INTELLIGENCE DE L'HISTOIRE SAINTE.

AVANT que de marquer les observations qu'on doit faire en étudiant l'Histoire Sainte, ou en l'enseignant aux autres, je croi qu'il est à propos de commencer par en don-

ner ici une idée générale, qui en faſſe ſentir le caractére propre, & qui aide à faire connoitre en quoi cette Hiſtoire eſt différente des autres.

ARTICLE PREMIER.

Caractéres propres & particuliers à l'Hiſtoire Sainte.

IL N'EN EST pas de l'Hiſtoire Sainte comme de toutes les autres. Celles-ci ne renferment que des faits humains, & des événemens temporels, ſouvent pleins d'incertitude & de contrariétés. Mais celle-là eſt l'hiſtoire de Dieu même, de l'Etre ſouverain; l'hiſtoire de ſa toute-puiſſance, de ſa ſageſſe infinie, de ſa providence qui s'étend à tout, de ſa ſainteté, de ſa juſtice, de ſa miſéricorde, & de ſes autres attributs, montrés ſous mille formes, & rendus ſenſibles par une infinité d'effets éclatans. Le livre qui renferme toutes ces merveilles, eſt le plus ancien livre du monde, & l'unique, avant la venue du Meſſie, où Dieu nous ait fait connoitre d'une maniére également claire & certaine ce qu'il eſt, ce que

nous ſommes, & à quoi il nous a deſtinés.

Les autres hiſtoires nous laiſſent dans une profonde ignorance de tous ces points importans. Loin de nous donner une idée nette & préciſe de la Divinité, elles l'obſcurciſſent, la dégradent, la défigurent par mille fables & mille réveries, toutes plus abſurdes les unes que les autres. Elles ne nous font connoitre ni ce qu'eſt ce monde que nous habitons, s'il a commencé, par qui & pour quoi il a été créé; comment il ſe ſoutient & ſe conſerve, & s'il doit toujours ſubſiſter : ni ce que nous ſommes nous-mêmes, quelle eſt notre origine, notre nature, notre deſtination, notre fin.

L'Hiſtoire Sainte commence par nous révéler clairement en trois mots les plus grandes & les plus importantes vérités : Qu'il y a un Dieu; qu'il eſt avant tout, & par conſéquent éternel; que le monde eſt ſon ouvrage, qu'il l'a formé de rien par ſa ſeule parole, qu'ainſi il eſt tout-puiſſant. *Au commencement Dieu a créé le ciel & la terre.* Gen. ch. 1. v. 1.

Elle nous repréſente enſuite l'hom-

me, pour qui ce monde a été formé, ſortant des mains de ſon Créateur, & compoſé d'un corps & d'une ame : d'un corps fait d'un peu de pouſſiére, preuve de ſa foibleſſe ; d'une ame, qui eſt le ſouffle de Dieu, & par conſéquent diſtinguée du corps, ſpirituelle, intelligente, & par le fonds même de ſa nature & de ſa conſtitution, incorruptible & immortelle.

Elle nous dépeint l'état heureux, dans lequel l'homme a été créé juſte, innocent, & deſtiné à un bonheur ſans fin, s'il eut perſévéré dans ſa juſtice & dans ſon innocence : ſa triſte chute par le péché, ſource funeſte de tous ſes maux, & de la double mort à laquelle il fut condamné avec toute ſa poſtérité : enfin ſa réparation future par un Médiateur tout-puiſſant, qu'elle lui promet & lui fait enviſager dès lors pour ſa conſolation, mais dans l'éloignement d'un avenir très reculé ; & dont elle lui peint dans la ſuite tous les traits & tous les caractéres, mais ſous les ſombres couleurs des figures & des ſymboles, qui ſont comme autant de voiles qui ſervent en même tems à le montrer & à le cacher.

Elle nous apprend que dans cette réparation du genre humain la grande œuvre de Dieu, à laquelle tout se raporte & tout se termine, est de se former un roiaume digne de lui, un roiaume qui seul subsistera pendant toute l'éternité, & auquel tous les autres feront place; dont Jesus-Christ sera le fondateur & le roi; selon l'auguste prophétie de Daniel, qui après avoir vû *Dan. 7. 1-14.* en esprit sous différens symboles la succession & la ruine de tous les grands Empires du monde, voit enfin le Fils de l'homme s'avancer jusqu'à l'Ancien des jours, *usque ad Antiquum dierum;* noble & grande expression pour marquer l'Eternel: & il ajoute aussitôt, *que Dieu lui donna la puissance, l'honneur, & le roiaume; que toutes les tribus & les langues le serviront; que sa puissance est une puissance éternelle qui ne lui sera point ôtée, & que son roiaume ne sera jamais détruit.*

Ce roiaume est l'Eglise, qui commence & se forme sur la terre; & qui sera un jour transportée dans le ciel, lieu de son origine & de sa demeure éternelle. *Et alors viendra la fin & la* *1. Cor. 15.* *consommation de toutes choses*, c'est-à-dire de ce monde visible, qui ne sub- *24.*

sifte que pour l'autre : *lorsque Jesus-Christ, après avoir détruit tout empire, toute domination, & toute puissance, aura remis son roiaume*, c'est-à-dire, l'heureuse & sainte société des Elus, *à Dieu son pere.*

C'est cette heureuse société des Justes, & celui qui a bien voulu en être le chef, le sanctificateur, le pere, & l'époux, qui font le grand objet & le dernier terme de tous les desseins de Dieu. Dès le commencement du monde, & avant même que le péché en eût perverti l'ordre, il a eu l'un & l'autre en vûe. Saint Paul nous déclare en termes précis que le premier Adam étoit la figure du second, *qui est forma futuri ;* & il nous insinue qu'Eve, tirée du côté d'Adam pendant son sommeil mystérieux, étoit une image naturelle de l'Eglise, sortie du côté de Jesus-Christ endormi sur la croix pour nous y enfanter.

Rom. 5. 14. *Eph.* 5. 25. *&c.*

Dès ces premiers tems on voit Dieu, toujours attentif à son œuvre, préparer de loin la formation de l'Eglise chrétienne, & en jetter les fondemens, en révélant à l'homme les mystéres dont la connoissance a toujours été nécessaire au salut ; en lui

renouvellant ſouvent la promeſſe du Libérateur ; en lui marquant la néceſſité de la foi au Médiateur pour obtenir la vraie juſtice ; en lui enſeignant l'eſſence de la religion & l'eſprit du vrai culte ; en tranſmettant de ſiécles en ſiécles ſans altération ces dogmes capitaux par la longue durée de la vie des premiers Patriarches, remplis de foi & de ſainteté ; en prenant ſoin par le moien de l'arche de ſauver du naufrage de l'univers ces vérités eſſentielles ; & enfin en ſe formant dès les premiers tems une ſociété de Juſtes plus ou moins nombreuſe & viſible, & la conſervant par une ſucceſſion non interrompue.

Mais dans le tems que la terre commence à être inondée de nouveau d'un déluge d'erreurs & de crimes, plus pernicieux que le déluge des eaux dont elle venoit de ſortir ; Dieu, pour mettre en ſureté les vérités ſalutaires qui commençoient à s'obſcurcir & à s'éteindre dans toutes les nations, en confie le dépôt à une famille qu'il conſacre entiérement à la religion. Il s'en forme un peuple particulier, renfermé dans l'enceinte d'un certain pays qu'il lui avoit préparé depuis

lontems, séparé de toutes les autres nations par ses loix & par ses usages, conduit & gouverné d'une maniére toute singuliére, montré comme en spectacle à tout l'univers par les merveilles sans nombre qu'il y a opérées, soit pour l'établir dans la terre qu'il lui avoit promise, soit pour l'y maintenir, ou pour l'y rappeller. Il ne se contente pas de le conduire, comme les autres peuples, par une providence générale & commune : il s'en rend lui-même le chef, le législateur, le Roi. Et il veut que ce peuple par sa sortie de l'Egypte, par son séjour dans le désert, par son entrée dans la terre promise, par ses guerres & ses conquêtes, par sa longue captivité à Babylone, par son retour dans sa patrie, en un mot par tous ses divers états & changemens, soit une figure de ce qui devoit arriver à l'Eglise : & que l'attente du Messie, promis aux Patriarches, figuré par les cérémonies & par les sacrifices de la Loi, prédit par les Prophétes, soit le caractére propre & spécial de ce peuple, qui le distingue de toutes les autres nations.

Voila ce que l'Ecriture Sainte nous

apprend, & ce qu'elle seule pouvoit nous découvrir, parce qu'elle seule est dépositaire des révélations divines, & de la manifestation des décrets de Dieu cachés dans son sein de toute éternité jusqu'au moment où il lui a plu de les produire au jour. Est-il un objet plus grand, plus intéressant, plus digne de l'attention de l'homme, qu'une histoire où Dieu a daigné tracer lui-même de sa propre main le plan de notre destinée éternelle ?

POUR affermir la certitude de la révélation, & pour établir la religion sur des fondemens inébranlables, Dieu a voulu lui donner deux sortes de preuves, qui fussent en même tems à la portée des plus simples, & supérieures à toutes les subtilités des incrédules ; qui portassent visiblement le caractére de la Toute-puissance ; & que ni tous les efforts des hommes, ni les prestiges des démons ne pussent imiter.

Ces deux sortes de preuves consistent dans les miracles & dans les prophéties.

Les miracles sont frapans, publics, notoires, exposés aux yeux de tous, multipliés en une infinité de manié-

res, lontems prédits & attendus, perſévérans pendant une longue ſuite de jours, & même d'années. Ce ſont des faits éclatans, des événemens mémorables, que les plus groſſiers ne peuvent ignorer, dont des peuples entiers non ſeulement ſont ſpectateurs & témoins, mais dont ils ſont eux-mêmes la matiére & l'objet, dont ils recueillent les fruits & ſentent les effets, & qui rendent leur ſort heureux ou malheureux. La famille de Noé ne pouvoit oublier la ruine du monde entier, cauſée par le déluge après des menaces continuées pendant un ſiécle, ni la maniére merveilleuſe dont elle en avoit été ſeule préſervée dans l'arche. Le feu deſcendu du ciel ſur les villes criminelles : tout le roiaume d'Egypte puni à diverſes repriſes par dix plaies accablantes : la mer ouverte pour donner paſſage aux Hébreux, & refermée pour ſubmerger Pharaon avec toute ſon armée : le peuple d'Iſraël pendant quarante ans nourri de la manne, abreuvé par des torrens tirés des rochers, couvert par une nuée contre l'ardeur du jour, & éclairé par une colonne de feu pendant la nuit : les habits & les ſouliers conſervés entiers

ſans être uſés pendant un ſi long voiage : le cours du Jourdain ſuſpendu : le ſoleil arrêté dans ſa courſe pour aſſurer la victoire : une armée de Guêpes marchant devant le peuple de Dieu pour chaſſer les Cananéens de leurs terres : les nuées pluſieurs fois converties en une grêle de pierres pour écraſer les ennemis : les nations liguées contre Iſrael, diſſipées par une vaine terreur, ou exterminées par un carnage mutuel en tournant leurs armes les unes contre les autres : cent quatre-vingt-cinq mille hommes foudroiés dans une nuit ſous les remparts de Jéruſalem : tous ces prodiges, & mille autres de cette nature, dont pluſieurs étoient atteſtés par des fêtes ſolennelles établies à deſſein d'en perpétuer la mémoire, & par des cantiques ſacrés qui étoient dans la bouche de tous les Iſraélites, ne pouvoient être ignorés par les plus ſtupides, ni révoqués en doute par les plus incrédules.

Il en eſt de même des prophéties. On eſt frapé d'étonnement, & l'on regarde comme le dernier effort de l'eſprit humain, qu'un Hiſtorien célé- *Polybe.*

bre, ait pu par la force de ſon génie, par la ſupériorité de ſes lumiéres, & par ſa profonde connoiſſance du caractére des hommes & des peuples entrevoir & déméler dans les ténébres de l'avenir un changement conſidérable qui devoit arriver dans la république Romaine. Et certainement une telle prévoiance eſt bien digne d'admiration, & il n'y a perſonne, pour peu de goût & de curioſité qu'il ait, qui ne ſoit bien aiſe d'examiner par lui-même s'il eſt bien vrai que cet Hiſtorien ait deviné auſſi juſte qu'on le dit.

L'Hiſtoire Sainte nous préſente bien d'autres merveilles. On y voit une foule d'hommes inſpirés, qui ne parlent pas en doutant, en héſitant, en conjecturant; mais qui d'un ton affirmatif déclarent hautement & en public que tels & tels événemens arriveront certainement dans le tems, dans le lieu, & avec toutes les circonſtances que ces Prophétes le marquent. Mais quels événemens! Les plus détaillés, les plus perſonnels, les plus intéreſſans pour la nation, & en même tems les plus éloignés de toute vraiſemblance.

Sous les régnes floriſſans d'Ozias & de Joathan, où l'Etat étoit dans la paix, dans l'abondance, & où le luxe des tables, des bâtimens, des ameublemens étoit porté à l'excès, quelle apparence y avoit-il à l'affreuſe diſette & à la honteuſe captivité dont Iſaïe menaçoit alors les Dames les plus qualifiées, & aux malheurs extrêmes qui arrivérent effectivement ſous le régne ſuivant ? *Iſ. c. 3. v. 16-26. &c.*

Lorſque, quelque tems après, Jérufalem, bloquée par la nombreuſe armée de Sennachérib, étoit réduite à la derniére extrémité, ſans troupes, ſans vivres, ſans aucune eſpérance de ſecours humain, ſur-tout depuis que l'armée des Egyptiens eut été taillée en piéces ; ce qu'Iſaïe prédiſoit étoit-il croiable, que la ville ne ſeroit point priſe, qu'elle ne ſeroit pas même aſſiégée dans les formes, que l'ennemi ne lanceroit pas contre elle un ſeul trait, & que bientôt cette armée ſi formidable ſeroit exterminée tout d'un coup, & ſans le concours d'aucun homme, & ſon Roi mis en fuite ?

La deſtruction entiére du roiaume des dix tribus, l'enlevement de celle

de Juda à Babylone après la prise & la ruine de Jérusalem, le terme précis de soixante & dix ans marqué pour la durée de sa captivité, son retour glorieux dans sa patrie, son libérateur désigné, & appellé par son nom plus de deux cens ans avant sa naissance, la maniére surprenante, & inouie jusqu'alors, dont cet illustre Conquérant devoit prendre Babylone : tout cela étoit-il du ressort de la prévoiance humaine, & y voioit-on quelque apparence quand les Prophétes le prédisoient ?

Ces prédictions néanmoins, quelque éclatantes qu'elles fussent, ne servoient que de voile ou de préparation à d'autres infiniment plus importantes; auxquelles l'accompliſſement des premiéres devoit donner un degré d'autorité & de crédit qui fût au dessus de tout ce que l'esprit humain peut imaginer ou souhaiter de plus fort pour établir une pleine conviction, & une croiance inébranlable. On sent bien que je veux parler des prédictions qui regardent le Messie, & l'établissement de l'Egliſe chrétienne. Elles sont d'une évidence, & descendent dans un détail, qui passe toute admi

ration. Non seulement les Prophétes ont marqué le tems, le lieu, la maniére de la naissance du Messie, les principales actions de sa vie, les effets de sa prédication : mais ils ont vû & prédit les circonstances les plus particuliéres de sa mort & de sa résurrection, & les ont raportées presque avec autant d'exactitude que les Évangélistes mêmes qui en avoient été les témoins oculaires.

Mais que dire de ces grands événemens, qui font la destinée du genre humain, qui embrassent toute l'étendue des siécles, & qui vont enfin se perdre heureusement dans l'Éternité, qui étoit leur terme & leur but : l'établissement de l'Eglise sur la terre par la prédication de douze pêcheurs, la réprobation du corps entier de la nation Juive, la vocation des Gentils substitués à la place d'un peuple autrefois si chéri & si privilégié, la ruine de l'idolâtrie dans tout l'univers, la dispersion des Juifs dans toutes les parties de la terre pour y servir de témoins à la vérité des Livres saints & à l'accomplissement des prophéties, leur retour futur à la foi de Jesus-Christ qui sera la ressource & la consolation de

l'Egliſe dans les derniers tems, enfin cette Egliſe après bien des combats & des dangers, tranſportée de la terre dans le ciel pour y jouir d'une félicité & d'une paix éternelle? Voila de quoi nous entretiennent les Prophétes, voila pourquoi les Livres ſaints ont été écrits.

Je demande en premier lieu ſi ce n'eſt pas manquer à la partie la plus eſſentielle de l'éducation de la jeuneſſe, que de lui laiſſer ignorer une hiſtoire ſi reſpectable & ſi intéreſſante par ſon antiquité, par ſon autorité, par la grandeur & la variété des faits, & ſur tout par l'union intime qu'elle a avec notre ſainte religion, dont elle eſt le fondement, dont elle renferme toutes les preuves, dont elle nous marque tous les devoirs, & pour laquelle elle eſt ſi propre à nous inſpirer dès l'âge le plus tendre un reſpect infini, capable de ſervir dans la ſuite de frein & de barriére contre la licence audacieuſe de l'incrédulité qui prend tous les jours de nouveaux accroiſſemens, & qui nous menace de la perte entiére de la foi.

Je demande en ſecond lieu ſi c'eſt

étudier & enſeigner l'Hiſtoire Sainte comme on le doit, que d'en rapporter les faits ſimplement comme des faits hiſtoriques; de ne les propoſer aux jeunes gens que comme des objets de leur curioſité ou de leur admiration, ſans les leur montrer comme les appuis les plus fermes de leur croiance, comme les titres domeſtiques de leur véritable nobleſſe, comme les gages certains de leur grandeur future; ſans leur apprendre à comparer ces événemens *miraculeux* & *prophétiques* avec les *prodiges* & les *oracles* les plus vantés du paganiſme, & ſans leur faire ſentir combien ceux, ſur leſquels toute la religion des Romains par exemple étoit fondée, & que Cicéron dans de certains livres a fait valoir avec toute ſon éloquence, quoique dans d'autres il les détruiſe abſolument; combien, dis-je, ces prodiges & ces oracles ſont vains & frivoles, & combien, quand on les lui paſſeroit tous pour vrais, ils ſont éloignés de la certitude, de la majeſté, & de la multitude de ceux que l'Hiſtoire Sainte nous préſente à chaque page.

Lib. 1. de nat. Deor.

Lib. 2. de Divinat.

Je demande enfin ſi c'eſt rendre à l'Hiſtoire Sainte, dictée par le Saint

Esprit même, le respect qui lui est dû, que d'en examiner seulement la lettre, sans pénétrer plus avant pour en découvrir l'esprit & la véritable signification; sur-tout après la vive lumiére que les écrits des Evangélistes & des Apôtres, & après eux la tradition constante & suivie des Peres, ont répandues sur cette matiére. Nous lisons très souvent dans l'Evangile que les actions qui y sont raportées étoient l'accomplissement des figures & des prophéties de l'Ancien Testament, & Jesus-Christ lui-même nous assure que c'est de lui principalement que Moyse a écrit : *si crederitis Moysi, crederetis forsitan & mihi, de me enim ille scripsit.* Saint Paul nous dit en termes clairs & précis que Jesus-Christ étoit la fin de la Loi, & que ce qui arrivoit aux Juifs, leur arrivoit en figure. Saint Augustin, qui n'est en cela que l'interpréte & le canal de la tradition de l'Eglise, nous déclare, en parlant des Saints de l'Ancien Testament, que non seulement leurs paroles, mais leur vie, leurs mariages, leurs enfans, leurs actions, étoient une figure & une prédiction de ce qui devoit arriver lontems après dans l'E-

Joan. 5. 46.

Rom. 10. 4.
1. *Cor.* 10. 11.

gliſe chrétienne : *Horum Sanctorum, qui præceſſerunt tempore nativitatem Domini, non ſolùm ſermo, ſed etiam vita, & conjugia, & filii, & facta, prophetia fuit hujus temporis, quo per fidem paſſionis Chriſti ex gentibus congregatur Eccleſia ;* & que le peuple Hébreu, dans ſon tout, a été comme un grand Prophéte de celui qui ſeul mérite d'être appellé grand : *Totumque illud regnum gentis Hebræorum, magnum quemdam, quia & magni cujuſdam, fuiſſe prophetam.* D'où il conclut qu'on doit chercher dans les actions de ce peuple une prophétie de Jeſus-Chriſt & de l'Egliſe : *In iis quæ in illis, vel de illis divinitus fiebant, prophetia venturi Chriſti & Eccleſiæ perſcrutanda eſt.*

S. Aug. de catechiſ. rud. cap. 19.

Lib. 22. contra Fauſt. cap. 24.

Dans ce qui eſt dit, par exemple, d'Abraham, qu'il chaſſa de ſa maiſon Agar, qui étoit ſa femme légitime, quoique d'un ſecond rang & eſclave, avec Iſmael ſon fils, ſans leur donner autre choſe pour leur ſubſiſtance qu'un peu de pain & d'eau : un homme de bon eſprit & de bon ſens, peut il comprendre que ce Patriarche, ſi libéral & ſi plein d'humanité à l'égard des étrangers, ait traité avec une telle dureté ſa femme & ſon

Gen. 21.

fils, ſi cette dureté ne cache quelque myſtére ?

Quand la tradition ne nous découvriroit pas ce que ſignifie l'action du même Patriarche prêt à immoler Iſaac, la raiſon ſeule, j'entens dans un homme éclairé de la foi, ne ſuffiroit-elle pas pour nous y faire reconnoitre la charité du Pere éternel qui a aimé les hommes juſqu'à donner pour eux ſon Fils unique ?

Peut-on raconter aux enfans l'hiſtoire du ſerpent d'airain attaché & ſuſpendu à un bois dans le deſert pour la guériſon des Iſraélites que la morſure des ſerpens de feu faiſoit mourir, ſans leur expliquer en même tems de qui ce ſerpent étoit la figure ?

Seroit-ce entendre comme il faut l'hiſtoire admirable de Jonas, ſi l'on ſe bornoit à ce que la lettre nous offre, & ſi l'on n'y voioit pas Jeſus-Chriſt ſortant plein de vie du tombeau le troiſiéme jour, & la promte & miraculeuſe converſion des Gentils, qui a été le fruit de la mort & de la réſurrection du Sauveur ?

Il en eſt ainſi de beaucoup d'autres endroits de l'Hiſtoire Sainte, qui ne ſont point entendus, s'ils ne ſont apro-

fondis. C'eſt l'étudier en Juif, & non en Chrétien, que de ne pas lever le voile dont elle eſt couverte, & de ſe contenter d'une ſurface, riche à la vérité & précieuſe, mais qui cache d'autres richeſſes d'un prix infiniment plus eſtimable.

On expliquera ces figures aux jeunes gens avec plus ou moins d'étendue, ſelon qu'ils ſeront plus ou moins avancés, s'arrêtant ſur-tout à celles qui ſont dévelopées dans le Nouveau Teſtament, & dont par conſéquent le ſens ne peut pas être douteux : & parmi celles-là même choiſiſſant les plus claires, & les plus proportionnées à leur âge. Il en eſt pourtant de ſi évidentes, & de ſi ſenſibles par elles-mêmes, quoiqu'on n'en trouve point l'explication dans le Nouveau Teſtament, qu'il n'eſt pas poſſible de s'y méprendre, comme l'hiſtoire de Joſeph dont nous parlerons bientôt, & d'autres pareilles.

ARTICLE SECOND.

Observations utiles pour l'étude de l'Hiſtoire Sainte.

1. Le premier ſoin que l'on doit apporter dans l'étude de l'hiſtoire en général, eſt d'y mettre beaucoup d'ordre & de méthode, afin de pouvoir diſtinguer nettement les faits, les perſonnes, les tems, les lieux : & c'eſt à quoi peuvent contribuer la Chronologie & la Géographie, qu'on a raiſon d'appeller les deux yeux de l'Hiſtoire, puiſqu'elles y répandent beaucoup de lumiére, & qu'elles en écartent toute confuſion.

Quand je recommande l'étude de la Chronologie, je ſuis bien éloigné de vouloir jetter les jeunes gens dans un examen de queſtions difficiles & épineuſes dont cette matiére eſt fort ſuſceptible, & dont la diſcuſſion ne convient qu'aux ſavans. Il ſuffit aux premiers d'avoir une idée nette & diſtincte, non de l'année préciſe de chaque fait particulier, ce qui iroit à l'infini & cauſeroit un grand embarras ; mais en gros & en général du ſiécle où ſont arrivés les événemens les plus conſidérables.

On a coutume de diviſer l'Hiſtoire Sainte depuis la création du monde juſqu'à la naiſſance de Jeſus-Chriſt en ſix âges ou ſix parties qui renferment en tout l'eſpace de quatre mille ans. Cette diviſion n'eſt point difficile à retenir, & elle n'eſt point au deſſus de la portée des enfans. On marque enſuite combien chaque âge renferme d'années, en évitant autant qu'il eſt poſſible les fractions, c'eſt-à-dire, les petits nombres, & en les réduiſant à un compte rond & plein. Ainſi le quatriéme âge qui s'étend depuis la ſortie de l'Egypte juſqu'au tems où l'on jetta les fondemens du temple, à compter exactement renferme 479 ans & 17 jours. Il vaut mieux dire aux enfans que cet âge renferme environ 480 ans. On peut encore diviſer cet eſpace en différentes parties; mais il ne faut pas trop les multiplier : 40 ans que le peuple paſſe dans le déſert ſous la conduite de Moyſe; plus de 350 depuis ſon entrée dans la terre ſainte, ſous la conduite de Joſué & des Juges; 40 ans ſous le régne de Saül; autant ſous celui de David; & quelques années de Salomon. Une pa-

reille diviſion ne charge point la mémoire, & répand ce me ſemble beaucoup de clarté dans la connoiſſance des faits.

Entre les auteurs qui ont traité de la Chronologie, Uſſérius & le P. Petau ſont les plus ſuivis. On peut choiſir pour guide l'un ou l'autre de ces deux ſavans hommes : mais il eſt bon que dans un Collége ce ſoit toujours le même dans toutes les claſſes.

Comme dans l'Hiſtoire Sainte il y a des faits rapportés diverſement par les différens Auteurs qui en ont écrit, c'eſt au Maître à réunir & à concilier ces différences, en choiſiſſant dans chaque livre les circonſtances les plus inſtructives & les plus intéreſſantes. Quand on eſt arrivé au tems des Prophétes, leurs écrits répandent une grande lumiére ſur les livres hiſtoriques, qui omettent beaucoup de faits importans, ou ne les raportent ſouvent qu'en très peu de mots : on en verra quelque exemple dans la ſuite.

On a imprimé depuis peu un livre intitulé, *Abrégé de l'Hiſtoire de l'Ancien Teſtament*, qui peut être d'un grand uſage, non ſeulement pour les jeune

jeunes gens, mais auſſi pour toutes les perſonnes qui n'ont pas ou aſſez de loiſir, ou aſſez de lumiére pour étudier l'Hiſtoire Sainte dans l'Ecriture même. On a fait entrer dans cet *Abrégé* tout ce qu'il y a de plus eſſentiel dans l'Hiſtoire Sainte. On s'eſt fait un devoir d'y garder cette ſimplicité de ſtile, qui en fait le propre caractére. On a eu ſoin de méler dans les récits hiſtoriques certaines paroles de l'Ecriture pleines de ſens, & qui donnent matiére à de grandes réflexions. Enfin, pour rendre cet ouvrage plus complet & plus utile, on le termine par un extrait des Livres ſapientiaux & prophétiques. Il ſeroit bien à ſouhaiter qu'on eût un pareil ſecours pour l'Hiſtoire profane. Le même Auteur a donné depuis peu cet *Abrégé* avec plus d'étendue, & y a ajouté des Réflexions, qui renferment tout le fond de la religion, & qui peuvent être d'une utilité infinie pour toutes ſortes de perſonnes.

II. Dans l'étude de l'Hiſtoire Sainte, il ne faut pas négliger les uſages & les coutumes particuliéres au peuple de Dieu : ce qui regarde ſes loix, ſon gouvernement, ſa maniére de vivre. L'excellent livre de M. l'Abbé Fleuri, qui

a pour titre : *Mœurs des Iſraélites*, renferme tout ce qu'on peut deſirer ſur ce ſujet, & me diſpenſe d'en parler avec plus d'étendue.

III. Il est bon de faire obſerver aux jeunes gens les principaux caractéres des Juifs : par ce nom j'entens les Juifs charnels, qui faiſoient le gros de la nation. L'honneur que Dieu leur avoit fait de les choiſir pour ſon peuple, les avoit remplis d'orgueil. Ils regardoient avec un ſouverain mépris toutes les autres nations. Ils croioient que tout leur étoit dû. Pleins de préſomption & d'eſtime pour eux-mêmes, ils n'attendoient la juſtice que de leurs propres efforts. Ils mettoient toute leur confiance dans les pratiques extérieures de la loi. Ils bornoient leurs vœux & leur eſpérance aux commodités temporelles, & aux biens de la terre. Dès qu'ils étoient mis à l'épreuve, & que quelque choſe venoit à leur manquer, oubliant tous les bienfaits de Dieu, & tous les miracles qu'il avoit opérés en leur faveur, & toujours prêts à ſe révolter contre lui & contre leurs Chefs, ils ſe livroient aux plaintes, au murmure, au déſeſpoir. Enfin, excepté les derniers tems, ils ont toujours eu pour

l'idolâtrie une pente que rien ne pouvoit arrêter.

C'eſt ce dernier trait qui contribue le plus, ce me ſemble, à faire connoître parfaitement le caractére du peuple Juif, & l'un des principaux motifs du choix que Dieu en a fait : je veux dire la dureté de cœur de ce peuple, & ſon panchant extrême au mal ; par où Dieu a voulu montrer que les moiens purement extérieurs ne ſont point capables de corriger le cœur de l'homme, puiſque tous ſans exception ont été emploiés pendant pluſieurs ſiécles pour guérir les Juifs de l'idolâtrie, & pour leur faire obſerver le premier précepte, & que tous ont été inutiles. Ni les longues & accablantes miſéres de la ſervitude de l'Egypte ; ni la joie & la reconnoiſſance d'une délivrance miraculeuſe, & l'inſtruction de la loi donnée au pié du mont Sinaï ; ni la ſubſtitution d'une nouvelle race, née dans le deſert, élevée par Moyſe, formée par la loi, intimidée par la punition de leurs peres ; ni l'entrée dans la terre promiſe, & la jouiſſance actuelle de tous les effets de la promeſſe ; ni les divers châtimens, ni les avertiſſemens & les exemples des Prophétes pendant

le séjour en cette terre, n'ont pu arracher de leur cœur ce panchant impie. Devenus dans la terre promise beaucoup plus méchans, plus corrompus, plus idolâtres, qu'ils ne l'avoient été en Egypte, Dieu enfin est obligé de les remettre aux fers à Ninive & à Babylone : mais ce châtiment ne sert qu'à les endurcir ; & livrés à toutes sortes de crimes, ils font blasphémer le nom du Dieu d'Israel parmi les nations idolâtres, qu'ils surpassent en méchanceté & en impiété.

C'est Dieu même qui nous déclare dans ses Prophétes, & sur-tout dans Ezéchiel, le dessein qu'il a eu de faire connoître aux hommes par la suite de tous les événemens arrivés à son peuple, de leur faire connoitre, dis-je, la profonde corruption de leur cœur, & l'impuissance des remédes purement extérieurs pour guérir un mal si ancien & si désespéré. Cette vûe est une des grandes clés des Ecritures, & qui nous fait entrer le plus avant dans le secret & dans l'esprit de l'Ancien Testament. Sans cette ouverture, l'Histoire Sainte conserve des obscurités impénétrables, & demeure un livre fermé pour la plupart des lecteurs. En

Ezech. chap. 20.

effet, pourquoi le choix d'un peuple ſi dur & ſi ingrat ? Pourquoi tant de faveurs répandues ſur Iſrael par préférence à tant de nations meilleures que lui en apparence ? Pourquoi une attache ſi perſévérante à ce peuple, malgré une ſi perſévérante ingratitude ? Pourquoi le faire paſſer par tant d'états différens ? Pourquoi cette alternative continuelle de promeſſes & de menaces, de conſolations & d'afflictions, de récompenſes & de châtimens ? Pourquoi tant d'inſtructions, d'avertiſſemens, d'invitations, de réprimandes, de miracles, de prophétes, de ſaints conducteurs ? Pourquoi tant de bienfaits pour un peuple qui n'en profite point, & qui n'en devient que plus méchant ? Cette profondeur de la ſageſſe divine qui nous étonne, doit en même tems nous inſtruire : & c'eſt de cette obſcurité même répandue dans toute la conduite de Dieu ſur ſon peuple, que ſort une lumiére plus vive que celle du ſoleil, qui nous démontre l'inſuffiſance de tous les remédes extérieurs pour guérir la corruption du cœur humain.

IV. Il paroit viſiblement, par la maniére même dont l'Ancien Teſta-

ment eſt écrit, que le deſſein de Dieu en le donnant aux hommes, a été de les rendre extrêmement attentifs aux grands exemples de vertu qui s'y trouvent. L'Ecriture tranche en deux mots l'hiſtoire des impies, quelque grands qu'ils ſoient ſelon le monde : & au contraire elle s'arrête lontems ſur les moindres actions des juſtes. Le premier livre des Rois eſt l'hiſtoire de Samuel : le ſecond, celle de David : le troiſiéme & le quatriéme, celles de Salomon, de Joſaphat, d'Ezéchias, d'Elie, d'Eliſée, d'Iſaïe. Elle ſemble ne parler des impies qu'à regret, par occaſion, & ſeulement pour les condanner. Quand on compare ce qu'elle dit de Nemrod, qui bâtit les deux plus puiſſantes * villes du monde, & qui fonda le plus grand Empire qui ait jamais été dans l'univers, avec ce qu'elle raporte des premiers Patriarches; on ne ſait pourquoi elle paſſe ſi rapidement ſur des choſes très importantes, qui ont dû rendre la vie de ce fameux Conquérant très ſinguliére, & qui donneroient à l'Hiſtoire ancienne tant de lumiére & tant d'ornement, pour s'arréter ſi lontems ſur des détails, en aparence peu néceſſaires, ou

* *Ninive & Babylone.* Gen.

de la vie d'Abraham, ou de celle de Jacob, moins illuſtre encore que celle de ſon aieul. Dieu marque en cela combien ſes penſées ſont différentes des nôtres, en nous faiſant voir dans le premier ce que les hommes admirent & ce qu'ils ſouhaitent, & dans les autres ce qu'il approuve & ce qu'il juge digne de ſa complaiſance & de notre attention.

L'Ecriture preſcrit des régles, & fournit des modéles pour toute ſorte d'états & de conditions, Rois, Juges, riches, pauvres, gens mariés, peres, enfans; tous y trouvent des inſtructions excellentes ſur tous leurs devoirs. C'eſt une pratique fort utile, & en même tems fort agréable, d'accoutumer les jeunes gens à réunir d'eux-mêmes, & à rapporter ſur le champ pluſieurs exemples ſur une même matiére.

LES ROIS dans l'Ecriture ſainte, j'entens ceux qui ſont ſelon le cœur de Dieu, ne ſe regardent que comme les miniſtres du Roi ſouverain, & n'uſent de leur autorité que pour rendre leurs ſujets heureux en les rendant meilleurs. Ils ſont pleins de zéle pour la gloire de Dieu, & pour le bien pu-

blic. Qu'on étudie avec quelque attention les ſentimens de piété que David fait paroitre dans le tranſport de l'Arche & dans les préparatifs pour la conſtruction du Temple, les miſſions que Joſaphat ordonne & fait lui-même en perſonne dans ſon roiaume, les ſoins d'Ezéchias pour la religion dès le commencement de ſon régne, le zéle infatigable de Joſias pour rétablir le véritable culte non ſeulement dans Juda, mais encore dans les dix tribus; on verra que ces Princes ne ſe croioient aſſis ſur le trône que pour faire régner Dieu dans leurs Etats. Et pour montrer que la piété n'eſt point contraire à la vraie politique, l'Ecriture affecte quelquefois de raporter en détail les ſages précautions qu'ils prenoient pour la guerre & pour la paix : fortifications de villes, magazins d'armes, troupes réglées; ſoins de l'agriculture, de la nourriture & de la ſureté des troupeaux, ſources aſſurées & innocentes de l'abondance qui régnoit dans tout le pays, & qui mettoit le peuple en état de paier avec joie & facilité les impôts, toujours réglés ſur les véritables beſoins de l'Etat, & ſur les facultés de chaque particulier.

LES JUGES, les Magiſtrats, les Miniſtres, toutes les perſonnes conſtituées en autorité, trouvent des modéles parfaits dans Moyſe, dans Joſué, dans les Juges juſqu'à Samuel, dans Job, Néhémie, Eſdras, Eliacim. Toute leur conduite marque un déſintéreſſement parfait. Ils ne penſent point à établir ou à élever leur famille. Ils ſont populaires, ſimples, modeſtes, ſans faſte, ſans diſtinctions, ſans gardes, ſans jalouſie dans le commandement, recevant avec joie les avis des inférieurs, & les aſſociant volontiers à leur autorité.

RICHES. Abraham. Job. Booz, &c.

On ſait combien ABRAHAM étoit riche, & combien en même tems il étoit libéral & généreux. Il auroit regardé comme une tache & comme une honte pour lui, ſi un autre que Dieu l'eût enrichi. *Non accipiam ex omnibus quæ tua ſunt*, dit-il au Roi de Sodome, qui par reconnoiſſance lui offroit tous les biens qu'Abraham avoit retirés des mains des ennemis, *ne dicas : Ego ditavi Abraham.* Sa maiſon étoit ouverte à tous les paſſans & à tous les voiageurs. L'Ecriture nous repréſente ce ſaint homme aſſis dans la plus gran-

Gen. 14. 23.

Gen. 18. 1. 2.

de chaleur du jour à l'entrée de ſon pavillon, & placé là comme en ſentinelle par la charité, pour y attendre, ou plutôt pour chercher les occaſions d'exercer l'hoſpitalité ; car il eſt dit qu'il couroit au-devant des paſſans, *Quos cùm vidiſſet, cucurrit in occurſum eorum.*

Job étoit un Prince puiſſant, & fort conſidéré. L'Ecriture nous trace en ſa perſonne un portrait magnifique d'un homme public, conſtitué en autorité, & comblé de richeſſes. Il ſentoit avec une vive reconnoiſſance que la compaſſion l'avoit élevé & nourri dès ſon enfance, & qu'il l'avoit eue pour guide dès le ſein de ſa mere. Il mettoit au-deſſus de ſes plus glorieux titres d'être l'œil de l'aveugle, le pié du boiteux, le pere des pauvres, l'aſyle des étrangers, le conſolateur de la veuve, & le protecteur de l'orphelin deſtitué de tout ſecours. Il ne dédaignoit point d'entrer en diſcuſſion avec ſon ſerviteur & avec ſa ſervante, lorſqu'ils croioient avoir quelque ſujet de plainte contre lui, intimement convaincu qu'eux & lui avoient un maître commun, & que le même Dieu étoit leur créateur & le ſien. Jamais il ne mit

Job. ch. 31. *n.* 18.

Ch. 29. *v.* 12. 15. 16.

Ch. 31. *v.* 13-15.

v. 24. 25.

ſa confiance dans ſes grandes richeſſes ; & les diſgraces de ſes ennemis ne lui cauſérent jamais de ſecrette joie. Acceſſible à tous ſans diſtinction, il s'inſtruiſoit des affaires avec un extrême ſoin. Revétu de la juſtice comme d'un vétement roial, & orné de l'équité de ſes jugemens comme d'un diadême, il arrachoit à l'injuſte ſa proie d'entre les dents, & lui briſoit les machoires afin de le mettre hors d'état de nuire à l'avenir. Le plus doux fruit qu'il retiroit de ſon zéle, étoit la ſatisfaction d'avoir délivré celui qui étoit près de périr, & d'en être comblé de bénédictions : & dans le tems même qu'il étoit aſſis au milieu des Sénateurs & des Princes, & qu'il en étoit environné comme un Roi l'eſt de ſes gardes, il ne laiſſoit pas d'être le conſolateur des affligés.

v. 29. *Ch.* 29. *v.* 16. *v.* 14. *v.* 17. *v.* 11. 13. *v.* 25.

Booz n'eſt pas moins admirable dans ſon genre. Au milieu des richeſſes, il eſt laborieux, appliqué aux travaux de la campagne, ſimple, ſans luxe, ſans délicateſſe, ſans molleſſe, ſans hauteur. Quelle affabilité, quelle douceur, quelle bonté envers ſes domeſtiques ! *Que le Seigneur ſoit avec vous*, dit-il à ſes moiſſonneurs. Et ils

Ruth. ch. 2.

lui répondent : *Que le Seigneur vous bénisse.* Beau langage de l'antiquité religieuse, mais peu connu dans nos jours !

Quelle louange ne mérite point ce qu'il dit, & ce qu'il fait à l'égard de Ruth, qu'il prie de ne point aller dans un autre champ pour y glaner, mais de se joindre à ses filles pour boire & manger avec elles ; & l'ordre charitable qu'il donne à ses gens de lui laisser couper de l'orge avec eux, & de jetter même exprès des épis dans le champ, afin qu'elle pût les ramasser sans honte : nous apprenant par cette sage conduite à épargner à ceux à qui nous faisons des libéralités la confusion de recevoir, & à nous-mêmes la tentation de la gloire, & même du plaisir de donner ! *De vestris quoque manipulis projicite de industria, & remanere permittite, ut absque rubore colligat.*

Tobie. Le Saint Esprit nous donne dans ce saint homme un modéle parfait de la vie privée, & nous montre en lui l'assemblage de toutes les vertus & de tous les devoirs de cet état. On y voit une fermeté à se défendre dès le bas âge de la contagion du mauvais exemple : une égalité d'esprit dans les différentes situations de la vie : une

générosité, dans son abondance, à soulager les malheureux, & à prêter même de grosses sommes sans intérêt : une patience à supporter une pauvreté extrême, non seulement sans murmure, mais avec action de graces : un courage invincible à exercer les œuvres de miséricorde : une douceur à souffrir les contradictions domestiques : une ferme confiance en Dieu dans les plus dures épreuves : une attention suivie à élever son fils, autant par ses exemples que par ses leçons, dans la crainte du Seigneur, dans la justice pour le prochain, dans la compassion pour les pauvres : enfin une vive & ferme attente des biens futurs qui le soutenoit & le consoloit au milieu des plus grandes afflictions. *Nous sommes*, dit-il, *les enfans des Saints, & nous attendons cette vie que Dieu doit donner à ceux qui ne violent jamais la fidélité qu'ils lui ont promise.* *Tob.* 2. 18.

PAUVRES. Quel exemple que Job pour ceux à qui les disgraces imprévûes enlevent tout d'un coup leur bien ! *Le Seigneur me l'avoit donné : le Seigneur me l'a ôté. Que son nom soit beni!* *Job.* 1. 21.

Ruth, étonnée de ce que Booz daigne jetter les yeux sur une pauvre

femme étrangére, aprend aux perſonnes réduites, comme elle, à la mendicité, combien elles doivent être humbles & reconnoiſſantes, en faiſant réflexion que rien ne leur eſt dû.

Que le ſort des pauvres ſeroit digne d'envie, s'ils avoient, comme Tobie, cette belle maxime dans le cœur : *Ne craignez point, mon fils. Il eſt vrai que nous ſommes pauvres : mais nous aurons beaucoup de bien ſi nous craignons Dieu, ſi nous nous abſtenons de tout péché, & ſi nous faiſons de bonnes œuvres.*

Tob. 4. 23.

PERSONNES MARIÉES. Les ſaintes femmes des patriarches. Sara, fille de Raguel. Ruth. Eſther. Judith. Tobie pere & fils. Job. Un ſeul mot de ce dernier nous montre juſqu'où ces anciens Juſtes portoient la chaſteté conjugale. Job étoit un Prince riche & puiſſant, qui vivoit dans l'abondance, qui étoit environné d'une Cour attentive à lui plaire. Cependant il nous aprend lui même qu'il avoit fait un pacte avec ſes yeux, & s'étoit impoſé une loi ſévére, de ne jamais arréter ſes regards ſur une vierge. *Pepigi fœdus cum oculis meis, ut ne cogitarem quidem de virgine.*

Job. 31. 1.

Ce que j'ai dit des différens états,

pour lesquels on trouve des régles & des modéles dans l'Ecriture, doit s'entendre aussi des différentes vertus, & de toutes les matiéres de morale.

La vertu toujours exercée, purifiée, affermie par les maux. Abel. Abraham. Joseph. Moyse. David. Job. Daniel, &c.

Le crime malheureux. Caïn, Abimelec & les Sichimites. Absalon. Achitophel. Jeroboam. Baasa. Achab.

Pardon des injures. Abraham à l'égard de Lot. Joseph à l'égard de ses freres. David à l'égard de Saül.

Oppression des pauvres, des foibles, des veuves, orphelins, étrangers, crie vengeance & l'obtient. Abel contre Caïn. Jacob contre Laban & Esaü. Israel contre les Egyptiens. Le sang des enfans de Gédéon contre Abimelec. Urie contre David. Nabot contre Achab & Jézabel.

La pénitence couvre les plus grands crimes, & arrête les plus terribles menaces. Les Ninivites. Les Israélites très souvent. Achab. Manassé.

V. La connoissance de Dieu & de ses attributs doit être un des plus grands fruits de l'étude de l'Histoire Sainte.

Unité de Dieu. Cette vérité brille par-tout dans les Ecritures, où il semble que Dieu crie à haute voix, qu'il n'y a point de Dieu, point de Seigneur que lui. *Ego Dominus, & non eſt alius. Ego Deus, & non eſt alius.* *Iſai.* 45. 18. & 22.

La toute-puissance de Dieu, manifeſtée par la création, la conſervation, & le gouvernement de l'univers : Par la facilité avec laquelle il éleve ſur le trône, & en précipite qui il veut ; établit les Empires, & les détruit ; rend les nations floriſſantes & miſérables : Par l'empire ſouverain qu'il exerce, non ſeulement ſur tout ce qui eſt extérieur & viſible, mais ſur les eſprits & les cœurs, en les faiſant paſſer tout d'un coup d'une réſolution priſe à une autre toute contraire ſelon ſes deſſeins. Exemples. Laban & Eſaü marchant contre Jacob. Conſeil d'Achitophel diſſipé par celui de Chuſaï. Toute l'armée de Juda tranſportée de colére & du deſir de vengeance, marchant ſous Roboam contre Jéroboam, arrêtée & congédiée ſur le champ par une ſeule parole du Prophéte. L'armée d'Iſrael retournant à Samarie chargée de dépouilles, renvoiant deux cens mille captifs ſur la

ſimple remontrance d'un Prophéte & de quelques grands Seigneurs de Samarie, &c.

Bonté de Dieu, & ſes motifs. Elle ſe répand avec profuſion, & ſans s'épuiſer, en prodiguant le néceſſaire, le commode, le délicieux, ſur des hommes qui ne le connoiſſent point, ou qui ne lui en rendent pas graces, ou qui l'offenſent & le blaſphêment.

Patience de Dieu. Il ſupporte les crimes & l'impénitence des hommes pendant pluſieurs ſiécles, depuis les prédications d'Hénoch juſqu'au déluge. La meſure des Amorrhéens n'eſt comblée qu'après plus de quatre cens ans. Le peuple Juif en fournit pluſieurs exemples, ſur tout la ruine de Samarie & de Jéruſalem, & la captivité d'Iſrael & de Juda, dont ces deux roiaumes avoient été menacés pendant pluſieurs ſiécles.

Justice de Dieu. Quand enfin elle éclate, elle eſt terrible, accablante, inexorable : rien ne la peut arréter ni détourner. Déluge. Sodome. Ninive. Babylone, &c.

Le caractére de la punition eſt ordinairement proportionné à la nature du crime. Toute la terre infectée par

les hommes, eſt toute ſubmergée par les eaux du déluge. Les villes malheureuſes brulant d'un feu impur, ſont conſumées par le feu. L'adultére & l'homicide de David, ſont vengés par les inceſtes & les meurtres de ſes enfans.

La Providence de Dieu entre dans tout, préſide à tout, juſques dans le moindre détail, régle & fait tout. Dieu appelle la famine, l'épée, la peſte, pour punir des ingrats, & humilier des ſuperbes. Il ſuſcite tout d'un coup l'eſprit des peuples, qui ne penſent point à la guerre, & les améne de loin pour ravager un autre peuple coupable. Il inſpire aux troupes l'ardeur, le courage, l'obéiſſance, le mépris des fatigues & des dangers. Il donne aux Chefs la vigilance, l'activité, l'audace pour entreprendre les choſes les plus difficiles; la prévoiance, le diſcernement des expédiens les plus utiles; l'autorité, & l'art de ſe faire en même tems craindre & aimer. Il leve les obſtacles, facilite les entrepriſes, accorde le ſuccès. Au contraire il ôte à ceux qu'il veut perdre, le conſeil, la préſence d'eſprit, la force, le courage. Il jette le déſordre & la conſternation

lans les armées, juſqu'à faire tourner es épées des ſoldats contre leurs compagnons. Il parvient à ſes deſſeins par es moiens les plus contraires, comme hiſtoire de Joſeph le montre : & ſouent il y parvient par des moiens qui aroiſſent l'effet du pur hazard, quoiqu'ils ſoient tous concertés & préparés ar une ſageſſe infinie, comme l'hiſtoire de David, depuis ſon état de erger juſqu'à la mort de Saül, le fait oir clairement.

Les maîtres, en expliquant l'Hiſtoire ainte aux jeunes gens, ne peuvent rop inſiſter ſur la Providence, qui eſt n attribut de Dieu, dont la connoiſance eſt la plus intéreſſante, la plus mportante, la plus néceſſaire ; qui nflue dans tous les événemens publics & particuliers ; que tout homme doit voir préſente dans chaque circonſtance de la vie, dans chaque action le la journée ; qui eſt la plus ferme baſe de la religion ; qui forme les iens les plus naturels & les plus étroits le la créature avec le Créateur ; qui ui fait ſentir davantage ſa dépendance niverſelle, ſa foibleſſe, ſes beſoins ; qui lui offre les occaſions des plus grandes vertus, de la confiance en

Dieu, de la reconnoiſſance, du détachement, de l'humilité, de la réſignation, de la patience; & qui fournit à la piété & au culte religieux la matiére la plus ordinaire de ſes exercices par la priére, par les vœux, par les actions de graces, par les ſacrifices.

Connoissance de l'avenir. Un des caractéres les plus incommunicables de la divinité, eſt la connoiſſance de l'avenir. Souvent Dieu fait aux fauſſes divinités le défi de prédire
Iſai. 41. 23. ce qui doit arriver: *Annuntiate quæ ventura ſunt in futurum, & ſciemus quia dii eſtis vos.* Il faut, en enſeignant l'Hiſtoire Sainte, y faire ſoigneuſement remarquer aux jeunes gens les prédictions les plus célébres, ſoit qu'elles regardent les événemens temporels, ou qu'elles aient raport à la religion; & leur faire obſerver le caractére des Prophétes, leur miſſion, le but & les dangers de leur miniſtére. Ils ſont ſaints & irréprochables dans leurs mœurs, ménent une vie pauvre & obſcure, ſans ambition, ſans intérêt, ſans tirer aucun avantage de leurs prédictions. Ils ſont envoiés à des incrédules, qui les contrediſent & les perſécutent, qui ne ſe rendent qu'après

évidence de l'accompliſſement. Leurs rédictions regardent des événemens ublics, & annoncent la deſtinée des iaumes. Elles ſont circonſtanciées, ubliées lontems avant l'accompliſſe-ent, connues de tous, à la portée des us ſimples. Tous ces caractéres réu-is enſemble ſont de puiſſans motifs e crédibilité.

VI. ENFIN, Jeſus-Chriſt étant la fin e la loi, il faut quand l'occaſion s'en réſente naturellement, le faire envi-ger aux jeunes gens dans les hiſtoi-s qu'on leur explique; dans les ſacri-ces; dans les cérémonies; dans les ctions des Patriarches, des Juges, des ois, des Prophétes, en un mot, de us ceux que Dieu a choiſis pour figu-r par quelque endroit ou Jeſus-Chriſt, a l'Egliſe, qui eſt ſon épouſe & ſon uvrage.

VII. A toutes ces obſervations, je oi devoir en ajouter une derniére ſur s priviléges de la PIETÉ, à laquelle eſt très important de rendre la Jeu-eſſe attentive. En effet, Dieu a voulu ontrer par toute la ſuite de l'Hiſtoire e l'Ancien Teſtament, que toutes les romeſſes & toutes les récompenſes, même pour la vie préſente, étoient

attachées à la Pieté ; que tous les biens temporels viennent de Dieu, comme de leur unique ſource, & qu'il ne les faut attendre que de lui ſeul, quoiqu'il en réſerve à ſes ſerviteurs dans l'Eternité de plus dignes de ſa magnificence, & de plus proportionnés à la vertu. C'étoit cette piété, dont le propre caractére conſiſtoit dans une ferme confiance en Dieu, qui régloit ſeule la deſtinée de ſon peuple, & qui décidoit abſolument de la félicité publique, & du ſort de l'Etat. Tout étoit meſuré ſur elle, les ſaiſons favorables, l'abondance, la fécondité, la victoire ſur les ennemis, la délivrance des plus grands dangers, l'affranchiſſement de tout joug étranger, la jouiſſance de tous les avantages qu'on peut gouter dans le ſein d'une profonde paix. Elle obtenoit tout, & ſurmontoit tout. C'eſt par elle que Jonathas ſeul avec ſon Ecuier, met en fuite une armée entiére ; que David ſans armes terraſſe le Géant, & ſe met à couvert des artifices & de la violence de Saül ; que Joſaphat, ſans tirer l'épée, triomphe de trois peuples ligués contre lui ; qu'Ezéchias ſauve Jéruſalem & le roiaume de Juda, en voiant périr cent

uatre-vingts cinq mille Assyriens. Au ontraire l'impiété attiroit tous les éaux de la colére de Dieu, la famine, peste, la guerre, les défaites, la ser-tude, la ruine entiére des plus puis-ntes maisons; & le crime conduisoit ujours à une fin malheureuse.

De pareilles obsérvations peuvent aucoup servir à inspirer des senti-ens de piété insensiblement, agréa-lement, sans travail, sans affecta-on, sans paroitre prêcher, ni faire de ngues moralités. C'est la principale que Dieu s'est proposée, en liant us les devoirs, toutes les vertus, us les préceptes, toutes les vérités lutaires, tous les mystéres, en un ot, toute la religion, à des faits dont hommes de toute condition, de ut âge, de toute sorte de caractéres nt touchés, parce qu'ils sont à leur rtée, & qu'ils n'ont pas moins d'a-ément que d'utilité. Omettre de tel obsérvations seroit priver les jeunes ns des plus grands fruits que présen-t les Livres saints, & leur laisser igno-r ce qui fait l'ame des Ecritures.

Après avoir marqué les principales oses qu'on peut obsérver en lisant en expliquant l'Histoire Sainte, &

avoir comme posé les fondemens & les principes de cette étude, il me reste à en faire l'application à quelques histoires particuliéres, afin de montrer comment on peut mettre en pratique les régles que j'ai données. C'est ce que je vais tâcher d'exécuter avec le plus d'ordre & de clarté qu'il me sera possible.

CHAPITRI

CHAPITRE SECOND.

APPLICATION DES PRINCIPES A QUELQUES EXEMPLES.

DEUX grands hommes fort célébres dans l'Ecriture Sainte, me fourniront les exemples auſquels j'appliquerai les régles que je viens de donner : Joſeph, & Ezéchias. A ces deux hiſtoires j'ajouterai un article ſur les Prophéties.

ARTICLE PREMIER.

Hiſtoire de Joſeph.

COMME cette hiſtoire eſt fort longue & fort connue, je ſerai obligé d'en omettre ou d'en abréger pluſieurs circonſtances, quoique très intéreſſantes, pour ne point trop allonger ce récit.

1. *Joſeph vendu par ſes fréres : conduit en Egypte chez Putiphar : mis en priſon.* Gen. chap. 37. 39. & 40.

JACOB avoit douze enfans, dont Joſeph & Benjamin étoient les plus jeunes : il avoit eu ces deux derniers de Rachel. L'amour particulier que

Jacob témoignoit à Joſeph, la liberté que celui-ci prit d'accuſer devant lui ſes freres d'un crime que l'Ecriture ne nomme point, & le récit qu'il leur fit de ſonges qui marquoient ſa future grandeur, excitérent leur jalouſie & leur haine.

Un jour qu'ils le virent venir à eux dans la campagne où ils paiſſoient leurs troupeaux, ils ſe dirent l'un à l'autre : Voici notre ſongeur qui vient ; allons, tuons-le, & le jettons dans une vieille citerne : après cela on verra à quoi lui auront ſervi ſes ſonges. Sur la remontrance de Ruben, ils ſe contentérent de le jetter dans la citerne, après lui avoir ôté ſa robe. Bientôt même ils l'en retirérent, pour le vendre à des Marchands Iſmaélites qui alloient en Egypte, à qui en effet ils le vendirent vingt piéces d'argent. Après cela ils prirent ſa robe, & l'ayant trempée dans le ſang d'un chevreau, ils l'envoiérent à Jacob, & lui firent dire : Voici une robe que nous avons trouvée ; voiez ſi ce n'eſt pas celle de votre fils. Il la reconnut, & dit : C'eſt la robe de mon fils. Une bête cruelle l'a dévoré : une bête a dévoré Joſeph. Il dé-

chira ſes vétemens ; & s'étant couvert d'un cilice, il pleura ſon fils fort lontems.

Les Iſmaélites emmenérent Joſeph en Egypte, où ils le vendirent à un des premiers Officiers de la Cour de Pharaon, nommé Putiphar. *Le Seigneur*, dit l'Ecriture, *étoit avec Joſeph, & tout lui réuſſiſſoit heureuſement.*

Son maître, qui voioit bien que Dieu étoit avec lui, le prit en affection. Il le fit Intendant de ſa maiſon, & il ſe repoſa abſolument ſur lui du ſoin de toutes ſes affaires. Auſſi Dieu benit la maiſon de Putiphar, & il multiplia ſes biens de tous côtés à cauſe de Joſeph.

Il y avoit déja lontems qu'il étoit dans cette maiſon, lorſque ſa maîtreſſe l'aiant regardé avec un mauvais deſir, le ſollicita en l'abſence de ſon mari à commettre le crime. Mais Joſeph en eut horreur ; & lui dit : Comment ſerois-je aſſez malheureux, pour abuſer de la confiance que mon maître a en moi, & pour pécher contre mon Dieu ? Elle continua ainſi pendant pluſieurs jours à le ſolliciter, ſans pouvoir rien obtenir. Enfin, un

jour que Joseph étoit seul, elle le prit par le manteau, & le pressoit de consentir à son mauvais desir. Alors Joseph, lui laissant le manteau entre les mains, s'enfuit. Cette femme, outrée de dépit, jetta un grand cri, & aiant appellé les gens de sa maison, elle leur dit que Joseph avoit voulu lui faire violence, & qu'il avoit pris la fuite aussitôt qu'il l'avoit entendu crier. Lorsque son mari fut de retour, elle lui persuada la même chose, en lui montrant le manteau comme une preuve de ce qu'elle disoit. Putiphar, trop crédule aux paroles de sa femme, entra dans une grande colére, & le fit enfermer dans la prison où étoient ceux que le Roi faisoit arrêter. Mais le Seigneur fut avec Joseph : il en eut compassion, & il lui fit trouver grace devant le Gouverneur.

Pendant que Joseph étoit en prison, deux des grands Officiers de la Cour de Pharaon, savoir le grand Echanson & le grand Pannetier, y furent conduits par ordre du Roi. Le Gouverneur en confia le soin à Joseph, comme de tous les autres prisonniers. Quelque tems après ils eurent tous

deux dans la même nuit un ſonge qui les jetta dans de grandes inquiétudes. Joſeph leur en donna l'explication. Il prédit à l'Echanſon, que dans trois jours il ſeroit rétabli dans l'exercice de ſa charge ; & au grand Pannetier, que dans trois jours Pharaon le feroit attacher à une croix, où ſa chair ſeroit déchirée par les oiſeaux. Les choſes arrivérent comme il l'avoit dit. Le grand Pannetier fut mis à mort, & l'autre rétabli. Joſeph avoit prié l'Echanſon de ſe ſouvenir de lui, & d'obtenir du Roi ſon élargiſſement : car j'ai été enlevé, dit-il, par fraude & par violence du pays des Hébreux ; & j'ai été renfermé dans cette priſon, ſans être coupable. Mais cet Officier étant rentré en faveur, ne penſa plus à ſon Interpréte.

REFLEXIONS.

Demande. Que faut-il penſer de la conduite de Dieu ſur Joſeph, à qui ſa vertu n'attire que de mauvais traitemens, ſoit de la part de ſes freres qui le haïſſent, & le traitent avec la derniére cruauté, ſoit du côté de la femme de Putiphar ſa maitreſſe,

qui le calomnie impunément, & le fait renfermer dans un cachot comme un ſcélérat ?

REPONSE. Dieu par cette conduite a voulu nous donner d'importantes inſtructions.

1°. Son deſſein eſt de détromper les hommes de la fauſſe idée qu'ils ont de la Providence, & de la fauſſe idée qu'ils ont de la vertu. Ils croient que Dieu néglige le ſoin des choſes humaines, lorſque ceux qui le craignent ſont dans l'oppreſſion & dans la miſére. Ils croient que la vertu doit toujours rendre heureux en cette vie ceux qui en ont une ſincére. L'Ecriture détruit ces faux préjugés par l'exemple de Joſeph, ſur qui les yeux de Dieu ſont très attentifs, & qui eſt néanmoins haï par ſes freres, vendu, exilé, calomnié, mis en priſon ; qui a conſervé une vertu très pure, ſans en être plus heureux pendant pluſieurs années ; & qui n'eſt même tombé dans la captivité & dans le danger de perdre la vie, que parce qu'il eſt demeuré fidéle à ſes devoirs. Il eſt vrai que Dieu rompit dans la ſuite ſes liens, & l'éleva à une ſuprême autorité. Mais Joſeph étoit préparé à ſouffrir

l'oppreſſion juſqu'à la fin de ſa vie. Il conſentoit à mourir dans la priſon, ſi Dieu le vouloit : & il n'eut pas été moins précieux à ſes yeux, ni moins ſûr des biens éternels qu'il eſpéroit de ſa miſéricorde, quand il eût paru en être abandonné juſqu'au dernier moment.

D. Paroit-il effectivement que Dieu ait pris un ſoin particulier de Joſeph pendant ſes diſgraces ? *Gen. ch. 39.*

R. L'Ecriture ſemble avoir pris à tâche de nous faire remarquer la protection de Dieu ſur ſon ſerviteur, en nous avertiſſant qu'il fut toujours avec lui, & que par cette raiſon tout lui réuſſiſſoit heureuſement ; qu'il lui fit trouver grace devant ſon maître, qui reconnut que le Seigneur étoit avec Joſeph, & qu'il le favoriſoit & le beniſſoit en toutes ſes actions ; qu'il inſpira à Putiphar de lui donner, tout jeune qu'il étoit, l'autorité ſur toute ſa maiſon ; que pour attacher le maître à ſon ſerviteur par une affection plus durable & plus forte, le Seigneur benit la maiſon de l'Egyptien à cauſe de Joſeph, & multiplia ſes biens tant à la ville qu'à la campagne, en ſorte que ſon maître n'avoit d'autre ſoin *v. 2.* *v. 3.* *v. 4.* *v. 5.*

que de se mettre à table, & de manger. Que quand Joseph fut mis en prison, le Seigneur en eut compassion, qu'il lui fit trouver grace aussi devant le Gouverneur de la prison ; qu'il lui inspira de remettre à Joseph le soin de tous ceux qui y étoient renfermés, sans prendre connoissance de quoi que ce fût, & de lui tout confier, en sorte qu'il ne se faisoit rien sans son ordre ; qu'enfin le Seigneur le fit réussir en toutes choses.

v. 21.

v. 22.

v. 23.

D. Malgré toutes ces faveurs, la prison n'étoit-elle pas un séjour bien triste pour Joseph ?

R. Lorsqu'il fut mis en prison, tout paroissoit l'avoir abandonné : mais Dieu étoit descendu avec lui dans l'obscure retraite où on l'avoit enfermé. *Fuit autem Dominus cum Joseph ;* & l'Ecriture ne craint point de dire que la Sagesse éternelle se rendit comme prisonniére avec lui : *Hæc descendit cum illo in foveam, & in vinculis non dereliquit illum.* Elle adouciſſoit ses longues nuits passées à souffrir & à veiller. Elle éclairoit ces ténébres que la lumiére du Soleil ne pouvoit percer. Elle ôtoit à la solitude & à la captivité, dont les lectures & l'occupation ne pouvoient

Gen. 39. 21.

Cap. 10. 13. 34.

diminuer ni ſuſpendre le ſentiment, ce poids terrible de l'ennui qui renverſe les plus fermes. Enfin elle faiſoit couler dans ſon cœur une paix, dont la ſource étoit inviſible & intariſſable. Lorſque Joſeph fut aſſocié au trône de Pharaon, il n'eſt point dit que la Sageſſe y monta avec lui, comme il eſt dit qu'elle deſcendit avec lui en priſon. Elle l'accompagna ſans doute dans le ſecond état : mais le premier étoit plus cher à Joſeph, & il doit l'être à quiconque a de la foi.

D. Quelle autre inſtruction Dieu a-t-il voulu nous donner dans la conduite qu'il a gardée à l'égard de Joſeph ?

R. Il a voulu en ſecond lieu nous apprendre comment ſa providence conduit toutes choſes à l'exécution de ſes deſſeins, & comment elle y fait ſervir les obſtacles mêmes que les hommes s'efforcent d'y apporter. Le deſſein de Dieu étoit d'élever Joſeph à un point de grandeur & de puiſſance où ſes freres ſeroient réduits à ſe proſterner humblement devant lui. Les freres de Joſeph s'y oppoſent : mais *il n'y a*, dit l'Ecriture, *ni ſageſſe, ni prudence, ni conſeil contre le Seigneur.* Prov. 21. 30.

Ce qu'ils font pour humilier Joſeph, eſt le premier degré par lequel Dieu le conduit à l'élévation & à la gloire : & l'horrible calomnie de ſon impudique maitreſſe, qui mettoit, ce ſemble, le comble à tous ſes malheurs, eſt ce qui le fera preſque monter ſur le trône.

C'eſt ce que Joſeph lui-même fit remarquer à ſes freres dans la ſuite, en leur diſant que ce n'étoit pas eux qui l'avoient fait venir en Egypte, mais que c'étoit Dieu qui l'y avoit
Gen. 45. 8. envoié : *Non veſtro conſilio, ſed Dei voluntate huc miſſus ſum.* Cette parole eſt un grand ſujet de conſolation pour ceux qui ont de la foi. Tout ce qu'on entreprendra contre eux, deviendra un moien pour aſſurer leur bonheur & leur ſalut. Les deſſeins ſecrets, les haines déclarées, la captivité, la calomnie, les feront arriver au terme que la grace leur a marqué Après cela l'envie & l'injuſtice ſeront confondues ; & lorſqu'elles auront porté Joſeph ſur le trône, elles paroitront tremblantes devant lui.

D. Quels moiens Joſeph emploie-t-il pour combattre la tentation qui lui eſt ſuſcitée par ſa maitreſſe ?

R. Nous trouvons dans sa conduite un excellent modéle de ce que nous devons faire, quand nous sommes tentés. Joseph se défend d'abord par le souvenir de Dieu, & de son devoir. Comment, dit-il à cette femme hardie & sans pudeur, pourrois-je commettre une telle action, aiant Dieu pour témoin & pour juge? C'est à ses yeux que nous deviendrions criminels vous & moi. C'est lui qui me commande de vous désobéir en cette occasion. Comment pourrois-je éviter ses regards, ou corrompre sa justice, ou me mettre à couvert de son indignation? *Quomodo ergo possum hoc malum* facere, & peccare in Deum meum?* Lorsque la tentation est devenue si forte, qu'il a tout à craindre de sa foiblesse, il prend la fuite, quitte tout, & s'expose à tout, plutôt que de demeurer dans l'occasion prochaine d'offenser Dieu.

Gen. 39. 9. * *Heb.* Hoc grande scelus.

D. N'y a-t-il point encore d'autre réflexion à faire sur les malheurs & les disgraces de Joseph?

R. Quelque durs & quelque injustes que fussent les traitemens que Joseph eut à souffrir, jamais il ne lui échapa une seule parole de murmure.

Il ne s'abandonna point au découragement dans ſa ſervitude, mais il ſe donna tout entier au ſervice de ſon maître. Dans le grand loiſir qu'ont les priſonniers, & malgré le panchant naturel qu'ont les hommes à parler de leurs avantures, il n'avoit point fait le récit des ſiennes. Quand il eſt forcé de s'en ouvrir à l'Echanſon, il le fait avec une modération & une charité qu'on ne peut aſſez admirer. *J'ai été enlevé par fraude & par violence*, dit-il, *du pays des Hébreux, & j'ai été renfermé dans cette priſon ſans être coupable.* Il ne nomme ni ſes freres qui l'ont vendu, ni ſa maitreſſe qui l'a calomnié. Il dit ſeulement qu'il a été enlevé & fait eſclave, quoiqu'il fût libre; & condanné à une dure priſon, quoiqu'il fût innocent. Un autre, moins humble & moins prudent que lui, auroit raconté ſa vie, & inſiſté ſur les circonſtances qui lui auroient fait le plus d'honneur. S'il en eût uſé ainſi, le Saint Eſprit auroit laiſſé dans les ténébres une vertu qui n'auroit pu les ſouffrir, & qui auroit voulu ſe conſoler de ſes malheurs par la vaine ſatisfaction de ſe faire admirer : au lieu qu'il a pris ſoin d'apprendre à

tous les siécles ce que Joseph n'a pas voulu dire en secret, & dans l'obscure caverne où il étoit enfermé.

2. *Elévation de Joseph. Premier voiage de ses freres en Egypte.* Gen. 41. & 42.

Deux ans se passérent depuis que l'Echanson eut été rétabli, après lesquels Pharaon eut deux songes en une seule nuit. Dans l'un il vit sept vaches grasses qui sortoient du Nil, & qui furent dévorées par sept autres vaches maigres sorties après elles du même fleuve. Dans le second il vit sept épis pleins, qui furent aussi dévorés par sept autres épis fort maigres. Aucun des Sages d'Egypte n'aiant pu expliquer ces songes, l'Echanson se souvint de Joseph, & en parla au Roi, qui le fit aussi-tôt sortir de prison, & lui raconta ses songes. Joseph répondit que les sept vaches grasses & les sept épis pleins signifioient sept années d'abondance; & que les vaches & les épis maigres marquoient sept années de stérilité & de famine qui viendroient ensuite. Il conseilla au Roi d'établir un homme sage & habile, qui eût soin, pendant

les ſept années d'abondance, de faire ſerrer une partie des grains dans des greniers publics, afin que l'Egypte y trouvât une reſſource pendant la ſtérilité. Ce conſeil plut à Pharaon, & il dit à Joſeph : C'eſt vous-même que j'établis aujourd'hui pour commander à toute l'Egypte : tout le monde vous obéira, & il n'y aura que moi au-deſſus de vous. En même tems il ôta ſon anneau * de ſon doit, & le mit au doit de Joſeph : il le fit monter ſur ſon ſecond char, & fit crier par un héraut, Que tout le monde fléchît le genou devant lui. Il changea auſſi ſon nom, & lui en donna un qui ſignifioit *Sauveur du monde.*

* *Le Sceau du Prince étoit à cet anneau.*

Les ſept années d'abondance arrivérent, comme Joſeph l'avoit prédit. Pendant ce tems il fit mettre en réſerve une grande quantité de blé dans les greniers du Roi. La ſtérilité vint enſuite, & la famine étoit dans tous les pays : mais il y avoit du blé en Egypte. Le peuple preſſé de la faim, demanda à Pharaon de quoi vivre. Il leur dit : Allez à Joſeph, & faites tout ce qu'il vous dira. Joſeph donc, ouvrant tous les greniers, vendoit du blé aux Egyptiens & aux autres peuples.

Jacob l'aiant appris, commanda à ſes enfans d'y aller. Ils partirent au nombre de dix; car Jacob avoit retenu Benjamin auprès de lui, de peur qu'il ne lui arrivât quelque accident dans le chemin. Etant arrivés en Egypte, ils parurent devant Joſeph, & l'adorérent. Joſeph les reconnut d'abord, & en les voiant proſternés devant lui, il ſe ſouvint des ſonges qu'il avoit eu autrefois : mais il ne ſe fit point connoître à eux. Il leur parla même fort durement, & les traita d'eſpions qui venoient pour examiner le pays. Ils lui répartirent : Seigneur, nous ſommes venus ici pour acheter du blé. Nous ſommes douze freres, tous enfans d'un même homme, qui demeure dans le pays de Chanaan. Le dernier de tous eſt demeuré avec notre pere, & l'autre n'eſt plus au monde. Hé bien, reprit Joſeph, je m'en vais éprouver ſi vous dites la vérité. Envoiez l'un de vous, pour amener ici le plus jeune de vos freres : & cependant les autres demeureront en priſon. Il ſe contenta néanmoins d'en retenir un ſeul. Pénétrés de fraieur & de regret, ils ſe diſoient l'un à l'autre en leur langue :

C'eſt avec juſtice que nous ſouffrons tout ceci, parce que nous avons péché contre notre frere. Nous le voyions accablé de douleur, lorſqu'il nous prioit d'avoir pitié de lui : mais nous ne voulumes pas l'écouter. C'eſt pour cela que ce malheur nous eſt arrivé. Ruben, l'un d'entr'eux, leur diſoit : Ne vous le dis-je pas alors, de ne point commettre un ſi grand crime contre cet enfant ? cependant vous ne m'écoutâtes point. C'eſt ſon ſang maintenant que Dieu vous redemande. Joſeph, qui les entendoit, ſans qu'ils le ſuſſent, ne put retenir ſes larmes. Il ſe retira pour un moment, & revint enſuite leur parler. Alors il fit prendre Simeon, & le fit lier devant eux : puis il commanda ſecrettement à ſes Officiers de remettre leur argent dans leurs ſacs. Ils partirent donc avec leurs ânes chargés de blé.

REFLEXIONS.

D. Pourquoi Dieu laiſſa-t-il Joſeph en priſon pendant pluſieurs années, ſans paroitre ſe ſouvenir de lui ?

R. Ce terme ſi long quand on eſt

captif, étoit néceſſaire pour affermir Joſeph dans l'humilité, dans la ſoumiſſion aux ordres de Dieu, & dans la patience. Il nous eût attendris, ſi nous l'euſſions vû dans les fers, & que nous euſſions connu ſon innocence. Mais Dieu, qui avoit pour lui une compaſſion infiniment plus indulgente & plus tendre, le laiſſoit dans un état d'où nous aurions voulu le tirer. Il connoiſſoit ce qui manquoit à ſa vertu. Il ſavoit combien devoit durer les remédes néceſſaires à ſa ſanté. Il découvroit dans l'avenir ſes tentations & ſes périls, & lui préparoit dans les liens le ſecours & la force dont il auroit beſoin dans ſon élévation. C'eſt ainſi qu'il en uſe pour les Elus, dont il veut avant tout affermir la patience & l'humilité, & qu'il n'expoſe à la tentation qu'après les y avoir lontems préparés.

D. Comment Pharaon ſe détermine t-il ſi aiſément à choiſir pour premier Miniſtre Joſeph, & à revétir de l'autorité ſouveraine un étranger & un inconnu ?

R. C'eſt une grace pour toute une nation qu'une ſalutaire penſée inſpirée à un Prince. Lorſque Joſeph par-

loit aux oreilles de Pharaon, Dieu l'inſtruiſoit en ſecret. Il le rendoit attentif aux ſages avis & à la rare prudence d'un étranger & d'un captif; & il le délivroit de tous les préjugés qui empêchent ſi ſouvent les perſonnes conſtituées en dignité de ſe rendre dociles à la lumiére, & d'avouer qu'on en peut avoir une ſupérieure à la leur. Il lui faiſoit comprendre qu'une ſageſſe purement humaine exécuteroit mal ce qui lui étoit conſeillé par une ſageſſe divine; & qu'il chercheroit inutilement un autre Miniſtre que celui que Dieu avoit choiſi. *Où pourrions-nous*, dit ce Prince ſenſé, *trouver un homme comme celui ci, qui fût auſſi rempli qu'il l'eſt, de l'Eſprit de Dieu?* Gen. 41. 38.

En parlant ainſi, il ruinoit par le fondement toutes les erreurs d'une fauſſe politique, qui regarde la vertu & la religion comme peu propres au gouvernement des Etats, & qui ſe trouve perpétuellement génée dans ſes vûes & ſes projets par une exacte probité. Un Roi infidéle couvre d'une éternelle honte cette folle impiété. Il eſt perſuadé que plus on a l'eſprit de Dieu, plus on eſt capable de conduire un

piaume. Et la moindre attention ſuffit pour découvrir que la maxime oppoſée eſt l'effet du renverſement de l'eſprit humain.

D. Que faut-il penſer de la gloire de Joſeph élevé preſque juſques ſur le trône ?

R. Le Saint Eſprit nous apprend, dans un autre livre, que les calomnies dont on avoit noirci la réputation de Joſeph, furent alors pleinement diſſipées, & que la honte du menſonge retomba ſur ceux qui en voient été les auteurs. *Mendaces oſtendit qui maculaverunt illum, & dedit illi laritatem æternam.* Ainſi toute la pompe dont il étoit environné, étoit le triomphe de la vertu. C'étoit elle qui étoit montrée à tous les peuples. C'étoit elle qui étoit élevée ſur un char magnifique, d'où elle apprenoit aux Juſtes de tous les ſiécles, à ne tomber jamais dans le découragement, & à conſerver une patience invincible. C'étoit devant elle que tout le monde fléchiſſoit le genou : & Joſeph étoit le Héraut qui y exhortoit tous les hommes, dans le tems que le Héraut qui marchoit devant lui exigeoit cette marque extérieure de

Sap. 10. 14.

reſpect pour le premier Miniſtre de Pharaon.

D. Les ſonges de Joſeph à l'égard de ſes freres, furent-ils accomplis ?

R. On le reconnoit clairement, quand on les voit tous proſternés aux piés de Joſeph : *Cùmque adoraſſent eum fratres ſui.* Voila ce qu'ils avoient tant appréhendé, ne ſachant pas l'intérêt qu'ils avoient à le reconnoitre pour maître. Plus ils ſe ſont efforcés de l'éloigner, & de s'en rendre indépendans, plus ils ont contribué à l'établir ſur leurs têtes. Ils n'ont pas voulu l'adorer, quand ils l'avoient dans leur famille : ils le vont chercher en Egypte pour ſe proſterner à ſes piés. Ils l'ont renoncé, & lui ont voulu ôter la vie, quand ſon pere l'a envoié vers eux : ils ſont contraints de paroitre devant lui, après une eſpéce de réſurrection, pleins de crainte & de tremblement. Ils l'adorent après l'Egypte & les autres nations, dont ils ſuivent enfin l'exemple : & ils ne craignent que d'en être rejettés, parce qu'ils le regardent comme le Sauveur du monde ; au lieu qu'ils avoient appréhendé de lui être ſoumis, parce qu'ils ne conſidéroient dans ſon élé-

Gen. 42. 6.

ation que leur propre abaiſſement.

D. Que nous apprennent les remords des freres de Joſeph au ſujet du traitement qu'ils lui avoient fait ſouffrir ?

R. On voit dans les reproches qu'ils ſe font à eux-mêmes, & la force de la conſcience, & le fruit de la ſainte éducation donnée par Jacob à ſa famille, qui n'a pas toujours été fidéle à la lumiére, mais qui ne s'eſt point efforcée de l'éteindre, & qui a reſpecté la loi qui condamnoit ſes actions. *C'eſt juſtement*, ſe diſent-ils l'un à l'autre, *que nous ſouffrons tout ceci, parce que nous avons péché contre notre frere.* Les hommes n'effaceront jamais de leur cœur le ſentiment que Dieu y a imprimé de ſa préſence & de ſa juſtice. Ils ne réuſſiront jamais à ſe perſuader que le crime n'eſt rien, ou qu'il n'a pas été vû, ou qu'il demeurera impuni. Ils ſeront quelquefois raſſurés par la patience & par le ſilence de leur Juge, ou par la multitude de leurs complices : mais lorſque la vengeance commencera à éclater, ils ſeront les premiers à avouer qu'ils l'ont méritée ; & leurs complices ne leur paroîtront que comme *Gen.* 2. 21.

des témoins préparés pour les accuſer & les confondre.

3. *Second voiage des enfans de Jacob en Egypte. Joſeph reconnu par ſes freres.* Gen. ch. 43. 44. 45.

Lorsque les enfans de Jacob, au retour de leur voiage, lui eurent raconté tout ce qui leur étoit arrivé, l'emprisonnement de Simeon, & l'ordre exprès qu'ils avoient reçu de mener Benjamin en Egypte, cette triſte nouvelle perça de douleur, & renouvella celle que la perte de Joſeph avoit cauſée. Il refuſa lontems de laiſſer partir ſon cher Benjamin, qui ſeul faiſoit tout ſa conſolation. Mais enfin, voiant que c'étoit une néceſſité, & qu'autrement il le verroit périr de faim avec lui, il conſentit à ſon départ ſur les aſſurances réitérées que lui donnérent ſes autres enfans de le lui ramener. Ils partirent donc tous enſemble avec des preſens pour Joſeph, & le double de l'argent qu'ils avoient trouvé dans leurs ſacs.

Etant arrivés en Egypte, ils ſe préſentérent devant Joſeph. Lorſqu'il les eut aperçus, & Benjamin avec eux, dit à ſon Intendant : Faites entrer ces

ns-là chez moi, & préparez un festin,
rce qu'ils mangeront à midi avec
oi. L'Intendant exécuta l'ordre, &
s fit entrer. Eux, tout surpris d'un tel
itement, s'imaginoient qu'on alloit
ur faire un crime de l'argent qui s'é-
it trouvé dans leurs sacs. Ils com-
encérent donc par se justifier auprès
l'Intendant, disant qu'ils ne savoient
s comment cela étoit arrivé; & que,
ur preuve de leur bonne foi, ils rap-
rtoient cet argent. L'Intendant les
ssura, en leur disant : Ne craignez
en : c'est votre Dieu & le Dieu de
tre pere qui vous a fait trouver de
rgent dans vos sacs : car pour moi
i reçu celui que vous avez donné.
ussitôt après, il leur amena Simeon
ur frere. On leur apporta de l'eau : ils
lavérent les piés, & attendirent l'ar-
vée de Joseph.

Dès qu'il parut, ils se prosternérent devant lui, & lui offrirent leurs présens. Joseph, après les avoir salués avec bonté, leur dit : Votre pere, le bon vieillard dont vous m'aviez parlé, vit-il encore ? comment se porte-t-il ? Ils répondirent : Notre pere, votre serviteur, est encore en vie, & se porte bien. En même tems ils

ſe proſternérent de nouveau. Joſeph aiant aperçu Benjamin : Eſt-ce là, leur dit-il, votre jeune frere, dont vous m'aviez parlé ? Mon fils, ajouta-t-il, je prie Dieu qu'il vous béniſſe. Et il ſe hâta de ſortir, parce que la vûe de ſon frere l'attendriſſoit ſi fort, qu'il ne pouvoit plus retenir ſes larmes. Quelques momens après il vint retrouver ſes freres, & aiant commandé qu'on ſervît à manger, il ſe mit à table avec eux.

Après que Joſeph eut mangé avec ſes freres, il donna ſecrettement cet ordre à ſon Intendant : Mettez du blé dans les ſacs de ces gens-là, & l'argent de chacun d'eux à l'entrée de leurs ſacs ; & mettez ma coupe d'argent dans le ſac du plus jeune. L'Intendant fit ce qui lui étoit ordonné. Le lendemain matin ils partirent avec leurs ânes chargés de blé. Mais à peine étoient-ils ſortis de la ville que Joſeph envoia ſon Intendant après eux, pour leur faire des reproches de ce qu'ils avoient volé ſa coupe. Ils furent fort ſurpris de ſe voir accuſés d'une action ſi lâche, à laquelle ils n'avoient pas ſeulement penſé. Nous vous avons raporté, dirent-ils

ent-ils, l'argent que nous avions trouvé à l'entrée de nos sacs : comment se pourroit-il faire que nous eussions dérobé dans la maison de votre Maître de l'or ou de l'argent ? Que celui qui se trouvera coupable de ce vol, meure ; & nous demeurerons tous esclaves de votre Maître. L'Intendant les prit au mot. On les fouilla tous, en commençant par les plus âgés ; & enfin la coupe fut trouvée dans le sac de Benjamin.

Ils retournérent à la ville fort affligés, & allérent se jetter aux piés de Joseph. Après quelques reproches, il leur déclara que celui, dans le sac duquel on avoit trouvé la coupe, demeureroit son esclave. Alors Juda, ayant demandé permission de parler, représenta à Joseph que s'ils retournoient vers leur pere sans ramener avec eux ce fils qu'il aimoit tendrement, ils le feroient mourir de chagrin. C'est moi, ajouta-t-il, qui ai répondu de lui à mon pere : que ce soit moi, s'il vous plait, qui demeure esclave en sa place. Car je ne puis retourner sans lui, de peur d'être témoin de l'extrême affliction qui accablera notre pere.

A ces paroles, Joseph ne put plus se retenir. Il commanda qu'on fît sortir tout le monde. Alors, les larmes lui tombant des yeux, il jetta un grand cri, & dit à ses freres : Je suis Joseph. Mon pere vit-il encore ? Aucun d'eux ne lui répondit, tant ils étoient saisis d'étonnement. Il leur parla donc avec douceur, & leur dit : Approchez-vous de moi. Lorsqu'ils se furent approchés, il dit : Je suis Joseph votre frere, que vous avez vendu pour être emmené en Egypte. Ne craignez point, & ne vous affligez point de ce que vous m'avez traité ainsi : car c'est Dieu qui m'a envoié ici devant vous pour vous conserver la vie. Ce n'est point par votre conseil que cela est arrivé, mais par la volonté de Dieu. Allez dire à mon pere que Dieu m'a établi sur toute l'Egypte. Qu'il se hâte de venir. Il demeurera près de moi ; & je le nourrirai, lui & toute sa famille : car il reste encore cinq années de famine. Vous voiez de vos yeux que c'est moi qui vous parle. Annoncez à mon pere le haut rang où je suis élevé, & tout ce que vous avez vû dans l'Egypte. Hâtez-vous de me l'amener. Après leur avoir parlé ain-

si, il se jetta au cou de Benjamin, & l'embrassa en pleurant : il embrassa de même tous ses autres freres ; & après cela ils se rassurérent pour lui parler.

Cette nouvelle se répandit aussitôt dans toute la Cour. Pharaon en témoigna sa joie à Joseph, & lui dit de faire venir au plutôt toute sa famille en Egypte. Joseph fit partir ses freres avec des vivres pour le voiage, & des voitures pour transporter leur pere, leurs femmes, & leurs enfans. Lorsqu'ils furent arrivés dans le pays de Chanaan, ils dirent à Jacob : Votre fils Joseph est vivant, & il a autorité dans toute l'Egypte. A ces mots, Jacob se réveilla comme d'un profond sommeil ; & il n'en vouloit rien croire. Mais enfin, aiant entendu le récit de tout ce qui s'étoit passé, & voiant les chariots & les autres choses que son fils lui envoioit, il dit : Je n'ai plus rien à souhaiter, puisque mon fils Joseph vit encore : j'irai, & je le verrai avant que de mourir. Il partit bientôt après avec toute sa famille ; & arriva en Egypte. Après qu'il eut salué le Roi, Joseph l'établit dans le pays de Gessen le plus fertile de l'E-

gypte, où Jacob vécut encore dix-sept ans.

REFLEXIONS.

D. Le moment où Joseph se fait connoitre à ses freres, est l'endroit de son histoire le plus touchant & le plus intéressant : mais il est précédé de circonstances bien étranges. Comment en effet concilier son indifférence & son oubli à l'égard de son pere & de ses freres qu'il laisse exposés aux suites funestes d'une cruelle famine, & l'extrême dureté qu'il exerce sur eux en les calomniant & les empriſonnant; comment, dis-je, concilier tout cela avec cette bonté & cette tendresse qu'il laisse entrevoir dans le tems même qu'il les traite si durement ?

R. C'est cette contradiction apparente qui doit nous avertir qu'il y a quelque mystére caché sous la surface d'une action, qui sans cela pourroit choquer la raison, & paroitroit contraire aux sentimens que la nature a imprimés dans le cœur de tous les hommes.

Joseph vendu par ses freres aux Egyptiens, regardé par Jacob com-

me mort, oublié par toute sa famille, honoré pendant cet intervalle & régnant en Egypte, est inconteſtablement la figure de Jesus-Christ, livré aux Gentils par les Juifs, renoncé généralement par sa nation, mis à mort par leur cruelle envie, reconnu & adoré par les Gentils comme leur Sauveur & leur Roi.

Dans le premier voiage que les enfans de Jacob firent en Egypte, il est dit que *Joseph connut bien ses freres, mais qu'il ne fut point connu d'eux.* C'est l'état des Juifs. En refusant de se soumettre à Jesus-Christ, ils ont cessé de le voir, mais ils n'ont pu s'affranchir de son empire. Ils lisent les Ecritures, & rencontrent par-tout leur Seigneur sans le connoitre. Ils l'ont vû, & ne l'ont pas reçu. Il leur a parlé en énigmes & en paraboles, parce qu'ils étoient indignes d'entendre des mystéres qu'ils refusoient de croire. Mais le voile ne demeurera pas toujours sur leur cœur. *Gen. 42. 8.*

Pendant le long intervalle que dure leur aveuglement, ils souffrent une cruelle famine, non de pain matériel, mais, comme l'avoit prédit un Prophéte, de la parole de Dieu, dont l'intelligence leur est refusée. *Mittam fa-* *Amos 8. 11.*

mem in terram : non famem panis, neque sitim aquæ, sed audiendi verbum Domini. La terre de Chanaan eſt condannée à une entiére ſtérilité. Le véritable pain de vie ne ſe trouve que dans l'Egypte. Pour vivre, il faut néceſſairement y aller : & juſqu'à ce que Benjamin le dernier des enfans de Jacob, figure des derniers Juifs, y paroiſſe en perſonne, la famine affligera toujours cette malheureuſe nation.

Juſques-là Joſeph paroitra n'avoir que de la dureté pour ſes freres. Il leur parlera comme à des inconnus d'un ton propre à les intimider, & avec un vi-
Gen. 42. 7. ſage ſévére : *Quaſi ad alienos duriùs loquebatur.* C'eſt ainſi que Jeſus-Chriſt traite depuis lontems un peuple ingrat & aveugle. Il paroit ne connoitre plus ſes freres ſelon la chair. Il ſemble avoir oublié les peres d'une poſtérité infidéle & ſanguinaire.

Cependant Joſeph ſe faiſoit violence pour ne point laiſſer paroitre ſa tendreſſe. Il ne pouvoit retenir ſes larmes : il étoit obligé de ſe dérourner, de ſe cacher le viſage, de ſortir même de tems en tems pour eſſuier ſes pleurs. L'effort qu'il faiſoit pour les cacher, étoit la figure de cette miſéricorde ſe-

crette cachée dans le sein de Dieu, & réservée pour les momens marqués dans son conseil éternel. Les promesses de Dieu s'accompliront sur Israel, car ses dons sont sans repentir; & sa vérité sera immuable dans tous les siécles. Mais une juste sévérité suspend les effets d'une clémence, que nos gémissemens, unis à ceux des Prophétes, doivent hâter.

D. Joseph peut-il être regardé par d'autres circonstances de sa vie comme figure de Jesus-Christ ?

R. Il y a peu de Saints de l'Ancien Testament en qui Dieu ait pris plaisir de marquer autant de traits de ressemblance avec son fils que dans Joseph. Le simple exposé en sera une preuve bien évidente.

RAPORTS

ENTRE JOSEPH ET JESUS-CHRIST.

JOSEPH.	JESUS-CHRIST.
Il eſt haï de ſes freres,	*Il eſt haï des Juifs,*
1. Parce qu'il les accuſe d'un grand crime.	1. *Parce qu'il leur reproche leurs vices.*
2. Parce qu'il eſt tendrement aimé de ſon pere.	2. *Parce qu'il déclare qu'il eſt le Fils de Dieu; & que Dieu lui-même l'appelle ſon Fils bien aimé.*
3. Parce qu'il leur prédit ſa gloire future.	3. *Parce qu'il leur prédit qu'ils le verront aſſis à la droite de Dieu.*
Il eſt envoié par ſon pere vers ſes freres qui étoient éloignés.	*Il eſt envoié de Dieu ſon pere vers les brebis perdues de la maiſon d'Iſrael.*
Ses freres conſpirent contre ſa vie.	*Les Juifs forment le deſſein de le mettre à mort.*
Il eſt vendu vingt piéces d'argent.	*Il eſt vendu trente piéces d'argent.*
Il eſt livré à des étrangers par ſes propres freres.	*Il eſt livré aux Romains par les Juifs.*
Sa robe eſt teinte de ſang.	*L'humanité dont il eſt revêtu ſouffre une mort ſanglante.*
Il eſt condanné par Putiphar, ſans que perſonne parle pour lui.	*Il eſt condanné, ſans que perſonne prenne ſa défenſe.*

JOSEPH.	JESUS-CHRIST.
Il souffre en silence.	*Il souffre toutes sortes d'injures & de supplices, sans se plaindre.*
Placé entre deux criminels, il prédit à l'un son élévation, & à l'autre sa mort prochaine.	*Placé entre deux voleurs, il prédit à l'un qu'il ira en paradis, & laisse mourir l'autre dans son impénitence.*
Il est trois ans en prison.	*Il est trois jours dans le tombeau.*
Il arrive à la gloire par les souffrances & par les humiliations.	*Il faloit que le Christ souffrît, & qu'il entrât ainsi dans sa gloire.*
Il est établi sur la maison de Pharaon, & sur toute l'Egypte.	*Il est établi Chef de toute l'Eglise, & toute créature lui est soumise.*
Pharaon seul est au dessus de lui.	*Il est au dessus de toute créature, mais soumis à Dieu comme homme.*
Il est appellé Sauveur du monde.	*Son nom de* JESUS *signifie Sauveur : & il est en effet le seul par qui nous puissions être sauvés.*
Tous fléchissent le genou devant lui.	*Toute créature doit fléchir le genou au nom de Jesus-Christ.*
La famine est partout : il n'y a du pain qu'en Egypte, où Joseph gouverne.	*Il n'y a par tout que pauvreté & qu'égarement : la vérité & la grace ne se trouvent que dans l'Eglise où régne Jesus-Christ.*

JOSEPH.	JERUS-CHRIST.
Tous ſont renvoiés à Joſeph par Pharaon.	*Point de ſalut, point de grace, que par Jeſus-Chriſt.*
Toutes les provinces viennent en Égypte pour y chercher du blé.	*Toutes les nations entrent dans l'Egliſe pour y trouver le ſalut.*
Les freres de Joſeph viennent à lui, le reconnoiſſent, l'adorent, s'établiſſent en Egypte.	*Les Juifs reviendront un jour à J. C. le reconnoitront, l'adoreront, & entreront dans l'Egliſe.*

Y a-t-il dans toutes ces applications, & j'en pourrois ajouter beaucoup d'autres, quelque choſe de forcé & de contraint ? Seroit-il poſſible que le pur hazard eût ramaſſé enſemble tant de traits de reſſemblance, ſi différens, & en même tems ſi naturels ? J'aimerois autant dire que le portrait le plus achevé & le plus reſſemblant ne ſeroit auſſi que l'effet du hazard. Il eſt viſible qu'une main intelligente a répandu & appliqué à propos toutes ces couleurs pour en faire un tableau parfait, & que le deſſein de Dieu, en réuniſſant dans la ſeule vie de Joſeph tant de circonſtances ſinguliéres, a été d'y peindre les principaux traits de celle de ſon Fils. Ce ſeroit donc ne con-

noitre qu'à demi l'hiſtoire de Joſeph, que de s'arréter à la ſimple ſurface qu'elle préſente, ſans en approfondir le ſens caché & myſtérieux, qui en fait la partie la plus eſſentielle, puiſque Jeſus-Chriſt eſt la fin de la Loi & de toutes les Ecritures.

Je prie le Lecteur d'obſerver, que quelque reſſemblans & quelque naturels que ſoient les raports de Joſeph avec Jeſus-Chriſt, il n'en eſt point parlé ni dans l'Evangile ni dans les écrits des Apôtres : ce qui montre, qu'outre les figures dont on trouve l'explication dans le Nouveau Teſtament, il y en a de ſi claires & de ſi évidentes, qu'on ne peut pas raiſonnablement douter qu'elles ne renferment auſſi quelque myſtére. Mais il faut, ſur-tout quand on parle aux jeunes gens, être ſobre & retenu ſur celles du dernier genre, & inſiſter principalement ſur les figures dont Jeſus-Chriſt ou les Apôtres ont fait l'application.

ARTICLE SECOND.

Délivrance miraculeuſe de Jéruſalem ſous Ezéchias.

Je ne prens dans la vie du ſaint roi Ezéchias que ce fait, l'un des plus éclatans qui ſoient dans l'Hiſtoire Sainte, & des plus propres à rendre ſenſible la toute-puiſſance de Dieu, & ſon attention ſur ceux qui mettent en lui leur confiance. Je ne ferai preſque qu'en indiquer les principales circonſtances, que le Lecteur pourra voir dans toute leur étendue en conſultant les livres hiſtoriques qui en font le récit, & ſurtout les prophéties d'Iſaïe qui en renferment une prédiction très claire & très détaillée.

4. *Reg.* 18. 13. Sennachérib, roi des Aſſyriens, étoit parti de Ninive avec une armée formidable, dans le deſſein d'exterminer la ville de Jéruſalem avec ſon Roi & ſes habitans. Il ſe promettoit une victoire aſſurée, & inſultoit déja d'avance au Dieu de Jéruſalem, diſant qu'il le traiteroit comme il avoit traité tous les dieux des autres villes & des autres roiaumes dont il avoit fait

Iſai. 10. 7-11.

la conquête. Il ne savoit pas qu'il n'étoit qu'un instrument dans la main de Dieu, qui l'avoit appellé d'un coup de sifflet, (c'est l'expression de l'Ecriture) & l'avoit fait venir des extrémités de la terre, non pour exterminer, mais pour corriger son peuple. *Is.* 5. 26. 7. 18. 10. 5. & 6.

Tout céda aux armes victorieuses de ce Prince, & en peu de tems il se rendit maître de toutes les places fortes qui étoient dans le pays de Juda. L'allarme fut grande dans Jérusalem. Ezéchias avoit pris toutes les mesures nécessaires pour mettre la ville en état de faire une vigoureuse résistance : mais il n'attendoit sa délivrance que du secours divin. Dieu s'étoit engagé par une promesse solennelle & plusieurs fois réitérée à défendre la ville contre l'attaque du Roi d'Assyrie, mais à condition que ses habitans ne compteroient que sur lui, se tiendroient en repos, & n'auroient point recours au Roi d'Egypte. *Si vous demeurez en paix*, leur avoit-il dit, *vous serez sauvés : votre force sera dans le silence & dans l'espérance.* Il leur avoit déclaré plusieurs fois que le secours d'Egypte tourneroit à leur honte & à leur perte. 2. *Paral.* 32. 2-8. *Is. chap.* 30. *v.* 15. *v.* 1-5.

Is. 20. 1-6. Pour leur rendre cette prédiction plus sensible, il avoit obligé le prophéte Isaïe de marcher nuds piés & sans habits au milieu de la ville, en déclarant que tel seroit le sort des Egyptiens & des Ethiopiens.

Les Grands, les politiques, ne purent se résoudre à demeurer dans *Is.* 30. l'inaction, & à compter sur la promesse de Dieu. Ils amassérent une somme considérable d'argent, & ils envoiérent des Députés au Roi d'Egypte pour implorer son secours. Plusieurs même prirent le parti de se retirer dans ce pays-là, espérant y trouver un asyle assuré contre les maux dont ils étoient menacés. Dieu leur en fit plusieurs fois des reproches par son Prophéte; mais toujours en vain. Le saint Roi Ezéchias leur répé- 4. *Reg.* 18. 33. & 19. 10. toit sans cesse : *Le Seigneur nous délivrera; Jérusalem ne sera pas livrée entre les mains des Assyriens.* On ne l'écoutoit point.

4. *Reg.* 18. & 19. Ce saint Roi, craignant d'avoir commis quelque faute en rompant le traité qu'il avoit fait avec le Roi des Assyriens, résolut, pour n'avoir rien à se reprocher, & pour mettre tout le bon droit de son côté, de lui en faire

atisfaction. Il lui envoia donc des Ambaſſadeurs à Lachis, & lui dit : J'ai fait une faute : mais retirez-vous de mes terres ; & je ſouffrirai tout ce que vous m'impoſerez. Le Roi des Aſſyriens ordonna à Ezéchias de lui donner trois cens talens d'argent, & trente talens d'or. Il ramaſſa cette ſomme avec beaucoup de peine, & la lui envoia. Il y avoit lieu d'eſpérer qu'une telle démarche déſarmeroit la colére de Sennachérib : mais il n'en devint que plus fier ; & ajoutant la perfidie à l'injuſtice, il envoia ſur le champ un gros détachement de ſon armée contre Jéruſalem, avec ordre à Rabſacès, qui commandoit ce détachement, de ſommer Ezéchias & les habitans de la part du grand Roi, du Roi des Aſſyriens, de ſe rendre. Cet Officier s'acquitta de ſa commiſſion en des termes pleins de mépris pour le Roi de Juda, & d'inſultes contre le Dieu d'Iſrael. Ezéchias l'aiant appris, déchira ſes vétemens, ſe couvrit d'un ſac, & entra dans la maiſon du Seigneur ; d'où il envoia ſes principaux Officiers vers Iſaïe, pour lui raporter les paroles inſolentes de Rabſacès. Le Prophéte leur répondit : Vous direz

ceci à votre maître : Voici ce que dit le Seigneur : Ne craignez point ces paroles que vous avez entendues, par lesquelles les serviteurs du Roi des Assyriens m'ont blasphémé. Je vais lui envoier un souffle : il entendra un bruit il retournera dans son pays, & je l'y ferai périr par l'épée.

Isa. 18. 1-3. Pendant cet intervalle, Tharaca Roi d'Ethiopie avoit envoié des couriers à Jérusalem, pour assurer ses habitans qu'il marchoit à leur secours. Lui-même arriva bientôt après avec son armée, & celle des Égyptiens. A la premiére nouvelle qu'en reçut Sennachérib, il résolut de marcher contre lui. Mais auparavant il envoia ses Ambassadeurs à Ezéchias pour lui remettre en main une lettre qui étoit pleine de blasphêmes contre le Dieu d'Israel. Ce saint Roi, pénétré de douleur, alla aussitôt au Temple, étendit cette lettre impie devant le Seigneur, & lui représenta par une priére vive & touchante que c'étoit lui-même qu'on attaquoit, qu'il s'agissoit de la gloire de son nom, & qu'il osoit, par cette raison, lui demander un miracle, afin, dit-il, que tous les roiaumes de la terre sachent

4. Reg. 19. 2-34.

que c'eſt vous ſeul qui êtes le Seigneur & le vrai Dieu. Dans le moment même, Iſaïe envoia dire à Ézéchias, que Dieu avoit exaucé ſa priére, & que la ville ne ſeroit pas même aſſiégée. A qui, dit Dieu en s'adreſſant à Sennachérib, penſes-tu avoir inſulté ? Qui crois-tu avoir blaſphémé ? Contre qui as-tu hauſſé la voix, & élevé tes yeux inſolens ? C'eſt contre le Saint d'Iſrael. Tu m'as attaqué par des inſultes pleines d'impiété, & le bruit de ton orgueil eſt monté juſqu'à mes oreilles. Je te mettrai donc un anneau au nez, & un mors à la bouche ; & je te ferai retourner par le même chemin par lequel tu es venu.

Le Roi d'Ethiopie, plein de confiance dans les troupes innombrables qu'il amenoit, avoit cru qu'il n'auroit qu'à ſe montrer pour mettre en fuite les Aſſyriens, & pour rendre la liberté à Jéruſalem. Il ne ſavoit pas l'anathême que Dieu avoit prononcé contre lui, parce qu'il avoit oſé ſe déclarer le protecteur & le libérateur de Jéruſalem & du peuple de Dieu, comme ſi l'un & l'autre euſſent été ſans eſpérance & ſans reſſource s'il ne *Iſ. c. 18. & 19.*

ſe hâtoit d'en prendre la défenſe. Son armée fut taillée en piéces. Le carnage fut ſi grand, & la fuite ſi promte, qu'il ne reſta perſonne pour enterrer les morts. Après le gain de la bataille, le Roi d'Aſſyrie porta la guerre dans l'Egypte même. Le trouble & la confuſion s'y répandirent par-tout. Dieu enleva aux ſages ſi renommés de l'Egypte le conſeil & la prudence, & répandit parmi eux un eſprit de vertige. Il ôta aux chefs toute force & tout courage. On ne fit aucune réſiſtance, & tout le pays fut à la diſcrétion d'un Prince également avare & cruel, qui emmena un nombre infini de captifs, comme Iſaïe l'avoit prédit.

Iſ. c. 20.

Iſ. 22. 1-5-7. Quand Sennachérib eut ramené ſes troupes victorieuſes devant Jéruſalem, l'on s'imagine aiſément quelle fut la conſternation des habitans de cette ville. Ils voioient une armée innombrable campée à leurs portes, & toutes les campagnes voiſines couvertes de chariots de guerre. L'ennemi ſe préparoit à aſſiéger la ville, & pouſſoit des cris contre la montagne de Sion. Le moment de leur perte paroiſſoit venu : mais c'étoit celui de la miſéricorde divine, & de leur délivrance.

la nuit même (qui ſans doute précé- 4. *Reg.* 17.
le jour où ſe devoit faire l'attaque 35-37.
nérale) l'Ange du Seigneur vint dans
camp des Aſſyriens, & y tua cent
iatre-vingts cinq mille hommes. Sen-
chérib s'étant levé au point du jour,
t tous ces corps morts, & s'en re-
urna auſſitôt à Ninive, où peu de
ms après il fut tué par ſes propres en-
ns dans le temple & ſous les yeux de
n Dieu.

REFLEXIONS.

Sennachérib inſtrument de la colére de Dieu.

Iſaïe, en prédiſant le départ de Sen- *Iſ.* 7. 18.
achérib & de ſes armées, parle de & 10. 5. 6.
Dieu d'une maniére digne de la gran-
eur & de la majeſté du Tout-puiſſant.
l n'a qu'à donner un ſignal, à lever
n étendart; & tous les Princes accou-
ent. [a] Tous les Rois de la terre ne
ont à ſon égard que comme des mou-
herons. Toute leur puiſſance n'eſt de-
ant lui que foibleſſe. D'un ſeul coup
le ſifflet il les fait marcher. C'étoit

[a] Sibilabit Dominus | eſt in terra Aſſur. *Iſ.*
muſcæ. . . . . & api, quæ | 18.

une grande consolation pour ceux qu
avoient alors de la foi, de savoir cer
tainement que tous les maux qui leu
arrivoient étoient ordonnés par la di
vine providence; qu'ils étoient du côt
de Dieu des remédes, & non de pur
supplices; que les hommes n'étoien
que les ministres de sa justice; & qu'i
étoient conduits par sa sagesse, quo
qu'ils ne pensassent qu'à satisfaire leur
passions.

Is. 10. 7-15. C'est Dieu même qui nous décou
vre les pensées extravagantes de Sen
nachérib, qui n'étant qu'un simple se
viteur, croit être le maître; & qui
ne voiant pas la main qui l'emploie
attribue tout à la sienne, & ne crain
point de se mettre à la place de Dieu
Un instrument, dit Dieu, a-t-il que
que vertu qui ne vienne pas de l'art
san qui l'emploie? Est-ce à l'instru
ment, & non à l'ouvrier, qu'il fau
attribuer l'ouvrage? Quelle folie se
roit comparable à celle qui porteroi
l'instrument à s'élever contre la mai
& contre l'intelligence qui l'appliquer
à certains usages? Voila pourtant c
que pensoit & ce que faisoit le Ro
d'Assyrie.

Les Grands ont recours aux Rois d'Ethiopie & d'Egypte.

On voit ici combien il eſt dangereux préférer les vûes de la prudence humaine à celles de la foi. Dieu avoit promis de délivrer Jéruſalem, pourvû que habitans ſe tinſſent en repos, & miſſent en lui uniquement leur confiance : voila le point fixe auquel il falloit ſe tenir. Mais le ſecours de Dieu étoit inviſible, & paroiſſoit éloigné. Le péril étoit préſent, & augmentoit tous les jours. La reſſource du côté d'Egypte étoit prochaine, & ſembloit aſſurée. Selon toutes les régles de la politique humaine il faloit mettre tout en uſage pour obtenir la protection de ces deux Rois auſſi puiſſans que ceux d'Egypte & d'Ethiopie. D'ailleurs, n'étoit-ce pas tenter Dieu, que d'attendre un miracle ? & dans l'extrême danger où l'on étoit, n'y avoit-il pas une eſpéce de folie à demeurer dans l'inaction ? L'événement fera voir qui de ces politiques ou d'Ezéchias raiſonnoit le plus juſte.

3. *Discours impies & lettre blasphématoire de Sennachérib.*

4. *Reg. c. 19.* Le discours & la lettre de Sennachérib, nous paroissent avec raison impies, insensés, détestables, dans la bouche d'un ver de terre contre la majesté divine. Ce Roi, aveuglé par ses heureux succès dont il ignoroit la véritable cause, pensoit du Dieu de Juda ce qu'il croioit de tous les autres dieux dont la puissance, selon lui, étoit bornée à certaines régions, & à certains effets particuliers; & qu'on ne laisse pas de bien battre malgré leur divinité. Il ne voioit rien dans le Dieu d'Israël qui le distinguât de la foule des dieux vaincus. Son Empire étoit renfermé dans les bornes étroites d'un petit pays & relégué dans des montagnes. Son nom n'étoit guéres connu que parmi les peuples voisins. Ce Dieu avoit déja laissé enlever dix Tribus par les Rois de Ninive. Il venoit de perdre toutes les villes fortes de la Tribu de Juda qui seule lui restoit; & tout sa domination, tout son peuple, tous ses adorateurs, & toute sa religion étoient réduits à une seule ville de la terre, sans qu'il parût qu'il eût

ensée ou le pouvoir de la garantir
une ruine que Sennachérib regardoit
omme assurée.

Il est beau de voir comment Dieu
applique à confondre l'orgueil inso-
nt de ce Prince, qui se faisoit ap-
eller le grand Roi, le Roi par ex-
ellence ; qui se considéroit comme
n Conquérant invincible, comme
maître de la terre, comme le vain-
ueur des hommes & des dieux. Ce
rince si fier & si orgueilleux, le Dieu
Israel le traitera comme une bête
roce ; & en lui mettant un cercle au
ez, & un mors à la bouche, il le re-
enera couvert de honte & d'infa-
ie par le même chemin par lequel
étoit venu plein de gloire & triom-
nant. Voila où se termine l'orgueil
es hommes.

4. *Défaite du Roi d'Ethiopie.*

Il est aisé de reconnoitre dans la pu-
ition du Roi d'Ethiopie la jalousie du
Dieu des armées contre quiconque pré-
end être son rival, ou partager sa
loire, en osant venir à son secours
our lui conserver son héritage, ou
our le tirer d'un pas difficile dans

lequel ſes promeſſes l'auroient trop en
gagé ; & dans le triſte ſort des Iſraé-
lites qui avoient eu recours à l'Egypte
la condannation de tous ceux ou qu
doutent des promeſſes faites à l'Egliſe
dont Jéruſalem eſt certainement la fi
gure, ou qui penſent que dans certai
nes occaſions dangereuſes & difficile
elles ont beſoin de la force & de la ſa
geſſe humaine.

5. *Armée des Aſſyriens détruite pa l'Ange exterminateur.*

La maniére courte & ſimple dor
les livres hiſtoriques racontent un évé
nement ſi merveilleux, eſt véritabl
ment digne de la grandeur de Dieu
*Cette même nuit l'Ange du Seigne
vint dans le camp des Aſſyriens, &
tua cent quatre-vingts-cinq mille hor
mes.* Qu'en coute-t-il à Dieu pour aba
tre l'orgueil d'un Prince ſi fier, poi
faire périr tant d'Officiers ſi brave
pour exterminer une armée ſi nor
breuſe & ſi formidable ? Un ſouffl
Et il l'avoit dit lui-même : *Je lui e
voierai un ſouffle, & il retournera da
ſon pays.*

Mais la ſublime grandeur qui p
re

oit dans le ſtile du prophéte qui a prélit toutes les circonſtances de ce grand vénement, n'eſt pas moins digne de a majeſté du Dieu qui fait ici éclater a toute-puiſſance d'une maniére ſi merveilleuſe. Que de nobles idées ne nous réſentent point les expreſſions d'Iſaïe! orſque tout paroit déſeſpéré : Je *Iſ. 29. 5-6.* hangerai en un inſtant la face de toutes choſes, dit le Seigneur : *Eritque repente confeſtim.* Quand les ennemis e Jéruſalem, qui ignorent que c'eſt noi qui les ai mandés, s'en regarderont comme les maîtres, je les réduirai en poudre dans une ſeule nuit. J'écarterai le reſte, comme un tourbillon iſſipe une pouſſiére légére. Au réveil n ne trouvera pas un ſeul Général, ni n ſeul Officier qui paroiſſe avec ſa oupe : & la confiance qu'ils avoient ue Jéruſalem étoit à eux, ſera ſemlable à l'imagination d'un homme afamé qui ſonge en dormant qu'il mange, & qui en s'éveillant ne trouve rien. *icut ſomniat eſuriens, & comedit: cùm utem fuerit expergefactus, vacua eſt aima ejus.*

C'eſt l'orgueil inſenſé de Sennachéb, ce ſont ſes blaſphêmes impies, ui réveillent le Seigneur qui paroiſ-

ſoit comme endormi. Et l'on comprend alors toute la force & toute l'énergie de ces paroles : *Nunc * conſurgam : nunc exaltabor : nunc ſublevabor.* C'eſt du trône & du ſanctuaire que Dieu a ſur la montagne de Sion que ſortent les éclairs & le bruit effraiant du tonnerre : c'eſt de l'autel même qu'il a dans Jéruſalem, de ce braſier ſacré où brule à ſa gloire un feu perpétuel, que ſortent les flammes vengereſſes qui dévorent ſes ennemis. *Hæc dicit Dominus, cujus ignis eſt in Sion, & caminus ejus in Jeruſalem.*

Iſ. 33. 10.

Iſ. 31. 8. & 9.

En effet, ſelon Iſaïe, le maſſacre étonnant d'une armée entiére immolée à la juſte vengeance d'un Dieu jaloux qu'on avoit outragé ſi indignement, fut pour lui comme un ſacrifice public & ſolennel. La main de Dieu dit ce Prophéte, frapera tout, écraſera tout, n'épargnera rien. Le bruit effroiable de ſon tonnerre ſera pour lui & pour ſes ſerviteurs dont il prendra la défenſe, comme un concert agréable de tambours, de harpes, &

Iſ. 30. 30. 32.

* *La traduction françoiſe diminue beaucoup la vivacité de cet endroit, & ne rend pas la répétition du* nunc. „ *Je me le-* „ *verai maintenant, je* „ *gnalerai ma grandeur* „ *je ferai éclater ma puiſ* „ *ſance.*

d'autres instrumens de musique qui accompagnent dans les grandes fêtes l'oblation des sacrifices ; & les Assyriens sacrifiés à sa vengeance seront pour lui comme une victime solennelle. *Audiam faciet Dominus gloriam vocis suæ, & terrorem brachii sui ostendet in comminatione furoris, & flamma ignis devorantis : allidet in turbine & in lapide grandinis. A voce enim Domini pavebit Assur, virgâ percussus. Et erit transitus virgæ fundatus, quam requiescere faciet Dominus super eum in tympanis, & cytharis ; & in bellis præcipuis expugnabit eos.* Le terme original est propre aux sacrifices. On peut traduire ainsi : *& bellis*, ou, *certamine, quod sacrificio solenni simile erit, expugnabit eos.*

5. *Raisons de la patience de Dieu à souffrir Sennachérib, & de sa lenteur à délivrer Jérusalem.*

Personne ne connoit les desseins de Dieu avant qu'ils soient exécutés ; & lorsqu'ils s'accomplissent, on ne sait où se termineront mille événemens dont on ne voit ni les liaisons, ni les usages, ni les motifs, & qui paroissent devoir entraîner une ruine universelle.

Dès que les maux publics commencérent à ſe faire ſentir au tems d'Ezéchias, ils parurent extrêmes. Lorſque toute la campagne fut ruinée, & toutes les villes détruites, on regarda ces malheurs comme ne laiſſant plus aucune reſſource, & comme n'étant plus capables de remédes. Mais quand Jéruſalem vit la formidable armée des Aſſyriens à ſes portes, qu'elle ſe vit déſolée au dedans par la famine & la peſte, & ſans eſpérance du côté des hommes après l'entiére défaite des Egyptiens venus à ſon ſecours : alors il parut de la folie à attendre quelque protection miraculeuſe, puiſque Dieu lui même s'oppoſoit à tous les moyens, & ſe déclaroit en tout pour les ennemis.

Une foible foi ne peut ſoutenir une ſi longue épreuve ; & ceux qui en eurent une plus ferme & plus perſévérante, s'étonnérent de la lenteur avec laquelle Dieu accompliſſoit ſes promeſſes, & de la patience avec laquelle il ſouffroit que tout périt, & ne fût preſque plus en état de profiter de ſon ſecours. Mais ce n'eſt point à l'argile à juger du tems qu'on emploie à la figurer. Ce ne ſont point

es premiers coups de ciseau qui po-
issent une pierre, ou qui en forment
ne belle statue : & ce n'est point un
eu médiocre ou pour la durée ou
our l'activité qui fond l'or & qui
e purifie. Dieu est attentif à sa sa-
gesse & à sa miséricorde, & non aux
ensées des hommes, quand il fait
on ouvrage. Il ne le laisse point im-
arfait, pour se mesurer sur leurs
ues bornées, ou sur leur impatience :
& il continue dans son dessein, sans
népriser néanmoins les gémissemens
& les larmes de ses serviteurs, jus-
u'à ce que tout ce qu'il a résolu soit
ccompli.

Alors il fait cesser tout l'appareil,
ous les mouvemens, tous les ressorts
ont il s'étoit servi pour achever son
uvrage. Il arrête les mains qu'il
onduisoit : il suspend l'action des
nstrumens devenus inutiles : il ne
ermet plus que le ciseau entame une
gure dont tous les traits sont finis :
& il brise beaucoup de choses qui
'ont été emploiées que pour un
ems.

C'est ainsi que Dieu en usa à l'é-
ard de Sennachérib. Il s'étoit servi
e lui comme d'un instrument pour

corriger son peuple, & pour purifier Jérusalem. Après qu'il eut réduit cette ville à un petit nombre de justes profondément humiliés sous sa main, pour lors il songea à punir les blasphêmes de ce Prince, que l'orgueil
Is. 10. 12. avoit conduit à l'impiété. *Lorsque le Seigneur aura accompli toutes ses œuvres sur la montagne de Sion & dans Jérusalem ; je visiterai*, dit-il, *cette fierté du cœur insolent du Roi d'Assur, & cette gloire de ses yeux altiers.*

7. *Confiance en Dieu, caractére dominant d'Ezéchias.*

Il est remarquable que le Saint Esprit, seul bon juge du véritable mérite des hommes, pour faire l'éloge d'un Prince aussi saint qu'Ezéchias, se contente de dire qu'il a mis sa confiance dans le Seigneur le Dieu d'Israel
4. *Reg.* 18. 5. *In Domino Deo Israel speravit.* L'Ecriture ajoute qu'il porta cette vertu plus loin qu'aucun des Rois de Juda qui l'ont suivi & qui l'ont précédé. En effet jamais foi ne fut mise à une si dure & si longue épreuve. Tout étoit contre lui. Il paroissoit de la folie à attendre encore le secours du Ciel, lorque tout étoit désespéré, & à refus

ſur la parole d'un ſeul homme ou de ſe rendre aux Aſſyriens, ou d'implorer un ſecours étranger. Mais fortement appuié ſur la parole de Dieu, il demeura ferme comme s'il eût vû l'inviſible, & il s'attacha à la promeſſe par l'immobilité d'une eſpérance invariable, ſans ſe laiſſer affoiblir par aucun des motifs les plus preſſans. L'événement juſtifia ſa conduite. Quand la protection de Dieu eut enfin éclaté par la deſtruction entiére de l'armée des Aſſyriens, celui qui la veille étoit regardé de tous comme un inſenſé & un imbécille, devint tout d'un coup aux yeux de ces mêmes cenſeurs l'homme du monde le plus ſage, de s'être fié au Tout-puiſſant. Il en ſera toujours ainſi, & quiconque eſpérera en Dieu, ne ſera jamais confondu.

8. *Jéruſalem délivrée, figure de l'Egliſe.*

Le principal fruit qu'on doit tirer de cette hiſtoire, eſt de comparer ce qui arrive à Jéruſalem avec ce qui eſt arrivé à l'Egliſe dans tous les tems: d'y voir ſes périls, ſes reſſources, & la promeſſe d'une victoire aſſurée ſur tous ſes ennemis. Un verſet du Pſeau-

me 47, qui certainement eſt prophétique, & regarde cet événement, peut nous aider à faire cette comparaiſon : *Faites le tour de Sion, examinez ſon enceinte : faites le dénombrement de ſes tours.* C'eſt le Prophéte qui parle au nom du Prince & des chefs du peuple, qui après une délivrance ſi ſubite & ſi miraculeuſe exhortent ce qui reſte de citoiens à faire le tour au-dehors & au-dedans de Jéruſalem, pour être témoins eux-mêmes du bon état où ſont ſes fortifications. Voiez, leur diſent-ils, ſi les ennemis y ont fait une ſeule bréche, s'ils en ont abattu une ſeule tour, s'ils peuvent ſe vanter d'avoir prévalu en quelque choſe ſur la vigilance & ſur la force de celui qui en eſt le protecteur : *Circumdate * Sion, & circuite eam : numerate turres ejus.*

v. 13.

* *C'eſt ainſi que S. Jérôme a traduit ce verſet.*

L'Egliſe, depuis ſa naiſſance, a été ſouvent attaquée, & aſſiégée de toutes parts, près de périr ſelon les apparences. Mais tous ſes ennemis ont eu le ſort de Sennachérib : & après beaucoup d'agitations & de craintes, ſa foi eſt demeurée toujours pure, ſa doctrine a prévalu ſur toutes les erreurs, ſes fondemens n'ont pas été ébranlés, & l'on n'a pu remarquer qu'elle ai

fait aucune perte, ni qu'on l'ait obligée d'abandonner aucun de ſes dogmes, ou de ſe départir de l'ancienne tradition qui lui ſert de rempart contre les nouveaux ennemis qui ſe ſuccédent les uns aux autres.

Il en ſera ainſi dans tous les ſiécles, & ce ſera un égal malheur, ou d'attaquer l'Egliſe, ou de déſeſpérer de la protection de Dieu ſur elle, & de croire qu'il ait beſoin du ſecours des hommes pour la défendre. Tous ceux qui penſérent ainſi de Jéruſalem, périrent : mais la foi de ceux qui attendirent le ſecours de Dieu, & qui ne doutérent point de ſes promeſſes, les ſauva, & les enrichit des dépouilles de leurs ennemis.

ARTICLE QUATRIÉME.

Prophéties.

On peut diſtinguer deux ſortes de Prophéties.

Les unes ſont purement ſpirituelles, & ne regardent que Jeſus-Chriſt, ou l'Egliſe. Telle eſt la premiére & la plus ancienne de toutes, où Dieu, après le péché du premier homme, maudit le ſerpent, & déclara que de *Gen.* 3. 15.

la femme naîtroit celui qui lui écraſeroit la tête ; c'eſt à dire, le Sauveur du monde, qui viendroit un jour détruire la puiſſance du démon. Telles
Gen. 49. 10. ſont auſſi celle de Jacob, qui déſigne le tems où le Meſſie doit venir, & celle
Dan. 9. 24. 27. de Daniel, qui marque dans un détail merveilleux le tems où ce même Meſſie ſera mis à mort, & les ſuites de cette mort.

Il y a une autre eſpéce de Prophéties, qu'on peut appeller hiſtoriques, qui prédiſent des événemens temporels ; leſquels pour l'ordinaire, ſont eux-mêmes une prédiction & une figure d'autres événemens plus importans & ſpirituels. On en a vû pluſieurs de cette ſorte dans l'hiſtoire de Sennachérib, dont le Prophéte Iſaïe avoit marqué lontems auparavant un grand nombre de circonſtances, qui ne ſe trouvent point dans les livres hiſtoriques. On a dans le même Prophéte une autre prophétie fort célébre, qui regarde la priſe de Babylone par Cyrus déſigné par ſon nom deux cens ans avant ſa naiſſance, & qui prédit la délivrance du peuple Juif. Il eſt aiſé de voir que ces deux grands événemens, qui renferment preſque toutes les prophéties

d'Isaïe, la délivrance miraculeuse de Jérusalem sous le saint Roi Ezéchias, & la prise de Babylone suivie de la liberté des Juifs qui y étoient retenus captifs, étoient la figure & le gage d'autres événemens qui ont raport à la religion.

On pourroit raporter à une troisiéme espéce de prophéties celle que je vais exposer, dont une partie est purement historique, & l'autre purement spirituelle. C'est la célébre prédiction de Daniel au sujet de la statue composée de différens métaux. Je la choisis préférablement aux autres, parce qu'elle a un raport particulier à l'histoire profane dont je dois bientôt parler.

PROPHETIE DE DANIEL.

Au sujet de la Statue composée de différens métaux.

LORSQUE Daniel étoit encore fort jeune, le Roi de Babylone eut un songe mystérieux dont il perdit l'idée distincte, & conserva néanmoins un souvenir confus qui l'inquiétoit. Il voulut que tous ceux qui passoient pour habiles, lui dissent ce qu'il avoit *Dan. ch. 2.*

oublié, & lui en donnaſſent l'explication, les condannant tous à mourir s'ils ne le faiſoient. Daniel, qui étoit compris dans cet ordre général, ſe mit en priére avec trois jeunes Hébreux qui couroient avec lui le même danger; [a] & il apprit par une révélation divine ce qu'il ne pouvoit ſavoir par aucune voie naturelle: [b] & tous les ſages de Babylone étoient convenus que tout autre moien étoit impoſſible.

» Voici donc, ô Roi, lui dit Daniel, » ce que vous avez vû. Il vous a paru » comme une grande ſtatue. Cette ſta» tue grande & haute extraordinaire» ment ſe tenoit debout devant vous, » & ſon regard étoit effroiable. La tê» te en étoit d'un or très pur: la poi» trine & les bras étoient d'argent: » le ventre & les cuiſſes étoient d'ai» rain: les jambes étoient de fer, & » une partie des piés étoit de fer, & » l'autre d'argile. Vous étiez attentif » à cette viſion, lorſqu'une pierre d'el-

a Tunc Danieli myſterium per viſionem nocte revelatum eſt. *Dan. c. 2. v. 19.*
Eſt Deus in cœlo revelans myſteria. *v. 28.*

b Nec reperietur quiſquam qui indicet ſermonem in conſpectu regis, exceptis diis, quorum non eſt cum hominibus converſatio. *v. 11.*

» le-même, & ſans la main d'aucun » homme, ſe détacha de la montagne, » & que frapant la ſtatue dans ſes piés » de fer & d'argile, elle les mit en » piéces. Alors, le fer, l'argile, l'airain, l'argent, & l'or ſe briſérent tout » enſemble, & devinrent comme la » paille menue & légére que le vent » emporte hors de l'aire pendant l'été, » & ils diſparurent ſans qu'il s'en trouvât plus rien en aucun lieu; mais la » pierre qui avoit frapé la ſtatue, devint une grande montagne qui remplit toute la terre.

A cette premiére révélation Daniel ajouta l'explication du ſonge. » C'eſt » vous, dit-il au Roi, qui êtes la tête » d'or. Il s'élévera après vous un autre roiaume moindre que le vôtre, » qui ſera d'argent: & enſuite un troiſiéme roiaume qui ſera d'airain, & » qui commandera à toute la terre. » Le quatriéme roiaume ſera comme » le fer, il briſera & réduira tout en » poudre, comme le fer briſe & dompte toutes choſes. « Il explique enſuite ce que ſignifioient les piés partie de fer & partie d'argile, & continue ainſi: » Dans le tems de ces roiaumes le Dieu » du Ciel ſuſcitera un roiaume qui ne

» ſera jamais détruit ; un roiaume qui » ne paſſera point dans un autre peu- » ple ; qui renverſera, & qui réduira » en poudre tous ces roiaumes, & qui » ſubſiſtera éternellement.

Cette prophétie de Daniel renferme deux parties, & peut paroitre mélée d'hiſtorique & de ſpirituel. Dans la premiére il déſigne clairement les quatre grandes monarchies, ſavoir les Babyloniens, dont Nabucodonoſor étoit actuellement le Roi ; des Perſes & Médes ; des Grecs & Macédoniens ; des Romains ; & l'ordre ſeul de leur ſucceſſion en eſt une preuve. Dans la ſeconde il décrit en termes magnifiques le régne de Jeſus-Chriſt, c'eſt-à-dire, de l'Égliſe, qui doit ſurvivre à la ruine de tous les autres, & ſubſiſter pendant toute l'éternité.

Combien un Maître chrétien eſt il attentif à faire ſentir aux jeunes gens dans ces ſortes de prophéties la preuve évidente de la vérité de la religion ! Car où Daniel voioit il cette ſucceſſion & cet ordre des différentes monarchies ? [a] Qui lui découvroit le chan-

a Ipſe mutat tempora & ætates : tranſfert regna atque conſtituit. Ipſe revelat profunda & abſcondita : & lux cum eo eſt. *Dan.* 2. 21. 22.

gement des empires, ſinon celui qui en eſt le maître auſſi-bien que des tems, qui a tout réglé par ſes décrets, & qui en donne la connoiſſance à qui il lui plaît par une lumiére ſurnaturelle.

Comme on ſe propoſe d'inſtruire auſſi les jeunes gens de l'hiſtoire profane, on ne manque pas, à l'occaſion de la prophétie dont je viens de parler, de leur faire obſerver que le même Prophéte déſigne encore dans un autre endroit les quatre grands empires ſous la figure de quatre bêtes : & l'on inſiſte beaucoup ſur une autre prédiction rapportée dans le chapitre ſuivant, qui regarde Alexandre le Grand, & qui eſt une des plus claires & des plus circonſtanciées qui ſe trouvent dans l'Ecriture Sainte. *Ch.* 7. *Ch.* 8.

Le Prophéte, [a] après avoir marqué la monarchie des Perſes, & celle des Macédoniens, ſous la figure de deux bêtes, s'explique ainſi clairement : [b]

a Ecce aries unus habens cornua excelſa, & unum excelſius altero... Ecce autem hircus caprarum veniebat ab occidente ſuper faciem totius terræ, & non tangebat terram... Cùmque appropinquaſſet prope arietem, efferatus eſt in eum. Cùmque miſiſſet in terram, conculcavit. *Dan.* 8. 3. *&c.*

b Aries quem vidiſti habere cornua, rex Medorum eſt atque Perſarum. Hircus caprarum, rex Græcorum eſt, & cornu grande, ipſe eſt rex primus. *Ibid. v.* 20, & 21.

» Le bélier, qui a deux cornes inéga-
» les, repréſente le Roi des Médes &
» des Perſes. Le bouc qui le renverſe &
» le foule aux piés, eſt le Roi des Grecs;
» & la grande corne que cet animal a
» ſur le front, repréſente le premier
» auteur de cette monarchie.

Que peut oppoſer l'incrédulité la plus opiniâtre à une prophétie ſi expreſſe & ſi évidente ? Par quel moien Daniel a-t-il vû que l'empire des Perſes ſeroit détruit par celui des Greçs : ce qui étoit contre toute vraiſemblance ? Comment a-t-il vû la rapidité des conquêtes d'Alexandre qu'il marque ſi dignement, en diſant qu'il ne touchoit pas la terre ? *Non tangebat terram.* [a] Comment a-t-il vû qu'Alexandre n'auroit point de fils qui lui ſuccédât : que ſon empire ſe démembreroit en quatre principaux roiaumes : que ſes ſucceſſeurs ſeroient de ſa nation & non de ſon ſang : & qu'il y auroit dans les débris d'une monarchie formée en ſi peu de tems,

a Surget rex fortis, & dominabitur potestate multa, & regnum ejus dividetur in quatuor ventos cœli, sed non in posteros ejus, neque secundùm potentiam illius qui dominatus est. *Dan.* 11. 3. 4. *&c.*

Quatuor reges de gente ejus consurgent, sed non in fortitudine ejus. *Dan.* 8. 22.

le quoi composer des Etats, dont les
ns seroient à l'orient, les autres au
ouchant; les uns au midi, & les au-
res au septentrion.

En expliquant cette prophétie aux
eunes gens, on ne doit pas oublier
e leur faire remarquer ce que dit
historien Joséphe, à l'occasion de l'en- *Joséphe, hist. des Juifs, liv. 11. ch. 8.*
rée d'Alexandre à Jérusalem. Ce Prin-
e s'avançoit vers cette ville plein de
olére contre les Juifs, qui étoient
emeurés fidéles à Darius. Le Grand-
Prêtre Jaddus, en conséquence d'une
révélation qu'il avoit eue, s'étoit
vancé revétu de ses habits pontificaux
u-devant d'Alexandre, avec tous les
utres Prêtres revétus aussi de leurs
abits de cérémonie, & tous les Lé-
ites vétus de blanc. Dès qu'Alexan-
re l'eut aperçu, il se prosterna devant
ui, & adora le Dieu dont il étoit le
ministre, & dont il portoit le nom res-
pectable sur son front. Et comme un
pectacle si inopiné avoit jetté tout le
monde dans l'étonnement, le Roi dé-
lara, que le Dieu des Juifs s'étoit
pparu à lui en Macédoine sous le mê-
ne habit que portoit son Grand-Prê-
re, lui avoit dit de passer hardiment
e détroit de l'Hellespont, & l'avoit

assuré qu'il seroit à la tête de son armée, & lui feroit conquérir l'Empire des Perses. Alexandre, environné des Prêtres, entra à Jérusalem, monta au Temple, & offrit des sacrifices à Dieu en la maniére que le Grand Sacrificateur lui dit qu'il le devoit faire. Ce souverain Pontife lui fit voir ensuite le livre de Daniel dans lequel il étoit écrit qu'un Prince Grec détruiroit l'Empire des Perses; ce qui causa une joie infinie à Alexandre.

Quand il n'y auroit qu'un simple motif de curiosité, une histoire si agréable & si variée, des prophéties si évidentes & si surprenantes, ne méritent-elles pas bien d'être raportées aux jeunes gens? Mais quel fruit ne leur en peut on pas faire recueillir par raport à la religion, en leur faisant observer l'enchaînement merveilleux que Dieu a mis entre les différentes prédictions des Prophétes, dont les unes, comme je l'ai déja remarqué, servoient à autoriser les autres, & formoient toutes ensemble un degré d'évidence & de conviction, auquel on ne peut rien ajouter. C'est la réflexion par où je terminerai cet article qui regarde les Prophéties.

REFLEXION

Sur les Prophéties.

Si les Prophétes n'avoient prédit que des événemens fort éloignés, il auroit falu attendre lontems pour ſavoir s'ils étoient Prophétes, & ils n'auroient pu avoir aucune autorité pendant leur vie.

Si d'un autre côté ils n'avoient prédit que des événemens fort prochains, on auroit pu les ſoupçonner d'en être inſtruits par des voies naturelles; & la perſuaſion qu'ils ne parloient que par l'Eſprit de Dieu auroit paru moins fondée.

Et s'ils n'avoient mis une liaiſon entre les événemens prochains, & les événemens éloignés, par des prédictions qui devoient s'accomplir dans l'intervalle; la diſtance entre les deux extrémités auroit fait perdre le fruit de leurs Prophéties, les premiéres étant oubliées, & les derniéres n'étant pas attendues.

Par l'accompliſſement des premiéres le Prophéte acquéroit une autorité légitime, & faiſoit eſpérer l'accom-

pliſſement des ſuivantes. Celles-ci ajoutoient à ſon autorité une certitude entiére que ſa lumiére venoit de Dieu, & que tout ce qui lui étoit révélé pour des tems plus reculés, s'accompliroit auſſi infailliblement que ce qu'il avoit prédit pour un tems plus voiſin. Les monumens publics atteſtoient ce qui étoit accompli : l'inſtruction en faiſoit paſſer la mémoire aux enfans : & ceux-ci joignant ce qui arrivoit de leurs jours, à ce qui étoit arrivé au tems de leurs peres, laiſſoient à leur poſtérité un profond reſpect pour les Prophétes qui l'avoient prédit, & une ferme eſpérance que tout ce qui étoit contenu dans leurs autres prédictions s'accompliroit.

C'eſt ainſi que leurs livres ont mérité d'être regardés comme des livres divins. La preuve étoit ſûre & à la portée de tout le monde. On croioit l'avenir, parce qu'on voioit le préſent. On étoit perſuadé que la révélation étoit divine, parce qu'elle étoit infaillible, & au-deſſus de toute connoiſſance humaine : & l'on auroit conclu tout le contraire, ſi quelques événemens n'avoient pas répondu à la prédiction. » Ecoutez-moi, diſoit le Pro-

Jerem. 28. 7-9.

phéte Jérémie à un homme qui se pré-
endoit envoié de Dieu, » & que tout
» le peuple m'écoute aussi. Les Prophé-
» tes qui ont été avant nous, ont pré-
» dit à divers pays, & à de grands
» roiaumes, la guerre, la famine, &
d'autres calamités. Il y en a eu au
contraire qui ont prédit la paix. Ç'a
toujours été par l'événement qu'on a
discerné quels étoient ceux que Dieu
envoioit.

Voila l'unique régle qu'on obser-
oit. Elle étoit simple & facile. Le
etit peuple en faisoit l'application
ussi sûrement que les plus habiles,
: il n'étoit pas possible de s'y mé-
rendre.

Le peu de tems que laissent aux jeu-
es gens les études ordinaires des clas-
s, ne permet pas de leur expliquer
vec beaucoup d'étendue un grand
ombre d'histoires ou de prophéties.
Mais si l'on en fait un choix judicieux,
: que tous les ans on trouve le moien
e leur en faire lire quelques-unes,
n les accompagnant de réflexions qui
ient à leur portée, ce petit nombre
ourra, ce me semble, beaucoup
ontribuer à leur inspirer un grand
spect pour la religion, à leur don-

ner beaucoup de goût pour l'Ecriture Sainte, & à leur apprendre dans quel esprit & avec quels principes ils devront un jour la lire quand ils en auront le loisir.

TROISIÉME PARTIE.

DE

L'HISTOIRE PROFANE.

JE SUIVRAI ici le même ordre que j'ai gardé en parlant de l'Hiſtoire ainte : c'eſt-à-dire que j'établirai d'abord quelques principes, utiles pour onduire les jeunes gens dans l'étude de Hiſtoire Profane ; & j'en ferai enſuite pplication à quelques faits particuers par les réflexions que j'y joindrai.

CHAPITRE PREMIER.

RÉGLES ET PRINCIPES

POUR L'ÉTUDE

DE

L'HISTOIRE PROFANE.

ON PEUT réduire ces principes à ſix ou ſept : Apporter beaucoup ordre dans cette étude ; Obſerver ce ui regarde les uſages & les coutumes ; hercher ſur-tout & avant tout la vé-té ; s'appliquer à découvrir les cau-

ſes de l'aggrandiſſement & de la chute des Empires, du gain ou de la perte des batailles, & de pareils événemens; Etudier le caractére des peuples & des grands hommes dont parle l'Hiſtoire; Etre attentif aux inſtructions qui regardent les mœurs & la conduite de la vie; Enfin remarquer avec ſoin tout ce qui a raport à la Religion.

§. I.

Ordre & clarté néceſſaires pour bien étudier l'Hiſtoire.

UNE des choſes qui peuvent le plus contribuer à mettre de l'ordre & de la clarté dans cette étude, eſt de diſtribuer tout le corps d'une hiſtoire en certaines parties & certains intervalles, qui préſentent d'abord à l'eſprit comme un plan général de toute cette Hiſtoire, qui en montrent les principaux événemens, & qui en faſſent connoître la ſuite & la durée. Ces diviſions ne doivent pas être trop multipliées; autrement elles pourroient cauſer de l'embarras & de l'obſcurité.

Ainſi tout le tems de l'Hiſtoire Romaine depuis Romulus juſqu'à Auguſte

ſte, qui eſt de 723 ans, peut ſe diviſer en cinq parties. *An. de la fondation de Rome.*

LA PREMIÉRE eſt ſous les ſept Rois de Rome, & elle dure 244 ans. 1.

LA SECONDE eſt depuis l'établiſſement des Conſuls juſqu'à la priſe de Rome, & elle dure 120 ans. Elle renferme l'établiſſement des Conſuls, des Tribuns du peuple, des Decemvirs, des Tribuns militaires avec la puiſſance de Conſuls : le ſiége & la priſe de Veies. 245.

LA TROISIÉME eſt depuis la priſe de Rome juſqu'à la premiére guerre Punique, & elle dure 124 ans. Elle renferme la priſe de Rome par les Gaulois, la guerre contre les Samnites, & celle contre Pyrrhus. 364.

LA QUATRIÉME eſt depuis le commencement de la premiére guerre Punique juſqu'à la fin de la troiſiéme, & elle dure 120 ans. Elle renferme la premiére & la ſeconde guerre Punique, les guerres contre Philippe Roi de Macédoine, contre Antiochus Roi d'Aſie, contre Perſée dernier Roi de Macédoine, contre les Numantins en Eſpagne, & enfin la derniére guerre Punique, terminée par la priſe & la ruine de Carthage. 484.

608. La cinquiéme eſt depuis la ruine de Carthage juſqu'au changement de la République Romaine en monarchie ſous Auguſte, & elle dure 115 ans. Elle renferme la guerre d'Achaïe, & la ruine de Corinthe : les troubles domeſtiques excités par les Gracques : les guerres contre Jugurtha, contre les Alliés, contre Mithridate : les les guerres civiles entre Marius & Sylla, entre Céſar & Pompée, entre Antoine & le jeune Céſar. Cette derniére guerre ſe termina par la bataille 723. d'Actium, & par l'autorité ſouveraine du jeune Céſar, ſurnommé depuis Auguſte.

J'ai déja obſervé, en parlant de l'Hiſtoire Sainte, l'uſage qu'on devoit faire de la Chronologie. Je ne répéte point ici ce que j'ai dit ſur ce ſujet.

La Géographie eſt auſſi d'une néceſſité abſolue pour les jeunes gens ; & , faute de l'avoir appriſe dans ces premiéres années, beaucoup de gens l'ignorent tout le reſte de leur vie, & s'expoſent à tomber ſur ce point dans des bévûes, qui les rendent ridicules. Un quart d'heure emploié réguliérement tous les jours à cette étude

nettra les enfans en état d'en être parfaitement instruits. Après qu'on leur en aura expliqué les principes les plus généraux, il ne faudra jamais laisser passer aucune ville un peu considérable, ni aucune riviére, dont il sera parlé dans leurs auteurs, sans les leur faire voir dans les cartes géographiques. Il faut qu'ils sachent orienter chaque ville, c'est-à-dire, en marquer la situation par rapport aux différens endroits dont il sera question. Ainsi ils diront qu'Evreux est au couchant de Paris, Châlons sur Marne au levant, Amiens au nord, Orléans au midi. Ils suivront les riviéres depuis leur source jusqu'à l'endroit où elles se jettent dans la mer, ou dans quelque fleuve, & marqueront les villes considérables qui se rencontrent sur leur passage. On peut, lorsqu'ils sont suffisamment instruits, les faire voiager sur la Carte, ou même de vive voix, en leur demandant par exemple quelle route ils tiendroient pour aller de Paris à Constantinople, & ainsi des autres provinces. Pour rendre cette étude moins séche & moins désagréable, il est bon d'y joindre de courtes histoires, qui ser-

vent à fixer davantage dans l'esprit des enfans l'idée des villes, & qui en chemin faisant leur aprennent mille choses curieuses. Elles se trouvent dans plusieurs traités de géographie que nous avons en notre langue, dont les maîtres peuvent facilement extraire celles qu'ils jugeront les plus convenables à la jeunesse.

§. II.

Observer ce qui regarde les loix, les usages, les coutumes des peuples.

Ce n'est pas une chose indifférente, en étudiant l'Histoire, que d'observer les divers usages des peuples, l'invention des arts, les différentes maniéres de vivre, de bâtir, de faire la guerre, de former ou de soutenir des siéges, de construire des vaisseaux, de naviger; les cérémonies pour les mariages, pour les funérailles, pour les sacrifices; en un mot tout ce qui regarde les coutumes & les antiquités. J'aurai lieu d'en dire quelque chose dans la suite.

Ce que j'ai marqué jusqu'ici n'est encore, pour ainsi dire, que le squélette de l'Histoire: les observations suivantes en sont comme l'ame, & renferment ce qu'il y a de plus utile dans cette étude.

§. III.

Chercher ſur tout la vérité.

CE QUI FAIT la qualité la plus eſſentielle & le devoir le plus indiſenſable de l'Hiſtorien, marque en même tems ce qui doit faire la principale attention de celui qui s'applique à l'étude de l'Hiſtoire. [a] Or perſonne n'ignore que ce qu'on exige d'un Hiſtorien avant toutes & ſur toutes choſes, eſt que libre de toute paſſion & de toute prévention, il n'ait jamais la témérité de rien avancer de faux, & qu'il ait toujours le courage de dire ce qui eſt vrai. On peut lui paſſer les négligences dans le ſtile, mais on ne lui pardonne point le défaut de ſincérité; [b] & c'eſt la différence qui ſe

a Quis neſcit primam legem historiæ legem, ne quid falsi dicere audeat; deinde, ne quid veri non audeat: ne qua suspicio gratiæ sit in scribendo, ne qua simultatis. *Lib.* 2. *de Orat. n.* 62.

b. Intelligo te, frater, leges in historia leges observandas putare, alias in epistolam: quippe cùm in illa ad veritatem cuncta referantur, in hac ad delectationem pleraque. *Cic. lib.* 1. *de leg. n.* 4. & 5.

Orationi & carmini eſt parva gratia, niſi eloquentia ſit ſumma: hiſtoria quoquomodo ſcripta delectat. Sunt enim homines natura curioſi, & qualibet nuda rerum cognitione capiuntur, ut qui ſermunculis etiam fabelliſque ducantur. *Plin. Epiſt.* 8. *lib.* 5.

trouve entre le Poéme & l'Hiſtoire. Le Poéme aiant pour principal but le divertiſſement du lecteur, bleſſe & choque néceſſairement s'il eſt ſans art & ſans grace ; au lieu que l'Hiſtoire, de quelque maniére qu'elle ſoit écrite, fait toujours plaiſir ſi elle eſt vraie, parce qu'elle ſatisfait un deſir naturel à l'homme, qui eſt avide de ſavoir, & toujours curieux d'apprendre quelque choſe de nouveau, mais qui ne peut ſouffrir qu'on le trompe en ſubſtituant le menſonge à la vérité, & des imaginations creuſes à la réalité des faits. Auſſi voit-on qu'ordinairement les Hiſtoriens, pour mérite la créance du lecteur, commencen par faire profeſſion d'une exacte & ſcrr puleuſe ſincérité, également exemt d'amour & de haine, d'eſpérance & de crainte, comme on le peut rema quer dans Salluſte & dans Tacite.

Ce qu'on doit donc chercher dar l'Hiſtoire préférablement à tout reſte, c'eſt la vérité. Les bons Ecr vains ont raiſon de tâcher de la re dre plus aimable, en s'appliquant l'orner & à la parer, & un habi maître ne manque pas de faire ſe tir toutes les graces & toutes les bea

tés qui se rencontrent dans un Historien : mais il ne souffre pas que ses disciples se laissent éblouir par un vain éclat de paroles, qu'ils préférent des fleurs aux fruits, qu'ils soient moins attentifs à la vérité même qu'à sa parure, ni qu'ils fassent plus de cas de l'éloquence d'un Historien, que de son exactitude & de sa fidélité à raporter les faits. Quintilien, dans le portrait qu'il nous trace en deux mots d'un Historien Grec, nous apprend à faire ce discernement. » L'histoire, » dit-il, que Clitarque a écrite, est » admirée pour le stile, mais décriée » par le défaut de sincérité. *Clitarchi probatur ingenium, fides infamatur.*

On doit donc avertir les jeunes gens d'être sur leur garde quand ils lisent des histoires écrites du vivant des Princes dont il est parlé, parce qu'il est rare que ce soit la vérité seule qui les ait dictées, & que l'envie de plaire à celui qui distribue les graces & les faveurs n'y ait influé en rien. Les meilleurs Princes mêmes ne sont pas toujours insensibles à la flaterie, & il y a dans tous les hommes un secret desir de gloire & de louange qui doit

rendre ſuſpectes de telles hiſtoires. Si la flaterie rend mépriſable un Hiſtorien, a la médiſance doit le rendre haïſſable. L'une & l'autre, dit Tacite, déguiſent & altérent également la vérité ; avec cette différence, qu'il eſt aiſé de ſe défendre de l'une, qui eſt odieuſe à tout le monde, & reſſent l'eſclavage ; au lieu qu'on ſe préte volontiers à l'autre, qui nous ſéduit par une fauſſe image de liberté, & s'inſinue agréablement dans les eſprits.

Il y a des Hiſtoriens, très eſtimables d'ailleurs, qui par le mauvais goût de leur ſiécle, ou par une trop grande crédulité, ont mélé beaucoup de fables dans leurs écrits, comme Cicéron le remarque d'Hérodote & de Théopompe. *Lib. 1. de Leg. n. 5.*

Tel eſt, par exemple, ce que dit le premier de la naiſſance de Cyrus, dont j'aurai lieu de parler dans la ſuite. On pardonne à l'antiquité,

a Veritas pluribus modis infracta..... libidine aſſentandi, aut rurſus odio adverſùs dominantes.... Sed ambitionem ſcriptoris facilè averſeris : obtrectatio & livor promis auribus accipiuntur, quippe adulationi fœdum crimen ſervitutis, malignitati falſa ſpecies libertatis ineſt. *Tacit. Annal. lib. 1. cap. 1.*

dit Tite Live, d'avoir plus cherché le merveilleux que le vrai dans ses récits, & d'avoir voulu embellir & orner l'origine des grandes villes & des grands empires par des fictions plus convenables à la fable qu'à l'hiſtoire. Mais on doit accoutumer les jeunes gens, quand on leur fait lire ces ſortes d'Auteurs, à faire le diſcernement du vrai & du faux; & il faut auſſi les avertir que la raiſon & l'équité demandent qu'on ne rejette pas tout dans un Ecrivain, parce qu'il s'y trouve quelque choſe de faux; & qu'on n'ajoute pas foi à tout, parce qu'il s'y rencontre pluſieurs choſes vraies. *In Præf. lib. 1.*

Cet amour pour la vérité, qu'on tâchera de leur inſpirer en tout, peut contribuer beaucoup à les garantir d'un mauvais goût, qui autrefois étoit ſi commun; je veux dire de la lecture des romans & des hiſtoires fabuleuſes, qui étoufent peu à peu l'amour & le goût du vrai, & rendent l'eſprit incapable des lectures utiles & ſérieuſes, qui parlent plus à la raiſon qu'à l'imagination.

On ne peut trop féliciter notre ſiécle, de ce que dès qu'on lui a fourni

ou des traductions des célébres Auteurs de l'antiquité, ou des ouvrages modernes dignes de ſon application, il a abandonné auſſitôt, & même rejetté avec mépris, toutes ces fictions; & de ce qu'il a reconnu que rien en effet ne dégradoit davantage l'éminence de la raiſon humaine qui eſt deſtinée à ſe nourrir [a] de la vérité, que de ſe repaître des chiméres d'une imagination déréglée, & de s'en rendre le jouet en la ſuivant dans tous ſes égaremens. Que ſi quelquefois on hazarde encore quelques ouvrages de cette nature, on voit, à la gloire de notre tems, qu'ils tombent auſſi-tôt dans l'oubli, qu'ils ſont négligés de tous les gens ſenſés, & qu'ils ne deviennent le partage que de quelques eſprits frivoles.

§. IV.

S'appliquer à découvrir les cauſes des événemens.

Polyb. hiſt. lib. 3. Polybe, qui manioit la plume

a Natura ineſt mentibus noſtris inſatiabilis quædam cupiditas veri videndi. *Tuſc. quæſt. l. 1. n. 44.* Nihil eſt hominis menti veritatis luce dulcius. *Acad. quæſt. lib. 4. n. 31.*

auſſi habilement que l'épée, & qui n'étoit pas moins bon Ecrivain qu'excellent Capitaine, marque en pluſieurs endroits de ſes livres que la meilleure maniére de compoſer & d'étudier l'Hiſtoire eſt de ne ſe pas borner au ſimple récit des faits, du gain ou de la perte d'une bataille, de l'aggrandiſſement ou de la chute des Empires; mais d'en approfondir les raiſons, & d'en lier enſemble toutes les circonſtances & les ſuites; de déméler, s'il ſe peut, dans chaque événement les deſſeins ſecrets & les reſſorts cachés; de remonter juſqu'à l'origine des choſes, & aux préparations les plus éloignées; de bien diſcerner les cauſes véritables d'une guerre d'avec les prétextes ſpécieux dont on les couvre: & ſur-tout d'être attentif à ce qui a décidé du ſuccès d'une entrepriſe, du ſort d'une bataille, de la ruine d'un Etat. Sans [a] cela, dit-il, l'Hiſtoire fournit au lecteur un ſpectacle agréable, mais non une inſtruction utile; elle ſert à contenter la curioſité dans le moment, mais elle eſt

a Ἀγώνισμα μὲν, μάθημα δὲ οὐ γίγνεται, καὶ παραυτίκα μὲν τέρπει, πρὸς δὲ τὸ μέλλον οὐδὲν ὠφελεῖ τὸ παράπαν.

de nul usage dans la suite pour la conduite de la vie.

Il remarque que la guerre des Romains en Asie contre Antiochus étoit une suite de celle qu'ils avoient faite auparavant contre Philippe Roi de Macédoine ; que ce qui avoit donné occasion à celle-ci, étoit l'heureux succès de la seconde guerre Punique ; dont la principale cause du côté des Carthaginois, avoit été la perte de la Sicile & de la Sardaigne : qu'ainsi, pour se former une juste idée des divers événemens de ces guerres, il ne faut pas les considérer séparément ni par parties, mais embrasser le tout ensemble, & en bien étudier les liaisons, les suites, & les dépendances.

Il observe au même endroit que ce seroit se tromper grossiérement que de regarder la prise de Sagonte par Annibal comme la véritable cause de la seconde guerre Punique. Le regret qu'eurent les Carthaginois d'avoir cédé trop facilement la Sicile par le Traité qui termina la premiére guerre Punique ; l'injustice & la violence des Romains qui profitérent des troubles excités dans l'Afrique pour enlever encore la Sardaigne aux Carthaginois

& pour leur impoſer un nouveau tribut ; les heureux ſuccès & les conquêtes de ces derniers dans l'Eſpagne : voila quelles furent les véritables cauſes de la rupture du Traité ; comme Tite-Live, ſuivant en cela le plan de Polybe, l'inſinue en peu de mots dès le commencement de ſon hiſtoire de la ſeconde guerre Punique. *Liv. lib. 21. n. 1.*

Polybe prend de là occaſion d'établir un principe fort utile pour l'étude de l'Hiſtoire, qui eſt qu'on doit y diſtinguer exactement trois choſes : les commencemens, les cauſes, les prétextes d'une guerre. Les commencemens ſont les premiéres entrepriſes qui éclatent au dehors, & qui ſont les ſuites des réſolutions formées en ſecret : tel étoit le ſiége de Sagonte. Les cauſes ſont les différentes diſpoſitions des eſprits, les mécontentemens particuliers, les injures qu'on a reçues, l'eſpérance de réuſſir dans ſes entrepriſes : telles étoient, dans le fait dont nous parlons, la perte de la Sicile & de la Sardaigne jointe à l'impoſition d'un nouveau tribut, & l'occaſion favorable d'un chef auſſi habile & auſſi aguerri qu'étoit Annibal. Les prétextes ne ſont qu'un voile

qui ſert à cacher les véritables cauſes.

Il éclaircit encore ce principe par d'autres exemples. Croit-on, dit-il, que l'irruption d'Alexandre dans l'Aſie fut la premiére cauſe de la guerre contre les Perſes ? Il s'en faut bien que cela ne fût ainſi : & pour s'en convaincre, il ne faut que jetter les yeux ſur les longs préparatifs qui avoient précédé cette irruption, laquelle fut le commencement & le ſignal non la cauſe de la guerre. Deux grands événemens avoient fait conjecturer à Philippe que la puiſſance des Perſes, autrefois ſi formidable, commençoit à pancher vers ſa ruine : le retour glorieux & triomphant des dix mille Grecs ſous la conduite de Xénophon à travers les villes ennemies, ſans qu'Artaxerxe victorieux eût oſé s'oppoſer à la réſolution hardie qu'ils formérent de traverſer en corps d'armée tout ſon Empire pour retourner en leur pays ; & la généreuſe entrepriſe d'Agéſilas Roi de Lacédémone, qui avec une poignée de monde porta la guerre & la terreur juſques dans le ſein de l'Aſie mineure ſans trouver aucun obſtacle à ſes

deſſeins, & qui ne fut arrêté dans ſes conquêtes que par les diviſions de la Gréce. Philippe comparant cette lâcheté & cette nonchalance des Perſes avec l'activité & le courage de ſes Macédoniens, animé par l'eſpérance de la gloire & des avantages qui devoient être le fruit certain de cette guerre, après avoir ſû par une habileté incroiable réunir en ſa faveur tous les eſprits & tous les ſuffrages de la Gréce, prit pour prétexte de la guerre qu'il méditoit contre les Perſes les anciennes injures que les Grecs en avoient reçues, & travailla avec un ſoin infatigable aux préparatifs de la guerre, dont Alexandre ſon fils, qui ſuccéda à ſes deſſeins auſſi-bien qu'à ſon roiaume, profita ſagement pour les mettre en exécution. La foibleſſe & la nonchalance des Perſes, furent donc la véritable cauſe de cette guerre : leurs anciennes entrepriſes contre la Gréce, en furent le prétexte : & l'entrée d'Alexandre dans l'Aſie, en fut le commencement.

Il dévelope de la même maniére les prétextes apparens & les véritables cauſes de la guerre des Romains contre Antiochus.

Dionyſ. Halicarn. lib. 5. antiquit. Roman.

Denys d'Halicarnaſſe poſe les mêmes principes que Polybe. Il déclare en pluſieurs endroits que pour tirer de la lecture des hiſtoires le profit qu'on en doit eſpérer, & pour la rendre utile au maniement des affaires publiques, il ne faut pas borner ſa curioſité aux faits & aux événemens, mais qu'il en faut pénétrer les raiſons, étudier les moiens qui les ont fait réuſſir, entrer dans les vûes & dans les deſſeins de ceux qui les ont conduits, examiner avec attention le ſuccès que Dieu leur a donné, (ces paroles ſont remarquables dans un payen) & n'ignorer aucune des circonſtances qui ont donné le branle & le mouvement aux entrepriſes dont il s'agit.

Lib. 11. antiquit. Rom.

Un homme d'eſprit & de ſens, dit-il ailleurs, ſe contente-t-il de ſavoir que dans la guerre contre les Perſes, les Athéniens & les Lacédémoniens remportérent contre eux trois victoires, deux ſur mer, & l'autre ſur terre; & qu'avec une armée de cent dix mille ſoldats au plus, ils battirent celle du Roi des Perſes, compoſée de plus de trois cens mille hommes? Ne ſouhaite-t-il pas, outre

:ela, d'être inſtruit des endroits où :es batailles ſe donnérent ; des cauſes qui firent pancher la victoire du côté du petit nombre, & qui donnérent lieu à un événement ſi ſurprenant ; du nom & du caractére des Généraux qui ſe ſignalérent de part & d'autre ; en un mot de toutes les circonſtances mémorables & de toutes les ſuites d'une action ſi importante ? Car, ajoute-t-il, c'eſt un grand plaiſir pour un homme ſenſé & judicieux, qui lit une hiſtoire écrite de cette ſorte, d'être conduit comme par la main au début & au terme de chaque action, & au lieu de ſimple lecteur qu'il ſeroit, de devenir comme le témoin & le ſpectateur de tout ce qui lui eſt raconté.

M. Boſſuet, Evêque de Meaux, remarque de même dans ſon diſcours ſur l'Hiſtoire univerſelle, qu'il ne faut pas conſidérer ſeulement l'élévation & la chute des Empires, mais qu'il faut encore plus s'arréter ſur les cauſes de leurs progrès, & ſur celles de leur décadence. » Car, dit-il, ce » même Dieu qui a fait l'enchaîne- » ment de l'univers, & qui, tout- » puiſſant par lui-même, a voulu, *Ch.* 1.

» pour établir l'ordre, que les parties
» d'un ſi grand tout dépendiſſent les
» unes des autres : ce même Dieu a
» voulu auſſi que le cours des choſes
» humaines eût ſa ſuite & ſes propor-
» tions. Je veux dire que les hom-
» mes & les nations ont eu des qua-
» lités proportionnées à l'élévation à
» laquelle ils étoient deſtinés ; &, qu'à
» la réſerve de certains coups extraor-
» dinaires où Dieu vouloit que ſa main
» parût toute ſeule, il n'eſt point ar-
» rivé de grands changemens qui
» n'aient eu leurs cauſes dans les ſié-
» cles précédens. Et comme dans tou-
» tes les affaires il y a ce qui les pré-
» pare, ce qui détermine à les entre-
» prendre, & ce qui les fait réuſſir :
» la vraie-ſcience de l'Hiſtoire eſt de
» remarquer dans chaque tems ces ſe-
» crettes diſpoſitions qui ont préparé
» les grands changemens, & les con-
» jonctures importantes qui les ont
» fait arriver. En effet, il ne ſuffi
» pas de regarder ſeulement devan
» ſes yeux, c'eſt-à-dire, de conſidé
» rer ces grands événemens qui déci
» dent tout-à-coup de la fortune de
» Empires. Qui veut entendre à fond
» les choſes humaines, doit les re

» prendre de plus haut ; & il lui
» faut obſerver les inclinations & les
» mœurs, ou, pour dire tout en un
» mot, le caractére, tant des peuples
» dominans en général, que des Prin-
» ces en particulier, & enfin de tous
» les hommes extraordinaires, qui par
» l'importance du perſonnage qu'ils
» ont eu à faire dans le monde, ont
» contribué en bien ou en mal aux
» changemens des Etats & à la fortune
» publique.

Cette derniére réflexion nous conduit naturellement à ce que j'ai dit qu'il faloit en cinquiéme lieu remarquer dans l'étude de l'Hiſtoire.

§. V.

Etudier le caractére des peuples & des grands hommes dont parle l'Hiſtoire.

POUR ce qui regarde le caractére des peuples, je ne puis rien faire de mieux que de renvoier le lecteur aux remarques que M. Boſſuet a faites ſur ce ſujet dans la ſeconde partie de ſon diſcours ſur l'Hiſtoire univerſelle. Cet ouvrage eſt l'un des plus admirables qui aient paru de notre tems,

je ne dis pas seulement par la beauté & par la sublimité du stile, mais encore plus par la grandeur des choses mêmes, par la solidité des réflexions, par la profonde connoissance du cœur humain, & par cette vaste étendue qui embrasse tous les siécles & tous les Empires. On y voit avec un plaisir infini passer comme en revûe tous les peuples & toutes les nations du monde avec leurs bonnes & mauvaises qualités; avec leurs mœurs, leurs coutumes, leurs inclinations différentes: Egyptiens, Assyriens, Perses, Médes, Grecs, Romains. On y voit tous les Roiaumes du monde sortir comme de terre, s'élever peu à peu par des accroissemens insensibles, étendre ensuite de tous côtés leurs conquêtes, parvenir par différens moiens au faîte de la grandeur humaine, & par des révolutions subites tomber tout d'un coup de cette élévation, & aller, pour ainsi dire, se perdre & s'abymer dans le même néant d'où ils étoient sortis. Mais, ce qui est bien plus digne d'attention, on y voit dans les mœurs mêmes des peuples, dans leurs caractéres, dans leurs vertus & dans leurs vices, la

auſe de leur aggrandiſſement & de eur chute : on y apprend, non ſeu- ement à déméler ces reſſorts ſecrets & achés de la politique humaine, qui onnent le mouvement à toutes les ctions & à toutes les entrepriſes ; ais à y reconnoitre par tout un Etre ouverain, qui veille & préſide à tout, ui régle & conduit tous les événe- ens, qui diſpoſe & décide en maître u ſort de tous les Roiaumes & de ous les Empires du monde. Je ne puis onc trop exhorter ceux qui ſont char- és de l'éducation de la Jeuneſſe, à li- e & à étudier avec attention cet ex- ellent livre, ſi capable de former n même tems & l'eſprit & le cœur ; , après l'avoir bien étudié eux-mê- es, à tâcher d'en inſpirer le goût à urs éleves.

Ce que j'ai dit des peuples, on oit l'entendre auſſi des grands hom- es, des perſonnages célébres, qui ſont diſtingués en bien ou en mal ans chaque nation ; dont il faut s'ap- liquer avec ſoin à étudier le génie, naturel, les vertus, les défauts, s qualités particuliéres & perſon- elles, en un mot un certain fond 'eſprit & de conduite qui domine en

eux, & qui les caractériſe : car c'eſt là proprement les connoître. Autrement on n'en voit que la ſurface & le dehors ; & ce n'eſt pas par l'habillement, ni même par le viſage ſeul, qu'on diſcerne les hommes, & qu'on en peut juger.

Il ne faut pas croire non plus que ce ſoit principalement par les actions d'éclat qu'on les puiſſe connoître. Quand ils ſe donnent en ſpectacle au public, ils peuvent ſe contrefaire & ſe contraindre, en prenant pour un tems le viſage & le maſque qui convient au perſonnage qu'ils ont à ſoutenir. C'eſt dans le particulier, dans l'intérieur, dans le cabinet, dans le domeſtique, qu'ils ſe montrent tels qu'ils ſont, ſans déguiſement & ſans apprêt. C'eſt là qu'ils agiſſent & qu'ils parlent d'après nature. Auſſi c'eſt ſur tout par ces endroits qu'il faut étudier les grands hommes, pour en porter un jugement certain, & c'eſt l'avantage ineſtimable qu'on trouve dans Plutarque, & par où l'on peut dire qu'il l'emporte infiniment ſur tous les autres Hiſtoriens. Dans les vies qu'il nous a laiſſées des grands hommes célébres parmi les Grecs & les Ro

nains, il descend dans un détail qui ait un plaisir infini. Il ne se contente as de montrer le capitaine, le conuérant, le politique, le magistrat, orateur : il ouvre à ses lecteurs l'intéieur de la maison, ou plutôt le fond u cœur de ceux dont il parle, & il eur y fait voir le pere, le mari, le naître, l'ami. On croit vivre & s'enretenir avec eux, être de leurs parties & de leurs promenades, assister à leurs epas & à leurs conversations. [a] Cicéon dit quelque part qu'en marchant lans Athénes & dans les lieux cironvoisins, on ne pouvoit faire un as sans rencontrer quelque ancien nonument d'Histoire, qui rappelloit lans l'esprit le souvenir des grands ommes qui y avoient autrefois vécu, & qui les rendoit en quelque sorte présens. Ici c'étoit un jardin, où 'on s'imaginoit voir encore les traces

[a] Quacumque ingredimur, in aliquam historiam vestigium ponimus. Usu autem evenit, ut acriùs aliquanto & attentiùs de claris viris, locorum admonitu, cogitemus . . . . . velut ego nunc moveor. Venit enim mihi Platonis in mentem, quem accepimus primùm hîc (in Academia) disputare solitum : cujus etiam illi hortuli propinqui non memoriam solùm mihi afferunt, sed ipsum videntur in conspectu meo hîc ponere, &c. *Lib.* 5. *de finib. n.* 4. *&c.*

de Platon qui s'y promenoit en traitant des plus graves matiéres de Philoſophie : là c'étoit le lieu des Aſſemblées publiques où Eſchine & Démoſthéne ſembloient encore plaider l'un contre l'autre. On croioit, en parcourant les bords de la mer, y entendre la voix de l'Orateur Grec qui apprenoit à vaincre le bruit tumultueux des Aſſemblées en ſurmontant celui des flots. Il me ſemble que la lecture des vies de Plutarque produit un effet à peu près ſemblable, en nous rendant comme préſens les grands hommes dont il parle, & en nous donnant de leurs mœurs & de leurs maniéres une idée auſſi vive & auſſi animée que ſi nous avions vécu & converſé avec eux. On connoit plus parfaitement le fond du génie, de l'eſprit, du caractére d'Alexandre par la vie aſſez courte & aſſez abrégée qu'en a fait Plutarque, que par l'hiſtoire fort détaillée & fort circonſtanciée qu'en ont écrit Quinte Curce & Arrien.

Cette connoiſſance exacte du caractére des grands hommes fait une partie eſſentielle de l'Hiſtoire : & c'eſt pour cela qu'ordinairement les bons

Hiſtorien

Hiſtoriens ont ſoin de donner un précis & une idée générale des bonnes & des mauvaiſes qualités de ceux qui ont eu le plus de part aux événemens dont ils entreprennent de faire le récit. Tels ſont dans Salluſte les portraits de Catilina, de Marius, de Sylla : tels dans Tite-Live, ceux de Furius Camillus, d'Annibal, & de tant d'autres.

C'eſt en étudiant avec attention les qualités dominantes & des peuples en général, & des grands Capitaines en particulier, qu'on ſe met en état de bien juger de leurs deſſeins, de leurs actions, de leurs entrepriſes, & qu'on peut même prévoir quelle en ſera la ſuite. Philopémen, ce Capitaine ſi ſenſé, voiant d'un côté la molleſſe & la nonchalance d'Antiochus, qui s'amuſoit à des feſtins & à des noces, & de l'autre l'attention & l'activité infatigable des Romains, n'eut pas de peine à deviner de quel côté tourneroit la victoire. Polybe, en pluſieurs endroits de ſon hiſtoire, a ſoin par de ſages réflexions de rendre ſon lecteur attentif aux qualités perſonnelles des grands hommes dont il parle, & de faire remarquer que les conquêtes des Romains étoient l'effet d'un plan con-

certé de loin, & conduit à ſon exécution par des voies, dont l'habileté des Capitaines rendoit le ſuccès preſque immanquable. C'eſt par cette étude profonde du génie & du caractére des hommes; c'eſt en examinant à fond la nature & la conſtitution des différentes ſortes de gouvernemens, & des cauſes naturelles qui par la ſuite des tems en changent la forme; enfin, c'eſt en faiſant de ſérieuſes réflexions ſur la diſpoſition préſente des affaires & des eſprits, que ce même Hiſtorien, dans le ſixiéme livre de ſes hiſtoires, pouſſe la ſagacité de la conjecture & la prévoiance de l'avenir juſqu'à déclarer nettement que tôt ou tard l'état de Rome retombera dans la monarchie. Lorſque je parlerai de l'Hiſtoire Romaine, je donnerai un extrait & un précis de cet endroit de Polybe, l'un des plus curieux & des plus remarquables que nous fourniſſe l'antiquité.

§. VI.

Observer dans l'Hiſtoire ce qui regarde les mœurs & la conduite de la vie.

Les obſervations dont j'ai parlé juſqu'ici ne ſont pas les ſeules, ni les plus eſſentielles : celles qui regardent le réglement des mœurs, ſont encore plus importantes. » Ce qu'il y a, dit Tite-Live dans la belle préface de ſon ouvrage, » ce qu'il y a de plus » avantageux dans la connoiſſance de » l'Hiſtoire, c'eſt que l'on y peut en- » viſager des exemples de toute eſ- » péce placés dans un grand jour. » Vous y trouvez des modéles à ſui- » vre, tant pour votre conduite parti- » culiére, que pour l'adminiſtration » des affaires publiques : vous y trou- » vez auſſi des actions vicieuſes dans » le projet, funeſtes pour le ſuccès, » qui avertiſſent d'éviter d'en faire de » ſemblables. « *Hoc illud eſt præcipuè in cognitione rerum ſalubre ac frugiferum, omnis te exempli documenta in illuſtri poſita monumento intueri : inde tibi tuæque reipublicæ, quod imitere, capias ; inde fœdum inceptu, fœdum exitu, quod vites.*

Senec. Epiſt. 410. Il en eſt à peu près de l'étude de l'Hiſtoire, comme des voiages. S'ils ſe bornent à parcourir beaucoup de pays, à voir beaucoup de villes, à examiner la beauté & la magnificence des édifices & des monumens publics, ſeront-ils d'un grand uſage? rendront-ils quelqu'un plus ſage, plus réglé, plus tempérant, lui ôteront-ils ſes préjugés & ſes erreurs? Ils l'amuſeront pour un tems comme un enfant par la nouveauté & la variété des objets, qui lui cauſeront une ſtupide admiration. En uſer ainſi, ce n'eſt pas voiager, mais s'égarer, & perdre ſon tems & ſa peine : *Non eſt hoc peregrinari, ſed errare.* Il eſt dit d'Ulyſſe qu'il parcourut beaucoup de villes; mais ce n'eſt qu'après qu'on a remarqué qu'il s'appliquoit à étudier les mœurs & le génie des peuples.

Horat. in Arte poet. Qui mores hominum multorum vidit, & urbes.

Les Anciens entreprenoient de longs & fréquens voiages, mais c'étoit pour s'inſtruire, pour voir des hommes, pour profiter de leurs lumiéres.

Tel eſt l'uſage que nous devons

faire de l'Hiſtoire. Nous avons beſoin d'inſtructions & de modéles pour embraſſer la vertu malgré tous les périls & tous les obſtacles dont elle eſt environnée : l'Hiſtoire nous en fournit de toutes ſortes. C'eſt là qu'on puiſe des ſentimens de probité & d'honneur : *Hinc mihi ille juſtitiæ hauſtus bibat.* Il faut étudier avec ſoin les actions & les paroles des grands hommes de l'antiquité, & s'en occuper ſérieuſement. *Quintil. lib. 12. cap. 2.*

Cicéron voulant porter ſon frere Quintus à la douceur & à la modération, le fait ſouvenir de ce qu'il avoit lu dans Xénophon ſur Cyrus & ſur Agéſilas. Il nous marque que c'étoit là l'uſage que lui-même faiſoit des lectures de ſa jeuneſſe, & qu'il avoit appris dans l'Hiſtoire à tout ſouffrir, à tout mépriſer pour ſa patrie. » Combien, dit-il, les Ecrivains Grecs » & latins nous ont-ils laiſſé de modéles de vertus, qu'ils ne nous propoſent pas pour les regarder ſeulement, mais pour les imiter ? Et » c'eſt en les étudiant ſans ceſſe, & en » tâchant de les copier dans le maniement des affaires publiques, que » je me ſuis formé l'eſprit & le cœur *Epiſt. 2. ad Quint.* *Pro Arch. poet. n. 14.*

» par l'idée des grands hommes dont
» ces Ecrivains nous ont tracé de fi
» admirables portraits. *Quàm multas nobis imagines, non ſolùm ad intuendum, verùm etiam ad imitandum, fortiſſimorum virorum expreſſas ſcriptores & græci & latini reliquerunt? quas ego mihi ſemper in adminiſtranda rep. proponens, animum & mentem meam ipſa cogitatione hominum excellentium conformabam.*

Il faut donc, en apprenant l'Hiſtoire aux jeunes gens, être fort attentif à leur en faire tirer un des principaux fruits, qui eſt le réglement des mœurs : y méler pour cela de tems en tems de courtes réflexions : leur demander à eux-mêmes le jugement qu'ils forment des actions qui y ſont rapportées : les accoutumer ſur-tout à ne ſe point laiſſer éblouir par un vain éclat extérieur, mais à juger de tout ſelon les principes de l'équité, de la vérité & de la juſtice : leur faire admirer la modeſtie, la frugalité, la généroſité, le déſintéreſſement, l'amour du bien public, qui régnoient dans les bons tems des Républiques grecques, & de celle de Rome. Quand de jeunes gens ſont ainſi formés de bonne heure, & qu'ils

ſont accoutumés dès le plus bas âge par l'étude de l'Hiſtoire à admirer les exemples de vertu, & à déteſter les vices, on peut eſpérer que ces premiéres ſemences, aidées d'un ſecours ſupérieur, ſans lequel elles avorteroient bientôt, porteront leur fruit dans le tems : & qu'il leur arrivera quelque choſe de pareil à ce qu'on raporte d'un diſciple de Platon, que ce ſage philoſophe avoit élevé avec grand ſoin dans ſa maiſon. Quand il fut retourné dans celle de ſes parens, étonné de la maniére violente & emportée dont ſon pere parloit : » Jamais, dit-» il, je n'ai rien vû de tel chez Pla-» ton. » *Apud Platonem educatus puer, cùm ad parentes relatus vociferantem videret patrem : Nunquam, inquit, hoc apud Platonem vidi.* Senec. de Ira, lib. 2. cap. 22.

§. VII.

Remarquer avec ſoin tout ce qui a raport à la religion.

Il reste une derniére obſervation à faire en étudiant l'Hiſtoire, qui conſiſte à remarquer ſoigneuſement tout ce qui regarde la religion, & les

grandes vérités qui en ſont une dépendance néceſſaire. Car à travers ce cahos confus d'opinions ridicules, de cérémonies abſurdes, de ſacrifices impies, de principes déteſtables, que l'idolâtrie, fille & mere de l'ignorance & de la corruption du cœur, a enfantés à la honte de l'eſprit humain & de la raiſon, on ne laiſſe pas d'entrevoir des traces précieuſes de preſque toutes les vérités fondamentales de notre ſainte religion. On y reconnoit ſur-tout l'exiſtence d'un Etre ſouverainement puiſſant, ſouverainement juſte, maître abſolu des Rois & des Roiaumes, dont la Providence régle tous les événemens de cette vie, dont la juſtice prépare pour l'autre des récompenſes & des châtimens aux bons & aux méchans, enfin dont la lumiére pénétre dans les replis les plus cachés des conſciences, & y porte malgré nous le trouble & la confuſion. Comme j'ai déja traité cette matiére avec quelque étendue dans le diſcours préliminaire qui eſt à la tête du premier volume, je ne croi pas devoir ici m'y arréter plus lontems.

Pag. LV. *&c.*

Voila, ce me ſemble, les principa-

les obſervations auſquelles on doit rendre attentifs les jeunes gens qui étudient l'Hiſtoire, en ſe proportionnant néanmoins toujours à leur âge & à leur portée, & en ne leur propoſant jamais des réflexions qui ſoient au deſſus de leurs forces. Il s'agit maintenant de faire l'application de ces principes généraux à des exemples particuliers : & c'eſt ce que je vais eſſaier de faire de la maniére la plus nette & la plus intelligible qu'il me ſera poſſible.

CHAPITRE SECOND.

Application des régles précédentes à quelques faits d'hiſtoire particuliers.

POUR faire l'application des principes que j'ai poſés juſqu'ici, je choiſirai, d'abord dans l'Hiſtoire des Perſes & des Grecs, & enſuite dans celle des Romains, quelques morceaux & quelques faits particuliers, auſquels je joindrai quelques réflexions.

ARTICLE PREMIER.

De l'Hiſtoire des Perſes & des Grecs.

PREMIER MORCEAU tiré de l'Hiſtoire des Perſes.

CYRUS.

Je diviſe en trois parties ce que j'ai à dire ſur Cyrus : ſon éducation ; ſes premiéres campagnes ; la priſe de Babylone par ce Prince, & ſes derniéres conquêtes. Je ne raporterai que les circonſtances les plus importantes de ces événemens, & celles qui me paroitront les plus propres à l'inſtruction de la jeuneſſe. Je les tirerai de Xénophon, que je prends ici pour mon guide, comme l'auteur le plus digne de foi ſur cette matiére.

1. *Education de Cyrus.*

Cyrop. lib. 1. Cyrus étoit fils de Cambyſe roi de Perſe, & de Mandane fille d'Aſtyage roi des Médes. [a] Il étoit bien fait de corps, & encore plus eſtimable par les qualités de l'eſprit : plein de douceur & d'humanité, de deſir d'appren-

a Εἶδος μὲν κάλλιστος, ψυχὴν δὲ φιλανθρωπότατος, καὶ φιλομαθέστατος, καὶ φιλοτιμότατος.

dre, d'ardeur pour la gloire. Il ne fut jamais effraié d'aucun péril, ni rebuté d'aucun travail, quand il s'agiſſoit d'acquérir de l'honneur. Il fut élevé ſelon la coutume des Perſes, qui pour lors étoit excellente.

Le bien public, l'utilité commune, étoit le principe & le but de toutes leurs loix. L'éducation des enfans étoit regardée comme le devoir le plus important & la partie la plus eſſentielle du gouvernement. On ne s'en repoſoit pas ſur l'attention des peres & des meres, qu'une aveugle & molle tendreſſe rend ſouvent incapables de ce ſoin : l'Etat s'en chargeoit. Ils étoient élevés en commun d'une maniére uniforme. Tout y étoit réglé : le lieu & la durée des exercices, le tems des repas, la qualité du boire & du manger, le nombre des maîtres, les différentes ſortes de châtimens. Toute leur nourriture, auſſi-bien pour les enfans que pour les jeunes gens, étoit du pain, du creſſon, & de l'eau : car on vouloit de bonne heure les accoutumer à la tempérance & à la ſobriété ; & d'ailleurs cette ſorte de nourriture ſimple & frugale, ſans aucun mélange de ſauces ni de

ragoûts, leur fortifioit le corps, & leur préparoit un fond de ſanté capable de ſoutenir les plus dures fatigues de la guerre juſques dans l'âge le plus avancé, comme on le remarque de Cyrus, [a] qui dans la vieilleſſe ſe trouva auſſi fort & auſſi robuſte qu'il l'avoit été dans ſes premiéres années. Ils alloient aux écoles pour y apprendre la juſtice, comme ailleurs on y va pour y apprendre les lettres : & le crime qu'on y puniſſoit le plus ſévérement étoit l'ingratitude.

La vûe des Perſes dans tous ces ſages établiſſemens, étoit d'aller au-devant du mal, perſuadés qu'il vaut bien mieux s'appliquer à prévenir les fautes qu'à les punir : & au lieu que dans les autres Etats on ſe contente d'établir des punitions contre les méchans, ils tâchoient de faire en ſorte que parmi eux il n'y eût point de méchans.

On étoit dans la claſſe des enfans juſqu'à 16 ou 17 ans : après cela on entroit dans celle des jeunes gens. C'eſt alors qu'on les tenoit de plus court, parce que cet âge en a plus de

a Cyrus non fuit imbecillior in ſenectute, quàm in juventute. *Cic. de Senect. n.* 30.

besoin. Ils étoient dix années dans cette classe. Pendant ce tems ils passoient toutes les nuits dans les corps de garde, tant pour la sûreté de la ville, que pour les accoutumer à la fatigue. Pendant le jour ils venoient recevoir les ordres de leurs gouverneurs, accompagnoient le Roi lorsqu'il alloit à la chasse, ou se perfectionnoient dans les exercices.

La troisiéme classe étoit composée des hommes faits ; & ils y demeuroient vingt-cinq ans. C'est de là qu'on tiroit tous les Officiers qui devoient commander dans les troupes, & remplir les différens postes de l'Etat, les charges, les dignités. Enfin ils passoient dans la derniére classe, où l'on choisissoit les plus sages & les plus expérimentés pour former le Conseil public.

Par là tous les citoiens pouvoient aspirer aux premiéres charges de l'Etat : mais aucun n'y pouvoit arriver qu'après avoir passé par ces différentes classes, & s'en être rendu capable par tous ces exercices.

Cyrus fut élevé de la sorte jusqu'à l'âge de douze ans, & surpassa toujours ses égaux, soit par la facilité à ap-

prendre, soit par le courage, ou par l'adresse à exécuter tout ce qu'il entreprenoit. Alors sa mere Mandane le mena en Médie chez Astyage son grand-pere, à qui tout le bien qu'il entendoit dire de ce jeune Prince avoit donné une grande envie de le voir. Il trouva dans cette Cour des mœurs bien différentes de celles de son pays. Le faste, le luxe, la magnificence y régnoient par-tout. Il n'en fut point ébloui, & sans rien critiquer ni condanner, il sut se maintenir dans les principes qu'il avoit reçus dès son enfance. Il charmoit son grand-pere par des saillies pleines d'esprit & de vivacité, & gagnoit tous les cœurs par ses maniéres nobles & engageantes. J'en raporterai un seul trait qui pourra faire juger du reste.

Astyage, voulant faire perdre à son petit-fils l'envie de retourner en son pays, fit préparer un repas somptueux, dans lequel tout fut prodigué, soit pour la quantité, soit pour la qualité & la délicatesse des mets. Cyrus regardoit avec des yeux assez indifférens tout ce fastueux appareil. Et comme Astyage en paroissoit surpris : Les Perses, dit-il, au

lieu de tant de détours & de circuits pour appaiſer la faim, prennent un chemin bien plus court pour arriver au même but : un peu de pain & de creſſon les y conduiſent. Son grand-pere lui aiant permis de diſpoſer à ſon gré de tous les mets qu'on avoit ſervis, il les diſtribua ſur le champ aux Officiers du Roi qui ſe trouvérent préſens : à l'un, parce qu'il lui apprenoit à monter à cheval ; à l'autre, parce qu'il ſervoit bien Aſtyage ; à un autre, parce qu'il prenoit grand ſoin de ſa mere. Sacas, Echanſon d'Aſtyage, fut le ſeul à qui il ne donna rien. Cet Officier, outre ſa charge d'échanſon, avoit celle d'introduire chez le Roi ceux qui devoient être admis à ſon audience : & comme il ne lui étoit pas poſſible d'accorder cette faveur à Cyrus auſſi ſouvent qu'il la demandoit, il eut le malheur de déplaire à ce jeune Prince, qui lui en marqua dans cette occaſion ſon reſſentiment. Aſtyage témoignant quelque peine qu'on eût fait cet affront à un Officier pour qui il avoit une conſidération particuliére, & qui la méritoit par l'adreſſe merveilleuſe avec laquelle il lui ſervoit à boire : Ne

faut-il que cela, mon papa, reprit Cyrus, pour mériter vos bonnes graces ? je les aurai bientôt gagnées : car je me fais fort de vous ſervir mieux que lui. Auſſitôt on équipe le petit Cyrus en échanſon. Il s'avance gravement d'un air ſérieux, la ſerviette ſur l'épaule, & tenant la coupe délicatement de trois doits. Il la préſenta au Roi avec une dextérité & une grace qui charmérent Aſtyage & Mandane. Quand cela fut fait, il ſe jetta au cou de ſon grand-pere, & en le baiſant il s'écria plein de joie : [a] O Sacas, pauvre Sacas, te voila perdu : j'aurai ta charge. Aſtyage lui témoigna beaucoup d'amitié. Je ſuis très-content, mon fils, lui dit-il : on ne peut pas mieux ſervir. Vous avez cependant oublié une cérémonie qui eſt eſſentielle : c'eſt de faire l'eſſai. En effet l'échanſon avoit coutume de verſer de la liqueur dans ſa main gauche, & d'en gouter avant que de préſenter la coupe au Prince. Ce n'eſt point du tout par oubli, reprit Cyrus, que j'en ai uſé ainſi. Et pourquoi donc, dit Aſtyage ? C'eſt que j'ai appréhendé que cette liqueur ne fût du poiſon. Du poi-

[a] Ω Σάκα, ἀπόλωλας· ἐκβαλλῶ σε τῆς τιμῆς.

ſon ? & comment cela ? Oui, mon papa. Car il n'y a pas lontems que dans un repas que vous donniez aux grands Seigneurs de votre Cour, je m'aperçus qu'après qu'on eut un peu bu de cette liqueur, la tête tourna à tous les convives. On crioit, on chantoit, on parloit à tort & à travers. Vous paroiſſiez avoir oublié, vous que vous étiez roi, & eux qu'ils étoient vos ſujets. Enfin quand vous vouliez vous mettre à danſer, vous ne pouviez pas vous ſoutenir. Comment, reprit Aſtyage, n'arrive-t-il pas la même choſe à votre pere ? Jamais, répondit Cyrus. Et quoi donc ? Quand il a bu, il ceſſe d'avoir ſoif ; & voila tout ce qui lui en arrive.

Sa mere Mandane étant ſur le point de retourner en Perſe, il ſe rendit avec joie aux inſtances réitérées que lui fit ſon grand-pere de reſter en Médie ; afin, diſoit-il, que ne ſachant pas encore bien monter à cheval, il eût le tems de ſe perfectionner dans cet exercice, inconnu en Perſe, où la ſéchereſſe & la ſituation du pays coupé par des montagnes, ne permettoient pas de nourrir des chevaux.

Pendant cet intervalle de tems qu'i
paſſa à la Cour, il s'y fit infinimen
eſtimer & aimer. Il étoit doux, affa
ble, officieux, bienfaiſant, libéral. S
les jeunes Seigneurs avoient quelqu
grace à demander au Prince, c'étoit lu
qui la ſollicitoit pour eux. Quand il
avoit contre eux quelque ſujet d
plainte, il ſe rendoit leur médiateu
auprès du Roi. Leurs affaires deve
noient les ſiennes, & il s'y prenoit tou
jours ſi bien, qu'il obtenoit tout ce qu'i
vouloit.

Cambyſe aiant rappellé Cyrus pou
lui faire achever ſon tems dans le
exercices des Perſes, il partit ſur le
champ, pour ne donner par ſon retar
dement aucun lieu de plainte contr
lui ni à ſon pere, ni à ſa patrie. Ce
fut alors qu'on connut combien il étoi
tendrement aimé. A ſon départ tou
le monde l'accompagna, ceux de ſon
âge, les jeunes gens, les vieillards
Aſtyage même le conduiſit à cheval
aſſez loin; & quand il fallut ſe ſéparer
il n'y eut perſonne qui ne verſât des
larmes.

Ainſi Cyrus repaſſa en Perſe, où
il demeura encore un an au nombre
des enfans. Ses compagnons, après le

éjour qu'il avoit fait dans une Cour auſſi voluptueuſe & remplie de faſte qu'étoit celle des Médes, s'attendoient à voir un grand changement dans ſes mœurs. Mais quand ils virent qu'il ſe contentoit de leur table ordinaire, & que s'il ſe rencontroit dans quelque feſtin, il étoit plus ſobre & plus retenu que les autres, ils le regardérent avec une nouvelle admiration.

Il paſſa de cette premiére claſſe dans la ſeconde, qui eſt celle des jeunes gens; où il fit voir qu'il n'avoit point ſon pareil en adreſſe, en patience, en obéiſſance.

REFLEXIONS.

Je n'entreprends point d'en faire ſur le récit qui précéde : elles ſe préſentent d'elles-mêmes en foule au lecteur, & ne peuvent échaper aux yeux même les moins perçans. On y voit combien une éducation mâle, robuſte, vigoureuſe, eſt propre en même tems à fortifier le corps, & à perfectionner l'eſprit; & que ce n'eſt point par des airs de grandeur, mais par des maniéres douces & honnêtes, que les jeunes gens de qualité peu-

vent ſe rendre eſtimables & aimables. Je me contente de faire remarquer l'habileté de l'Hiſtorien dans l'excellente leçon qu'il donne ſur la ſobriété. Il pouvoit la faire d'une maniére grave & ſérieuſe, & prendre le ton de philoſophe : car Xénophon, tout guerrier qu'il étoit, n'étoit pas moins philoſophe que Socrate ſon maître. Au lieu de cela il la met dans la bouche d'un enfant, & la déguiſe ſous le voile d'une petite hiſtoire, racontée dans l'original avec tout l'eſprit & toute la gentilleſſe poſſible. Je ne doute point qu'elle ne ſoit entiérement de ſon invention, & c'eſt en ce ſens que je croi qu'il faut entendre ce que dit Cicéron de cet admirable ouvrage, que l'Auteur n'a point prétendu y ſuivre les loix rigoureuſes de la vérité & de l'Hiſtoire, mais qu'il a voulu donner aux Princes dans la perſonne de Cyrus un modéle parfait de la maniére dont ils doivent gouverner les peuples. *Cyrus ille à Xenophonte non ad fidem hiſtoriæ ſcriptus, ſed ad effigiem juſti imperii.* C'eſt-à-dire qu'il a ajouté au fond de l'hiſtoire, très véritable en ſoi-même, comme j'aurai bientôt lieu de le faire remarquer,

Qu. Frat. lib. 1. Ep. 1.

uelques circonſtances particuliéres, our en relever la beauté, & pour ſerir à l'inſtruction des hommes. Telle ſt, à ce que je penſe, l'hiſtoire du petit Cyrus devenu Echanſon : infiniment lus propre à montrer combien l'excès u vin deshonore les Princes, que ous les préceptes des Philoſophes.

.. *Premiéres campagnes & conquêtes de Cyrus.*

Aſtyage roi des Médes étant mort, Cyaxare ſon fils, frere de la mere de Cyrus, lui ſuccéda. A peine fut-il nonté ſur le trône, qu'il eut une ude guerre à ſoutenir. Il apprit que e Roi des Aſſyriens armoit puiſſamnent contre lui, & qu'il avoit déja ngagé dans ſa querelle pluſieurs Princes, entre autres Créſus Roi de Lydie. Auſſitôt il dépécha vers Cambyſe pour lui demander du ſecours, & chargea ſes Députés de faire en ſorte que Cyrus eût le commandement de l'armée qu'on lui enverroit. Ils n'eurent pas de peine à l'obtenir. Ce jeune Prince étoit alors dans l'ordre des hommes faits, après avoir paſſé dix années dans la ſeconde claſſe. *Cyrop. lib. 1. &c.*

La joie fut univerſelle quand on ſut qu
Cyrus marcheroit à la tête de l'armé
Elle étoit de trente mille hommes d'i
fanterie ſeulement : car les Perſes n'
voient point encore de cavalerie. Da
ce nombre n'étoient point compr
mille jeunes Officiers, l'élite de la n
tion, tous attachés à Cyrus d'une m
niére particuliére.

Il partit, ſans perdre de tems
mais ce ne fut qu'après avoir inv
qué les dieux. Car ſa grande maxim
& il la tenoit de ſon pere, étoit qu'
ne devoit jamais former aucune e
trepriſe ſoit grande ſoit petite, ſa
conſulter les dieux. Cambyſe lui avo
ſouvent repréſenté que la prudenc
des hommes eſt fort courte, leu
vûes fort bornées, qu'ils ne peuve
pénétrer dans l'avenir, & que ſo
vent ce qu'ils croient devoir tourn
à leur avantage, devient la cauſe
leur ruine : au lieu que les dieux éta
éternels ſavent tout, l'avenir comm
le paſſé, & * inſpirent à ceux qu'i
aiment ce qu'il eſt à propos d'entr
prendre : protection qu'ils ne doive

* *On attribuoit à la divine Providence tout ſuccès, même celui de la chaſſe.* Venatio nobis hæc, amici, *dit Cyrus*, vole te Deo proſpera futura *Cyrop. lib.* 2.

perſonne, & qu'ils n'accordent qu'à eux qui les invoquent & les conſul-ent.

Cambyſe voulut accompagner ſon ls juſques aux frontiéres de la Perſe.)ans le chemin il lui donna d'excel-ntes inſtructions ſur les devoirs d'un énéral d'armée. J'ai déja remarqué lleurs que Cyrus, qui croioit n'i-norer rien de tout ce qui regarde le nétier de la guerre après les longues eçons qu'il en avoit reçues des maî-es les plus habiles qui fuſſent de ſon ems, reconnut pour lors qu'il igno-oit abſolument tout ce qu'il y a de lus eſſentiel dans l'art militaire, mais u'il en fut parfaitement inſtruit dans et entretien familier, qui mérite bien 'être lu avec ſoin & d'être ſérieuſe-nent médité par quiconque eſt deſtiné la profeſſion des armes. Je n'en ra-orterai qu'un ſeul trait, par lequel n pourra juger des autres.

Il s'agiſſoit de ſavoir comment on ouvoit rendre les ſoldats ſoumis & béiſſans. Le moien m'en paroit bien acile & bien ſûr, dit Cyrus : il ne aut que louer & récompenſer ceux ui obéiſſent, punir & noter d'infa-nie ceux qui refuſent de le faire. Cela

eſt bon, reprit Cambyſe, pour ſe faire obéir par force : mais l'important eſt de ſe faire obéir volontairement. Or le moien le plus ſûr d'y réuſſir, c'eſt de bien convaincre ceux à qui l'on commande qu'on ſait mieux ce qui leur eſt utile qu'eux-mêmes : car tous les hommes obéiſſent ſans peine à ceux dont ils ont cette opinion. C'eſt de ce principe que part la ſoumiſſion aveugle des malades pour le médecin, des voiageurs pour un guide, de ceux qui ſont dans un vaiſſeau pour le pilote. Leur obéiſſance n'eſt fondée que ſur la perſuaſion où ils ſont que le médecin, le guide, le pilote ſont plus habiles & plus prudens qu'eux. Mais que faut-il faire, demanda Cyrus à ſon pere, pour paroitre plus habile & plus prudent que les autres ? Il faut, reprit Cambyſe, l'être effectivement : & pour l'être, il faut ſe bien appliquer à ſa profeſſion, en étudier ſérieuſement toutes les régles, conſulter avec ſoin & avec docilité les plus habiles maîtres, ne rien négliger de ce qui peut faire réuſſir nos entrepriſes ; & ſur-tout implorer le ſecours des dieux, qui ſeuls donnent la prudence & le ſuccès.

Quand

Quand Cyrus fut arrivé en Médie près de Cyaxare, la premiére choſe qu'il fit après les complimens ordinaires, fut de s'informer de la qualité & du nombre des troupes de part & d'autre. Il ſe trouva, par le dénombrement qu'on en fit, que l'armée des ennemis montoit à ſoixante mille chevaux, & à deux cens mille hommes de pié; & que par conſéquent il s'en faloit plus des deux tiers que les Médes & les Perſes joints enſemble n'euſſent autant de cavalerie qu'eux, & qu'à peine avoient-ils la moitié d'infanterie. Une ſi grande inégalité jetta Cyaxare dans un grand embarras & une grande crainte. Il n'imaginoit point d'autre expédient que de faire venir de nouvelles troupes de Perſe, en plus grand nombre encore que les premiéres. Mais, outre que le reméde auroit été fort lent, il paroiſſoit impratiquable. Cyrus ſur le champ propoſa un moien plus ſûr & plus court: ce fut de faire changer d'armes aux Perſes; & au lieu que la plupart ne ſe ſervoient preſque que de l'arc & du javelot, & ne combattoient par conſéquent que de loin, genre de combat où le grand nombre l'emporte

facilement ſur le petit, il fut d'avis de les armer de telle ſorte qu'ils puſſent tout d'un coup combattre de près & en venir aux mains avec les ennemis, & rendre ainſi inutile la multitude de leurs troupes. On gouta fort cet avis, & il fut exécuté ſur le champ.

Un jour que Cyrus faiſoit la revûe de ſon armée, il lui vint un courier de la part de Cyaxare l'avertir qu'il lui étoit arrivé des Ambaſſadeurs du Roi des Indes, & qu'il le prioit de le venir trouver promtement. Pour ce ſujet, dit-il, je vous apporte un riche vétement : car il ſouhaite que vous paroiſſiez ſuperbement vétu devant les Indiens, afin de faire honneur à la nation. Cyrus ne perdit point de tems : il partit ſur le champ avec ſes troupes pour aller trouver le Roi, [a] ſans avoir d'autre habit que le ſien, qui étoit fort ſimple à la maniére des Perſes. Et comme Cyaxare en parut d'abord un peu mécontent : Vous aurois-je fait plus d'honneur, reprit Cyrus, ſi je m'étois ha

a Ἐν τῇ Περσικῇ στολῇ ἐδύν τι ὑέρισμένη. *Belle expreſſion!* Perſica veſte indutus, ornatu alieno minimè contaminata.

billé de pourpre, ſi je m'étois chargé de braſſelets & de chaînes d'or, & qu'avec tout cela j'euſſe tardé plus lontems à venir; que je ne vous en fais maintenant par la ſueur de mon viſage & par ma diligence, en montrant à tout le monde avec quelle promtitude on exécute vos ordres?

La grande attention de Cyrus étoit de s'attacher les troupes, de gagner le cœur des Officiers, de ſe faire aimer & eſtimer des ſoldats. Pour cela il les traitoit tous avec bonté & douceur, ſe rendoit populaire & affable, les invitoit ſouvent à manger avec lui, ſur tout ceux qui ſe diſtinguoient parmi leurs égaux. Il ne faiſoit aucun cas de l'argent que pour le donner. Il diſtribuoit avec largeſſe des préſens à chacun ſelon ſon mérite & ſa condition. A l'un c'étoit un bouclier, à l'autre une épée, ou quelque choſe de pareil. C'étoit par cette grandeur d'ame, cette généroſité, & ce panchant à faire du bien qu'il croioit qu'un Général devoit ſe diſtinguer, & non par le luxe de la table, ou par la magnificence des habits & des équipages, & encore moins par la hauteur & la fierté.

Voiant toutes ſes troupes pleines d'ardeur & de bonne volonté, il propoſa à Cyaxare de les mener contre l'ennemi. On ſe mit donc en marche, après avoir offert des ſacrifices aux dieux. Quand les armées furent à la vûe l'une de l'autre, on ſe prépara au combat. Les Aſſyriens s'étoient campés en raſe campagne : Cyrus au contraire s'étoit couvert de quelques villages & de quelques petites collines. On fut de part & d'autre quelques jours à ſe regarder. Enfin, les Aſſyriens étant ſortis les premiers de leur camp en fort grand nombre, Cyrus fit avancer ſes troupes. Avant qu'elles fuſſent à la portée du trait, il donna le mot du guet, qui fut, *Jupiter ſecourable & conducteur.* Il fit entonner l'hymne ordinaire en l'honneur de Caſtor & de Pollux, & les ſoldats pleins d'une religieuſe ardeur (θεοσεβῶς) y répondirent à haute voix. [a] Car n'étoit dans toute l'armée de Cyrus qu'allégreſſe, qu'émulation, que courage, qu'exhortations mutuelles, que prudence, qu'obéiſſance, ce qui jette

[a] Ἦν δὲ μιᾷ ὀργῇ τὸ στράτευμα τῷ Κύρῳ προθυμίας, φιλοτιμίας, ῥώμης, θάρσους, παρακελευσμοῦ, σωφροσύνης, πειθοῦς. . . ἐν τῷ τοιούτῳ δὴ οἱ δεισιδαίμονες ἤστην ἀνθρώπους φιλοῦντας.

une étrange fraieur dans le cœur des ennemis. Car, dit ici l'Hiſtorien, on a remarqué qu'en ces occaſions ceux qui craignent plus les dieux, ont le moins de peur des hommes. Du côté des Aſſyriens les archers, les frondeurs, & ceux qui lançoient des javelots, firent leurs décharges avant que l'ennemi fût à portée. Mais les Perſes, animés par la préſence & l'exemple de Cyrus, en vinrent tout d'un coup aux mains, & enfoncérent les premiers bataillons. Les Aſſyriens ne purent ſoutenir un choc ſi rude, & prirent tous la fuite. La cavalerie des Médes s'ébranla en même tems pour attaquer celle des ennemis, qui fut auſſi bientôt miſe en déroute. Ils furent vivement pourſuivis juſques dans leur camp. Il s'en fit un effroiable carnage, & le Roi des Aſſyriens y perdit la vie. Cyrus ne ſe crut pas en état de les forcer dans leurs retranchemens, & il fit ſonner la retraite.

Cependant les Aſſyriens après la mort de leur Roi, & la perte des plus braves gens de l'armée, étoient dans une étrange conſternation. Créſus, & tous les autres alliés, perdirent auſſi

toute eſpérance. Ainſi ils ne penſérent plus qu'à ſe ſauver à la faveur de la nuit.

Cyrus l'avoit bien prévû, & il ſe préparoit à les pourſuivre vivement. Mais il avoit beſoin pour cela de cavalerie, &, comme on l'a déja remarqué, les Perſes n'en avoient point. Il alla donc trouver Cyaxare, & lui propoſa ſon deſſein. Cyaxare l'improuva fort, & lui repréſenta le danger qu'il y avoit de pouſſer à bout des ennemis ſi puiſſans, à qui l'on inſpireroit peut-être du courage en les réduiſant au déſeſpoir : qu'il étoit de la ſageſſe d'uſer modérément de la fortune, & de ne pas perdre le fruit de la victoire par trop de vivacité : que d'ailleurs il ne vouloit pas contraindre les Médes, ni les empêcher de prendre un repos qu'ils avoient ſi juſtement mérité. Cyrus ſe réduiſit à lui demander la permiſſion d'emmener ceux qui voudroient bien le ſuivre, à quoi Cyaxare conſentit ſans peine : & ne ſongea plus qu'à paſſer le tems en feſtin & en joie avec les Officiers, & à jouir de la victoire qu'il venoit de remporter.

Preſque tous les Médes ſuivirent

Cyrus, qui se mit en marche pour poursuivre les ennemis. Il rencontra en chemin des couriers qui venoient de la part des Hyrcaniens qui servoient dans l'armée ennemie, lui déclarer que dès qu'il paroîtroit ils se rendroient à lui, & en effet ils le firent. Il ne perdit point de tems, & aiant marché toute la nuit, il arriva près des Assyriens. Crésus avoit fait partir ses femmes durant la nuit pour prendre le frais, car c'étoit en été, & il les suivoit avec quelque cavalerie. La désolation fut extrême parmi les Assyriens quand ils virent l'ennemi si près d'eux. Plusieurs furent tués dans la fuite : tous ceux qui étoient demeurés dans le camp se rendirent : la victoire fut complette, & le butin immense. Cyrus se réserva tous les chevaux qui se trouvérent dans le camp, songeant dès lors à former parmi les Perses un corps de cavalerie, ce qui leur avoit manqué jusques-là. Il fit mettre à part pour Cyaxare tout ce qu'il y avoit de plus précieux. Quand les Médes & les Hyrcaniens furent revenus de la poursuite des ennemis, il leur fit prendre le repas qui leur avoit été préparé, en les avertissant d'envoier seulement du

pain aux Perſes, qui avoient d'ailleurs ſoit pour les ragoûts, ſoit pour la boiſſon, tout ce qui leur étoit néceſſaire. Leur ragoût étoit la faim, & leur boiſſon l'eau de la riviére. C'étoit la maniére de vivre à laquelle ils étoient accoutumés dès leur enfance.

La nuit même que Cyrus étoit parti pour aller à la pourſuite des ennemis, Cyaxare l'avoit paſſée dans la joie & dans les feſtins, & s'étoit enivré avec ſes principaux Officiers. Le lendemain à ſon réveil il fut étrangement étonné de ſe voir preſque ſeul. Plein de colére & de fureur il dépécha ſur le champ un courier à l'armée avec ordre de faire de violens reproches à Cyrus, & de faire revenir tous les Médes ſans aucun délai. Cyrus ne s'effraia point d'un commandement ſi injuſte. Il lui écrivit une lettre reſpectueuſe, mais pleine d'une généreuſe liberté, où il juſtifioit ſa conduite, & le faiſoit reſſouvenir de la permiſſion qu'il lui avoit donnée d'emmener tous ceux des Médes qui voudroient bien le ſuivre. Il en voia en même tems en Perſe pour faire venir de nouvelles troupes, dans le deſſein qu'il avoit de pouſſer plus loin ſes conquêtes.

Parmi les prisonniers de guerre qu'on avoit faits, il se trouva une jeune Princesse d'une rare beauté, qu'on avoit réservée pour Cyrus. Elle se nommoit Panthée, & étoit femme d'Abradate Roi de la Susiane. Sur le récit qu'on fit à Cyrus de sa beauté, il refusa de la voir; dans la crainte, disoit-il, qu'un tel objet ne l'attachât plus qu'il ne voudroit, & ne le détournât des grands desseins qu'il avoit formés. Araspe, jeune Seigneur de Médie, qui l'avoit en garde, ne se défioit pas tant de sa foiblesse, & prétendoit qu'on est toujours maître de soi-même. Cyrus lui donna de sages avis, en lui confiant de nouveau le soin de cette Princesse. Ne craignez rien, reprit Araspe; je suis sûr de moi, & je vous réponds sur ma vie que je ne ferai rien de contraire à mon devoir. Cependant sa passion pour cette jeune Princesse s'alluma peu à peu jusqu'à un tel point, que la trouvant invinciblement opposée à ses desirs, il étoit près de lui faire violence. La Princesse enfin en donna avis à Cyrus, qui chargea aussitôt Artabaze d'aller trouver Araspe de sa part. Cet Officier lui parla avec

la derniére dureté, & lui reprocha ſa faute d'une maniére propre à le jetter dans le déſeſpoir. Araſpe, outré de douleur, ne put retenir ſes larmes, & demeura interdit de honte & de crainte. Quelques jours après Cyrus le manda. Il vint tout tremblant. Cyrus le prit à part, & au lieu des violens reproches auſquels il s'attendoit, il lui parla avec la derniére douceur, reconnoiſſant que lui-même avoit eu tort de l'avoir imprudemment enfermé avec un ennemi ſi redoutable. Une bonté ſi ineſpérée rendit la vie à ce jeune Seigneur. La confuſion, la joie, la reconnoiſſance, firent couler de ſes yeux une abondance de larmes. Ah! je me connois maintenant, dit-il, & j'éprouve ſenſiblement que j'ai deux ames, l'une qui me porte au bien, l'autre qui m'entraîne vers le mal. La premiére l'emporte, quand vous venez à mon ſecours, & que vous me parlez : je céde à l'autre, & je ſuis vaincu, quand je ſuis ſeul. Il répara avantageuſement ſa faute, & rendit un ſervice conſidérable à Cyrus en ſe retirant comme un eſpion chez les Aſſyriens, ſous prétexte d'un prétendu mécontentement.

Cependant Cyrus se préparoit à avancer dans le pays ennemi. Aucun des Médes ne voulut le quitter, ni retourner sans lui vers Cyaxare, dont ils craignoient la colére & la cruauté. L'armée se mit en marche. Le bon traitement que Cyrus avoit fait aux prisonniers de guerre, en les renvoiant libres chacun dans leur pays, avoit répandu par tout le bruit de sa clémence. Beaucoup de peuples se rendirent à lui, & grossirent le nombre de ses troupes. S'étant approché de Babylone, il fit faire au Roi des Assyriens un défi de terminer leur querelle par un combat singulier. Son défi ne fut pas accepté. Mais, pour mettre ses alliés en sureté pendant son absence, il fit avec lui une espéce de tréve & de traité, par lequel on convint de part & d'autre de ne point inquiéter les laboureurs, & de leur laisser cultiver les terres avec une pleine liberté. Après avoir reconnu le pays, examiné la situation de Babylone, & s'être fait un grand nombre d'amis & d'alliés, il reprit le chemin de la Médie.

Quand il fut près de la frontiére, il députa aussitôt vers Cyaxare, pour

lui donner avis de ſon arrivée, & pour recevoir ſes ordres. Celui-ci ne jugea pas à propos de recevoir dans ſon pays une armée ſi conſidérable, & qui alloit encore être augmentée de quarante mille hommes nouvellement arrivés de Perſe. Le lendemain il ſe mit en chemin avec tout ce qui lui étoit reſté de cavalerie. Cyrus alla au devant de lui avec la ſienne, qui étoit fort nombreuſe & fort leſte. A cette vûe la jalouſie & le mécontentement de Cyaxare ſe réveillérent. Il fit un accueil très froid à ſon neveu, détourna ſon viſage pour ne point recevoir ſon baiſer, & laiſſa même couler quelques larmes. Cyrus commanda à tout le monde de s'éloigner, & entra avec lui en éclairciſſement. Il lui parla avec tant de douceur, de ſoumiſſion, de raiſon; lui donna de ſi fortes preuves de la droiture de ſon cœur, de ſon reſpect, & d'un inviolable attachement à ſa perſonne & à ſes intérêts, qu'il diſſipa en un moment tous ſes ſoupçons, & rentra parfaitement dans ſes bonnes graces. Ils s'embraſſérent mutuellement, en répandant des larmes de part & d'autre. On ne peut exprimer quelle fut

la joie des Perſes & des Médes, qui attendoient avec inquiétude & tremblement de quelle façon ſe termineroit cette entrevûe. A l'inſtant Cyaxare & Cyrus remontérent à cheval : & alors tous les Médes ſe rangérent à la ſuite de Cyaxare, comme Cyrus leur en avoit fait ſigne. Les Perſes ſuivirent Cyrus, & les autres nations leur Prince particulier. Quand ils furent arrivés au camp, ils conduiſirent Cyaxare dans la tente qu'on lui avoit dreſſée. Il fut auſſitôt viſité de la plupart des Médes, qui vinrent le ſaluer, & lui faire des préſens, les uns de leur propre mouvement, les autres par ordre de Cyrus. Cyaxare en fut extrêmement touché, & commença à reconnoitre que Cyrus ne lui avoit point débauché ſes ſujets, & que les Médes ne lui étoient pas moins affectionnés qu'auparavant.

REFLEXIONS.

Tout eſt plein d'inſtructions dans le récit que nous venons de faire. On voit dans Cyrus toutes les qualités qui forment les grands hommes, & dans ſes troupes tout ce qui rend une armée invincible. Ce jeune Prin-

ce, infiniment élevé au deſſus des ſentimens ordinaires à ceux de ſon rang & de ſon âge, ne met point ſa gloire dans la magnificence des repas, des vétemens, des équipages. Il ne ſait ce que c'eſt que ces airs de hauteur & de fierté par leſquels ſouvent les jeunes gens de qualité croient devoir ſe diſtinguer. Il n'eſtime dans les richeſſes que le plaiſir de les diſtribuer, & la facilité qu'elles donnent de ſe faire des amis. Il poſſéde merveilleuſement l'art * important de gagner les cœurs, plus encore par ſes maniéres honnêtes & prévenantes, que par ſes libéralités. Inſtruit à fond de la ſcience militaire, il eſt fécond en reſſources & en expédiens, témoin le changement d'armes qu'il introduiſit parmi les Perſes, & l'établiſſement de la cavalerie qu'il y fit. Il eſt ſobre, vigilant, endurci au travail, inſenſible aux attraits de la volupté; & le contraſte de lui & de Cyaxare ſert beaucoup à relever le prix de ces excellentes qualités.

Dans un âge où les paſſions ſont ordinairement ſi vives, dans l'ardeur

* Artificium benevolentiæ colligendæ, *dit Cicéron, en parlant de Cyrus,* Ep. 1. ad Quint. frat.

même de la victoire où tout ſemble permis, au milieu des louanges & des applaudiſſemens qu'il reçoit de toutes parts, il demeure toujours maître abſolu de lui-même, & donne à un jeune Seigneur, qui lui reſſembloit peu, des leçons de continence & de vertu, qui nous étonnent tout chrétiens que nous ſommes, & qui nous paroiſſent à peine croiables, tant elles ſont éloignées de nos mœurs.

Mais ce qui nous doit étonner encore davantage, c'eſt ſon reſpect infini pour les dieux, ſon exactitude à ne rien entreprendre ſans les conſulter & ſans implorer leur ſecours, ſa religieuſe reconnoiſſance à leur égard en leur attribuant tous ſes heureux ſuccès, & la profeſſion ouverte qu'il ne rougiſſoit point de faire en tout tems & en toute rencontre de piété & de religion, s'il eſt permis de ſe ſervir de ces termes à l'égard d'un Prince qui ignoroit le vrai Dieu.

Voila ce que les jeunes gens doivent étudier dans Cyrus; & l'on ne manque pas de leur faire obſerver que c'eſt ſur ce modéle que ſe forma un des plus grands Capitaines qu'ait porté la République Romaine, je veux

dire Scipion l'Africain le second, qui avoit toujours en main les livres admirables de la Cyropédie : *Quos quidem libros non sine causa noster ille Africanus de manibus ponere non solebat. Nullum est enim prætermissum in his officium diligentis & moderati imperii.*

Cic. Epist. 1. ad Quint. frat.

3. *Continuation de la guerre. Prise de Babylone. Nouvelles conquêtes. Mort de Cyrus.*

Cyrop. lib. 6. &c.

Dans le conseil qui se tint en présence de Cyaxare, il fut résolu de continuer la guerre. On travailla aux préparatifs avec une ardeur infatigable. L'armée des ennemis étoit encore plus nombreuse qu'elle ne l'avoit été dans la premiére campagne, & l'Egypte seule leur avoit fourni plus de six-vingts mille hommes. Leur rendez-vous étoit à Thimbrée, ville de Lydie. Cyrus, après avoir pris toutes les précautions néceſſaires pour que son armée ne manquât de rien, & après être descendu dans un détail surprenant, que Xénophon raporte fort au long, songea à se mettre en marche. Cyaxare ne le suivit point, & demeura avec la troisiéme partie des

Médes seulement, pour ne pas laisser son pays entiérement dégarni.

Abradate, Roi de la Susiane, se préparant à prendre son armure, Panthée sa femme lui vint présenter un casque, des brassars, & des brasselets, tout cela d'or massif, avec une cotte d'armes de sa hauteur plissée par en bas, & un grand pannache de couleur de pourpre. Elle avoit fait la plupart de ces ouvrages elle-même à l'insçu de son mari, pour lui ménager le plaisir de la surprise. Quelque tendresse qu'elle eût pour lui, elle l'exhorta à mourir plutôt les armes à la main, que de ne pas se signaler d'une maniére digne de leur naissance, & digne de l'idée qu'elle avoit tâché de donner de lui à Cyrus. Nous lui avons, dit-elle, des obligations infinies. J'ai été sa prisonniére, & comme telle, destinée pour lui : mais je ne me suis point trouvée esclave entre ses mains, ni ne me suis point vûe libre à des conditions honteuses. Il m'a gardée, comme il auroit gardé la femme de son propre frere; & je lui ai bien promis que vous sauriez reconnoitre une telle grace. Ne l'oubliez point. O Jupiter, s'écria Abra-

date en levant les yeux vers le ciel, fais que je paroiſſe aujourd'hui digne mari de Panthée, & digne ami d'un ſi généreux bienfaiteur. Cela dit, il monta ſur ſon char. Panthée ne pouvant plus l'embraſſer, voulut encore baiſer le char où il étoit, & le ſuivit quelque tems à pié; après quoi elle ſe retira.

Quand les armées furent en préſence, tout ſe prépara au combat. Après les priéres publiques & générales, Cyrus fit des libations en particulier, & pria encore de nouveau le dieu de ſes peres de vouloir être ſon guide, & de venir à ſon ſecours. Aiant entendu un coup de tonnerre, *Nous te ſuivons*, * *ſouverain Jupiter*, s'écria-t-il; & à l'inſtant même il s'avança vers les ennemis. Comme le front de leur bataille ſurpaſſoit de beaucoup celle des Perſes, ils firent ferme dans le milieu, tandis que les deux ailes s'avancérent en ſe courbant à droite & à gauche dans le deſſein d'enveloper l'armée de Cyrus, & de l'aſſaillir en même tems par pluſieurs endroits. Il s'y attendoit, & n'en fut

* *Il avoit effectivement pour guide un Dieu, mais un Dieu bien différent de Jupiter.*

pas ſurpris. Il parcourut tous les rangs pour animer ſes troupes ; & lui qui en toute autre occaſion étoit ſi modeſte & ſi éloigné de tout air de vanité, au moment du combat parloit d'un ton ferme & déciſif : Suivez-moi, leur diſoit-il, à une victoire aſſurée ; les dieux ſont pour nous. Après avoir donné tous les ordres néceſſaires, & fait entonner par toute l'armée l'hymne du combat, il donna le ſignal.

Cyrus commença par attaquer l'aile des ennemis qui s'étoit avancée ſur le flanc droit de ſon armée, & l'aiant priſe elle-même en flanc, la mit en déſordre. On en fit autant de l'autre côté, où l'on fit d'abord avancer l'eſcadron des chameaux. La cavalerie ennemie ne l'attendit pas, & de ſi loin que les chevaux l'aperçurent, ils ſe renverſérent les uns ſur les autres, & pluſieurs ſe cabrant jettérent par terre ceux qui les montoient. Les chariots armés de faulx achevérent d'y mettre la confuſion. Cependant Abradate qui commandoit les chariots placés à la tête de l'armée, les fit avancer à toute bride. Ceux des ennemis ne purent ſoute-

nir un choc si rude, & furent mis en désordre. Abradate les aiant percés, vint aux bataillons des Egyptiens. Mais son char s'étant malheureusement renversé, il fut tué avec les siens, après avoir fait des efforts extraordinaires de courage. Le combat fut violent de ce côté-là, & les Perses furent contraints de reculer jusqu'à leurs machines. Là les Egyptiens se trouvérent fort incommodés des fléches qu'on leur tiroit de ces tours roulantes, & les bataillons de l'arriére-garde des Perses s'avançant l'épée à la main, empéchérent les gens de trait de passer plus avant, & les contraignirent de retourner à la charge. Alors on ne vit plus que des ruisseaux de sang couler de tous côtés. Sur ces entrefaites Cyrus arrive, après avoir mis en fuite tout ce qui s'étoit présenté devant lui. Il vit avec douleur que les Perses avoient lâché le pié, & jugeant bien que les Egyptiens ne cesseroient de gagner toujours du terrain, il résolut de les aller prendre par derriére, & en un instant aiant passé avec sa troupe à la queue de leurs bataillons, il les chargea rudement. La cavalerie survint en même tems, &

pouſſa vivement les ennemis. Les Egyptiens attaqués de tous côtés faiſoient face par-tout, & ſe défendoient avec un courage merveilleux. A la fin Cyrus admirant leur valeur, & aiant peine à laiſſer périr de ſi braves gens, leur fit offrir des conditions honnêtes, leur repréſentant que tous leurs alliés les avoient abandonnés. Ils les acceptérent, & ſervirent depuis dans ſes troupes avec une fidélité inviolable.

Après la bataille perdue, Créſus s'enfuit en diligence avec ſes troupes à Sardes, où Cyrus le ſuivit dès le lendemain, & ſe rendit maître de la ville ſans y trouver aucune réſiſtance.

De là il marcha droit vers Babylone, & ſubjugua en paſſant la grande Phrygie & la Cappadoce. Quand il fut arrivé devant cette ville, & qu'il en eut examiné avec ſoin la ſituation, les murailles, les fortifications, chacun jugea qu'il étoit impoſſible de s'en rendre maître par la force. Il parut donc ſe déterminer au deſſein de la prendre par famine. Pour cela il fit creuſer tout autour de la ville des foſſés fort larges & fort profonds, pour empêcher, diſoit-il, que rien

ne pût y entrer ou en ſortir. Ceux de la ville ne pouvoient s'empêcher de rire du deſſein qu'il avoit pris de les aſſiéger ; & comme ils ſe voioient des vivres pour plus de vingt ans, ils ſe moquoient de toute la peine qu'il ſe donnoit. Tous ces travaux étant achevés, Cyrus apprit que bientôt on devoit célébrer une grande ſolennité, dans laquelle tous les Babyloniens paſſoient la nuit entiére à boire & à faire la débauche. Cette fête étant arrivée, & la nuit commençant de bonne heure, il fit ouvrir l'embouchure de la tranchée qui aboutiſſoit au fleuve, & à l'inſtant même l'eau entra avec impétuoſité dans ce nouveau canal, & laiſſant à ſec ſon ancien lit, ouvrit à Cyrus un paſſage libre dans la ville. Ses troupes y entrérent donc ſans trouver aucun obſtacle. Elles pénétrérent juſques dans le palais, où le Roi fut tué. Dès la pointe du jour la citadelle ſe rendit ſur les nouvelles de la priſe de la ville, & de la mort du Roi. Cyrus fit publier dans tous les quartiers que ceux qui voudroient avoir la vie ſauve demeuraſſent dans leurs maiſons, & lui envoiaſſent leurs armes : ce qui fut

fait sur le champ. Voila ce que couta à ce Prince la prise de la ville la plus riche & la plus forte qui fût alors dans l'univers.

Cyrus commença par remercier les dieux de l'heureux succès qu'ils venoient de lui accorder : il assembla ses principaux Officiers, dont il loua publiquement le courage, la sagesse, le zéle & l'attachement pour sa personne, & distribua des récompenses dans toute l'armée. Il leur remontra ensuite que l'unique moien de conserver ce qu'ils avoient acquis, étoit de persévérer dans leur ancienne vertu : Que le fruit de la victoire n'étoit pas de s'abandonner aux délices & à l'oisiveté : Qu'après avoir vaincu les ennemis par la force des armes, il seroit honteux de se laisser vaincre par les attraits de la volupté : Qu'enfin, pour conserver leur ancienne gloire, il faloit maintenir à Babylone parmi les Perses la même discipline qui étoit observée dans leur pays, & pour cela donner leurs principaux soins à la bonne éducation des enfans. Par là, dit-il, nous deviendrons nous-mêmes plus vertueux de jour en jour, en nous efforçant de leur donner de bons

exemples, & il ſera bien difficile qu'ils ſe corrompent, lorſque parmi nous ils ne verront & n'entendront rien qui ne les porte à la vertu, & qu'ils ſeront continuellement dans une pratique d'exercices louables & honnêtes.

Cyrus confia à différentes perſonnes, ſelon les talens qu'il leur connoiſſoit, différentes parties & différens ſoins du gouvernement : mais il ſe réſerva à lui ſeul celui de former des généraux, des gouverneurs de provinces, des miniſtres, des ambaſſadeurs, perſuadé que c'étoit proprement le devoir & l'occupation d'un Roi, & que de là dépendoit ſa gloire, le ſuccès de toutes les affaires, le repos & le bonheur de l'Empire. Il établit un ordre merveilleux pour la guerre, pour les finances, pour la police. Il avoit dans toutes les provinces des perſonnes d'une probité reconnue, qui lui rendoient compte de tout ce qui s'y paſſoit : on les appeloit les yeux & les oreilles du Prince. Il étoit attentif à honorer & à récompenſer tous ceux qui ſe diſtinguoient par leur mérite, & qui exce-

loie:

loient en quelque choſe que ce fût. Il préféroit infiniment la clémence au courage guerrier, parce que celui-ci entraîne ſouvent la ruine & la déſolation des peuples, au lieu que l'autre eſt toujours bienfaiſante & ſalutaire. Il ſavoit que les loix peuvent beaucoup contribuer au réglement des mœurs : mais, ſelon lui, le Prince devoit être par ſon exemple une loi vivante ; & il ne croioit pas qu'il fût digne de commander aux autres, s'il n'avoit plus de lumiére & plus de vertu que ſes ſujets. La libéralité lui paroiſſoit une vertu véritablement roiale ; mais il faiſoit encore plus de cas de la bonté, de l'affabilité, de l'humanité, qualités propres à gagner les cœurs & à ſe faire aimer des peuples, ce qui eſt proprement régner : outre que, d'aimer plus que les autres à donner quand on eſt infiniment plus riche qu'eux, eſt une choſe moins ſurprenante, que de deſcendre en quelque ſorte du trône pour s'égaler à ſes ſujets. Mais ce qu'il préféroit à tout, étoit le culte des dieux, & le reſpect pour la religion ; perſuadé que quiconque étoit ſincérement religieux & craignant

Dieu, étoit en même tems bon & fidéle ſerviteur des Rois, & inviolablement attaché à leur perſonne & au bien de l'Etat.

Quand Cyrus crut avoir ſuffiſamment donné ordre aux affaires de Babylone, il ſongea à faire un voiage en Perſe. Il paſſa par la Médie pour y ſaluer Cyaxare, à qui il fit de grands préſens, & lui marqua qu'il trouveroit à Babylone un palais magnifique tout préparé quand il voudroit y aller, & qu'il devoit regarder cette ville comme lui appartenant en propre. Cyaxare, qui n'avoit point d'enfant mâle, lui offrit ſa fille en mariage, & la Médie pour dot. Il fut fort ſenſible à une offre ſi avantageuſe mais il ne crut pas devoir l'accepter avant que d'avoir eu le conſentement de ſon pere & de ſa mere; laiſſant pour tous les ſiécles un rare exemple de la reſpectueuſe ſoumiſſion, & de l'entiére dépendance que doivent montrer en pareille occaſion à l'égard du pere & de mere tous les enfans, quelque âge qu'ils puiſſent avoir, & quelque degré de puiſſance & de grandeur qu'ils ſoient parvenus. Cyrus épouſa donc cette Princeſſe à ſon r

tour de Perſe, & la mena avec lui à Babylone, où il avoit établi le ſiége de ſon empire.

Il y aſſembla ſes troupes. On dit qu'il s'y trouva ſix vingts mille chevaux, deux mille chariots armés de faulx, & ſix cens mille hommes de pié. Il ſe mit en campagne avec cette nombreuſe armée, & ſubjugua toutes les nations qui ſont depuis la Syrie juſqu'à la mer des Indes; après quoi il retourna vers l'Egypte, & la rangea pareillement ſous ſa domination.

Il établit ſa demeure au milieu de tous ces pays, paſſant ordinairement ſept mois à Babylone pendant l'hyver, parce que le climat y eſt chaud; trois mois à Suſe, pendant le printems; & deux mois à Ecbatane, durant les grandes chaleurs de l'été.

Pluſieurs années s'étant ainſi écoulées, Cyrus vint en Perſe pour la ſeptiéme fois depuis l'établiſſement de ſa monarchie. Cambyſe & Mandane étoient morts il y avoit déja lontems, & lui-même étoit fort vieux. Sentant approcher ſa fin, il aſſembla ſes enfans, & les Grands de l'Empire; & après avoir remercié

les dieux de toutes les faveurs qu'ils lui avoient accordées pendant sa vie, & leur avoir demandé une pareille protection pour ses enfans, pour ses amis, & pour sa patrie, il déclara Cambyse son fils aîné son successeur, & laissa à l'autre plusieurs gouvernemens fort considérables. Il leur donna à l'un & à l'autre d'excellens avis, en leur faisant entendre que le plus ferme appui des trônes étoit le respect pour les dieux, la bonne intelligence entre les freres, & le soin de se faire & de se conserver de fidéles amis. Il mourut, également regretté de tous les peuples.

REFLEXIONS.

J'EN ferai deux : dont l'une regardera le caractére & les qualités personnelles de Cyrus ; l'autre, la vérité de son histoire écrite par Xénophon.

PREMIÉRE RÉFLEXION.

ON PEUT regarder Cyrus comme le conquérant le plus sage & le héros le plus accompli dont il soit parlé dans

l'Hiſtoire profane. Aucune des qualités qui forment les grands hommes ne lui manquoit : ſageſſe, modération, courage, grandeur d'ame, nobleſſe de ſentimens, merveilleuſe dextérité pour manier les eſprits & gagner les cœurs, profonde connoiſſance de toutes les parties de l'art militaire, vaſte étendue d'eſprit, ſoutenue d'une prudente fermeté, pour former & pour exécuter de grands projets.

Mais ce qu'il y avoit en lui de plus grand & de plus véritablement roial, [a] c'eſt l'intime conviction où il étoit que tous ſes ſoins & toute ſon attention devoient tendre à rendre les peuples heureux ; & que ce n'étoit point par l'éclat des richeſſes, par le faſte des équipages, par le luxe & les dépenſes de la table qu'un Roi devoit ſe diſtinguer de ſes ſujets, mais par la ſupériorité de mérite en tout genre, & ſur-tout par une application infatigable à veiller ſur leurs intérêts, & à leur procurer le repos & l'abon-

a Ἐγὼ μὲν οἶμαι δεῖν τὸν ἄρχοντα τῶν ἀρχομένων διαφέρειν, ἢ τῶ πολυτελέστερον δειπνεῖν, ἢ πλέον ἔνδοξον ἔχειν χρυσίον, ἀλλὰ τῶ προνοεῖν τε ἢ φιλοπονεῖν προθυμούμενον. *Cyrop. lib.* 1.

Ac mihi quidem videntur huc omnia eſſe referenda ab iis qui præſunt aliis, ut ii qui eorum in imperio erunt, ſint quàm beatiſſimi. *Cic. Ep.* 1. *lib.* 1. *ad Quint. frat.*

dance. En effet, c'eſt le fondement & comme la baſe de l'état des Princes, de n'être pas à eux. C'eſt le caractére même de leur grandeur, d'être conſacrés au bien public. Il en eſt d'eux comme de la lumiére, qui n'eſt placée dans un lieu éminent que pour ſe répandre par-tout. Ce ſeroit leur faire injure que de les renfermer dans les bornes étroites d'un intérêt perſonnel. Ils rentreroient dans l'obſcurité d'une condition privée, s'ils avoient des vûes moins étendues que tous leurs Etats. Ils ſont à tous, parce que tout leur eſt confié.

Ce fut par le concours de toutes ces vertus que Cyrus vint à bout de fonder en aſſez peu de tems un Empire qui embraſſoit preſque toutes les parties du monde; qu'il jouit paiſiblement pendant pluſieurs années du fruit de ſes conquêtes; qu'il ſut ſe faire tellement eſtimer & aimer, non-ſeulement par ſes ſujets naturels, mais par toutes les nations qu'il avoit conquiſes, qu'après ſa mort il fut généralement regretté comme le pere commun de tous les peuples.

Nous ne devons pas être étonnés que Cyrus ait été ſi accompli en tout

genre, nous qui ſavons que c'eſt Dieu lui-même qui l'avoit formé pour être l'inſtrument & l'exécuteur des deſſeins de miſéricorde qu'il avoit ſur ſon peuple, & pour donner au monde en ſa perſonne un modéle parfait de la maniére dont les Princes doivent gouverner les peuples, & du véritable uſage qu'ils doivent faire de la ſouveraine puiſſance.

Quand je dis que Dieu a formé lui-même ce Prince, je n'entends pas que ç'ait été par un miracle ſenſible, ni qu'il l'ait tout d'un coup rendu tel que nous l'admirons dans ce que l'Hiſtoire nous en apprend. Dieu lui avoit donné un heureux naturel en mettant dans ſon eſprit les ſemences de toutes les plus grandes qualités, & dans ſon cœur des diſpoſitions aux plus rares vertus. Il eut ſoin qu'on cultivât cet heureux naturel par une excellente éducation, & qu'on le préparât ainſi aux grands deſſeins qu'il avoit ſur lui. Comme il eſt la lumiére des eſprits, il diſſipoit tous ſes doutes, lui ſuggéroit les expédiens les plus convenables, le rendoit attentif aux meilleurs conſeils, étendoit ſes vûes, & les rendoit plus nettes & plus diſtin-

ctes. [a] Ainſi Dieu préſida à toutes ſes entrepriſes, le conduiſit comme par la main dans toutes ſes conquêtes, lui ouvrit les portes des villes, fit tomber devant lui les ramparts les plus forts, & humilia en ſa préſence les Princes les plus puiſſans de la terre.

Pour mieux ſentir le mérite de Cyrus, il ne faut que le comparer à un autre roi de Perſe, je veux dire à Xerxès ſon petit-fils, qui pouſſé par un motif abſurde de vengeance, entreprit de ſubjuguer la Gréce. On voit autour de lui tout ce qu'il y a de plus grand & de plus éclatant ſelon les hommes; le plus vaſte Empire qui fût alors ſur la terre, des richeſſes immenſes, des armées de terre & de mer dont le nombre paroit incroiable. Tout cela eſt autour de lui, mais non en lui, & n'ajoute rien à ſes qualités naturelles. Mais par un aveuglement trop ordinaire aux Grands & aux Princes, né dans l'abondance de tous les biens avec une puiſſance ſans

[a] Hæc dicit Dominus chriſto meo Cyro, cujus apprehendi dexteram, ut ſubjiciam ante faciem ejus gentes, & dorſa regum vertam, & aperiam coram eo januas, & portæ non claudentur. Ego ante te ibo, & glorioſos terræ humiliabo: portas æreas conteram, & veſtes ferreos confringam. *Iſai.* 45. 1. 2.

bornes, dans une gloire qui ne lui avoit rien couté, il s'étoit accoutumé à juger de ses talens & de son mérite personnel par les dehors de sa place & de son rang. Il mépriſe les ſages conſeils d'Artabane ſon oncle & de Démarate, pour n'écouter que les flateurs de ſa vanité. Il meſure le ſuccès de ſes entrepriſes ſur l'étendue de ſon pouvoir. La ſoumiſſion ſervile de tant de peuples ne pique plus ſon ambition, & devenu dédaigneux pour une obéiſſance trop prompte & trop facile, il ſe plait à exercer ſa domination ſur les élémens, à percer les montagnes & à les rendre navigables, à châtier la mer pour avoir rompu ſon pont, à captiver ſes flots par des chaînes qu'il y fait jetter. Plein d'une vanité puérile & d'un orgueil ridicule, il ſe regarde comme le maître de la nature & des élémens : il croit qu'aucun peuple n'oſera attendre ſon arrivée : il compte avec une préſomptueuſe & folle aſſurance ſur les millions d'hommes & de vaiſſeaux qu'il traîne après lui. Mais, quand après la bataille de Salamine il vit les triſtes reſtes & les honteux débris de ſes troupes innombrables répandus dans

toute la Gréce, il reconnut quelle différence il y avoit entre une armée & une foule d'hommes : *Stratuſque per totam paſſim Græciam Xerxes intellexit, quantùm ab exercitu turba diſtaret.*

Senec. lib. 6. de ben. ef. cap. 32.

Je ne puis m'empécher d'appliquer ici deux vers d'Horace, qui ſemblent faits pour le double événement dont je viens de parler.

Od. 4. lib. 3.

Vis conſilî expers mole ruit ſua :
Vim temperatam Dii quoque provehunt
In majus.

En effet, eſt-il poſſible de mieux définir l'armée de Xerxès que par ces mots, *vis conſilî expers*, une puiſſance deſtituée de conſeil & de prudence : ou d'en mieux exprimer le ſuccès que par ces autres termes, *mole ruit ſua*, qui marquent que cet énorme coloſſe tomba par ſon propre poids & par ſa propre grandeur ? au lieu, dit Horace, que les dieux ſe plaiſent à élever une puiſſance fondée ſur la juſtice, & guidée par la raiſon, telle que fut celle de Cyrus : *Vim temperatam Dii quoque provehunt In majus.*

Seconde Réflexion.

Une des régles que j'ai proposées pour conduire & former les jeunes gens dans l'étude des Historiens, a été d'y chercher avant tout & sur tout la vérité, & de s'accoutumer de bonne heure à en connoitre & à en discerner les caractéres. C'est ici le lieu naturel de faire l'application de cette régle. Hérodote & Xénophon, qui conviennent parfaitement dans ce que je considére comme l'essentiel & le fond de l'histoire de Cyrus, je veux dire son expédition contre Babylone, & ses autres conquêtes; suivent des routes toutes différentes dans le récit qu'ils font de plusieurs faits très importans, tels que sont par exemple la naissance & la mort de ce Prince, & l'établissement de l'Empire des Perses.

On ne doit pas laisser ignorer aux jeunes gens ces différences. Hérodote, & après lui Justin, racontent qu'Astyage Roi des Médes, sur un songe effraiant qu'il eut, donna sa fille Mandane en mariage à un homme de Perse d'une naissance & d'une condition obscure, nommé Cambyse. Un

fils étant né de ce mariage, le Roi chargea Harpagus, l'un de ſes principaux Officiers, de le faire mourir. Celui-ci le donna à un des bergers du Roi pour l'expoſer dans une forêt : mais l'enfant aiant été ſauvé miraculeuſement, & nourri en ſecret par la femme du berger, fut dans la ſuite reconnu par ſon grand-pere, qui ſe contenta de le reléguer dans le fond de la Perſe, & fit tomber toute ſa colére ſur le malheureux Harpagus, à qui il donna ſon propre fils à manger dans un feſtin. Le jeune Cyrus, pluſieurs années après, averti par Harpagus de ce qu'il étoit, & animé par ſes conſeils & ſes remontrances, leva une armée en Perſe, marcha contre Aſtyage, le défit dans un combat, & fit ainſi paſſer l'Empire des Médes aux Perſes.

Le même Hérodote fait mourir Cyrus d'une maniére peu digne d'un ſi grand Conquérant. Ce Prince, ſelon lui, aiant porté la guerre contre les Scythes, & les aiant attaqués dans un premier combat, fit ſemblant de prendre la fuite, après avoir laiſſé dans la campagne une grande quantité de vin & de viandes. Les Scy-

thes ne manquérent pas de se jetter dessus. Cyrus revint contre eux, & les aiant trouvé tous endormis & enivrés, les défit sans peine, & fit un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels se trouva le fils de la Reine, nommée Tomyris, qui commandoit elle-même son armée. Ce jeune Prince, que Cyrus avoit refusé de rendre à sa mere, étant revenu de son ivresse, & ne pouvant souffrir de se voir captif, se donna la mort. Tomyris, animée par le desir de la vengeance, présenta un second combat aux Perses, & les aiant attirés à son tour dans des embuches par une fuite simulée, en tua plus de deux cens mille avec leur roi Cyrus. Puis aiant fait couper la tête de Cyrus, elle la mit dans un outre plein de sang, en lui insultant par ces paroles : » Cruel que tus es, » rassasie-toi après ta mort du sang, » dont tu as eu soif pendant ta vie, & » dont tu as toujours été insatiable. *Satia te, inquit, sanguine quem sitisti, cujusque insatiabilis semper fuisti.* *Justin. lib. 1. cap. 8.*

Il s'agit de savoir lequel des deux Historiens, qui raportent la même histoire d'une maniére si différente, est le plus digne de foi. De

jeunes gens même, conduits par les interrogations d'un habile maître, peuvent aisément prendre leur parti. Le récit que fait Hérodote des premiers commencemens de Cyrus, a bien plus l'air d'une fable, que d'une histoire. Pour ce qui regarde sa mort, quelle apparence qu'un Prince si expérimenté dans la guerre, & plus recommandable encore par sa prudence que par son courage, eût donné ainsi tête baissée dans des embuches qu'une femme lui auroit préparées? Ce que le même Historien raporte du brusque emportement & de la puérile vengeance de Cyrus contre un fleuve où l'un de ses chevaux sacrés s'étoit noié, & qu'il fit couper sur le champ par son armée en trois cens soixante canaux, combat directement l'idée qu'on a de ce Prince, dont le [a] caractére étoit la douceur & la modération. [b] D'ailleurs est-il vraisem-

a *Cicéron remarque que pendant tout son gouvernement il ne lui échapa jamais une parole de colére & d'emportement :* cujus summo in imperio nemo unquam verbum ullum asperius audivit. *Epist. 2. ad Quint.*

b Cùm Babylonem oppugnaturus festinaret ad bellum, cujus maxima momenta in occasionibus sunt . . . huc omnem transtulit belli apparatum . . . Periit itaque & tempus, magna in magnis rebus jactura; & militum ardor,

blable que Cyrus marchant à la conquête de Babylone, perdît ainsi un tems qui lui étoit si précieux, consumât l'ardeur de ses troupes dans un travail si inutile, & manquât l'occasion de surprendre les Babyloniens en s'amusant à faire la guerre à un fleuve, au lieu de la porter contre les ennemis ?

Mais ce qui décide sans réplique en faveur de Xénophon, est la conformité de son récit avec l'Ecriture sainte, où l'on voit que, bien loin que Cyrus eût élevé l'Empire des Perses sur la ruine de celui des Médes, comme le marque Hérodote, ces deux peuples de concert attaquérent Babylone, & joignirent leurs forces pour abbattre cette redoutable puissance.

D'où peut donc venir une si grande différence entre ces deux Historiens ? Hérodote nous l'explique. Dans l'endroit même où il raporte la naissance de Cyrus, & dans celui où il parle de sa mort, il avertit que dès lors il y avoit différentes maniéres de raconter ces deux grands événemens.

quem inutilis labor fregit ; & occasio aggrediendi imparatos, dum ille bellum indictum hosti cum flumine gerit. *Senec. lib. 3. de Ira, cap. 21.*

Hérodote a ſuivi celle qui étoit plus de ſon goût, & l'on voit qu'il aimoit les choſes extraordinaires & merveilleuſes, & qu'il y ajoutoit foi très facilement. Xénophon étoit plus ſérieux, & moins crédule ; & il nous avertit dès le commencement de ſon hiſtoire qu'il s'étoit informé avec grand ſoin de la naiſſance de Cyrus, de ſon caractére, & de ſon éducation.

Il ne faut pas conclure de ce que je viens de dire, qu'Hérodote ne ſoit croiable en rien, parce qu'il ſe trompe quelquefois ; la régle ſeroit fauſſe & contraire à l'équité : comme il y auroit de la témérité auſſi à croire en tout un auteur, parce qu'il diroit quelquefois ce qui eſt vrai. La vérité & le menſonge peuvent ſe trouver enſemble : mais l'habileté & la prudence du lecteur conſiſtent à ſavoir les déméler, à les reconnoitre à certains traits qui leur ſont propres, & à en faire le triage & la ſéparation. Et c'eſt à ce diſcernement du vrai & du faux qu'il faut accoutumer de bonne heure les jeunes gens.

SECOND MORCEAU

tiré de l'hiſtoire Grecque.

De la grandeur & de l'Empire d'Athénes.

MON DESSEIN, dans ce ſecond morceau d'Hiſtoire, eſt de donner quelque idée de l'empire que les Athéniens ont eu pendant pluſieurs années ſur la Gréce, & d'expoſer par quels degrés & par quels moiens Athénes parvint à une ſi haute élévation. Les Chefs qui, dans l'eſpace du tems dont nous parlons, contribuérent le plus à établir & à maintenir la grandeur & la puiſſance de cette République par des qualités toutes différentes, furent Thémiſtocle, Ariſtide, Cimon, Périclès.

En effet Thémiſtocle jetta les fondemens de cette nouvelle puiſſance par un ſeul conſeil, en tournant toutes les forces & toutes les vûes des Athéniens vers la mer. Cimon mit ces forces navales en uſage par ſes expéditions maritimes, qui mirent l'Empire des Perſes à deux doits de ſa perte. Ariſtide fournit aux dépenſes de la guerre par la ſage économie avec laquelle il adminiſtra les deniers publics,

Enfin Périclès maintint & augmenta par ſa prudence ce que les autres avoient acquis, en mélant les doux exercices de la paix aux tumultueuſes expéditions de la guerre. Ainſi ce qui fit l'élévation des Athéniens fut l'heureux concours & le mélange de la politique de Thémiſtocle, de l'activité de Cimon, du déſintéreſſement d'Ariſtide, & de la ſageſſe de Périclès : enſorte que ſi l'une de ces cauſes eût manqué, Athénes ne ſeroit pas parvenue au Commandement.

L'heureux ſuccès de la bataille de Marathon où Thémiſtocle s'étoit trouvé, commença d'allumer dans ſon cœur cette ardeur pour la gloire qui le ſuivit toujours, & qui le porta quelquefois trop loin. Les trophées de Miltiade, diſoit-il, ne lui laiſſoient de repos ni jour ni nuit. Il ſongea dès-lors à illuſtrer ſon nom & ſa patrie par quelque grande entrepriſe, & à la rendre ſupérieure à Lacédémone, qui depuis lontems dominoit ſur toute la Gréce. Dans cette vûe il crut devoir tourner toutes les forces d'Athénes du côté de la mer, voiant bien que foible par terre comme elle étoit, elle n'avoit que ce ſeul moien de ſe

rendre néceſſaire aux alliés & formidable aux ennemis. Couvrant donc ſon deſſein du prétexte plauſible de la guerre contre les Eginétes, il fit conſtruire une flote de cent vaiſſeaux, qui peu de tems après contribua beaucoup au ſalut de la Gréce.

L'attachement inviolable d'Ariſtide à la juſtice l'obligea en pluſieurs occaſions de s'oppoſer à Thémiſtocle, qui ne ſe piquoit pas de délicateſſe ſur ce point, & qui par ſes intrigues & ſes cabales vint à bout de le faire exiler. Dans cette ſorte de jugement les citoiens donnoient leurs ſuffrages en écrivant le nom du particulier ſur une coquille, appellée en grec ὄστρακον, d'où eſt venu le nom d'Oſtraciſme. Ici un payſan, qui ne ſavoit pas écrire & qui ne connoiſſoit pas Ariſtide, s'adreſſa à lui-même pour le prier de mettre le nom d'Ariſtide ſur ſa coquille. Cet homme vous a-t-il fait quelque mal, lui dit Ariſtide, pour le condanner ainſi ? Non, répliqua l'autre, je ne le connois pas même : mais je ſuis fatigué & bleſſé de l'entendre par tout appeller le *Juſte*. Ariſtide, ſans répondre une ſeule parole,

prit tranquillement la coquille, y écrivit son nom, & la lui rendit. Il partit pour son exil, en priant les dieux de ne pas permettre qu'il arrivât à sa patrie aucun accident qui le fît regretter. Le grand Camille, en un cas tout semblable, n'imita point sa générosité, & fit une priére toute contraire : *In exilium abiit, precatus ab diis immortalibus, si innoxio sibi ea injuria fieret, primo quoque tempore desiderium sui civitati ingratæ facerent.* J'examinerai dans la suite ce qu'on doit penser de l'Ostracisme. Aristide fut bientôt rappellé.

Liv. lib. 5. n. 32.

Ce fut l'expédition de Xerxès contre la Gréce qui hâta son retour. Tous les alliés réunirent leurs forces pour repousser l'ennemi commun. On sentit pour lors tout le prix de la sage prévoiance de Thémistocle, qui sous un autre prétexte avoit fait bâtir cent galéres. On doubla ce nombre à l'arrivée de Xerxès. Quand il fut question de nommer un Généraliſſime pour commander la flote, les Athéniens, qui eux seuls en avoient fourni les deux tiers, prétendirent que cet honneur leur appartenoit, & rien

l'étoit plus juſte que leur prétention. Cependant tous les ſuffrages des alliés ſe réunirent en faveur d'Eurybiade Lacédémonien. Thémiſtocle, quoique jeune & fort avide de gloire, crut que dans cette occaſion il devoit oublier ſes propres intérêts pour le bien commun de la patrie; & aiant fait entendre aux Athéniens que pourvû qu'ils ſe conduiſiſſent en gens de courage, bientôt tous les Grecs leur déféreroient d'eux-mêmes le commandement, il leur perſuada de céder auſſi-bien que lui aux Lacédémoniens. J'ai raporté ailleurs avec quelle modération & quelle prudence ce jeune Athénien ſe conduiſit & dans le Conſeil de guerre, & dans la journée de Salamine, dont il eut tout l'honneur, quoiqu'il n'y eût pas commandé en Chef. *Diſcours Prélim. pag. 38.*

Depuis cette glorieuſe bataille, la réputation & le crédit des Athéniens étoient beaucoup augmentés. Ils n'en devinrent point plus fiers, & ils ne ſongérent à accroître leur puiſſance que par les voies de l'honneur & de la juſtice. Mardonius, qui étoit reſté en Gréce avec un corps d'armée de trois cens mille hommes, leur fit de

la part de ſon Maître des offres très avantageuſes, pour les détacher du reſte des alliés. Il leur promettoit de rétablir entiérement leur ville qui avoit été brulée, de leur fournir de grandes ſommes d'argent, & de leur donner le commandement ſur toute la Gréce. Les Lacédémoniens effraiés de cette nouvelle avoient envoié des Députés à Athénes, pour en détourner l'effet, & s'offroient de recevoir & de nourrir chez eux leurs femmes, leurs enfans, & leurs vieillards, & de leur fournir tout ce qui leur ſeroit néceſſaire. Ariſtide étoit pour lors en charge. Il répondit qu'il pardonnoit aux Barbares, qui n'eſtimoient que l'or & l'argent, d'avoir eſpéré de pouvoir corrompre leur fidélité par de magnifiques promeſſes : mais qu'il ne pouvoit voir ſans ſurpriſe & ſans indignation que les Lacédémoniens n'enviſageant que la pauvreté & la miſére préſente des Athéniens, & oubliant leur courage & leur grandeur d'ame, vinſſent les exhorter à combattre généreuſement pour le ſalut commun de la Gréce par la vûe de quelques récompenſes & de quelques nourritures qu'ils leur offroient

Qu'ils déclaraſſent à leur République que tout l'or du monde n'étoit pas capable de tenter les Athéniens, ni de leur faire abandonner la défenſe de la liberté commune : Qu'ils étoient ſenſibles, comme ils le devoient, aux offres obligeantes de Lacédémone ; mais qu'ils feroient en ſorte de n'être à charge à aucun de leurs alliés. Puis ſe tournant vers les Députés de Mardonius, & leur montrant de ſa main le ſoleil : » Sachez, leur dit-» il, que tant que cet aſtre continue-» ra ſa courſe, les Athéniens ſeront » mortels ennemis des Perſes, & qu'ils » ne ceſſeront de venger ſur eux le » ravage de leurs terres, & l'incen-» die de leurs maiſons & de leurs » temples.

Cependant Thémiſtocle ne perdoit point de vûe le grand objet qu'il avoit formé de ſupplanter les Lacédémoniens, en ſubſtituant les Athéniens à leur place ; & peu délicat ſur le choix des moiens, il trouvoit bonne & légitime toute voie qui pouvoit le conduire à ce but. Un jour en pleine aſſemblée il déclara qu'il avoit un deſſein important, mais qu'il ne pouvoit le communiquer au peuple, parce

que pour le faire réuſſir il avoit beſoin d'un profond ſecret ; & il demanda qu'on lui nommât quelqu'un avec qui il pût s'en expliquer. Tous nommérent Ariſtide, & s'en raportérent entiérement à ſon avis. Thémiſtocle l'aiant tiré à part, lui dit qu'il ſongeoit à bruler la flote des Grecs qui étoit dans un port voiſin, moiennant quoi Athénes deviendroit certainement maitreſſe de toute la Gréce. Ariſtide retourna à l'aſſemblée, & déclara ſimplement que rien ne pouvoit être plus utile que le projet de Thémiſtocle, mais qu'en même tems rien n'étoit plus injuſte. Tout le peuple d'une commune voix défendit à Thémiſtocle de paſſer outre.

On voit par là que ce fut avec raiſon qu'on accorda à Ariſtide, de ſon vivant même, le ſurnom de Juſte : ſurnom, dit Plutarque, infiniment préférable à tous ceux que les Conquérans recherchent avec tant d'ardeur, & qui approche en quelque ſorte l'homme de la divinité. Un jour que l'on prononçoit ſur le théatre un vers d'Eſchile, où ce poéte, en parlant d'Amphiaraüs, dit qu'*il cherchoit non à paroitre juſte, mais à l'être* ; tout le

le peuple auſſitôt jetta les yeux ſur Ariſtide, & lui appliqua cet éloge ſi magnifique.

L'armée des Perſes reçut un terrible échec dans la fameuſe bataille de Platée. A peine Artabaze, de trois cens mille hommes, en put-il ſauver quarante mille. Pauſanias, l'un des Rois de Sparte, commandoit l'armée des Grecs. Il fit paroitre pour lors beaucoup d'équité & de modération, comme on le peut voir par deux traits qu'en raporte Hérodote, qui ſont très-particuliers. *Lib. 9.*

Après la victoire de Platée, un des premiers citoiens d'Egine l'exhorta à venger ſur le cadavre de Mardonius la mort de tant de braves Spartiates qui avoient péri aux Thermopyles, & la maniére indigne dont Xerxès & Mardonius lui-même avoient traité ſon oncle Léonidas en faiſant attacher ſon corps à une potence. » Quel » conſeil me donnes-tu, lui dit-il, d'i» miter dans les Barbares une conduite que nous déteſtons ? Si c'eſt à ce » prix qu'on achete l'eſtime des Egi» nétes, je me contente de plaire aux » Lacédémoniens, qui n'accordent la » leur qu'à la vertu & au mérite. Pour

» Léonidas & ſes compagnons, ils ſe » tiennent ſans doute aſſez vengés par » le ſang de tant de milliers de Perſes » qui ont été tués dans le combat.

Le ſecond trait n'eſt pas moins remarquable. Pauſanias, qui avoit trouvé un butin immenſe dans le camp des ennemis, fit préparer dans une même ſalle deux repas d'une eſpéce bien différente. Dans l'un on voioit étalée toute la magnificence des Perſes; des lits ſuperbes, des tapis d'un très grand prix, des vaſes d'or & d'argent ſans nombre, une prodigieuſe variété de mets apprêtés avec toute la délicateſſe poſſible; des vins & des liqueurs de toutes ſortes. L'autre repas n'avoit rien que de ſimple, à la maniére de Sparte; c'eſt-à-dire apparemment du pain, de l'eau, & tout au plus du brouet noir. [a] Alors Pauſanias, s'adreſſant aux Officiers Grecs qu'il avoit mandés exprès; & leur montrant ces deux tables ſi différemment ſervies: » Voiez, leur dit-il, » la folie du Chef des Médes, qui, » accoutumé à de tels repas, a cru

[a] Ἄνδρες Ἕλληνες, τῶν δὲ ἕνεκα ἐγὼ ὑμέας συνήγαγον, βουλόμενος ὑμῖν τῆδε τῇ Μήδων ἡγεμόνος τὴν ἀφροσύνην δεῖξαι· ὃς τοιῇδε δίαιταν ἔχων, ἦλθε ἐς ἡμέας ἵνα τοιῇδε ἐζωμὸν ἔχοντας ἁπαιρησόμενος.

» pouvoir nous domter, nous qui me-
» nons une vie ſi dure.

L'avantage que venoient de remporter les Grecs, les mit en état d'envoier une flote pour délivrer les Alliés qui étoient encore ſous le pouvoir des Perſes. Elle étoit commandée par Pauſanias Lacédémonien. Ariſtide & Cimon y commandoient pour les Athéniens. Elle fit d'abord voile vers l'île de Chypre, puis vers Byzance, qu'elle prit; & par tout les Alliés furent rétablis dans leur liberté. Mais ils tombérent bientôt dans une nouvelle eſpéce de ſervitude. Pauſanias, dont l'orgueil s'étoit beaucoup accru depuis les victoires qu'il avoit remportées, quitta les maniéres & les mœurs de ſon pays, prit l'habillement & la fierté des Perſes, imita leur ſomptuoſité & leur magnificence. Il traitoit les Alliés avec une dureté inſupportable; ne parloit aux Officiers qu'avec hauteur & menaces; ſe faiſoit rendre des honneurs extraordinaires, & par cette conduite rendoit odieux à tous les Alliés le gouvernement des Lacédémoniens. Les maniéres douces, honnêtes, & prévenantes d'A-

ristide & de Cimon ; l'humanité & la justice qui paroissoient dans toutes leurs actions ; l'attention qu'ils avoient à n'offenser personne, & à faire du bien à tout le monde : tout cela contribuoit à faire encore sentir davantage la différence des caractéres, & à augmenter le mécontentement. Enfin ce mécontentement éclata, & tous les Alliés passérent sous le commandement des Athéniens, & se mirent sous leur protection. Ainsi, dit Plutarque, Aristide en opposant à la dureté & à la hauteur de Pausanias beaucoup de douceur & d'humanité, & inspirant à Cimon son collégue les mêmes sentimens, détacha des Lacédémoniens insensiblement & sans qu'ils s'en aperçussent l'esprit des Alliés, & leur enleva enfin le commandement, non de vive force en employant des armées & des flotes, & encore moins en usant de ruse & de perfidie ; mais en rendant aimable, par une conduite sage & douce, le gouvernement des Athéniens.

Les Lacédémoniens dans cette occasion firent paroitre une grandeur d'ame & une modération qu'on ne peut assez admirer. Car s'apercevant

que la trop grande autorité rendoit leurs Capitaines fiers & insolens, ils renoncérent de bon cœur à la supériorité qu'ils avoient eue jusques-là sur les autres Grecs, & cessérent d'envoier de leurs Chefs pour avoir le commandement des armées, [a] aimant mieux avoir des citoiens sages, modestes, & parfaitement soumis à la discipline & aux loix du pays, que de conserver la prééminence sur tous les autres Grecs.

Jusques là les villes & les peuples de la Gréce avoient bien contribué de quelques sommes d'argent pour subvenir aux frais de la guerre contre les Barbares; mais cette répartition avoit toujours causé de grands mécontentemens, parce qu'elle ne se faisoit pas avec assez d'égalité. On jugea à propos, sous le nouveau gouvernement, d'établir un nouvel ordre pour les finances, & de fixer une taxe qui seroit réglée sur le revenu de chaque ville & de chaque peuple, afin que les charges de l'Etat étant également réparties sur tous les membres

a Μᾶλλον αἱρέμενοι σωφρονέστας ἔχειν καὶ τοῖς ἄλλοις ἡγεμόνας τοὺς πολίτας, ἢ τῆς Ἑλλάδος ἔχειν τὴν ἀρχὴν ἀκολάστους. *Plut. in vit. Arist.*

qui le compoſoient, perſonne n'eût ſujet de ſe plaindre. Il s'agiſſoit de trouver un homme capable de s'acquitter dignement d'une fonction ſi importante pour le bien public, ſi délicate, & ſi pleine de dangers & d'inconvéniens. Tous les Alliés jettérent les yeux ſur Ariſtide. Ils lui donnérent un plein pouvoir, & s'en rapportérent entiérement à ſa prudence & à ſa juſtice pour impoſer à chacun ſa taxe. On n'eut pas lieu de ſe repentir d'un tel choix. Il adminiſtra les finances avec la fidélité & le déſintéreſſement d'un homme qui regarde comme un crime capital de toucher au bien d'autrui, avec l'attention & l'activité d'un pere de famille qui gouverne ſon propre revenu, avec la réſerve & la religion d'une perſonne qui reſpecte les deniers publics comme ſacrés. Enfin, choſe très difficile & très rare, il vint à bout de ſe faire aimer dans un emploi, où c'eſt beaucoup que de ne ſe pas rendre odieux. C'eſt le glorieux témoignage que Sénéque rend à une perſonne chargée à peu près d'un pareil emploi, & le plus bel éloge que l'on puiſſe faire d'un Surintendant ou Controlleur Géné

ral des Finances. Je raporterai ſes paroles mêmes en latin, n'aiant pu rendre dans notre langue, comme je l'aurois ſouhaité, l'énergique & élégante briéveté de Sénéque. *Tu quidem orbis terrarum rationes adminiſtras, tam abſtinenter quàm alienas, tam diligenter quàm tuas, tam religiosè quàm publicas. In officio amorem conſequeris, in quo odium vitare difficile eſt.* C'eſt à la lettre ce que fit Ariſtide. Il montra tant d'équité & de ſageſſe dans l'exercice de ce miniſtére, que perſonne ne ſe plaignit : & dans la ſuite on regarda toujours ce tems comme le ſiécle d'or, c'eſt-à-dire, comme le bon & l'heureux tems de la Gréce. En effet la taxe qu'il avoit fixée à quatre cens ſoixante talens, fut portée par Périclès à ſix cens, & bientôt après juſqu'à treize cens talens ; non que les frais de la guerre montaſſent plus haut, mais parce qu'on faiſoit beaucoup de dépenſes inutiles en diſtributions manuelles au peuple d'Athénes, en célébrations de jeux & de fêtes, en conſtructions de temples & d'édifices publics, & que d'ailleurs les mains de ceux qui touchoient les deniers publics, n'étoient pas toujours ſi

Senec. lib. de Brev. vit. cap. 18.

pures & si nettes que celles d'Aristide.

Car il est remarquable que ce grand homme sortit d'un ministére, où l'on a coutume de s'enrichir, encore plus pauvre qu'il n'y étoit entré ; de sorte qu'après sa mort on ne trouva point chez lui de quoi faire les frais de ses funérailles. Le peuple s'en chargea, ainsi que du soin de nourrir & de marier ses filles. [a] Aristide avoit embrassé cet état si vil aux yeux de la plupart des hommes, & s'y étoit toujours maintenu par goût & par estime ; & loin de rougir de sa pauvreté, il n'en tiroit pas moins de gloire que de tous ses trophées & de toutes les victoires qu'il avoit remportées. Plutarque en cite une preuve que je ne puis m'empécher de raporter ici.

Callias, très proche parent d'Aristide, & le plus opulent citoien d'Athénes, fut appellé en jugement. Son accusateur, insistant peu sur le fond de la cause, lui faisoit sur-tout un crime de ce que, riche comme il étoit,

a Αὐτὸς ἐνέμεινε τῇ πενίᾳ, καὶ τὴν ἀπὸ τῆς πενίας εἶναι δόξαν οὐδενὸς ἧττον ἀγαπῶν τῆς ἀπὸ τῶν τροπαίων διετέλεσε. *Plut.*

il n'avoit pas de honte de voir Aristide, sa femme, & ses enfans dans l'indigence, & de les laisser manquer du nécessaire. Callias, voiant que ces reproches faisoient beaucoup d'impression sur l'esprit des Juges, somma Aristide de venir déclarer devant eux s'il n'étoit pas vrai qu'il lui avoit plusieurs fois présenté de grosses sommes d'argent, & l'avoit pressé avec instance de vouloir les accepter; & s'il ne les avoit pas toujours constamment refusées, en lui répondant qu'il se pouvoit vanter à meilleur titre de sa pauvreté, que lui de son opulence: Que l'on pouvoit trouver assez de gens qui usoient bien ou mal de leurs richesses, mais qu'il n'étoit pas aisé d'en rencontrer un seul qui portât la pauvreté avec courage & générosité: & qu'il n'y avoit que ceux qui étoient pauvres malgré eux, qui pussent rougir de l'être. Aristide avoua que tout ce que son parent venoit de dire, étoit vrai; & il n'y eut personne dans l'assemblée qui n'en sortît avec cette pensée & ce sentiment intérieur, qu'il eût mieux aimé être pauvre comme Aristide, que riche comme Callias. Aussi Platon, en parcourant ceux qui ont été le plus renommés à Athénes,

ne fait cas que d'Ariſtide. [a] Car les autres, dit-il, comme Thémiſtocle, Cimon, Périclès, ont à la vérité embelli la ville de portiques, de bâtimens ſuperbes; l'ont remplie d'or & d'argent, & d'autres pareilles ſuperfluités & curioſités : mais celui-ci a laiſſé le modéle d'un gouvernement parfait, en ne ſe propoſant pour but dans toutes ſes actions que de rendre ſes citoiens plus vertueux.

Plut. in vit. Cim.

Cimon avoit auſſi de grandes qualités, qui ſervirent beaucoup à établir & à affermir la puiſſance des Athéniens. Outre les ſommes d'argent auſquelles chacun des Alliés étoit taxé, ils devoient encore fournir un certain nombre d'hommes & de vaiſſeaux. Pluſieurs d'entre eux, qui depuis la retraite de Xerxès ne reſpiroient plus que le repos, & ne ſongeoient plus qu'à cultiver leurs terres, pour ſe délivrer des fatigues & des dangers de la guerre, aimoient mieux fournir de l'argent que des hommes, & laiſſoient aux Athéniens le ſoin de remplir de ſoldats & de

a Θεμιστοκλέα μὲν γὰρ, καὶ Κίμωνα, καὶ Περικλέα, σοφὸν, καὶ χρημάτων καὶ φλυαρίας πολλῆς ἐμπλῆσαι τὴν πόλιν· Ἀριστείδην δὲ πολιτεύσασθαι πρὸς ἀρετήν. *Plut. in vit. Arist.*

rameurs les vaiſſeaux qu'ils étoient obligés de donner. D'abord on les chagrina fort, & on vouloit les réduire à l'exécution litérale du traité. Cimon garda une conduite toute oppoſée. Il les laiſſa jouir tranquillement de la paix, ſentant bien que les Alliés, de braves guerriers qu'ils étoient auparavant, ne ſeroient plus propres qu'au labourage & au trafic; pendant que les Athéniens, qui auroient toujours la rame ou les armes à la main, s'aguerriroient de plus en plus, & deviendroient de jour en jour plus puiſſans. Cela ne manqua pas d'arriver, & ce furent ces peuples mêmes, qui à leurs propres frais & dépens ſe donnérent des maîtres, & de compagnons & d'alliés qu'ils étoient, devinrent en quelque ſorte ſujets & tributaires des Athéniens.

Il n'y eut jamais de Capitaine Grec qui rabaiſſât la fierté ni la puiſſance du grand Roi de Perſe, comme le fit Cimon. Après que les Barbares eurent été chaſſés de la Gréce, il ne leur laiſſa pas le tems de reſpirer, mais il les pourſuivit vivement avec une flote de plus de deux cens voiles, leur enleva leurs plus fortes places; *Ibid.*

& leur débaucha tous leurs Alliés ; en ſorte qu'il ne demeura pas un homme de guerre pour le Roi de Perſe dans toute l'Aſie depuis le pays d'Ionie juſqu'en Pamphilie. Pouſſant toujours ſa pointe, il eut la hardieſſe d'aller attaquer la flote ennemie, quoique beaucoup plus nombreuſe que la ſienne. Elle étoit à l'embouchure du fleuve Eurymédon. Il la défit entiérement, & prit plus de deux cens vaiſſeaux, ſans compter ceux qui furent coulés à fond. Les Perſes étoient ſortis de leurs vaiſſeaux, pour aller joindre leur armée de terre qui étoit près de là, & cotoioit les rivages. Cimon, profitant de l'ardeur de ſes ſoldats que ce premier ſuccès avoit extrêmement animés, les fit auſſi deſcendre de leurs vaiſſeaux, les mena droit contre les Barbares, qui les attendirent de pié ferme, & ſoutinrent le premier choc avec beaucoup de valeur. Mais enfin, obligés de plier, ils prirent la fuite. Le carnage fut grand : on fit un nombre infini de priſonniers, & un butin immenſe. Cimon aiant dans un ſeul jour remporté deux victoires, qui égaloient la gloire des deux journées de Salamine

& de Platée, ſi elles ne la ſurpaſſoient pas, alla, pour y mettre le comble, au-devant d'un renfort de quatre vingts vaiſſeaux Phéniciens qui venoient pour joindre la flote des Perſes, & ne ſavoient rien de ce qui s'étoit paſſé. Ils furent tous pris ou coulés à fond, & preſque tous les ſoldats tués ou noiés. Cet exploit d'armes domta tellement l'orgueil du Roi de Perſe, qu'il fit ce traité de paix qui eſt ſi célébre dans les anciennes hiſtoires, par lequel il promit que déſormais ſes armées de terre n'approcheroient point plus près de la mer de Gréce que de 400 ſtades, qui font à peu près vingt lieues, & que ſes galéres ni autres vaiſſeaux de guerre ne pourroient avancer au-delà des îles Chélidoniennes & Cyanées.

Cimon plein de gloire revint à Athénes, & emploia une partie des dépouilles à fortifier le port, & à embellir la ville. Pendant ſon abſence Périclès s'étoit rendu fort puiſſant auprès du peuple. Il n'étoit pas naturellement populaire, mais il l'étoit devenu par politique, pour écarter les ſoupçons qu'on auroit pu avoir qu'il ſongeât à la tyrannie, & auſſi *Plut. in vit. Pericl.*

pour contrebalancer l'autorité & le crédit de Cimon qui étoit soutenu par la faction des riches & des puissans. Périclès avoit eu une excellente éducation, & avoit été instruit & formé par les plus habiles Philosophes de son tems. Anaxagore, qui passoit pour avoir attribué le premier les événemens humains & le gouvernement du monde, non à une aveugle fortune ni à une fatale nécessité, mais à une intelligence * supérieure qui régloit & conduisoit tout avec sagesse, l'instruisit à fond de cette partie de la philosophie qui regarde les choses naturelles, & qui pour cela est appellée physique. Cette étude lui donna une force & une élévation d'esprit extraordinaire; & au lieu des basses & timides superstitions qu'engendre l'ignorance, lui inspira, dit Plutarque, une piété solide à l'égard des dieux, accompagnée d'une fermeté d'ame assurée, & d'une tranquille espérance des biens qu'on doit attendre d'eux. Il fit usage de cette science dans la guerre même. Car dans le tems que la flote des Athéniens se préparoit à

* *C'est pour cela qu'Anaxagore fut surnommé* Νοῦς, *c'est-à-dire, intelligence.*

partir pour aller contre le Péloponnéſe, une éclipſe du ſoleil étant ſurvenue, & voiant le pilote de la galére qu'il montoit tout effraié par cette ſubite obſcurité, il lui jetta ſon manteau ſur les yeux, & lui fit entendre qu'une pareille cauſe l'empéchoit de voir le ſoleil. Il s'étoit auſſi fort exercé dans l'éloquence, qu'il regardoit comme un inſtrument néceſſaire à quiconque vouloit conduire & manier le peuple. [a] Les poétes diſoient de lui qu'il foudroioit, qu'il tonnoit, qu'il mettoit toute la Gréce en mouvement, tant il excelloit dans le talent de la parole. Il n'étoit pas moins prudent & réſervé dans ſes diſcours que fort & véhément; & l'on remarque qu'il ne parla jamais en public ſans avoir prié les dieux de ne pas permettre qu'il lui échapât aucune expreſſion qui ne fût propre à ſon ſujet. Eupolis diſoit de lui que la déeſſe de la perſuaſion réſidoit ſur ſes lévres : & comme un jour on demandoit à * Thucydide, ſon adverſaire & ſon rival, qui de lui ou de Périclès lutoit le mieux : Quand je l'ai renverſé par terre en lutant, répliqua-t-il, il

* Ce n'eſt pas l'Hiſtorien.

[a] Ab Ariſtophane poeta fulgurare, tonare, permiſcere Græciam dictus eſt. *Orat. n.* 29.

assure le contraire avec tant de force, qu'il persuade en effet à tous les assistans, contre le témoignage de leurs propres yeux, qu'il n'est point tombé.

Plut. in vit. Tel étoit l'adversaire avec qui Cimon fut obligé d'en venir souvent aux mains au retour de ses glorieuses campagnes. Mais comme Périclès, par ses maniéres flateuses & par la force de son éloquence, s'étoit rendu maître du peuple, il l'emporta enfin sur Cimon, & le fit condanner à l'exil par l'Ostracisme. Au bout de cinq ans, il en fut rappellé à cause du mauvais état des affaires d'Athénes par raport aux Lacédémoniens : & Périclès, sacrifiant sa jalousie au bien public, ne rougit point d'écrire & de porter lui-même le décret du rappel de son adversaire. Dès qu'il fut revenu, il rétablit la paix, & réconcilia les deux peuples. Et pour ôter aux Athéniens, enflés par l'heureux succès de tant de victoires, l'envie & l'occasion d'attaquer leurs voisins & leurs alliés, il jugea nécessaire de les mener au loin contre l'ennemi commun, cherchant par cette voie d'honneur à aguerrir en même tems & à enrichir ses citoiens. Il mit donc en mer une flote de deux

cens vaiſſeaux. Il en envoia ſoixante contre l'Egypte, & alla avec le reſte contre l'île de Chypre. Il battit la flote ennemie; & dans le tems qu'il méditoit la perte entiére de l'Empire des Perſes, il fut bleſſé au ſiége d'une ville qu'il attaquoit en Chypre, & mourut de ſa bleſſure. Il avoit ſagement averti les Athéniens de ſe retirer en bon ordre en cachant ſa mort : ce qui fut exécuté, & ils retournérent chez eux en toute ſûreté ſous la conduite encore & ſous les auſpices de Cimon, quoique mort depuis plus de trente jours. Depuis ce tems-là les Grecs ne firent plus rien de conſidérable contre les Barbares : la diviſion ſe mit parmi eux : ils donnérent à l'ennemi commun le tems de reſpirer, & ils ſe détruiſirent eux-mêmes par leurs propres forces.

Cimon fut généralement regretté, & la ſuite fit encore mieux connoitre quelle perte la Gréce avoit faite en ſa perſonne. Il étoit riche & opulent : mais, dit [a] Plutarque en citant les propres paroles de Gorgias, il poſſédoit de grands biens pour en uſer, & *Ibid.*

a Φησὶ τὸν Κίμωνα τὰ χρήματα κεκτῆσθαι μὲν ὡς χρῆ-σθαι δὲ ὡς τιμᾶσθαι.

il en uſoit pour ſe faire aimer & honorer. L'Hiſtoire raconte de lui au ſujet de ſa libéralité des choſes, qui à peine nous paroiſſent croiables, tant elles ſont éloignées de nos mœurs. Il vouloit que ſes vergers & ſes jardins fuſſent ouverts en tout tems aux citoiens, afin qu'ils puſſent y prendre les fruits qui leur conviendroient. Il avoit tous les jours une table ſervie frugalement, mais où il y avoit à manger pour beaucoup de perſonnes; & tous les pauvres bourgeois de la ville y étoient reçus. Il ſe faiſoit toujours ſuivre de quelques domeſtiques, qui avoient ordre de gliſſer ſecrettement quelque piéce d'argent dans la main des pauvres qu'on rencontroit, & de donner des habits à ceux qui en manquoient. Souvent auſſi il pourvut à la ſépulture de ceux qui étoient morts ſans avoir de quoi ſe faire inhumer. Et il ne faiſoit point tout cela pour ſe rendre puiſſant parmi le peuple, & pour acheter ſes ſuffrages : car nous avons déja remarqué qu'il s'étoit déclaré pour la faction contraire, c'eſt-à dire des riches & des nobles. Il n'eſt pas étonnant qu'un homme de ce caractére ait

Cornel. Nep. & Plut. in vita Cim.

été ſi fort honoré pendant ſa vie, & ſi regretté après ſa mort.

Depuis ce tems-là, & ſur-tout après que Thucydide beau pere de Cimon eut été banni par l'Oſtraciſme, perſonne ne balançant plus l'autorité de Périclès, il eut un ſouverain pouvoir à Athénes, diſpoſant ſeul des finances, des troupes, des vaiſſeaux, & du maniement de toutes les affaires publiques. Il commença alors à changer de conduite, ne cédant plus, comme auparavant, aux caprices & aux fantaiſies du peuple, mais ſubſtituant aux maniéres trop molles & trop complaiſantes qu'il avoit eues juſques-là, un gouvernement plus ferme & plus indépendant, ſans pourtant ſe départir jamais en rien de la droite raiſon, & de l'amour du bien public. Il engageoit ſouvent par remontrances & par raiſons le peuple à faire volontairement ce qu'il propoſoit : mais quelquefois auſſi par une ſalutaire contrainte, il le menoit malgré lui à ce qui étoit le meilleur : imitant en cela la conduite d'un ſage médecin, qui dans le cours d'une longue maladie, accorde de tems en tems quelque choſe au goût du malade, mais

ſouvent ordonne des remédes qui le travaillent & le tourmentent pour le guérir. Se trouvant donc chargé ſeul du gouvernement d'une populace devenue extrêmement fiére, comme il avoit une grande habileté & une dextérité merveilleuſe à manier les eſprits, il emploioit ſelon les différentes conjonctures tantôt la crainte pour réprimer la fierté que lui inſpiroient les heureux ſuccès, tantôt l'eſpérance pour ranimer ſon courage abbattu par l'adverſité; montrant que la Rhétorique, comme dit Platon, n'eſt autre choſe que l'art de manier & de maitriſer les eſprits & les cœurs, & que le plus ſûr moien pour y réuſſir eſt de ſavoir faire uſage des paſſions ſoit douces, ſoit violentes, dont le ſuccès eſt preſque toujours immanquable.

Ce qui donnoit un ſi grand crédit à Périclès parmi le peuple, n'étoit pas ſeulement la force victorieuſe de ſon éloquence, mais la grande idée qu'on avoit de ſon mérite, de ſa prudence, de ſon habileté dans les affaires, & ſurtout de ſon déſintéreſſement: car il étoit regardé [a] comme un homme

a Ἀδωρότατος περιφανῶς γενόμενος, καὶ χρημάτων κρείττονος.

incapable de se laisser corrompre par des présens, & gouverner par l'avarice. En effet, s'étant vû lontems seul maître de la République, aiant porté la grandeur d'Athénes au plus haut point où elle pût arriver, & amassé dans la ville des trésors immenses, il n'augmenta pas d'une seule dragme le bien que son pere lui avoit laissé. Il gouverna toujours son patrimoine avec économie, se faisant rendre un compte exact de l'emploi de ses revenus, & retranchant toute dépense folle & surperflue, ce qui déplut beaucoup à sa femme & à ses enfans, qui auroient voulu plus d'éclat & de magnificence : mais il préféra à cette vaine & frivole gloire [a], la solide joie d'aider un grand nombre de pauvres citoiens.

Il n'étoit pas moins bon Capitaine, qu'excellent politique. Les troupes avoient une pleine confiance en lui, & le suivoient avec une entiére assurance. Sa grande maxime dans la guerre étoit de ne point hazarder un combat sans être presque assuré du succès, & de ménager le sang des citoiens. Il avoit coutume de dire que s'il ne te-

a Βοηθῶν πολλοῖς τῶν πενήτων.

noit qu'à lui, ils seroient immortels : que les arbres coupés & abbattus revenoient en peu de tems, mais que les hommes morts étoient perdus pour toujours. Une victoire, qui n'auroit été l'effet que d'une heureuse témérité, lui paroissoit peu digne de louange, quoique souvent elle fut fort admirée. Fortement attaché à cette maxime, il la suivit toujours avec une constance que rien ne put jamais ébranler, ce qui parut sur tout lorsque les Lacédémoniens firent une irruption dans l'Attique. Semblable, dit Plutarque, à un Pilote, qui après avoir donné ordre à tout dans une tempête, mépriſe les priéres & les larmes de l'équipage ; Périclès aiant pris de sages mesures pour la sureté de sa patrie, & étant résolu de ne point sortir de la ville pour aller à la rencontre des ennemis, [a] demeura ferme & inébranlable dans sa résolution, quoique plusieurs de ses amis le conjurassent par les priéres les plus pressantes ; que ses ennemis cherchassent à le troubler par leurs menaces & leurs accusations ; que la plupart le décriassent par

[a] Ἐχρητο τοῖς αὐτῷ λογισμοῖς, βραχέα προντίζων τῶν καταβοώντων καὶ δυσχεραινόντων.

des chanſons & des railleries, comme un homme ſans cœur, & un traître qui livroit ſa patrie aux ennemis. Cette conſtance & cette grandeur d'ame eſt une qualité bien néceſſaire pour quiconque eſt chargé du gouvernement des affaires.

Auſſi toutes les expéditions militaires de Périclès, & elles furent en grand nombre, réuſſirent toujours parfaitement, & lui acquirent à juſte titre la réputation d'un Général conſommé dans l'art de la guerre.

Il ne s'en laiſſa pas éblouir, & ne ſuivit pas l'ardeur aveugle du peuple, qui enflé par tant d'heureux ſuccès, & fier de ſa puiſſance qui s'accroiſſoit de jour en jour, méditoit de nouvelles conquêtes, formoit de grands projets, ſongeoit de nouveau à attaquer l'Egypte, & à ſe ſoumettre les provinces maritimes de l'Empire des Perſes. Pluſieurs même dès-lors commençoient à jetter les yeux ſur la Sicile, & à ſe livrer au malheureux & fatal deſir d'y envoier une flote : deſir qu'Alcibiade ralluma bientôt après, & qui cauſa la perte entiére d'Athénes. Périclès emploioit tout ſon crédit & toute ſa ſageſſe à réprimer ces fougueu-

ſes ſaillies, & cette avidité inquiéte. Il vouloit qu'on ſe bornât à conſerver & à aſſurer les anciennes conquêtes, eſtimant que c'étoit beaucoup faire que de contenir & d'arréter les Lacédémoniens, qui regardoient d'un œil jaloux la grandeur & la puiſſance d'Athénes.

Cette grandeur n'éclatoit pas ſeulement au dehors par les victoires remportées ſur les ennemis, mais brilloit encore plus au dedans par la magnificence des bâtimens & des ouvrages dont Périclès avoit orné & embelli la ville, qui jettoit les étrangers dans l'admiration & le raviſſement, & leur donnoit une grande idée de la puiſſance des Athéniens.

C'eſt une choſe étonnante de voir en combien peu de tems furent achevés tant de divers ouvrages d'architecture, de ſculpture, de gravure, de peinture, & comment néanmoins ils furent tout d'un coup portés au plus haut point de perfection. Car ordinairement les ouvrages achevés avec tant de facilité & de promtitude n'ont point une grace ſolide & durable, ni l'exactitude réguliére d'une beauté parfaite. Il n'y a que la longueur du tem

tems, jointe à l'assiduité du travail, qui leur donne une force capable de les conserver, & de les faire triompher des siécles. Et c'est ce qui rend plus admirables les ouvrages de Périclès, qui furent achevés si rapidement, & qui ont pourtant duré si lontems. Car chacun d'eux, dans le moment même qu'il fut achevé, avoit une beauté qui sentoit déja son antique : & aujourd'hui encore, dit Plutarque plus de cinq cens ans après, ils ont une certaine fraîcheur de jeunesse, comme s'ils ne venoient que de sortir des mains de l'ouvrier; tant ils conservent encore une fleur de grace & de nouveauté, qui empêche que le tems n'en amortisse l'éclat, comme si un esprit toujours rajeunissant & une ame exemte de vieillesse étoit répandue dans tous ces ouvrages.

Phidias, ce célébre Sculpteur, présidoit à tout le travail, & en avoit l'intendance générale. Ce fut lui qui fit en particulier la statue d'or & d'ivoire de Pallas, si estimée dans l'antiquité par les connoisseurs. Il y avoit parmi les ouvriers une ardeur & une émulation incroiable. Tous s'efforçoient à l'envi de se surpasser les uns les autres, &

d'immortaliſer leur nom par des chef-d'œuvres de l'art.

Ce qui faiſoit l'admiration de toute la terre, excita la jalouſie contre Périclès. Ses ennemis ne ceſſoient de crier dans les aſſemblées que le peuple ſe deshonoroit en s'attribuant l'argent comptant de toute la Gréce, qu'il avoit fait venir de Délos où il étoit en dépôt : que les Alliés ne pouvoient regarder une telle entrepriſe que comme une tyrannie manifeſte, en voiant que les deniers qu'ils avoient fournis par force pour la guerre étoient emploiés par les Athéniens à dorer & à embellir leur ville, à faire des ſtatues magnifiques, & à élever des temples qui coutoient des millions.

Périclès au contraire remontroit aux Athéniens qu'ils n'étoient pas obligés de rendre compte à leurs Alliés de l'argent qu'ils en avoient reçu : que c'étoit aſſez qu'ils les défendiſſent, & qu'ils éloignaſſent les Barbares, pendant que de leur côté ils ne fourniſſoient ni ſoldats, ni chevaux, ni navires, & qu'ils en étoient quittes pour quelques ſommes d'argent, qui, dès qu'elles ſont délivrées, n'appartiennent plus à ceux qui les ont données, mais ſont à ceux

qui les ont reçues, pourvû qu'ils exécutent les conditions dont ils sont convenus, & pour lesquelles ils les ont touchées. Il ajoutoit que la ville étant suffisamment pourvûe de tout ce qui étoit nécessaire pour la guerre, il étoit convenable d'emploier le reste de ses richesses à des ouvrages, qui étant achevés produiroient une gloire immortelle; & qui, dans le tems qu'on y travailloit, répandoient par tout l'abondance, & faisoient subsister un grand nombre de citoiens. Un jour même, comme les plaintes s'échauffoient, il s'offrit de prendre tous les frais sur lui, pourvû que les inscriptions publiques marquassent que lui seul avoit fait cette dépense. A ces paroles le peuple, soit qu'il admirât sa magnanimité, ou que piqué d'émulation il ne voulût pas lui céder cette gloire, s'écria qu'il pouvoit prendre au Tréfor de quoi fournir à tous les frais nécessaires sans rien épargner.

Les ennemis de Périclès, n'osant pas encore l'attaquer directement, firent appeller en jugement devant le peuple les personnes qui lui étoient le plus attachées: Phidias, Aspasie, Anaxagore. Périclès, qui connoissoit la légéreté &

l'inconſtance des Athéniens, craignit de ſuccomber enfin aux complots & aux efforts de ſes envieux. Pour conjurer donc cet orage, il alluma la guerre du Péloponnéſe qui depuis lontems ſe préparoit, perſuadé que par ce moien il diſſiperoit les plaintes qu'on avoit faites contre lui, & qu'il appaiſeroit l'envie, parce que dans un danger ſi preſſant la ville ne manqueroit jamais de ſe jetter entre ſes bras, & de s'abandonner à ſa conduite, à cauſe de ſa puiſſance & de ſa grande réputation.

REFLEXIONS.

J'EN FERAI trois. La premiére regardera le caractére de ceux dont il a été parlé dans ce morceau d'Hiſtoire: la ſeconde ſera ſur l'Oſtraciſme: & dans la derniére je dirai quelque choſe de l'émulation qui régnoit dans la Gréce, & ſurtout à Athénes, par raport aux beaux Arts.

1. Caracteres *de Thémiſtocle, d'Ariſtide, de Cimon, & de Périclès.*

On ne doit point, ce me ſemble, paſſer ce morceau d'Hiſtoire, ſans demander aux jeunes gens lequel de ces quatre illuſtres Chefs ils trouvent le plus eſtimable, & quelles ſont leurs qualités bonnes ou mauvaiſes qui ont fait plus d'impreſſion ſur eux, & ſans leur faire remarquer les principaux traits qui caractériſent ces grands hommes.

Il y a dans Themistocle quelque choſe qui frape extrêmement, & la ſeule bataille de Salamine dont il eut tout l'honneur, lui donne droit de diſputer de la gloire avec les plus grands hommes. Il y fit paroitre un courage invincible, une connoiſſance parfaite de l'art militaire, une grandeur d'ame extraordinaire, accompagnées d'une ſageſſe & d'une modération qui en relévent beaucoup le mérite : comme on le vit ſurtout lorſque pour le bien commun il porta les Athéniens à céder le commandement général de la flote à ceux de Lacédémone, & lorſque lui-même ſouffrit avec une patience & un ſang

froid qui étoient au dessus de son âge le traitement injurieux d'Eurybiade.

Ce qu'il y a de plus admirable dans Thémistocle, & qui forme son principal caractére, c'est une pénétration & une présence d'esprit, à qui rien n'échapoit. Après une courte & rapide délibération, il prenoit sur le champ le meilleur parti. Il avoit une extrême habileté pour discerner dans l'occasion ce qui étoit le plus convenable; & il prévoioit par des conjectures presque sûres ce qui devoit arriver. Le dessein qu'il forma & qu'il exécuta, de tourner toutes les forces d'Athénes du côté de la mer, marquoit en lui un génie supérieur, capable des plus grandes vûes, pénétrant dans l'avenir, & saisissant dans les affaires le point décisif. Il comprit qu'Athénes, ne possédant qu'un territoire stérile & peu étendu, n'avoit que ce seul moien pour s'enrichir & s'aggrandir, & pour se rendre nécessaire aux Alliés, & formidable aux ennemis. On peut regarder ce projet comme la source & la cause de tous les grands événemens qui rendirent dans la suite la république d'Athénes si florissante.

Corn. Nep. Plut.

Mais il faut avouer que le dessein

noir & perfide que Thémiſtocle propoſa, de bruler en pleine paix la flote des Grecs pour accroître la puiſſance des Athéniens, oblige de rabattre infiniment de l'idée qu'on a de lui : car, comme nous l'avons ſouvent obſervé, c'eſt le cœur, c'eſt-à-dire, la probité & la droiture, qui décide du vrai mérite. Et c'eſt ainſi que le peuple d'Athénes en jugea. Je ne ſai ſi dans toute l'Hiſtoire il y a un fait plus digne d'admiration que celui-ci. Ce ne ſont point des Philoſophes, à qui il ne coute rien d'établir dans leurs écoles de belles maximes & de ſublimes régles de morale, qui décident que jamais l'utile ne doit l'emporter ſur l'honnête. C'eſt un peuple entier, intéreſſé dans la propoſition qu'on lui fait, qui la regarde comme très importante pour le bien de l'Etat, & qui néanmoins, ſans héſiter un moment, la rejette d'un commun accord, par cette unique raiſon, qu'elle eſt contraire à la juſtice.

Les grandes qualités de Thémiſtocle furent auſſi beaucoup ternies par un deſir de gloire exceſſif, & par une ambition démeſurée, qu'il ne put jamais contenir dans de juſtes bornes,

qui le rendit ennemi de tout mérite qui pouvoit disputer de la gloire avec lui, qui le porta à faire exiler Aristide, & qui lui fit terminer ses jours d'une maniére peu honorable dans un pays étranger, & parmi les ennemis de sa patrie.

Périclès, lorsqu'il fut chargé du maniement des affaires publiques, trouva sa ville dans le plus haut point de grandeur où elle eût jamais été, & dans la fleur de sa puissance, au lieu que ceux qui l'avoient précédé l'avoient rendu telle. Si cela diminue quelque chose de sa gloire, en ce qu'il n'eut qu'à maintenir ce que d'autres avoient établi; on peut dire aussi d'un autre côté que cela l'augmente, par la difficulté qu'il y a de maîtriser & de contenir dans le devoir des citoiens fiers, & devenus presque intraitables par la prospérité.

Il se maintint à la tête des affaires & dans un pouvoir presque absolu, non peu de tems, & par une faveur de peu de durée, mais pendant l'espace de quarante ans, quoiqu'il eût à se soutenir contre un grand nombre d'illustres adversaires; ce qui est pres-

que ſans exemple. Rien ne fait ſentir plus vivement l'étendue, la ſupériorité, la force de ſon génie, la ſolidité de ſa vertu, la variété de ſes talens, que ce ſeul fait, ſurtout dans une démocratie ſi jalouſe, ſi remuante, & ſi remplie de mérite. Plutarque ſemble en montrer la cauſe & faire ſon caractére en un mot, lorſqu'il dit que Périclès, auſſi-bien que Fabius, ſe rendit très utile à ſa patrie par ſa douceur, par ſa juſtice, & par la force & la patience qu'il eut de ſouffrir les imprudences & les injuſtices de ſes collégues & de ſes citoiens. Ses ennemis, qui pendant ſa vie avoient été bleſſés de l'exceſſif crédit qu'il s'étoit acquis, furent obligés, après ſa mort, a de convenir que jamais homme n'avoit mieux ſû tempérer la force du commandement par la modération, ni relever la bonté & la douceur de ſon caractére par une majeſtueuſe gravité; & ſa puiſſance, qui avoit excité l'envie contre lui, & à qui l'on donnoit le nom odieux de tyrannie, parut alors avoir été la plus ſûre défenſe & le plus fort rempart de l'Etat, tant il ſe gliſſa

a Ἀναμολόγων τὸ μετριώτερον ἐν ἔλῳ, σεμνότερον ἐν πραότητι, μὴ φῦναι τρόπων.

depuis dans le gouvernement de méchanceté & de corruption, qui n'avoient osé éclater pendant sa vie, ou qu'il avoit toujours contenues en les tenant foibles & basses, & en les empêchant de croître & de monter à un excès sans remède, par la licence & par l'impunité.

Périclès, par la force de son éloquence, & par l'ascendant qu'il avoit pris sur les esprits, déconcerta plusieurs fois les projets du peuple qui ne respiroit que la guerre. Il rendit par là un grand service à sa patrie; & il lui auroit épargné bien des malheurs, s'il avoit jusqu'à la fin tenu la même conduite. Il avoit de bonnes vûes en dominant, mais il vouloit dominer seul; & c'est ce qui le porta à faire exiler les meilleurs sujets, & les plus capables de servir la République, parce qu'ils balançoient son autorité. Enfin craignant pour lui-même un pareil sort, & sentant que son crédit diminuoit tous les jours, pour se mettre en sureté il alluma une guerre, dont les suites furent très funestes à sa patrie.

On vante beaucoup les ouvrages magnifiques dont il embellit Athénes;

mais je ne sai si c'est à juste titre. Etoit-il donc raisonnable d'emploier en bâtimens superflus, & en vaines décorations des sommes * immenses, qui étoient destinées pour le fond de la guerre ; & n'auroit-il pas mieux valu soulager les Alliés d'une partie des contributions, qui sous le gouvernement de Périclès furent portées à près d'un tiers de plus qu'elles n'étoient auparavant ?

CIMON s'appliqua aussi à orner la ville. Mais, outre que l'argent qu'il emploia faisoit partie du butin qu'il avoit pris sur les ennemis, & n'étoit point le plus pur sang & la substance des peuples ; la dépense fut très médiocre, & il ne s'attacha qu'à des ouvrages, ou absolument nécessaires, comme étoient le port, les murailles, & les fortifications de la ville ; ou d'une grande commodité pour les citoiens, telles qu'étoient les galleries & les promenades publiques, les grandes places de la ville, les lieux d'exercice, comme l'Académie, séjour ordinaire des beaux esprits, & retraite célébre des Philosophes. Ce fut parti-

* *Elles montoient à plus de dix millions.*

culiérement cet endroit qu'il s'appliqua à rendre plus commode & plus agréable; & par cette légére dépenſe il donna occaſion à ces entretiens ſavans, véritablement dignes d'hommes libres, & qui ont fait tant d'honneur à la ville d'Athénes dans tous les ſiécles.

Il avoit amaſſé de grands biens, mais il en faiſoit un uſage capable de faire rougir des chrétiens, donnant largement à tous les pauvres qu'il rencontroit, faiſant diſtribuer des habits à ceux qui en manquoient, invitant à manger chez lui ceux des bourgeois d'Athénes qui étoient dans le beſoin. Quelle comparaiſon, dit Plutarque, entre la table de Cimon, ſimple, frugale, populaire, & qui avec une dépenſe médiocre nourriſſoit tous les jours un grand nombre de citoiens; & celle de Luculle, magnifiquement ſervie, plus digne d'un Satrape Perſan que d'un citoien Romain, & deſtinée à ſatisfaire à grands frais la ſenſualité de quelques débauchés de profeſſion, dont tout le mérite étoit de ſavoir goûter les morceaux friands, & ſans doute de bien louer le maître de la maiſon!

Cimon égala par ſes expéditions militaires, la gloire des plus grands Capitaines grecs; car aucun avant lui n'avoit porté ſi loin ſes armes & ſes conquêtes : & il joignit à la bravoure & au courage des autres, une prudence & une modération, qui ne furent pas moins utiles à la patrie.

Sa jeuneſſe ne fut pas ſans reproche : mais tout le reſte de ſa vie en couvrit & en effaça parfaitement les fautes : & où trouve-t-on une vertu ſans tache ?

S'il pouvoit y en avoir quelqu'une parmi les payens, ce ſeroit celle d'Aristide. Une grandeur d'ame extraordinaire le rendoit ſupérieur à toutes les paſſions. Intérêt, plaiſir, ambition, reſſentiment, jalouſie; l'amour de la vertu & de la patrie étoufoit en lui tous ces ſentimens. C'étoit l'homme de la République. Pourvû qu'elle fût bien ſervie, il lui importoit peu par qui elle le fût. Le mérite des autres, loin de le bleſſer, devenoit le ſien propre par l'approbation qu'il lui donnoit. Il eut part à toutes les grandes victoires que la Gréce remporta de ſon tems, mais ſans s'en élever. Il ne ſongeoit point à

dominer dans Athénes, mais à rendre Athénes dominante : & il en vint à bout, non, comme on l'a déja remarqué, en équipant de groſſes flotes, ou en mettant ſur pié de nombreuſes armées, mais en rendant aimable aux Alliés le gouvernement des Athéniens par ſa douceur, ſa bonté, ſon humanité, ſa juſtice. Le déſintéreſſement qu'il fit paroitre dans le maniement des deniers publics, & l'amour de la pauvreté, porté, ſi on oſoit le dire, preſque juſqu'à l'excès, ſont des vertus tellement au deſſus de notre ſiécle, qu'à peine pouvons nous les croire. En un mot, & c'eſt par où l'on peut juger de la ſolide grandeur d'Ariſtide, ſi Athénes avoit toujours eu des Chefs qui lui euſſent reſſemblé, maîtreſſe de la Gréce, & contente d'en faire le bonheur & d'y maintenir la paix, elle auroit été en même tems la terreur des ennemis, l'amour des Alliés, & l'admiration de tout l'univers.

Thémiſtocle ne faiſoit point difficulté d'emploier les ruſes & les fineſſes pour arriver à ſes fins, & ne montroit pas beaucoup de fermeté ni de conſtance dans ſes entrepriſes. Mais

pour Ariſtide, il étoit ferme & conſtant dans ſa conduite & dans ſes principes, inébranlable dans tout ce qui lui paroiſſoit juſte, & incapable d'uſer du moindre menſonge & de la moindre ombre de flaterie, de déguiſement & de fraude, non pas même par maniére de jeu.

Il avoit une maxime bien importante pour ceux qui veulent entrer dans les charges publiques, & dans le maniement des affaires, & qui ſouvent ne comptent que ſur leurs patrons & ſur l'intrigue. Cette maxime étoit, que le véritable citoien, l'homme de bien, devoit faire conſiſter tout ſon crédit à faire & à conſeiller en tout & par tout ce qui étoit honnête & juſte. Il parloit ainſi, parce qu'il voioit que le grand crédit des amis portoit la plupart de ceux qui étoient en place à abuſer de leur pouvoir pour commettre des injuſtices. *Plut.*

Rien n'eſt plus admirable ni plus au-deſſus de notre ſiécle, au-deſſus de nos mœurs & de notre maniére d'agir & de penſer, que ce que fit Ariſtide avant la bataille de Marathon. Le commandement de l'armée roulant par jour entre dix Généraux Athéniens, Ari-

ſtide fut le premier à céder le commandement à Miltiade comme au plus habile, & engagea ſes Collégues à faire de même, en leur montrant qu'il n'eſt point honteux, mais grand & ſalutaire, de céder & de ſe ſoumettre à ceux qui ont un mérite ſupérieur. Et par cette réunion de toute l'autorité en un ſeul Chef, il mit Miltiade en état de remporter une grande victoire ſur les Perſes.

Il y a une qualité infiniment rare, qui convient aux quatre grands homme dont je viens de parler, & qui mérite bien qu'un maître y inſiſte avec ſoin, & la faſſe remarquer à ſes diſciples : c'eſt la facilité avec laquelle ils ſacrifient au bien de la patrie leurs querelles particuliéres. Leur haine n'a rien d'implacable, d'amer, d'outré, comme chez les Romains. Le ſalut de l'Etat les réconcilie, ſans qu'ils gardent de jalouſie ni de rancune : & bien loin de traverſer ſecrettement ſon ancien rival, chacun concourt avec zéle au ſuccès de ſes entrepriſes, & à ſa gloire.

Ce trait, ce caractére, eſt ce que l'Hiſtoire nous montre de plus grand, de plus difficile, de plus au deſſus de

l'homme, & je puis le dire, de plus important & de plus néceſſaire pour ceux qui occupent les grandes places; en qui il n'eſt que trop ordinaire de voir une petiteſſe d'eſprit, qu'il leur plait d'appeller grandeur & nobleſſe, qui les rend pointilleux, délicats & jaloux ſur ce qui regarde le commandement, incompatibles avec leurs Collégues, uniquement attentifs à s'attirer la gloire de tout, toujours prêts à ſacrifier les intérêts publics à leur intérêt particulier, & à laiſſer faire des fautes à leurs rivaux pour en profiter.

On voit une conduite toute contraire dans ceux dont j'examine ici le caractére.

Thémiſtocle, peu de tems avant la bataille de Salamine, ſentant que les Athéniens regrettoient Ariſtide, & déſiroient ſa préſence, n'héſita point, quoiqu'il fût le principal auteur de ſon exil, à le rappeller par un Décret commun à tous les bannis, qui leur permettoit de revenir dans leur patrie pour l'aider de leurs bons conſeils, & la défendre par leur courage.

Ariſtide ainſi rappellé, vint quelque tems après trouver Thémiſtocle dans ſa tente, pour lui donner un avis

Herod. lib. 8, Plut. in vit. Themiſt. & Ariſt.

important, d'où dépendoit le succès de la guerre, & le salut de la Gréce. Le discours qu'il lui tint, mériteroit d'être gravé en caractéres d'or. » Thémistocle, lui dit-il, si nous sommes » sages, nous renoncerons désormais » à cette vaine & puérile dissension » qui nous a agités jusqu'ici ; & par » une plus noble & plus salutaire ému- » lation nous combattrons à l'envi à » qui servira mieux la patrie, vous » en commandant & en faisant le de- » voir d'un bon & sage Capitaine, & » moi en vous obéissant, & en vous » aidant de ma personne & de mes » conseils. « Il lui communiqua ensuite ce qu'il jugeoit nécessaire dans la conjoncture présente. Thémistocle, étonné jusqu'à l'excès d'une telle grandeur d'ame, & d'une si noble franchise, eut quelque honte de s'être laissé vaincre par son rival, & ne rougissant point d'en faire l'aveu, promit bien d'imiter sa générosité, & même, s'il se pouvoit, de la surpasser par tout le reste de sa conduite. Toutes ces protestations ne se terminérent point à de vains complimens, mais elles furent soutenues par des effets constans : & Plutarque observe

que pendant tout le tems du commandement de Thémistocle, [a] Aristide l'aida en toute occasion de ses conseils & de son crédit, travaillant avec joie à la gloire de son plus grand ennemi par le motif du bien public. Et lorsque dans la suite la disgrace de Thémistocle lui eut donné une belle occasion de se venger, [b] au lieu de se ressentir des mauvais traitemens qu'il en avoit reçu, il refusa constamment de se joindre à ses ennemis, aussi éloigné de jouir avec une secrette joie de l'infortune de son adversaire, qu'il l'avoit été auparavant de s'affliger de ses heureux succès.

L'Histoire a-t-elle rien de plus achevé en tout genre, que ce que nous venons de raporter? & trouve-t-on même ailleurs quelque chose qu'on puisse comparer à cette noble & généreuse conduite d'Aristide? [c] On admire avec raison, comme un des plus beaux

a Πάντα συνέπραττε καὶ συνεβούλευεν, ἐνδοξότατον ἐπὶ σωτηρίᾳ κεινῇ πρεσβῦν τὸν ἐχθίστον. *Plut. in vit. Arist.*

b Οὐκ ἐμνησικάκησεν.... οὐδὲ ἀπέλαυσεν ἐχθρᾷ δυσχεράντος, ὥσπερ οὐδ' εὐημερούντι πρότερον ἐφθόνησε.

c Nec Agricola unquam in suam famam gestis exultavit: ad auctorem & ducem, ut minister, fortunam referebat. Ita virtute in obsequendo, verecundia in prædicando, extra invidiam, nec extra gloriam erat. *Tacit. in vit. Agric. cap.* 8.

traits de la vie d'Agricola, de ce qu'il emploia tous ſes talens & tous ſes ſoins pour augmenter la gloire de ſes Généraux : ici c'eſt pour augmenter celle de ſon plus grand ennemi. Quelle ſupériorité de mérite !

On a encore un grand exemple de la vertu dont je parle, dans Cimon, qui étant actuellement banni par l'Oſtraciſme, vint néanmoins ſe placer à ſon rang dans ſa Tribu pour combattre contre les Lacédémoniens, qui avoient toujours été juſqu'à ce tems de ſes amis, & avec qui on l'accuſoit d'avoir des intelligences ſecrettes. Mais, ſur l'ordre que ſes ennemis tirérent du Conſeil public pour lui défendre de ſe trouver à la bataille, il ſe retira en conjurant ſes amis de prouver ſon innocence & la leur par des effets. Ils prirent l'armure de Cimon, la placérent dans le poſte qu'il devoit occuper, & combattirent avec tant de valeur qu'ils ſe firent preſque tous tuer, laiſſant aux Athéniens un regret infini de leur perte, & un grand repentir de les avoir accuſés ſi injuſtement.

Les Athéniens aiant perdu une grande bataille, rappellérent Cimon : & ce fut, comme on l'a déja remar-

qué, Périclès lui-même qui dreſſa & propoſa le Décret de ſon rappel, quoiqu'il eût auparavant contribué plus que tout autre à le faire bannir. Sur quoi Plutarque fait une très belle réflexion, & qui confirme tout ce que j'ai dit juſqu'ici. Périclès, dit-il, emploia tout ſon crédit pour faire revenir ſon rival : » tant les querelles mêmes des citoiens étoient tempérées » par le motif de l'utilité publique, » & leurs animoſités toujours prêtes à » s'appaiſer dès que le bien de l'Etat le » demandoit : & tant l'ambition, qui » eſt la plus vive & la plus forte des » paſſions, cédoit & ſe conformoit aux » beſoins & aux intérêts de la patrie. « Cimon après ſon retour, ſans ſe faire prier, ſans ſe plaindre ni faire l'important, & ſans chercher à faire durer une guerre qui le rendoit néceſſaire à ſa patrie, lui rendit promtement le ſervice qu'on attendoit de lui, & lui procura ſans délai la paix dont elle avoit beſoin.

Mais rien ne découvre plus clairement le fond du cœur de Périclès, ſa douceur, ſon éloignement de toute haine & de toute vengeance, qu'une parole qu'il dit peu avant ſa mort. Ses

amis, qui ne croioient pas être entendus du malade, louant entr'eux son gouvernement & ses neuf trophées, il les interrompit en leur disant, qu'il s'étonnoit qu'ils s'arrêtassent à des choses qui dépendoient beaucoup de la fortune, & qui lui étoient communes avec beaucoup d'autres Généraux; & qu'ils passassent sous silence ce qui étoit le plus beau & le plus grand, de n'avoir jamais fait porter le deuil à aucun Athénien.

Les différens traits que j'ai raportés jusqu'ici en parlant des quatre grands hommes qui ont le plus illustré la république d'Athénes, peuvent être, ce me semble, d'une grande utilité, non seulement pour les jeunes gens qui doivent occuper des places considérables dans l'Etat, mais pour toutes sortes de personnes de quelque condition qu'elles soient. Car ils nous montrent quelle petitesse d'esprit & quelle bassesse il y a à être envieux & jaloux de la vertu & de la réputation des autres; & au contraire combien il y a de noblesse & de grandeur d'ame à estimer, à aimer, à faire valoir le mérite de ses égaux, de ses collégues, de ses concurrens, & mê-

le de ſes ennemis, ſi l'on en a. Tous
es traits d'hiſtoire doivent faire d'au-
tat plus d'impreſſion ſur les eſprits,
ce ce ne ſont point des leçons ſpé-
clatives de Philoſophes, mais des de-
irs réduits en pratique.

2. DE L'OSTRACISME.

L'OSTRACISME, chez les Athé-
ens, étoit un jugement par lequel on
ndannoit un homme à une ſorte d'é-
, qui duroit dix ans, à moins que le
uple n'en abrégeât le tems. Il faloit
'il y eût au moins ſix mille citoiens
i condannaſſent à cette peine. Ils
nnoient leur ſuffrage en écrivant le
m du particulier ſur une coquille,
pellée en grec ὄστρακον, d'où eſt venu
nom d'Oſtraciſme. Cette ſorte de
nniſſement n'étoit point une puni-
on ordonnée pour aucun crime, ni
e peine infamante, & * c'étoient
s plus illuſtres citoiens, & ſouvent
ême les plus gens de bien, qui y
oient expoſés. Je ne prétens point
e rendre ici l'Avocat ou l'Apologi-
de l'Oſtraciſme, qui pouvant être
nſidéré ſous différentes faces, peut
ſſi partager les eſprits ſur le juge-
ent qu'on en doit porter. Comme

* *Miltiade. Cimon. Ariſtide. Themiſtocle, &c.*

cette loi sembloit n'attaquer que la vertu, & n'en vouloir qu'au mérite, il n'est pas étonnant, qu'à la regarder seulement de ce côté-là, elle paroisse extrêmement odieuse, & qu'elle révolte tout esprit raisonnable. C'est ce qui a porté Valére Maxime à taxer de folie & d'extravagance publique cette coutume & cette loi, qui punissoit les plus grandes vertus comme on punit ailleurs les crimes, & qui paioit par l'exil les services rendus à l'Etat. *Quid obest quin publica dementia sit existimanda, summo consensu maximas virtutes quasi gravissima delicta punire, beneficiaque injuriis rependere!*

Val. Max. lib. 5. cap. 3.

Sans donc vouloir justifier absolument l'Ostracisme, je demande qu'il me soit permis d'en approfondir les raisons, & d'en examiner les avantages. Car je ne puis m'imaginer qu'une République, aussi sage que celle d'Athénes, eût souffert si lontems & même autorisé une coutume, qui n'auroit été fondée que sur l'injustice & sur la violence. Et ce qui me confirme dans cette opinion, c'est que quand on abrogea cette loi à Athénes, ce ne fut point à titre d'injustice; mais parce qu'aiant eu lieu par raport à un citoien mépriſé de

de toute la ville, (il se nommoit Hyperbolus, & vivoit du tems de Nicias & d'Alcibiade) [a] on crut que désormais l'Ostracisme, flétri & dégradé par cet exemple, deshonoreroit un honnête homme, & seroit injurieux à sa réputation.

[b] Aussi voions-nous que Cicéron ne condanne pas cette loi avec autant de sévérité que Valére Maxime, & qu'en plaidant pour Sextius que l'on vouloit faire bannir, quoiqu'il eût intérêt de décrier les bannissemens, il se contente de taxer les Athéniens de légéreté & de témérité. Plutarque s'en explique en plusieurs endroits d'une maniére assez favorable, ou du moins qui n'est pas dure ni injurieuse, comme on le verra dans la suite. C'est ce qui me porteroit à croire que Valére Maxime a jugé de cette loi trop superficiellement, & qu'il s'est trop laissé fraper de quelques inconvéniens, sans aprofondir ce qu'elle

a Ἐκ τούτου δυσχεράνας ὁ δῆμος ὡς καθυβρισμένον τὸ πρᾶγμα καὶ προπεπηλακισμένον, ἀφῆκε παντελῶς, καὶ κατέλυσεν. *Plut. in Arist.*

b Apud Athenienses, homines Græcos, longè à nostrorum hominum gravitate disjunctos, non deerant qui remp. contra populi temeritatem defenderent, cùm omnes qui ita fecerant, è civitate expellerentur. *Pro Sext. n.* 141.

pouvoit avoir d'avantageux. Examinons donc quels pouvoient être ces avantages.

1. C'étoit une barriére très utile contre la tyrannie dans un Etat purement démocratique, dont la liberté, qui en eſt l'ame & la loi ſouveraine, ne pouvoit ſubſiſter que par l'égalité. Il étoit difficile que le peuple ne prît ombrage de la puiſſance des citoiens qui s'élevoient au deſſus des autres, & [a] dont l'ambition, ſi naturelle au cœur de l'homme, donnoit de juſtes allarmes à une République extrêmement jalouſe de ſon indépendance. Il convenoit de prendre de loin des meſures pour les faire rentrer dans l'ordre, d'où leurs grands talens ou leurs grands ſervices ſembloient les avoir tirés. Ils [b] ſe ſouvenoient encore de la tyrannie de Piſiſtrate & de ſes enfans, qui n'avoient été que de ſimples citoiens comme les autres. Ils avoient devant les yeux Ephéſe, Thébes, Corinthe, Syracuſe, & preſque tou-

a Τῇ δυνάμει βαρεῖς, καὶ πρὸς ἰσότητα δημοκρατικὴν ἀσύμμετροι. *Plut. in vit. Themiſt.*

b Athenienſes, propter Piſiſtrati tyrannidem, quæ paucis annis antè fuerat, omnium civium ſuorum potentiam extimeſcebant. *Corn. Nep. in Milt. cap. 8.*

tes les villes grecques, dont des Tyrans s'étoient emparé dans le tems que leurs citoiens ne craignoient rien pour leur liberté. Et qui oseroit assurer que Thémistocle, Ephialte, l'ancien Démosthéne, Alcibiade, & même Cimon & Périclès eussent refusé de régner à Athénes, s'ils avoient pu l'entreprendre, comme Pausanias & Lysandre le tentérent à Lacédémone, & tant d'autres dans leurs républiques; & comme César le fit à Rome?

2. Cette sorte de banniſſement n'avoit rien de honteux & d'infamant. Ce n'étoit point, dit Plutarque, une punition de crime ou de malversation, mais une précaution jugée néceſſaire contre un orgueil & une puiſſance qui devenoient à charge: c'étoit un remède doux & humain contre l'envie, à qui un trop grand mérite faiſoit ombrage, & donnoit de violens soupçons: en un mot, c'étoit un moien ſûr de mettre l'eſprit du peuple en repos, ſans ſe porter à aucune violence contre le banni. Car il conſervoit la jouiſſance & la diſpoſition de ſon bien: il poſſédoit tous les droits & tous les priviléges de citoien, avec l'eſpérance d'être rétabli dans un tems fixe, qui pouvoit *In vit. Arist.*

être abrégé par une infinité d'incidens. Ainſi on ne rompoit point par l'Oſtraciſme tous les liens qui attachoient l'exilé à ſa patrie : on ne le pouſſoit point au déſeſpoir : on ne le forçoit pas à prendre des partis extrêmes. Auſſi voions-nous par l'événement que ni Ariſtide, ni Cimon, ni Thémiſtocle même, ni les autres, n'ont point pris des engagemens contre leur patrie, & qu'au contraire ils ont toujours conſervé pour elle beaucoup de fidélité & de zéle. Au lieu que les Romains, faute d'avoir une loi pareille, ont forcé Camille à faire des imprécations contre ſa patrie, ont engagé Coriolan à prendre les armes contre elle, comme le fit auſſi depuis Sertorius contre ſon inclination. On en venoit d'abord à faire déclarer un citoien ennemi de l'Etat, comme Céſar, Marc Antoine, & pluſieurs autres : après quoi il ne reſtoit plus de reſſource que dans le déſeſpoir, ni d'aſſurance pour ſa propre conſervation que dans les violences & les guerres ouvertes.

3. C'eſt auſſi par cette loi que les Athéniens ſe ſont préſervés des guerres civiles, qui ont ſi fort troublé &

ébranlé la République Romaine. Avec une semblable loi on n'en seroit pas venu à assassiner les Gracques. On se seroit peut-être épargné la guerre de Marius & de Sylla, celle de César & de Pompée, & les funestes suites du Triumvirat. Mais Rome n'aiant point ce reméde doux [a] & humain, comme parle Plutarque, propre à calmer, à adoucir, à consoler l'envie; quand les deux factions du Sénat & du Peuple étoient un peu échaufées, il ne restoit plus d'autre parti ni d'autre issue, que de décider la querelle par les armes & par la violence. Et c'est ce qui a enfin attiré à Rome la perte de sa liberté.

Peut-être donc pourroit-on croire qu'il ne faut pas juger de cette loi de l'Ostracisme comme Valére-Maxime & plusieurs autres, qui ne sont frapés que de l'abus de la loi, sans examiner à fond les véritables motifs de son établissement & ses utilités; & sans considérer qu'il n'y a point de si bonne loi qui n'ait ses inconvéniens dans l'application.

a Παραμυθία φιλάνθρωπον ἡ κουφισμὸς.

3. Emulation *pour les arts & pour les sciences.*

Diodore de Sicile, dans la préface du douziéme livre de ses histoires, fait une réflexion fort sensée sur les tems & sur les événemens dont je viens de parler. Il remarque que jamais la Gréce ne fut menacée d'un plus grand danger, que lorsque Xerxès, après s'être assujetti tous les Grecs Asiatiques, vint l'attaquer avec une armée formidable, qui sembloit devoir infailliblement lui faire subir le même sort. Cependant elle ne fut jamais plus glorieuse ni plus triomphante que depuis cette expédition de Xerxès, qui est à proprement parler l'époque où commence le beau tems de la Gréce, & qui fut en particulier pour Athénes l'occasion & la source de cette gloire qui a rendu son nom si célébre. Pendant les cinquante années qui suivirent, on vit sortir du sein de cette ville une foule de grands hommes en tout genre, pour les arts, pour les sciences, pour la guerre, pour le gouvernement & la politique.

Pour me borner ici à ce qui regarde les beaux arts & les sciences, ce qui

les porta en ſi peu de tems à un ſi haut dégré de perfection, furent les récompenſes & les diſtinctions propoſées à ceux qui y excelloient; qui allumérent parmi les beaux eſprits & les habiles ouvriers une émulation incroiable.

Cimon, au retour d'une glorieuſe campagne, aiant raporté à Athénes les os de Théſée, le peuple, pour conſerver la mémoire de cet événement, établit une diſpute entre les Poétes Tragiques, qui devint fort célébre. Des Juges, tirés au ſort, décidoient du mérite des piéces, & adjugeoient la couronne au vainqueur au milieu des louanges & des applaudiſſemens de toute l'aſſemblée. Dans celle-ci, l'Archonte voiant parmi les ſpectateurs de grandes brigues & de grandes partialités, nomma pour Juges Cimon lui-même, & neuf autres Généraux. Sophocle, encore tout jeune, donna pour lors ſa premiére piéce, & il l'emporta ſur Eſchyle, qui juſques-là avoit fait l'honneur du théatre, & y avoit toujours primé ſans conteſtation. Ce dernier ne put ſurvivre à ſa gloire. Il ſortit d'Athénes, & ſe retira en Sicile, où bientôt après il mourut

de chagrin. Pour Sophocle, ſa gloire alla toujours en croiſſant, & ne l'abandonna pas, même dans ſon extrême vieilleſſe. Ses enfans l'aiant appellé en jugement pour le faire interdire, ſous prétexte que ſon eſprit s'affoibliſſoit de jour en jour; pour toute apologie il lut devant les Juges une piéce, intitulée *Œdipus Coloneus*, qu'il venoit tout récemment d'achever, & d'une commune voix il gagna ſon procès.

La gloire de remporter le prix dans ces diſputes, où toutes ſortes de perſonnes s'empreſſoient de produire des ouvrages d'eſprit, étoit regardée comme un honneur ſi diſtingué, qu'elle faiſoit même l'objet de l'ambition des Princes, comme l'hiſtoire nous l'apprend des deux Denys de Syracuſe.

Lucian. in Herodoto. Ce fut pour Hérodote une journée bien glorieuſe, & un plaiſir bien flateur, lorſque toute la Gréce aſſemblée aux Jeux Olympiques crut, en lui entendant faire la lecture de ſes hiſtoires, entendre les Muſes mêmes parler par la bouche de cet Hiſtorien, ce qui fit qu'on donna aux neuf livres qui compoſent ſon ouvrage le nom des neuf Muſes. Il en étoit de même

des Orateurs & des Poétes qui y prononçoient en public leurs discours, & y lisoient leurs poésies. Quel éguillon de gloire n'excitoient point dans les esprits des applaudissemens reçus sous les yeux & par les acclamations de presque tous les peuples de la Gréce !

L'émulation n'étoit pas moindre parmi les habiles ouvriers, & ce fut par là que sous Périclès, dans un espace de tems assez court, tous les Arts furent portés à une souveraine perfection.

Ce fut lui qui bâtit l'Odeon, ou Théatre de Musique, & qui fit le Décret par lequel il étoit ordonné qu'on célébreroit des jeux & des combats de Musique à la fête des Panathénées ; & aiant été élu juge & distributeur des prix, il ne crut pas se deshonorer en réglant & marquant dans un grand détail les loix & les conditions de ces sortes de disputes. *Plut. in vit. Pericl.*

A qui le nom de Phidias, & la réputation de ses ouvrages ne sont-ils point connus ? Ce célébre Sculpteur, infiniment plus sensible à la gloire qu'à l'intérêt, se hazarda, malgré l'extrême délicatesse qu'il connoissoit au peuple d'Athénes sur ce point, *Ibid.*

d'inférer ſon nom, ou du moins la reſſemblance de ſon viſage, dans une fameuſe ſtatue, ne croiant pas qu'il pût y avoir pour lui de plus précieuſe récompenſe de ſon travail, que de partager avec ſon ouvrage une immortalité dont lui-même étoit l'auteur & la cauſe.

On ſait avec quelle ardeur les Peintres entroient en lice l'un contre l'autre, & avec quelle vivacité ils ſe diſputoient la palme. Leurs ouvrages étoient expoſés en public, & des juges également habiles & incorruptibles adjugeoient la victoire à celui qui avoit le mieux réuſſi.

Parrhaſius & Zeuxis diſputérent ainſi enſemble. Celui-ci avoit repréſenté dans un tableau des raiſins qui étoient ſi reſſemblans, que les oiſeaux vinrent les béqueter. L'autre dans le ſien avoit peint un rideau. Zeuxis, fier du puiſſant ſuffrage des oiſeaux, le preſſa comme en inſultant de tirer le rideau afin qu'on vît ſon ouvrage. [a] Il connut bientôt ſon erreur, & céda la palme à ſon émule, avouant ingé-

a Intellecto errore conceſſit palmam ingenuo pudore, quoniam ipſe voluceres fefelliſſet, Parrhaſius autem ſe artificem. *Plin. lib.* 35. *cap.* 10.

nuement qu'il étoit vaincu, puiſque, s'il avoit trompé les oiſeaux, Parrhaſius l'avoit trompé lui-même tout maître en l'art qu'il étoit.

Ce que j'ai dit de l'ardeur qu'un ſeul homme excita à Athénes par raport aux arts & aux ſciences, nous montre combien l'émulation pourroit faire de bien dans un Etat, ſi elle étoit appliquée à des choſes utiles au public, & ſi elle étoit retenue & renfermée dans de juſtes bornes. Quel honneur n'ont point fait à la Gréce les habiles ouvriers & les ſavans hommes qu'elle a produits en ſi grand nombre, & dont les ouvrages, ſupérieurs à l'injure des tems & à la malignité de l'envie, ſont encore aujourd'hui regardés, & le ſeront toujours, comme la régle du bon goût, & le modéle de la perfection! Des marques d'honneur, & de juſtes récompenſes, attachées au mérite, piquent & réveillent l'induſtrie, animent les eſprits, les tirent d'une eſpéce d'engourdiſſement & de léthargie, & rempliſſent en peu de tems un Roiaume d'hommes illuſtres en tout genre. Feu M. Colbert, Miniſtre d'Etat, avoit deſtiné par an quarante mille écus

pour ceux qui se distingueroient dans quelque genre que ce fût, ou dans les arts, ou dans les sciences ; & il disoit souvent à des personnes de confiance qu'il avoit chargées du soin de lui faire connoitre les habiles gens, que s'il y avoit dans le Royaume quelque homme de mérite qui souffrît & fût dans le besoin, il en chargeoit leur conscience, & les en rendoit responsables. Ce ne sont point ces sortes de dépenses qui ruinent un Etat ; & un Ministre qui aime véritablement son Prince & sa patrie, ne peut guéres mieux les servir qu'en leur procurant par d'assez modiques sommes des avantages si précieux, & une gloire si durable. Car, pour appliquer ici ce que dit Horace sur un autre sujet, quand il manque quelque chose aux gens de bien, on peut acheter des amis à bon prix :

M. Perrault, & M. l'Abbé Gallois.

Horat. Epist. 2. lib. 1.

Vilis amicorum est annona, bonis ubi quid deest.

Troisiéme Morceau
tiré de l'hiſtoire grecque.

Du gouvernement de Lacédémone.

Il n'y a peutêtre rien dans toute l'Hiſtoire profane de plus atteſté, ni en même tems de plus incroiable, que ce qui regarde le gouvernement de Lacédémone, & la diſcipline que Lycurgue y avoit établie. Ce ſage Légiſlateur étoit fils de l'un des deux Rois qui commandoient enſemble à Sparte; & il lui eût été facile de monter ſur le trône, après la mort de ſon frere aîné qui n'avoit point laiſſé d'enfant mâle. Mais il ſe crut obligé d'attendre les couches de la Reine ſa belle-ſœur, qui pour lors étoit groſſe; & après l'heureux accouchement de cette Princeſſe, il ſe rendit lui-même le tuteur & le protecteur de l'enfant contre les attentats de ſa propre mere, laquelle avant même que d'être accouchée, avoit offert de faire mourir ſon fils, ſi Lycurgue vouloit l'épouſer.

Il conçut le hardi deſſein de réformer en tout le gouvernement de Lacédémone: &, pour être en état d'y établir de plus ſages réglemens, il

jugea à propos de faire plusieurs voiages, afin de connoitre par lui même les différentes mœurs des peuples, & de consulter ce qu'il y avoit de personnes plus habiles & plus expérimentées dans l'art de gouverner. Il commença par l'Isle de Créte, dont les loix dures & austéres étoient fort célébres : il passa de là en Asie, où régnoit une conduite toute opposée : & enfin il se rendit en Egypte, le domicile des sciences, de la sageſſe, & des bons conseils.

Sa longue absence ne servit qu'à le faire plus désirer de ses citoiens ; & les Rois mêmes preſſérent son retour, sentant bien qu'ils avoient besoin de son autorité pour contenir le peuple dans le devoir & dans l'obéiſſance. Dès qu'il fut retourné à Sparte, il travailla à changer toute la forme du gouvernement, persuadé que quelques loix particuliéres ne produiroient pas un grand effet. Il commença par gagner les principaux de la ville, à qui il communiqua ses vûes ; & s'étant assuré de leur consentement, il vint dans la place publique accompagné de gens armés, pour étonner & pour intimider ceux qui voudroient s'opposer à son entrepriſe.

On peut rappeller à trois principaux établiſſemens la nouvelle forme de gouvernement qu'il introduiſit à Lacédémone.

Ier Établissement. *Sénat.*

De tous les nouveaux établiſſemens de Lycurgue le plus grand & le plus conſidérable fut celui du Sénat, lequel, comme dit Platon, tempérant la puiſſance trop abſolue des Rois par une autorité égale à la leur, fut la principale cauſe du ſalut de cet Etat. Car, au lieu qu'auparavant il étoit toujours chancelant, & qu'il panchoit tantôt vers la tyrannie par la violence des Rois, tantôt vers la Démocratie par le pouvoir trop abſolu du peuple : ce Sénat lui ſervit comme d'un contrepoids qui le maintint dans l'équilibre, & qui lui donna une aſſiette ferme & aſſurée ; les vingt-huit * Sénateurs qui le compoſoient ſe rangeant du côté des Rois quand le Peuple vouloit ſe rendre trop puiſſant, & fortifiant au contraire le parti du Peuple quand les Rois vouloient porter trop loin leur autorité.

* *Ce Conſeil étoit compoſé de trente perſonnes, en y comprenant les deux Rois.*

Lycurgue aiant ainſi tempéré le gouvernement, ceux qui vinrent après lui trouvérent la puiſſance des Trente qui compoſoient le Sénat, encore trop forte & trop abſolue : c'eſt pourquoi ils lui donnérent un frein en lui oppoſant l'autorité des Ephores* environ cent trente ans après Lycurgue. Les Ephores étoient au nombre de cinq, & ne demeuroient qu'un an en charge. Ils avoient droit de faire arréter les Rois, & de les faire mener en priſon, comme cela arriva à l'égard de Pauſanias. Ce fut ſous le roi Théopompe que commencérent les Ephores. Sa femme lui aiant reproché qu'il laiſſeroit à ſes enfans la Roiauté beaucoup moindre qu'il ne l'avoit reçue, il lui répondit : [a] *Au contraire, je la leur laiſſerai plus grande, parce qu'elle ſera plus durable.*

IIe ÉTABLISSEMENT. *Partage des terres, & décri de la monnoie d'or & d'argent.*

LE SECOND établiſſement de Lycurgue & le plus hardi, fut le partage des terres. Il le jugea abſolument né-

* *Ephore ſignifie* Controlleur, Inſpecteur.

a Μείζω μεν ὖν (ἔφην) ὅσῳ χρονιώτερον.

ceſſaire pour établir dans la République la paix & le bon ordre. La plupart des habitans du pays étoient ſi pauvres, qu'ils n'avoient pas un ſeul pouce de terre, & tout le bien ſe trouvoit entre les mains d'un petit nombre de particuliers. Pour bannir donc l'inſolence, l'envie, la fraude, le luxe; & deux autres maladies du gouvernement encore plus anciennes & plus grandes que celles-là, je veux dire l'indigence & les exceſſives richeſſes; il perſuada à tous les citoiens de remettre leurs terres en commun, & d'en faire un nouveau partage, pour vivre enſemble dans une parfaite égalité, ne donnant les prééminences & les honneurs qu'à la vertu & au mérite.

Cela fut auſſitôt exécuté. Il partagea les terres de la Laconie en trente mille parts qu'il diſtribua à ceux de la campagne, & il fit neuf mille parts du territoire de Sparte qu'il diſtribua à autant de citoiens. On dit que quelques années après, Lycurgue, au retour d'un long voiage, traverſant les terres de la Laconie qui venoient d'être moiſſonnées, & voiant les tas de gerbes parfaitement égaux, il ſe tourna vers ceux qui l'accompagnoient, & leur dit en

riant : *Ne ſemble-t-il pas que la Laconie ſoit l'héritage de pluſieurs freres qui viennent de faire leurs partages.*

Après les immeubles, il entreprit de leur faire auſſi partager également les autres biens, pour achever de bannir d'entr'eux toute ſorte d'inégalité. Mais, voiant qu'ils le ſupporteroient avec plus de peine s'il s'y prenoit ouvertement, il y procéda par une autre voie en ſapant l'avarice par les fondemens. Car premiérement il décria toutes les monnoies d'or & d'argent, & ordonna qu'on ne ſe ſerviroit que de monnoie de fer, qu'il fit d'un ſi grand poids & d'un ſi bas prix, qu'il faloit une charrette à deux bœufs pour porter une ſomme de dix * mines, & une chambre entiére pour la ſerrer.

* *Cinq cens livres.*

De plus il chaſſa de Sparte tous les Arts inutiles & ſuperflus : mais quand il ne les auroit pas chaſſés, la plupart ſeroient tombés d'eux-mêmes, & auroient diſparu avec l'ancienne monnoie, parce que les artiſans ne trouvoient pas à ſe défaire de leurs ouvrages, & que cette monnoie de fer n'avoit point de cours chez les autres Grecs, qui bien loin de l'eſtimer s'en mocquoient, & en faiſoient des railleries.

IIIe Établissement. *Repas publics.*

Lycurgue, voulant encore faire plus vivement la guerre à la molleſſe & au luxe, & achever de déraciner l'amour des richeſſes, fit un troiſiéme établiſſement : ce fut celui des repas. Pour en écarter toute ſomptuoſité & toute magnificence, il ordonna que tous les citoiens mangeroient enſemble des mêmes viandes qui étoient réglées par la loi, & il leur défendit expreſſément de manger chez eux en particulier.

Par cet établiſſement des repas communs, & par cette frugale ſimplicité de la table, on peut dire qu'il fit changer en quelque ſorte de nature aux richeſſes, [a] en les mettant hors d'état d'être déſirées, d'être volées, & d'enrichir leurs poſſeſſeurs : car il n'y avoit plus aucun moien d'uſer ni de jouir de ſon opulence, non pas même d'en faire parade, puiſque le pauvre & le riche mangeoient enſemble en même lieu ; & il n'étoit pas permis de venir ſe préſenter aux

a Τὸν πλέτον ἄσυλον, μᾶλλον δὲ ἄζηλον, καὶ ἄπλεπον ἀπεργάσατο. *Plut.*

ſales publiques, après avoir pris la précaution de ſe remplir d'autres nourritures, parce que tous les convives obſervoient avec grand ſoin celui qui ne buvoit & ne mangeoit point, & lui reprochoient ſon intempérance, ou ſa trop grande délicateſſe, qui lui faiſoient mépriſer ces repas publics.

Les riches furent extrêmement irrités de cette ordonnance; & ce fut à cette occaſion que dans une émeute populaire un jeune homme, nommé Alcandre, creva un œil à Lycurgue d'un coup de bâton. Le peuple, indigné d'un tel outrage, remit le jeune homme entre les mains de Lycurgue, qui ſut bien s'en venger; car, par les maniéres pleines de bonté & de douceur avec leſquelles il le traita, de violent & d'emporté qu'il étoit, il le rendit en aſſez peu de tems très modéré & très ſage.

Les tables étoient chacune d'environ quinze perſonnes; & pour y être reçu, il faloit être agréé de toute la compagnie. Chacun apportoit par mois un boiſſeau de farine, huit meſures de vin, cinq livres de fromage, deux livres & demie de figues, &

quelque peu de leur monnoie pour l'apprêt & l'aſſaiſonnement des vivres. On étoit obligé de ſe trouver au repas public; & lontems après, le Roi Agis, au retour d'une expédition glorieuſe, aiant voulu s'en diſpenſer pour manger avec la Reine ſa femme, fut réprimandé & puni.

Les enfans même ſe trouvoient à ces repas, & on les y menoit comme à une école de ſageſſe & de tempérance. Là ils entendoient de graves diſcours ſur le gouvernement, & ne voioient rien qui ne les inſtruiſît. La converſation s'égaioit ſouvent par des railleries fines & ſpirituelles, mais qui n'étoient jamais baſſes ni choquantes; & dès qu'on s'appercevoit qu'elles faiſoient peine à quelqu'un, on s'arrêtoit tout court. On les accoutumoit auſſi au ſecret; & quand un jeune homme entroit dans la ſale, le plus vieux lui diſoit, en lui montrant la porte : *Rien de tout ce qui ſe dit ici, ne ſort par là.*

Le plus exquis de tous leurs mets étoit ce qu'ils appelloient *la ſauce noire*, & les vieillards la préféroient à tout ce qu'on leur ſervoit ſur la ta-

ble. [a] Denys le Tyran s'étant fait * appréter un pareil mets par un cuisinier de Sparte, n'en jugea pas de même, & ce ragoût lui parut fort fade. Je ne m'en étonne pas, dit celui qui l'avoit préparé : l'assaisonnement y a manqué. Et quel assaisonnement, reprit le Tyran ? La course, la sueur, la fatigue, la faim, la soif. Car c'est là, ajouta le Cuisinier, ce qui assaisonne à Sparte tous nos mets.

4. Autres Ordonnances.

Lycurgue regardoit l'éducation des enfans comme la plus grande & la plus importante affaire d'un Législateur. Son grand principe étoit qu'ils appartenoient encore plus à l'Etat qu'à leurs peres : & c'est pour cela qu'il ne laissa pas ceux ci maîtres de les élever à leur gré, & qu'il voulut que le public s'emparât de leur éducation, afin de les

a Ubi cùm tyrannus cœnavisset Dionysius, negavit se jure illo nigro, quod cœnæ caput erat, delectatum. Tum is, qui illa coxerat : Minimè mirum, inquit ; condimenta enim defuerunt. Quæ tandem, inquit ille ? Labor in venatu, sudor, cursus ab Eurota, fames, sitis. His enim rebus Lacedæmoniorum epulæ condiuntur. *Tusc.* 5. *n.* 98.

* *Strobée & Plutarque racontent ainsi ce fait ; ce qui est plus vraisemblable : car il ne paroit pas que Denys ait jamais fait le voiage de Sparte, comme Cicéron le suppose.*

former sur des principes constans & uniformes, qui leur inspirassent de bonne heure l'amour de la patrie & de la vertu.

Sitôt qu'un enfant étoit né, les anciens de chaque tribu le visitoient, & s'ils le trouvoient bien formé, fort & vigoureux, ils ordonnoient qu'il fût nourri, & lui assignoient une des neuf mille portions pour son héritage. Si au contraire ils le trouvoient mal fait, délicat, & foible, & s'ils jugeoient qu'il n'auroit ni force ni santé, ils le condannoient à périr, & le faisoient exposer.

On accoutumoit de bonne heure les enfans à n'être point difficiles ni délicats pour le manger; à n'avoir point de peur dans les ténébres; à ne s'épouvanter pas quand on les laissoit seuls; à ne point se livrer à la mauvaise humeur, ni à la criaillerie, ni aux pleurs; à marcher nuds piés pour se faire à la fatigue; à coucher durement; à porter le même habit en hiver & en été, pour s'endurcir contre le froid & le chaud. *Xenoph. de Laced. rep.*

A l'âge de sept ans on les distribuoit dans les classes, où ils étoient élevés tous ensemble sous la même discipline. [a] Leur éducation n'étoit à

a Ὥστε τὴν παιδείαν εἶναι μελέτην εὐπειθείας.

proprement parler, qu'un apprentiſſage d'obéiſſance, le Légiſlateur aiant bien compris que le moien le plus ſûr d'avoir des Citoiens ſoumis à la Loi & aux Magiſtrats, ce qui fait le bon ordre & la félicité d'un Etat, étoit d'apprendre aux enfans dès l'âge le plus tendre à être parfaitement ſoumis aux Maîtres.

Pendant qu'on étoit à table, le Maître propoſoit des queſtions aux jeunes gens. On leur demandoit par exemple: *Qui eſt le plus homme de bien de la Ville? Que dites-vous d'une telle action?* Il faloit que la réponſe fût prompte, & accompagnée d'une raiſon & d'une preuve conçue en peu de mots: car on les accoutumoit de bonne heure au ſtile Laconique, c'eſt-à-dire à un ſtile concis & ſerré. Lycurgue vouloit que la monnoie fût fort peſante & de peu de valeur; & au contraire, que le diſcours comprit en peu de paroles beaucoup de ſens.

Pour ce qui eſt des Lettres, ils n'en apprenoient que pour le beſoin. Toutes les ſciences étoient bannies de leur pays. Leur étude ne tendoit qu'à ſavoir obéir, à ſupporter les travaux, & à vaincre dans les combats. Ils avoient

avoient pour Surintendant dans leur éducation un des plus honnêtes hommes de la ville & des plus qualifiés, qui établissoit sur chaque troupe des maîtres d'une sagesse & d'une probité généralement reconnues.

Le vol, non-seulement n'étoit point interdit parmi ces jeunes gens, mais leur étoit commandé : j'entends le vol d'une certaine espéce, lequel, à proprement parler, n'en avoit que le nom ; & j'expliquerai dans mes réflexions les raisons & les vûes de Lycurgue pour le permettre. Ils se glissoient le plus finement & le plus subtilement qu'ils pouvoient dans les jardins & dans les sales à manger, pour y dérober des herbes ou de la viande : & s'ils étoient découverts, on les punissoit pour avoir manqué d'adresse. On raconte qu'un d'eux aiant pris un petit renard, le cacha sous sa robe, & souffrit, sans jetter un seul cri, qu'il lui déchirât le ventre avec les ongles & les dents, jusqu'à ce qu'il tomba mort sur la place.

La patience & la fermeté des jeunes Lacédémoniens éclatoient surtout dans une fête qu'on célébroit en l'honneur de Diane surnommée *Or-*

thia, où les [a] enfans, ſous les yeux de leurs parens, & en préſence de toute la Ville, ſe laiſſoient fouetter juſqu'au ſang ſur l'autel de cette inhumaine déeſſe, & quelquefois même expiroient ſous les coups, ſans pouſſer aucun cri, ni même aucun ſoupir. [b] Et c'étoient leurs peres mêmes, qui les voiant tout couverts de ſang & de bleſſures, & près d'expirer, les exhortoient à perſévérer conſtamment juſqu'à la fin. Plutarque nous aſſure qu'il avoit vû de ſes propres yeux pluſieurs enfans perdre la vie à ce cruel jeu. Delà vient qu'Horace donne l'épithéte de patiente à la Ville de Lacédémone,
Od. 7. lib. 1. *patiens Lacedæmon ;* & qu'un Auteur fait dire à un homme, qui avoit ſouffert trois bons coups de bâton ſans ſe plaindre : *Tres plagas Spartana nobilitate concoxi.*

L'occupation la plus ordinaire des Lacédémoniens étoit la chaſſe, & les

a Spartæ pueri ad aram ſic verberibus accipiuntur, ut multus è viſceribus ſanguis exeat, nonnunquam etiam, ut cùm ibi eſſem audiebam, ad necem : quorum non modò nemo exclamavit unquam, ſed ne ingemuit quidem. *Cic. lib.* 2. *Tuſc. Quæſt. n.* 34.

b Ipſi illos patres adhortantur, ut ictus flagellorum fortiter perferant, & laceros ac ſemianimes rogant, perſeverent vulnera præbere vulneribus. *Senec. de Provid. cap.* 4.

différens exercices du corps. Il leur étoit défendu d'exercer aucun art méchanique. Les Ilotes, qui étoient une eſpéce d'eſclaves, cultivoient leurs terres, & en rendoient un certain revenu.

Lycurgue vouloit que ſes citoiens jouïſſent d'un grand loiſir. Il y avoit des ſales communes, où l'on s'aſſembloit pour la converſation. Quoiqu'elle roulât aſſez ſouvent ſur des matiéres graves & ſérieuſes, elle étoit aſſaiſonnée d'un ſel & d'un agrément qui inſtruiſoit & corrigeoit en divertiſſant. Ils étoient rarement ſeuls : on les accoutumoit à vivre, comme les abeilles, toujours enſemble, toujours autour de leurs Chefs. [a] L'amour de la patrie & du bien commun, étoit leur paſſion dominante. Ils ne croioient point être à eux, mais à leur pays. Pédaréte n'aiant pas eu l'honneur d'être choiſi pour un des trois cens qui avoient un certain rang diſtingué dans la ville, s'en retourna chez lui fort content & fort gai ; diſant *qu'il étoit ravi que Sparte eût trouvé trois cens hommes plus honnêtes gens que lui.*

a Ἐθίζει τὲς πολίτας, μιμῆ δὴν ἐξεισώτας ἑαυτῶν | ὦσ' ἐνθουσιασμὸ καὶ φιλοτιμίας, ὅλες εἶναι τῆς πατρίδος.

Tout inſpiroit, à Sparte, l'amour de la vertu, & la haine du vice : les actions des citoiens, leurs converſations, & même les inſcriptions publiques. Il étoit difficile que des hommes nourris au milieu de tant de préceptes & d'exemples vivans, ne devinſſent vertueux, comme des payens peuvent l'être. Ce fut pour conſerver en eux cette heureuſe habitude que Lycurgue ne permit pas à toutes ſortes de perſonnes de voiager, de peur qu'ils ne raportaſſent des mœurs étrangers, & des coutumes licentieuſes, qui leur auroient bientôt inſpiré du dégoût pour la vie & pour les maximes de Lacédémone. Il chaſſa auſſi de ſa ville tous les étrangers qui n'y venoient pour rien d'utile ni de profitable, & que la curioſité ſeule y attiroit ; craignant que chacun n'y fît entrer avec lui les défauts & les vices de ſon pays, & perſuadé qu'il étoit plus important & plus néceſſaire de fermer les portes des villes aux mœurs corrompues, qu'aux malades & aux peſtiférés.

A proprement parler, le métier & l'exercice des Lacédémoniens étoit la guerre. Tout tendoit là chez eux, tout reſpiroit les armes. Leur vie étoit

bien plus douce à l'armée qu'à la ville ; & il n'y avoit qu'eux au monde à qui la guerre fût un tems de repos & de rafraîchiſſement, parce qu'alors les liens de cette diſcipline dure & auſtére qui régnoit à Sparte étoient un peu relâchés, & qu'on leur laiſſoit plus de liberté. Chez eux, la premiére loi de la guerre & la plus inviolable, comme Démarate le déclara à Xerxès, étoit de ne jamais prendre la fuite quelque ſupérieure en nombre que pût être l'armée des ennemis ; de ne jamais quitter ſon poſte ; de ne point livrer ſes armes ; en un mot, de vaincre ou de mourir. [a] De là vient qu'une mere recommandoit à ſon fils qui partoit pour une campagne, de revenir avec ſon bouclier, ou ſur ſon bouclier : & qu'une autre apprenant que ſon fils étoit mort dans le combat en défendant ſa patrie, répondit froidement : *Je ne l'avois mis au monde que pour cela.* Cette diſpoſition étoit commune parmi les Lacédémoniens. Après la fameuſe bataille de Leuctres qui leur fut ſi fu-

Herod. lib. 7.

Cic. lib. 1. Tuſc. Quæſt. n. 102.

Plut. in vit. Ageſil.

a Ἄλλη προσαναδιδόσα τῷ καιδὶ τὴν ἀσπίδα, ἢ παρακελευομένη· Τέκνον (ἔφη) ἢ τὰν, ἢ ἐπὶ τᾶς. Plut. de virtut. mulier. *On rapportoit quelquefois ſur leurs boucliers ceux qui avoient été tués.*

neſte, les peres & les meres de ceux qui étoient morts en combattant ſe félicitoient les uns les autres, & alloient dans les temples remercier les dieux de ce que leurs enfans avoient fait leur devoir : au lieu que les parens de ceux qui avoient ſurvécu à cette défaite étoient inconſolables. A Sparte, ceux qui avoient pris la fuite dans un combat, étoient diffamés pour toujours. Non-ſeulement on les excluoit de toutes ſortes de charges & d'emplois, des aſſemblées, des ſpectacles : mais c'étoit encore une honte de leur donner ſa fille en mariage, ou de recevoir une fille d'eux ; & on leur faiſoit impunément mille outrages en public.

Ils n'alloient au combat qu'après avoir imploré le ſecours des dieux par des ſacrifices & des priéres publiques : & pour-lors ils marchoient à l'ennemi pleins de confiance, comme étant aſſurés de la protection divine, &, pour me ſervir de l'expreſſion de Plutarque, comme ſi Dieu étoit préſent, & combattoit avec eux : ὡς τῶ θεῶ συμπαρόντος.

Quand ils avoient rompu & mis en fuite leurs ennemis, ils ne les pour-

ſuivoient qu'autant qu'il faloit pour s'aſſurer la victoire : après quoi ils ſe retiroient, eſtimant qu'il n'étoit ni glorieux, ni digne de la Gréce, de tailler en piéces des gens qui cédent & qui ſe retirent. Et cela ne leur étoit pas moins utile qu'honorable : car leurs ennemis, ſachant que tout ce qui réſiſtoit étoit paſſé au fil de l'épée, & qu'ils ne pardonnoient qu'aux fuiards, préféroient ordinairement la fuite à la réſiſtance.

Quand les premiers établiſſemens de Lycurgue furent reçus & confirmés par l'uſage, & que la forme du gouvernement qu'il avoit établie parut aſſez forte & aſſez vigoureuſe pour ſe maintenir d'elle-même & pour ſe conſerver : comme Platon * dit de Dieu, qu'après avoir achevé de créer le monde, il ſe réjouit lorſqu'il le vit tourner & faire ſes premiers mouvemens avec tant de juſteſſe & d'harmonie ; ainſi ce ſage Légiſlateur, charmé de la grandeur & de la beauté de ſes loix, ſentit un redoublement de

* *Ce paſſage de Platon eſt dans le Timée, & donne lieu de croire que ce Philoſophe avoit lû ce que Moyſe dit de Dieu quand il créa le monde :* Vidit Deus cuncta quæ fecerat, & erant valde bona. *Gen.* 1. 31.

plaisir quand il les vit, pour ainsi dire, marcher seules & cheminer si heureusement.

Mais désirant, autant que cela dépendoit de la prudence humaine, de les rendre immortelles & immuables, il fit entendre aux peuples qu'il lui restoit encore un point le plus important & le plus essentiel de tous, sur lequel il vouloit consulter l'oracle d'Apollon ; & en attendant, il les fit tous jurer que jusqu'à ce qu'il fût de retour ils maintiendroient la forme de gouvernement qu'il avoit établie. Quand il fut arrivé à Delphes, il consulta le dieu pour savoir si ses loix étoient bonnes & suffisantes pour rendre les Spartiates heureux & vertueux. Apollon lui répondit qu'il ne manquoit rien à ses loix, & que tant que Sparte les observeroit, elle seroit la plus glorieuse ville du monde, & jouiroit d'une parfaite félicité. Lycurgue envoia cette réponse à Sparte ; & croiant son ministére consommé, il mourut volontairement à Delphes, en s'abstenant de manger. Il étoit persuadé que la mort même des grands personnages & des hommes d'Etat ne doit pas être oisive ni inutile à la Ré-

publique, mais une suite de leur ministére, une de leurs plus importantes actions, & celle qui leur doit faire autant ou plus d'honneur que toutes les autres. Il crut donc qu'en mourant de la sorte il mettoit le sceau & le comble à tous les services qu'il avoit rendus pendant sa vie à ses citoiens, puisque sa mort les obligeroit à garder toujours ses ordonnances, qu'ils avoient juré d'observer inviolablement jusqu'à son retour.

C'étoit une chose commune chez les payens, de croire qu'on étoit maître de se donner la mort quand on le vouloit.

Réflexions *sur le gouvernement de Sparte, & sur les loix de Lycurgue.*

1. *Choses louables dans les loix de Lycurgue.*

Il faut bien, à n'en juger même que par l'événement, qu'il y eût dans les loix de Lycurgue un grand fond de sagesse & de prudence, puisque tant qu'elles furent observées à Sparte, & elles le furent pendant plus de cinq cens ans, cette ville fut si puissante & si florissante. [a] C'étoit moins,

a Οὐ πόλεως ἡ Σπάρτη κακῶς ᾠκεῖτο καὶ σοφὸς βίον ἔχουσα. πολιτείαν, ἀλλ' ἀνδρὸς ἀσ-

dit Plutarque en parlant des loix de Sparte, le gouvernement & la police d'une ville ordinaire, que la conduite & le réglement d'un homme ſage qui paſſe toute ſa vie dans les exercices de la vertu. Ou plutôt, continue ce même auteur, comme les Poétes feignent qu'Hercule, avec ſa peau de lion & ſa maſſue ſeulement, parcouroit le monde, & le purgeoit de voleurs & de tyrans : Sparte de même, avec une ſimple bande * de parchemin & une méchante cape, donnoit la loi à toute la Gréce volontairement ſoumiſe à ſon empire, étoufoit les tyrannies & les injuſtes dominations dans les cités, terminoit à ſon gré les guerres, & calmoit les ſéditions, le plus ſouvent ſans remuer un ſeul bouclier, & en envoiant un ſeul Ambaſſadeur, qui ne paroiſſoit pas plutôt, que tous les peuples ſoumis ſe rangeoient autour de lui, comme les abeilles autour de leur roi, tant la juſtice de cette ville & ſon bon gouvernement imprimoient de reſpect à tous les hommes.

1. *Nature du gouvernement de Sparte.*

On trouve à la fin de la vie

* *C'étoit ce que les Lacédémoniens appelloient* Scytale, *une bande de cuir ou de parchemin roulée autour d'un bâton, où les ordres que la République envoioit aux Généraux étoient écrits comme en chiffres.*

de Lycurgue une réflexion de Plutarque, qui seule feroit un grand éloge de ce sage Législateur. Il dit que Platon, Diogéne, Zénon, & tous ceux qui ont entrepris de parler de l'établissement d'un Etat politique, ont pris pour modéle la république de Lycurgue : avec cette différence, qu'ils se sont bornés à des paroles & à des discours, mais que Lycurgue, sans s'arréter à des idées & à des projets, a mis en œuvre & produit au grand jour une police inimitable, & a formé une ville entiére de philosophes.

Pour y réussir, & pour établir une forme de république la plus parfaite qui fût possible, il avoit comme fondu & mélé ensemble ce que chaque espéce de gouvernement paroissoit avoir de plus utile pour le bien public, en tempérant l'une par l'autre, & balançant les inconvéniens de chacune en particulier par les avantages que procuroit la réunion de toutes ensemble. Sparte tenoit quelque chose de l'Etat Monarchique par l'autorité de ses Rois : Le Conseil des Trente, autrement dit le Sénat, étoit une véritable Aristocratie : & le pouvoir qu'avoit le peuple de nommer les Séna-

teurs, & de donner force aux loix; étoit un crayon du gouvernement Démocratique. L'établissement des Ephores corrigea dans la suite ce qu'il pouvoit y avoir de défectueux dans ces premiers réglemens, & suppléa ce qui pouvoit y manquer. Platon, en plus d'un endroit, admire la sagesse de Lycurgue dans l'établissement du Sénat, qui fut également salutaire aux Rois & au peuple : [a] parce que par ce moien la loi devint l'unique maîtresse des rois, & que les rois ne devinrent pas les tyrans de la loi.

2. *Partage égal des terres : or & argent bannis de Sparte.*

Le dessein que forma Lycurgue de faire un partage égal des terres parmi les citoiens, & de bannir entiérement de Sparte le luxe, l'avarice, les procès, les dissensions, en même-tems qu'il en banniroit l'usage de l'or & de l'argent, nous paroitroit un plan de république sagement imaginé, mais impraticable dans l'exécution, si l'Histoire ne nous apprenoit que Sparte a subsisté dans cet état pendant plusieurs siécles. Concevons-nous qu'on ait pu persuader à des citoiens, auparavant riches & opulens, de renoncer

a Νόμος ἐπαιδὴ κύριος ἐγένετο βασιλεὺς τῶν ἀνθρώπων, ἀλλ' ὁ ἄνθρωπος τύραννος νόμων. *Plat. Epist.* 8.

à tous leurs biens & à tous leurs revenus, de se confondre en tout avec les plus pauvres, de s'assujettir à un régime de vivre très dur & très gênant, de s'interdire en un mot l'usage de tout ce qui est regardé ailleurs comme faisant la douceur & la félicité de la vie? Voila pourtant de quoi Lycurgue est venu à bout.

Un tel établissement seroit moins merveilleux, s'il n'avoit subsisté que pendant la vie du Législateur : mais on sait qu'il lui survécut de plusieurs siécles. Xénophon dans l'éloge qu'il nous a laissé d'Agésilas, & Cicéron dans l'une de ses harangues, remarquent que Lacédémone étoit la seule ville du monde qui eût conservé immuablement sa discipline & ses loix pendant un si grand nombre d'années. *Soli*, dit le dernier en parlant des Lacédémoniens, *toto orbe terrarum septingentos jam annos ampliùs unis moribus & nunquam mutatis legibus vivunt*. Je croi bien que du tems de Cicéron la discipline de Sparte, aussi-bien que sa puissance, étoit fort affoiblie & diminuée : mais tous les Historiens conviennent qu'elle se main-

Pro Flacco num. 63.

tint dans toute sa vigueur jusques au règne d'Agis, sous lequel Lysandre, incapable lui-même de se laisser éblouir & corrompre par l'or, remplit sa patrie de luxe & d'amour pour les richesses, en y apportant des sommes immenses d'or & d'argent, qui étoient le fruit de ses victoires, & en renversant par là les loix de Lycurgue. Cet événement, qui fut le commencement de la décadence de Sparte, mérite bien d'être ici raporté.

Plut. in vit. Lyſ. Lysandre aiant fait un riche butin dans la prise d'Athénes, envoia à Lacédémone tout l'or & l'argent qu'il avoit pris. On tint conseil pour savoir si l'on devoit le recevoir : rare & belle délibération, dont toute l'Histoire ne fournit aucun autre exemple ! Les plus sages & les plus sensés des Spartiates, se tenant rigoureusement à la loi, furent d'avis [a] d'écarter de la ville avec horreur & anathème cet or & cet argent, comme une peste fatale, & une amorce dangereuse de tout mal. D'autres, & ce fut le plus grand nombre, proposé-

a Ἀποδιοπομπεῖσθαι πᾶν τὸ ἀργύριον καὶ τὸ χρυσίον, ὥσπερ κῆρας ἐπαγωγίμους.

rent un milieu & un tempérament, qui fut suivi. L'on ordonna qu'on retiendroit l'or & l'argent, mais que cette monnoie ne seroit emploiée que par le Tréſor public, & n'auroit cours que pour les propres affaires de l'Etat; & que tout particulier qui s'en trouveroit saisi, seroit mis à mort sur l'heure. Ce fut là une faute essentielle, & qui avec la ruine des loix de Lycurgue causa celle de l'Etat. [a] Ils furent, dit Plutarque, assez imprudens & assez aveugles de croire qu'il suffisoit de placer comme en sentinelle à la porte des maisons la loi & la crainte du supplice pour empêcher l'or & l'argent d'y entrer : pendant qu'ils laissoient le cœur de leurs citoiens ouvert à l'admiration & au desir des richesses, & qu'ils y introduisoient eux-mêmes une violente passion d'en amasser, en faisant regarder comme une chose grande & honorable de devenir riche.

Mais l'introduction de la monnoie d'or & d'argent ne fut pas la premiére

a Οἱ δὲ ταῖς μὲν οἰκίαις τῶν πολιτῶν, ὅπως οὐ πάρεισιν εἰς αὐτὰς νόμισμα, τὸν φόβον ἐπέστησαν φύλακα καὶ τὸν νόμον· αὐτὰς δὲ τὰς ψυχὰς ἀνεκπλήκτως καὶ ἀπαθεῖς πρὸς ἀργύριον ἀδιετήρησαν, ἐμβαλόντες εἰς ζῆλον, ὡς σεμνὸν δή τινος καὶ μεγάλου, τὸ πλουτεῖν ἅπαντας.

plaie que les Lacédémoniens firent aux loix de leur Légiſlateur. Elle fut la ſuite du violement d'une autre loi encore plus fondamentale. L'ambition fraia le chemin à l'avarice. Le deſir des conquêtes entraîna celui des richeſſes, ſans leſquelles on ne pouvoit ſonger à étendre ſa domination. Le principal but de Lycurgue dans l'établiſſement de ſes loix & ſur-tout de celle qui interdiſoit l'uſage de l'or & de l'argent, étoit, comme l'ont judicieuſement obſervé Polybe & Plutarque, de réprimer & de réfréner l'ambition des citoiens, de les mettre hors d'état de faire des conquêtes, & de les forcer en quelque ſorte de ſe renfermer dans l'enceinte étroite de leur pays, ſans porter plus loin leurs vûes ni leurs prétentions. En effet le gouvernement qu'il avoit établi ſuffiſoit pour défendre les frontiéres de Sparte : mais il ne ſuffiſoit pas pour la rendre maîtreſſe des autres villes.

Le deſſein de Lycurgue n'avoit donc pas été de former des Conquérans. Pour en ôter juſqu'à la penſée à ſes citoiens, [a] il leur défendit expreſſément,

a Ἅπερ μὲν δὴ αὐτοῖς ναύμαχοις εἶναι καὶ ναυμαχεῖν. | *Plut. in moribus Laced.*

quoiqu'ils habitassent un pays environné de la mer, de s'exercer à la marine, d'avoir des flotes, & de combattre sur mer. Ils furent religieux observateurs de cette défense pendant près de cinq siécles, & jusqu'à la défaite de Xerxès. A cette occasion ils songérent à s'emparer de l'empire de la mer, pour éloigner un ennemi si redoutable. Mais s'étant bientôt aperçu que ces commandemens éloignés & maritimes corrompoient les mœurs de leurs Généraux, ils y renoncérent sans peine, comme nous l'avons remarqué à l'occasion du roi Pausanias.

Quand Lycurgue avoit armé ses citoiens de boucliers & de lances, ce n'avoit point été pour les mettre en état de commettre plus impunément des injustices, mais pour s'en défendre. [a] Il en avoit fait un peuple de soldats & de guerriers, afin qu'à l'ombre des armes ils vécussent dans la liberté, dans la modération, dans la justice, dans l'union, dans la paix, en *Plut. in vit. Lycurg.*

a Οὐ μὴν τοῦτό γε Λυκοῦργῳ κεφάλαιον ἦν τότε πλείστων ἀγαθῶν ἀπολιπεῖν τὴν πόλιν· ἀλλ' ὥσπερ ἑνὸς ἀνδρὸς βίῳ καὶ πόλεως ὅλης νομίζων εὐδαιμονίαν ἀπ' ἀρετῆς ἐγγίνεσθαι καὶ ὁμονοίας τῆς πρὸς ἀλλήλους, πρὸς τοῦτο συνέταξε καὶ συνήρμοσεν, ὅπως ἐλεύθεροι, καὶ αὐτάρκεις γενόμενοι καὶ σωφρονοῦντες ἐπὶ πλεῖστον χρόνον διατελῶσι. *Plut. in vit. Lycurg.*

ſe contentant de leur terrain ſans uſurper celui des autres, & en ſe perſuadant qu'une ville, non plus qu'un particulier, ne peut eſpérer un bonheur ſolide & durable que par la vertu. Des hommes corrompus, dit encore Plutarque, qui ne voient rien de plus beau que les richeſſes, & qu'une domination puiſſante & étendue, peuvent donner la préférence à ces vaſtes Empires qui ont aſſujetti l'univers par la violence : mais Lycurgue étoit convaincu qu'une ville n'avoit beſoin de rien de tout cela pour être heureuſe. Sa politique, qui a fait avec juſtice l'admiration de tous les ſiécles, avoit pour principal but l'équité, la modération, la liberté, la paix ; & elle étoit ennemie de l'injuſtice, de la violence, de l'ambition, de la paſſion de dominer & d'étendre les bornes de la république de Sparte. Ces ſortes de réflexions que Plutarque ſéme de tems en tems dans ſes vies, & qui en ſont la plus grande & la plus ſolide beauté, peuvent contribuer infiniment à donner aux jeunes gens une véritable notion de ce qui fait la ſolide gloire d'un Etat réellement heureux, & à les détromper de bonne heure de l'idée qu'on

Plut. ibid. & in vit. Ageſil.

ſe forme de la vaine grandeur de ces Empires qui ont englouti les Roiaumes, & de ces fameux Conquérans qui ne doivent ce qu'ils ſont qu'à la violence & à l'uſurpation.

3. *Excellente éducation de la jeuneſſe.*

La longue durée des Loix établies par Lycurgue, eſt certainement une choſe bien merveilleuſe : mais le moien qu'il emploia pour y réuſſir, n'eſt pas moins digne d'admiration. Ce moien fut le ſoin extraordinaire qu'il prit de faire élever les enfans des Lacédémoniens dans une exacte & ſévére diſcipline. Car, comme le fait remarquer Plutarque, la religion du ſerment auroit été un foible lien, ſi par l'éducation & la nourriture il n'eût imprimé les Loix dans leurs mœurs, & ne leur eût fait ſucer preſque avec le lait l'amour de ſa police. Auſſi vit-on que ſes principales ordonnances ſe conſervérent plus de cinq cens ans, [a] comme une bonne & forte teinture qui a pénétré juſqu'au fond. Et Cicéron fait la même remarque, en attribuant le courage & la vertu des Spartiates, non pas tant à leur bon naturel, qu'à l'excellente éduca-

a Ὥσπερ βαφὴς ἀκμάτος καὶ ἰσχυρᾶς καταλαμένης.

Cicer. pro Flacco. n. 63.

tion qu'on recevoit à Sparte : *Cujus civitatis spectata ac nobilitata virtus, non solùm naturâ corroborata, verùm etiam disciplinâ putatur.* Ce qui fait voir de quelle importance il eſt pour un Etat de veiller à ce que les jeunes gens ſoient élevés d'une maniére propre à leur inſpirer l'amour des Loix de la patrie.

Le grand principe de Lycurgue, & [a] Ariſtote le répéte en termes formels, étoit que, comme les enfans ſont à l'Etat, il faut qu'ils ſoient élevés par l'Etat, & ſelon les vûes de l'Etat. C'eſt pour cela qu'il vouloit qu'ils fuſſent élevés en public, & en commun, & non abandonnés au caprice des parens, [b] qui pour l'ordinaire par une indulgence molle & aveugle, & par une tendreſſe mal entendue, énervent en même tems & le corps & l'eſprit de leurs enfans. A Sparte, dès l'âge le plus tendre, on les endurciſſoit au travail & à la fatigue par les exercices de la chaſſe &

a Οὐ χρὴ νομίζειν αὐτὸν αὑτῆ τινα εἶναι τῶν πολιτῶν, ἀλλὰ πάντας τῆς πόλεως. Δεῖ δὲ τῶν κοινῶν κοινὴν ποιεῖσθαι καὶ τὴν ἄσκησιν. *Ariſt. lib. 8. Polit.*

b Mollis illa educatio, quam indulgentiam vocamus, nervos omnes & mentis & corporis frangit. *Quintil. lib. 1. cap. 2.*

de la courſe : on les accoutumoit à ſupporter la faim & la ſoif, le chaud & le froid. Et, ce que les meres auront bien de la peine à ſe perſuader, c'eſt que tous ces exercices durs & pénibles tendoient à leur procurer une forte & robuſte ſanté, capable de ſoutenir les fatigues de la guerre, à laquelle ils étoient tous deſtinés, & la leur procuroient en effet.

4. Obéiſſance.

Mais ce qu'il y avoit de plus excellent dans l'éducation de Sparte, c'eſt qu'elle enſeignoit parfaitement aux jeunes gens à obéir. De là vient que le poéte Simonide donne à cette ville une épithéte * bien magnifique, qui marque qu'elle ſeule ſavoit dompter les eſprits, & rendre les hommes ſouples & ſoumis aux loix, comme les chevaux que l'on forme & que l'on dreſſe dès leurs plus tendres années. C'eſt pour cela qu'Agéſilas conſeilla à Xénophon de faire venir ſes enfans à Sparte, [a] afin qu'ils y appriſſent la plus belle & la plus grande de toutes les ſciences, qui eſt celle de commander & d'obéir. Il l'avoit bien

* Δαμασίμβροτος, c'eſt-à-dire, *dompteuſe d'hommes.*

a Μαθησομένους τῶν μαθημάτων τὸ κάλλιστον, ἄρχεσθαι καὶ ἄρχειν.

appriſe lui-même, & il en ſentoit toute l'importance. Plutarque obſerve qu'il ne parvint pas, comme les autres * Rois, à commander, ſans avoir auparavant parfaitement appris à obéir ; & [a] que ce fut pour cela que de tous les Rois de Lacédémone il fut celui qui ſut le mieux s'accorder avec ſes ſujets, aiant ajouté à la grandeur véritablement roiale, & aux maniéres nobles qui lui étoient naturelles, un air de bonté, d'humanité, d'affabilité populaire, qu'il tenoit de l'éducation.

Il donna dans la ſuite le plus mémorable exemple de ſoumiſſion à la Loi & à l'autorité publique qui ſoit dans l'Hiſtoire ; & ce n'eſt pas ſans raiſon que Xénophon & Plutarque mettent cette action au-deſſus de tout ce qu'il a fait de plus glorieux. Après les grandes victoires qu'il avoit remportées contre les Perſes, toute l'Aſie étant déja émue, & la plupart des provinces prêtes à ſe révolter, il ſon-

* *A Sparte, les enfans deſtinés au trône, étoient diſpenſés de la ſévérité de la diſcipline.*

a Διὸ καὶ παρὰ τῶν βασιλέων εὐαρμόστατον αὐτὸν τοῖς ὑπηκόοις παρέχε, τῷ φύσει ἡγεμονικῷ καὶ βασιλικῷ προσκλησάμενος ἀπὸ τῆς ἀγωγῆς τὸ δημότικον καὶ φιλάνθρωπον.

geoit à aller attaquer le Roi de Perſe dans le cœur de ſes Etats, & il ſe préparoit à partir pour cette grande expédition. Sur ces entrefaites arrive un courier, qui lui annonce que Sparte eſt menacée d'une furieuſe guerre, & que les Ephores le rappellent, & lui ordonnent de venir au ſecours de ſa patrie. Agéſilas, ſans délibérer un moment, partit, en s'écriant : *O malheureux Grecs, plus ennemis de vous-mêmes que les Barbares !* Il faut être bien maître de ſoi, & bien reſpecter l'autorité publique, pour renoncer avec une ſi promte obéiſſance à toutes les conquêtes qu'il avoit déja faites, & aux magnifiques eſpérances qu'un avenir preſque aſſuré lui préſentoit.

Les Princes, dit Plutarque, font conſiſter ordinairement leur grandeur en ce qu'ils commandent à tous, & n'obéiſſent à perſonne. Souvent même, dans la crainte qu'une raiſon trop éclairée ne vienne à les maitriſer, & n'émouſſe, pour ainſi dire, la pointe & la force d'une autorité à laquelle ils ne veulent point mettre de bornes, ils affectent de demeurer dans l'ignorance de leurs devoirs. Qui ſera

Plut. ad Principem indoctum.

donc, ajoute Plutarque, le maître des Rois qui n'en ont point? Ce ſera la Loi, cette Reine ſouveraine des dieux & des hommes, comme l'appelle Pindare: mais une Loi, non écrite dans les livres, mais gravée dans le cœur, qui les ſuivra par tout, qui ne les abandonnera jamais, & qui exercera ſur leur eſprit un doux mais ſouverain empire. Un Officier diſoit tous les matins au roi des Perſes en l'éveillant: Souvenez-vous, Seigneur, d'accomplir les ordonnances d'Oromaſde: c'étoit le Légiſlateur des Perſes. L'amour du bien public & de la juſtice en dit autant à un Prince bien ſenſé & bien inſtruit.

Pour mieux faire connoître le caractére des Lacédémoniens, & leur parfaite ſoumiſſion aux Loix, je raporterai ici un endroit d'Hérodote bien digne d'être remarqué. Xerxès, près d'entrer dans la Gréce, demanda à Démarate l'un des Rois de Sparte qui s'étoit réfugié auprès de lui, s'il croioit que les Grecs oſaſſent l'attendre, & il lui recommanda ſur tout de lui parler avec ſincérité. » Puiſque » vous me l'ordonnez, lui répondit » Démarate, la vérité va vous parler par

» par ma bouche. * Il eſt vrai que de
» tout tems la Gréce a été nourrie
» dans la pauvreté : mais on a intro-
» duit chez elle la vertu, que la ſa-
» geſſe cultive, & que la vigueur des
» Loix maintient. C'eſt par l'uſage
» que la Gréce ſait faire de cette vertu,
» qu'elle ſe défend également des in-
» commodités de la pauvreté, & du
» joug de la domination. Mais pour
» ne vous parler que de mes Lacédé-
» moniens, ſoiez ſûr que nés & nour-
» ris dans la liberté, ils ne préteront
» jamais l'oreille à aucune propoſi-
» tion qui tende à la ſervitude. Fuſſent-
» ils abandonnés par tous les autres
» Grecs, & réduits à une troupe de mil-
» le ſoldats, ou à un nombre encore
» moindre, ils viendront au devant de
» vous, & ne refuſeront point le com-
» bat. « Le Roi, entendant un tel diſ-
cours, ſe mit à rire : & comme il ne pou-
voit comprendre que des hommes li-
bres & indépendans, tels qu'on lui dé-
peignoit les Lacédémoniens, qui n'a-
voient point de maîtres qui puſſent les
contraindre, fuſſent capables de s'expo-

* *J'inférerai à la fin de cet article le texte grec de ce paſſage d'Hérodote, avec quelques remarques ſur une expreſſion de ce paſſage qui n'eſt point ſans difficulté.*

ſer ainſi aux dangers & à la mort. » Ils » a ſont libres & indépendans de tout » homme, reprit Démarate ; mais ils » ont au deſſus d'eux la Loi qui les do- » mine, & ils la craignent plus, que » vous-même n'êtes craint de vos ſujets. » Or cette Loi leur défend de fuir ja- » mais dans le combat, quelque grand » que ſoit le nombre des ennemis ; & » elle leur commande, en demeurant » fermes dans leur poſte, ou de vain- » cre, ou de mourir. » La choſe arriva comme Démarate l'avoit prédit. Trois cens Lacédémoniens, aiant à leur tête Léonidas l'un des rois de Sparte, oſé- rent diſputer le paſſage des Thermopy- les à l'armée innombrable des Perſes. Enfin, après avoir fait des efforts in- croiables de courage, accablés par le nombre plutôt que vaincus, ils périrent tous avec leur Chef, excepté un ſeul qui ſe ſauva à Lacédémone, où il fut trai- té comme un lâche, & comme un traî- tre à la patrie. On éleva dans la ſuite un ſuperbe tombeau dans ce lieu-là

a Ἐλεύθεροι γὰρ ἔοντες οὐ πάντα ἐλεύθεροί εἰσιν· ἔπεστι γὰρ σφι δεσπότης, νόμος, τὸν ὑποδείμαίνουσι πολλῷ ἔτι μᾶλλον, ἢ οἱ σοὶ σέ· ποιεῦσι γῶν τὰ ἂν ἐκεῖνος ἀνώγῃ· ἀνώγει δὲ τ' αὐτὸ αἰεὶ, οὐκ ἐῶν φεύγειν οὐδεν πλῆθος ἀνδρῶν ἐκ μάχης, ἀλλὰ μένοντας ἐν τῇ τάξει, ἐπικρατέειν, ἢ ἀπόλλυσθαι.

même à ces braves défenseurs de la Gréce, [a] avec cette inscription, qui étoit du poéte Simonide :

Ω ξεῖν', ἄγγειλον Λακεδαιμονίοις, ὅτι τῇ δὲ
Κείμεθα, τοῖς κείνων πειθόμενοι νομίμοις.

c'est-à-dire : *Passant, va annoncer à Lacédémone que nous sommes morts ici, pour obéir à ses saintes Loix.* Il est bon de faire ici remarquer aux jeunes gens la simplicité des inscriptions antiques.

OBSERVATIONS CRITIQUES *sur un passage d'Hérodote.*

Τῇ Ἑλλάδι πενίη μὲν ἀιεὶ κοτε συντροφός ἐστι· ἀρετῆ δὲ ἔπακλός ἐστι, ἀπό τε σοφίης κατεργασμένη καὶ νόμου ἰσχυροῦ· τῇ διαχρεωμένη ἡ Ἑλλὰς, τήντε πενίην ἀπαμύνεται, καὶ τὴν δεσποσύνην. *Herod. lib. 7. pag. 473. édit. Henr. Steph. ann. 1592.*

Valla traduit ainsi ce passage : *Græcia semper quidem alumna fuit paupertatis, hospes virtutis, quam à sapientia accivit & à severa disciplina; quam*

[a] A Pari animo Lacedæmonii in Thermopylis occiderunt, in quos Simonides:

Dic, hospes, Spartæ, nos te hîc vidisse jacentes,
Dum sanctis patriæ legibus obsequimur.
Cic. lib. 1. Tusc. Quæst. n. 101.

uſurpans Græcia, & paupertatem tuetur, & dominatum. Henri Eſtienne, au lieu de *paupertatem tuetur*, a ſubſtitué à la marge *paupertatem propulſat*; ce qui eſt conforme au texte grec, τὴν πενίην ἀπαμύνεται.

Ce paſſage m'a embarraſſé : & certainement il n'eſt point ſans difficulté. Il ſemble préſenter une contradiction évidente, en diſant d'abord que la pauvreté a toujours été en honneur dans la Gréce ; & enſuite que la même Gréce rejette & écarte loin d'elle la pauvreté. C'eſt pourquoi la traduction de Valla me plaiſoit aſſez, & en la ſuivant je trouvois un fort beau ſens dans ce paſſage : » La Gréce, diſoit Démarate à Xerxès, » juſqu'ici a toujours été le domicile de » la pauvreté, & l'école de la vertu. Inſtruite par les leçons de ſes ſages, & » ſoutenue par une rigide obſervation » de ſes Loix, elle s'eſt toujours conſervée juſqu'ici, & dans l'amour de la » pauvreté, & dans l'honneur du commandement, *& paupertatem tuetur, & dominatum.* Mais, pour donner ce ſens au paſſage d'Hérodote, il faloit changer le texte, & ſupoſer qu'il y avoit ἐπαμύνεται au lieu de ἀπαμύνεται, comme aparemment Valla l'avoit ſuppoſé.

Me trouvant dans cet embarras, je proposai ma difficulté à un ami absent, fort versé dans la connoissance des Auteurs grecs & latins, & dont les observations & les conseils m'ont été d'un grand secours dans l'ouvrage que j'ai donné au Public. J'inférerai ici sa réponse, qui pourra être utile aux jeunes maîtres, en leur montrant comment il faut s'y prendre pour expliquer des endroits obscurs & difficiles.

Je croi, m'écrit cet ami, avoir rencontré le vrai sens du passage d'Hérodote. J'en donnerai la traduction françoise, après avoir établi les fondemens qui la justifient.

La principale difficulté consiste dans le sens qu'on doit donner à ἀπαμύνεται. Si l'on y trouve de l'équivoque en le construisant avec πεινῆν, cette équivoque est levée par δεσποσύνην, que le même verbe gouverne également. Or δεσποσύνη, ne signifie point ici *l'honneur du commandement*, comme vous le traduisez.

Car 1°. pour soutenir cette version, il faudroit changer ἀπαμύνεται en ἐπαμύνεται de son autorité, & contre la foi des manuscrits & des imprimés, qu'il n'est jamais permis d'abandon-

ner, à moins que d'y être forcé par l'évidence du sens que forme le texte.

2. Le caractére propre des Grecs, surtout dans ces premiers tems, étoit l'amour de la liberté, de l'indépendance, de l'affranchissement de tout joug, l'αὐτονομία; & non pas le désir de la domination, l'ambition du commandement, la gloire des conquêtes.

3. Que l'on nomme, si l'on peut, non un peuple, mais une seule ville, sur laquelle les Grecs eussent alors étendu leur empire, & sur laquelle ils affectassent *l'honneur du commandement*. Démarate se seroit donc rendu ridicule de vanter à Xerxès le commandement des Grecs, pendant qu'il ne pouvoit montrer un village sur lequel ils l'exerçassent.

4. Quand on accorderoit pour un moment que ce Lacédémonien auroit voulu exagérer la jalousie des Grecs pour l'honneur du commandement, capable de leur faire tout sacrifier pour se conserver cette glorieuse possession, jamais il ne se seroit servi du mot δεσποσύνη pour exprimer cette pensée. Il lui auroit préféré certainement ἡγεμονία, ἀρχή, δυνάστεια, κράτος, & peutêtre κοιρανίη, s'il avoit voulu par-

ler comme Homére. Car δεσποσύνη ne ſignifie que la domination d'un maître ſur ſes eſclaves : *dominatio herilis in ſervos.* C'eſt un terme odieux, qui emporte l'idée de ſervitude dans celui qui y eſt ſoumis, & qui donne une idée entiérement oppoſée au génie des Grecs, leſquels dans la ſuite, quoique leur ambition eût été allumée par leurs grandes victoires ſur les Perſes, ne penſérent néanmoins jamais à établir nulle part cet empire deſpotique : δεσποσύνην. Les Athéniens & les Lacédémoniens, qui partagérent tour à tour l'honneur du commandement, affectérent dans leurs conquêtes, les premiers d'introduire dans toutes les villes la *Démocratie*, & les autres l'*Ariſtocratie*, & à les animer contre la ſervitude des Perſes par cette image flateuſe de la liberté. Je ne m'arrête point à le prouver : toute l'hiſtoire y eſt formelle.

5. Ce que Démarate ajoute immédiatement des Lacédémoniens, pour prouver par cet exemple particulier ſa théſe générale, montre clairement qu'il ne s'agit pas ici d'une δεσποσύνην active qu'ils veuillent ſe conſerver ſur les autres, mais d'une δεσποσύνην paſ-

sive que Xerxès exigeoit d'eux, mais à laquelle jamais les Spartiates ne pourroient se résoudre, quand ils seroient abandonnés de tous les Grecs, & qu'ils resteroient seuls livrés à une mort certaine. C'est le but du raisonnement : c'est ce qu'il ne faut pas perdre de vûe.

Je ne voi donc pas comment on peut recevoir une traduction, qui combat en même tems le texte formel de l'original, la propriété des termes, le vrai caractére des peuples, l'évidence des faits, & la suite du raisonnement de celui qui parle.

Voici la traduction que j'ose substituer.

» Il est vrai que de tout tems la Gré-
» ce a été nourrie dans la pauvreté.
» Mais on a introduit chez elle la vertu,
» que la sagesse cultive, & que la vi-
» gueur des loix maintient. C'est par
» l'usage que la Gréce fait faire de cette
» vertu, qu'elle se défend également
» des incommodités de la pauvreté, &
» du joug de la domination.

2. *Choses blâmables dans les loix de Lycurgue.*

Sans entrer ici dans un détail

exact de tout ce qui pourroit être blâmé dans les ordonnances de Lycurgue, je me contenterai de quelques légéres réflexions, que le Lecteur sans doute, justement blessé & révolté par le simple récit de quelques-unes de ces ordonnances, aura déja faites avant moi.

En effet, pour commencer par le choix des enfans qui devoient être élevés ou exposés, qui ne seroit choqué de l'injuste & barbare coutume de prononcer un arrêt de mort contre ceux des enfans qui avoient le malheur de naître avec une complexion trop foible & trop délicate pour pouvoir soutenir les fatigues & les exercices auxquels la République destinoit tous ses Sujets ? Est-il donc impossible, & cela est-il sans exemple, que des enfans, foibles d'abord & délicats, se fortifient dans la suite de l'âge, & deviennent même très robustes ? Quand cela seroit, n'est-on en état de servir sa patrie que par les forces du corps ? & compte-t-on pour rien la sagesse, la prudence, le conseil, la générosité, le courage, la grandeur d'ame, toutes les qualités qui dépendent de l'esprit ? *Omnino*

1. Sur le choix des enfans qui devoient être élevés ou exposés.

Cic. lib. 1. offic. n. 79.

illud honeſtum, quod ex animo excelſo magnificoque quarimus, animi efficitur non corporis viribus. Lycurgue lui-même a-t-il rendu moins de ſervice & fait moins d'honneur à Sparte par l'établiſſement de ſes loix, que les plus grands Capitaines par leurs victoires ? Agéſilas étoit d'une taille ſi petite, & d'une mine ſi peu avantageuſe, qu'à ſa premiére vûe les Egyptiens ne purent s'empécher de rire : & cependant il avoit fait trembler le grand Roi de Perſe juſques dans le fond de ſon palais.

Ibid. n. 76.

Mais, ce qui eſt bien plus fort que tout ce que je viens de raporter, un autre a-t-il quelque droit ſur la vie des hommes, que celui de qui ils l'ont reçue, c'eſt-à-dire que Dieu même ? & un Légiſlateur n'uſurpe-t-il pas viſiblement ſon autorité, quand indépendamment de lui il s'arroge un tel pouvoir ? Cette ordonnance du Décalogue, qui n'étoit autre choſe que le renouvellement de la loi naturelle, *Tu ne tueras point*, condanne généralement tous ceux des Anciens qui croioient avoir droit de vie & de mort ſur leurs eſclaves, & même ſur leurs enfans.

Le grand défaut des loix de Lycurgue, comme Platon & Aristote l'ont remarqué, c'est qu'elles ne tendoient qu'à former un peuple de soldats. Ce Législateur paroit en tout occupé du soin de fortifier les corps, nullement de celui de cultiver les esprits. Pourquoi bannir de sa République tous les arts & toutes les sciences, [a] dont un des fruits le plus avantageux est d'adoucir les mœurs, de polir l'esprit, de perfectionner le cœur, & d'inspirer des maniéres douces, civiles, honnêtes, propres en un mot à entretenir la société, & à rendre le commerce de la vie agréable ? De là vient que le caractére des Lacédémoniens avoit quelque chose de dur, d'austére, & souvent même de féroce, défaut qui venoit en partie de leur éducation, & qui aliéna d'eux l'esprit de tous les Alliés.

2. *Soin unique des corps.*

C'étoit une excellente pratique à Sparte d'accoutumer de bonne heure les jeunes gens à souffrir le chaud, le froid, la faim, la soif; & [b] d'assujettir

3. *Cruauté barbare à l'égard des enfans.*

a Omnes artes quibus ætas puerilis ad humanitatem informari solet. *Pro Arch. n.* 4.

b Exercendum corpus, & ita afficiendum est, ut obedire consilio rationique possit in exequendis negotiis & labore tolerando. *Lib.* 1. *de off. n.* 79.

par différens exercices durs & pénibles le corps à la raiſon, à laquelle il doit ſervir de miniſtre pour exécuter ſes ordres, ce qu'il ne peut faire, s'il n'eſt en état de ſupporter toutes ſortes de fatigues. Mais faloit-il porter cette épreuve juſqu'au traitement inhumain dont nous avons parlé? & n'étoit-ce pas une brutalité & une barbarie dans des peres & des meres de voir de ſang froid couler le ſang des plaies de leurs enfans, & de les voir même ſouvent expirer ſous les coups de verges?

4. Fermeté peu humaine dans les meres.

On admire le courage des meres Spartaines, à qui la nouvelle de la mort de leurs enfans tués dans un combat non-ſeulement n'arrachoit aucunes larmes, mais cauſoit une ſorte de joie. J'aimerois mieux que dans une telle occaſion la nature ſe fît entrevoir davantage, & que l'amour de la patrie n'étouffât pas tout-à fait les ſentimens de la tendreſſe maternelle. Un de nos Généraux, à qui dans l'ardeur du combat on apprit que ſon fils venoit d'être tué, parla bien plus ſagement. » Songeons, » dit-il, maintenant à vaincre l'ennemi; » demain je pleurerai mon fils.

5. Exceſſif ſévérité.

Je ne voi pas comment on peut excuſer la loi qu'impoſa Lycurgue aux

Lacédémoniens de paſſer dans l'oiſiveté tout le tems de leur vie, excepté celui où ils faiſoient la guerre. Il laiſſa tous les arts & tous les métiers aux eſclaves & aux étrangers qui habitoient parmi eux, & ne mit entre les mains de ſes citoiens que le bouclier & la lance. Sans parler du danger qu'il y avoit de ſouffrir que le nombre des eſclaves, néceſſaires pour cultiver les terres, s'accrût à un tel point, qu'il paſſât de beaucoup celui des maîtres, ce qui fût ſouvent parmi eux une ſource de ſéditions; dans combien de déſordres un tel loiſir devoit-il plonger des hommes toujours deſœuvrés, ſans occupation journaliére, & ſans travail réglé? C'eſt un inconvénient qui n'eſt encore aujourd'hui que trop ordinaire parmi la nobleſſe, & qui eſt une ſuite naturelle de la mauvaiſe éducation qu'on lui donne. Excepté le tems de la guerre, la plupart de nos gentilshommes paſſent leur vie dans une entiére inutilité. Ils regardent également l'agriculture, les arts, le commerce au deſſous d'eux, & ils s'en croiroient deshonorés. Ils ne ſavent ſouvent manier que les armes. Ils ne prennent des ſciences qu'une lé-

gére teinture, & seulement pour le besoin : encore plusieurs d'entr'eux n'en ont aucune connoissance, & se trouvent sans aucun goût pour la lecture. Ainsi il n'est pas étonnant que la table, le jeu, les parties de chasse, les visites réciproques, des conversations pour l'ordinaire assez frivoles, fassent toute leur occupation. Quelle vie pour des hommes qui ont quelque esprit !

6. Pudeur & modestie absolument négligées.

Mais ce qui rend Lycurgue plus condannable, & ce qui fait mieux connoitre dans quelles ténébres & dans quels désordres le paganisme étoit plongé, c'est de voir le peu d'égard qu'il a eu à la pudeur & à la modestie. Un maître chrétien ne manque pas d'opposer à cette licence effrénée la sainteté & la pureté des loix de l'Evangile ; & par ce contraste il leur fait sentir quelle est la dignité & l'excellence du christianisme.

Il le fait encore d'une maniére qui n'est pas moins avantageuse, par la comparaison même de ce que les loix de Lycurgue ont de plus louable, avec celles de l'Evangile. C'est une chose bien admirable, il faut l'avouer, qu'un peuple entier ait consenti à un par-

tage de terres qui égaloit les pauvres aux riches, & que par le changement de monnoie il se soit réduit à une espéce de pauvreté. Mais le Législateur de Sparte, en établissant ces loix, avoit les armes à la main. Celui des chrétiens ne dit qu'un mot, *Bienheureux les pauvres d'esprit;* & des milliers de fidéles dans la suite de tous les siécles, renoncent à leurs biens, vendent leurs terres, quittent tout, pour suivre Jesus Christ pauvre.

Sur le vol permis chez les Lacédémoniens.

J'ai cru devoir traiter cet article séparément, & avec quelque étendue, parce que dans le jugement qu'on en porte, il me semble qu'on n'est pas assez attentif à examiner le fond des choses. On condanne durement cette coutume des Lacédémoniens, comme pouvant porter les jeunes gens à peu respecter en d'autres occasions le bien d'autrui, & comme étant contraire à la loi naturelle & au décalogue. Dans le dénombrement qu'on fait des crimes permis chez différentes nations, de l'inceste parmi les Perses, du meurtre des peres vieux ou infirmes chez

les Indiens, de l'adultére chez d'autres peuples, on ne manque pas d'y faire entrer le vol des Lacédémoniens, & de faire remarquer que [a] chez les Scythes, nation regardée ordinairement comme barbare, & qui deſtituée de loix ne connoiſſoit & ne cultivoit la juſtice que par une eſpéce d'inſtinct naturel, le vol étoit condanné & puni comme un des plus grands crimes.

Mais peut-on raiſonnablement préſumer que le plus grand des Légiſlateurs (j'entends parmi les Payens) ait autoriſé formellement un déſordre auſſi groſſier que le vol, pendant que les plus petits Legiſlateurs dans tous les pays & dans tous les ſiécles ont eu ſoin de le punir ſévérement, & même de mort ?

Plutarque, qui raporte cette coutume dans la vie de Lycurgue, dans les mœurs des Lacédémoniens, & dans pluſieurs autres endroits, n'y donne jamais le moindre ſigne d'improbation, quoiqu'il ſoit ordinairement un juge ſi équitable & ſi éclairé dans la morale : & je ne me ſouviens pas

a Juſtitiæ genuis ingenitus cultus, non legibus Nullum ſcelus apud eos furto gravius. *Juſt. lib. 2. cap. 2.*

qu'aucun des Anciens en ait fait un crime aux Lacédémoniens ni à Lycurgue.

D'où peut donc être venu le jugement peu favorable qu'en portent souvent les modernes ? De ce qu'ils ne se donnent pas la peine d'en peser les circonstances, ni d'en pénétrer les motifs.

1. Les jeunes gens à Lacédémone ne font ces larcins que par ordre de leur commandant. *Plut. in vit. Lyc.*

2. Ils ne les font que dans un tems marqué, en vertu de la loi. *Apophtheg. Lacon.*

3. Ils ne voloient jamais que des légumes, & des vivres, comme des supplémens au peu de nourriture qu'on leur donnoit exprès en très petite quantité. Ainsi tous ces larcins n'étoient regardés que comme des tours de soupleſſe qu'on leur permettoit publiquement pour chercher de quoi vivre plus au large. *Instit. Lacon.*

Le Légiſlateur avoit eu pluſieurs motifs en permettant cette ſorte de vol.

C'étoit pour rendre les poſſeſſeurs plus vigilans à ſerrer & à garder leur bien.

On vouloit par là inſpirer aux jeunes gens plus de hardieſſe & d'adreſſe, comme étant deſtinés à la guerre.

On leur donnoit peu de nourriture, afin qu'ils ne fussent jamais rassasiés, jamais replets & chargés d'embonpoint ; qu'ils fussent alertes & légers ; qu'ils appriſſent à supporter la faim, & eussent une santé plus forte & plus égale.

Instit. Lacon. Mais le principal motif étoit, que tous ces jeunes gens étant sans exception destinés à la guerre, il jugeoit important de les accoutumer de bonne heure à la vie de soldat ; de leur apprendre à vivre de peu, à pourvoir eux-mêmes à leur subsistance sans avoir besoin du pain de munition, à soutenir de grandes fatigues à jeun, à se maintenir lontems avec peu de vivres dans un pays où les ennemis, accoutumés à une grande consommation, mouroient de faim dès les premiers jours, & étoient obligés d'abandonner le terrain, chassés par l'impuissance où ils étoient d'y vivre, au lieu que le Lacédémonien y trouvoit de quoi subsister sans peine. C'est à quoi le Législateur, tout guerrier, & uniquement attentif à former des soldats, avoit voulu pourvoir de loin par l'éducation, en les accoutumant à une grande frugalité & à une grande so-

briété, faute desquelles la plupart des desseins échouent à la guerre, & les plus fortes armées sont dans l'impossibilité de maintenir leurs conquêtes. De sorte qu'aujourd'hui, ou par la bonne chére & par la somptuosité des tables on a multiplié les besoins des armées, le plus embarrassant des soins de ceux qui les commandent est de pourvoir aux vivres, & le premier obstacle qui les empêche d'avancer dans le pays ennemi, est le défaut de subsistance. Aussi, ce que nos meilleurs Généraux regardent comme ce qu'il y a de plus singulier & de plus incroiable dans l'ancienne histoire, c'est la facilité & la promtitude avec lesquelles les plus grosses armées se transportoient d'un pays dans un autre.

Ce sont ces avantages que Lycurgue a voulu procurer à un peuple tout guerrier : & il ne pouvoit choisir un moien plus efficace ni plus certain. C'est jusques-là qu'il faut aller pour entendre sa loi, & pour lui rendre justice. Après toutes ces observations, je ne sai si l'on fera encore aux jeunes Lacédémoniens un grand scrupule de leurs vols, & si on les croira obligés

à reſtitution. En ce cas, il eſt aiſé de les juſtifier par des raiſons encore plus ſolides & plus fonciéres.

C'eſt un principe conſtant, que depuis le premier partage des biens nous ne poſſédons plus rien que dépendamment des loix & ſelon la diſpoſition des loix ; & qu'en abandonnant à chaque particulier la jouiſſance de la portion du bien qui lui eſt échue, elles peuvent y faire les réſerves, les reſtrictions, & y impoſer les ſervitudes & les charges qu'elles jugent convenables. Or tout le corps de l'Etat de Sparte, en exceptant les loix de Lycurgue, étoit convenu ſolennellement que ſur les trente-neuf mille lots diſtribués aux Spartiates, il ſeroit permis aux jeunes gens de prendre parmi les légumes & les vivres ce que le poſſeſſeur ne garderoit pas avec aſſez de ſoin, ſans qu'il pût ſe plaindre de la rapine, ni avoir action contre le raviſſeur. Auſſi il eſt clair, que lorſque le jeune homme étoit ſurpris, il n'étoit jamais puni comme aiant fait une injuſtice & pris le bien d'autrui, mais ſeulement comme aiant manqué d'adreſſe.

Rien n'eſt plus ordinaire dans tous

les Etats que ces sortes de réserves, & de semblables droits accordés sur le bien d'autrui. C'est ainsi que Dieu, non seulement avoit donné aux pauvres le pouvoir de cueillir du raisin dans les vignes, & de glaner dans les champs, & d'en emporter même les gerbes entiéres; mais avoit encore accordé à tout passant, sans distinction, la liberté d'entrer autant de fois qu'il lui plaisoit dans la vigne d'autrui, & d'en manger autant de raisin qu'il vouloit malgré le maître de la vigne. Dieu en rend lui-même la premiére raison: c'est que la terre d'Israel étoit à lui, & que les Israélites n'en étoient que les fermiers qui en jouissoient à cette condition onéreuse.

De semblables servitudes sont établies dans les autres républiques, sans qu'on s'avise d'y soupçonner la moindre injustice. Les soldats ont droit de logement chez les particuliers; droit d'y prendre leur subsistance dans les marches ou dans les quartiers d'hiver, de se faire fournir des chariots & d'autres besoins. Un Seigneur a droit de s'emparer, comme il lui plait & quand il lui plait, de tout le gibier & des bêtes fauves qui sont chez

ſes vaſſaux, quoique les terres qui nourriſſent ces bêtes ne lui appartiennent point, & même d'empêcher les Propriétaires de toucher à ces bêtes, quoiqu'ils les aient vû naître chez eux.

C'eſt ainſi que tout le corps de l'Etat Lacédémonien, compoſé de tous les particuliers, avoit tranſporté publiquement aux jeunes gens le droit de venir prendre dans les jardins & dans les ſales les vivres qui les accommodoient. Et ces jeunes gens n'étoient pas plus criminels en ſe ſervant de cette liberté, que les bourgeois d'Athénes en allant prendre dans les jardins & dans les vergers de Cimon ce qui leur convenoit, parce que tous les particuliers de Sparte étoient cenſés avoir donné unanimement aux jeunes gens, qui après tout étoient leurs propres enfans, la même permiſſion que Cimon avoit accordée aux Athéniens, qui n'étoient que ſes citoiens.

Pour ce qui regarde l'exemple des Scythes, chez qui le vol étoit ſévérement puni, la raiſon de la différence eſt ſenſible. C'eſt que la loi, qui ſeule décide de la propriété & de l'u-

ſage des biens, n'avoit rien accordé chez les Scythes à un particulier ſur le bien d'un autre particulier : & que la loi chez les Lacédémoniens avoit fait tout le contraire. C'eût été un véritable vol d'aller prendre du fruit dans les jardins de Périclès, de Thémiſtocle, d'Alcibiade, parce qu'ils s'en étoient réſervé la propriété : mais ce n'en étoit point un d'en aller cueillir dans les vergers de Cimon & de Pélopidas, parce qu'ils avoient aſſocié à la jouiſſance de ces biens tous leurs citoiens.

Il n'étoit nullement à craindre que la coutume reçue à Sparte n'apprît aux jeunes gens à ne pas reſpecter en d'autres cas le bien d'autrui. Car les établiſſemens de Lycurgue, qui avoient banni de Sparte l'uſage de l'or & de l'argent, & qui obligeoient tous les citoiens de vivre & de manger enſemble, avoient rendu le vol des meubles & de la monnoie ou inutile, ou même impoſſible. Auſſi ne voit-on point que pendant tant de ſiécles on ait jamais découvert un ſeul vol à Lacédémone.

QUATRIÉME MORCEAU
tiré de l'hiſtoire grecque.

Beaux jours de Thébes, & délivrance de Syracuſe.

CE N'EST que dans le deſſein d'être court, que je joins ces deux morceaux d'hiſtoire, quoiqu'ils ſoient tout-à-fait ſéparés; & que par la même raiſon ſans preſque faire aucun récit, je me contenterai de faire connoître le caractére de ceux qui y ont eu le plus de part.

1. *Beaux jours de Thébes.*

NUL TRAIT de l'Hiſtoire ne fait mieux ſentir, ce me ſemble, ce que peut le vrai mérite, & de quelle reſſource ſont pour un État de grands Capitaines, que ce qui arriva à Thébes dans un aſſez court eſpace d'années. Cette ville par elle-même étoit très foible, & elle venoit tout récemment d'être comme réduite en ſervitude. Lacédémone au contraire étoit depuis lontems en poſſeſſion du commandement, & maitriſoit toute la Gréce. Deux Thébains, par leur courage & par leur ſageſſe, abbattirent

battirent le pouvoir formidable de Sparte, & portérent leur patrie au plus haut point de gloire. Je ne ferai preſque que montrer cet événement, ſans entrer dans un grand détail.

Ces deux Thébains furent Pélopidas & Epaminondas, tous deux ſortis des plus illuſtres familles de leur ville. Le premier étoit né avec de grands biens, qu'il augmenta beaucoup étant devenu ſeul héritier d'une maiſon très riche & très floriſſante. Pour l'autre, la pauvreté lui étoit domeſtique, & il l'avoit reçue comme un héritage de pere en fils : mais il ſe la rendit encore plus familiére & plus facile à ſupporter, par l'étude ſérieuſe qu'il fit de la philoſophie, & par le genre de vie ſimple qu'il ſuivit toujours d'une maniére conſtante & uniforme. L'un montra l'uſage qu'on devoit faire des richeſſes, & l'autre celui qu'on pouvoit faire de la pauvreté. Pélopidas faiſoit part de ſes biens à tous ceux qui avoient beſoin d'être ſecourus, & qui méritoient de l'être, faiſant voir, dit Plutarque, qu'il étoit le maître & non l'eſclave de ſes biens. N'aiant pu jamais porter Epaminondas ſon ami à accepter ſes offres, & à uſer

de ſon bien, il apprit de lui à vivre comme pauvre au milieu des richeſſes. Il faiſoit à deſſein la viſite des maiſons des pauvres, pour apprendre d'eux à ſe paſſer de beaucoup de choſes. Il auroit eu honte, diſoit-il, de dépenſer plus pour ſa table & pour ſes habits que le dernier des Thébains. Et il n'étoit ſi ſévére contre lui-même, que pour être en état de partager ſon bien avec un plus grand nombre d'honnêtes gens qui en avoient beſoin.

Ils étoient tous deux également nés pour les grandes choſes; avec cette différence pourtant, que Pélopidas s'appliquoit davantage à exercer ſon corps, & Epaminondas à cultiver ſon eſprit. Ils emploioient tout leur loiſir, l'un aux exercices de la lutte & à la chaſſe, l'autre à la converſation & à l'étude de la philoſophie.

Mais ce que les perſonnes les plus ſenſées ont admiré par-deſſus tout en eux, a été cette amitié & cette union inaltérable qu'ils conſervérent pendant tout le cours de leur vie, quoiqu'ils ſe trouvaſſent preſque toujours emploiés enſemble ſoit dans le com-

mandement des armées, soit dans le gouvernement de la République : union, fondée sur une estime mutuelle de part & d'autre, & encore plus sur l'amour du bien public, qui faisoit que chacun d'eux regardoit les succès de l'autre comme les siens propres. Cette intelligence & ce bon accord, qualités infiniment rares parmi ceux qui tiennent ensemble le timon de l'Etat, comme on le peut voir par l'exemple des plus grands hommes d'Athénes, ne peut être que l'effet d'une véritable grandeur d'ame, & d'une vertu solide, qui ne cherchant ni la gloire, ni les richesses, sources funestes des dissensions & de l'envie, mais le bien & l'aggrandissement de la patrie, est bien au dessus des petitesses & des foiblesses d'une basse jalousie, pour qui le mérite d'autrui est un tourment.

La premiére & la plus éclatante preuve que Pélopidas donna de son courage & de sa prudence, fut le dessein hardi qu'il conçut & qu'il exécuta, quoiqu'il fût encore fort jeune, de délivrer sa patrie du joug de la domination des Lacédémoniens ; qui par surprise s'étoient emparé de la

citadelle de Thébes. Il ſut former en peu de tems une conſpiration conſidérable contre les Tyrans. Quoique cette affaire eût été conduite avec tout le ſecret poſſible, un moment avant l'exécution, un courier, qui avoit fait grande diligence, demanda Archias chef des Tyrans, qui tous enſemble étoient à table & ſe réjouiſſoient, & il lui remit entre les mains une lettre qu'il diſoit être fort preſſée, & regarder des affaires ſérieuſes. En effet on ſut depuis qu'elle marquoit un détail circonſtancié de toute la conjuration. [a] Archias, ſe mettant à rire, *A demain donc*, dit-il, *les affaires ſérieuſes*; & il mit la lettre ſous le couſſin ſur lequel il étoit appuié. Mais il n'y eut point de lendemain pour lui. Il fut tué la nuit même avec tous les Tyrans, & la citadelle repriſe. On peut dire que le changement qui arriva bientôt après dans les affaires, & que la guerre qui rabaiſſa l'orgueil de Sparte, & qui lui ôta l'empire de la Gréce, fut l'ouvrage de cette ſeule nuit, dans laquelle Pélopidas, ſans prendre ni châ-

a Καὶ ὁ Ἀρχίας μειδιάσας· Οὐκοῦν εἰς ἄυριον (ἔφη) τὰ σπουδαῖα.

teau, ni place, mais avec une petite poignée de gens, délia pour ainſi dire, & rompit les nœuds de la domination des Lacédémoniens, qui paroiſſoient ne pouvoir jamais être ni rompus, ni déliés.

Il eut part dans la ſuite à toutes les victoires que Thébes remporta contre Lacédémone. Après de ſi grandes & de ſi heureuſes expéditions, toutes les villes de Theſſalie appellent Pélopidas contre le Tyran qui les opprime. Il marche auſſitôt, & leur rend la liberté par ſa préſence. Les deux Princes qui ſe diſputoient la couronne de Macédoine, le prennent pour arbitre dans leur querelle. Il leur preſcrit les conditions de la paix, & exige d'eux des otages pour ſureté de leur parole : tant étoit grande la renommée de la puiſſance de Thébes, & la confiance qu'on avoit en ſa juſtice. Il va enſuite en qualité d'Ambaſſadeur auprès du Roi de Perſe, & il en eſt reçu avec les plus grandes marques de diſtinction & d'eſtime : & pendant que les Députés des autres Républiques s'empreſſent d'en tirer des avantages particuliers, il n'eſt occupé que du bien général de la Gréce ; & ſans

rien demander pour ſa patrie, il ne veut que la liberté parfaite de tous les Grecs, & leur entiére indépendance. Content de l'avoir obtenue, & peu touché des préſens magnifiques que le Roi lui offre, il n'accepte que ceux, qui, ſans l'enrichir, marquoient ſimplement la bienveillance du Prince, & ſa faveur.

Tant de belles actions furent terminées par une mort fort glorieuſe à la vérité, mais qui laiſſe pourtant quelque choſe à déſirer. Car Pélopidas pourſuivant trop vivement le Tyran de Phéres qui fuioit devant lui, & qui s'étoit retiré dans le bataillon de ſes gardes, ſuccomba enfin ſous le grand nombre, après avoir fait des actions héroïques de courage. Il auroit dû ſe ſouvenir que les grands hommes ſont redevables de leur vie à leur patrie; & que c'eſt pour elle ſeule, & non pour eux-mêmes, qu'ils doivent mourir.

Pour ce qui regarde Epaminondas, [a] ce n'eſt point ſans raiſon qu'il a été conſidéré comme le premier

a Thebanum Epaminondam, haud ſcio an ſummum virum Græciæ. *Cic. lib. 3. de Orat. n. 139.*

homme de la Gréce. [a] Il ſeroit difficile de dire s'il fut plus grand Capitaine, qu'homme de bien. Il réuniſſoit en lui ſeul, comme le remarque Diodore de Sicile, toutes les belles qualités des plus fameux Généraux, & n'en avoit point les vices. Il étoit également inſenſible à l'ambition & à l'avarice. Il chercha, non à commander lui-même, mais à procurer le commandement à ſa patrie. Les richeſſes, loin de le tenter, ne purent jamais approcher de lui : il ſemble qu'il ſe ſeroit cru deshonoré en devenant riche, & ſa pauvreté l'accompagna juſqu'au tombeau, où il ne put être porté qu'aux dépens du public. Etant né pauvre, il voulut toujours le demeurer : & jamais ſon ami Pélopidas ne put vaincre ſa réſiſtance. » Je ne rougis point, lui di-» ſoit-il, d'une pauvreté qui ne m'a » point empéché de mériter les pre-» miers emplois de la République, & » le commandement de ſes armées. » Elle ne m'a point fait de honte, & » je ne veux pas non plus lui en faire » en l'abandonnant.

a Fuit incertum, vir melior an dux eſſet. Nam & imperium non ſibi ſemper, ſed patriæ quæſivit : & pecuniæ adeo parcus fuit, ut ſumptus funeri defuerit. *Juſtin. lib. 6. cap. 8.*

Il [a] ne fut pas plus avide de gloire que d'argent. Jamais il ne brigua les premiéres places : ce furent les dignités qui allérent le chercher, & elles furent ſouvent obligées de faire violence à ſa modeſtie. Il s'en acquitta toujours de telle ſorte, qu'il parut leur faire plus d'honneur que lui-même n'en étoit honoré.

Sa droiture, ſa ſincérité, ſon amour invincible pour la juſtice, lui attiroient une pleine confiance des citoiens, & même des ennemis. On ne pouvoit s'empécher d'aimer & d'admirer en lui un caractére de bonté & de douceur conſtante, que rien n'étoit capable d'altérer, & qui ne diminuoit rien de la haute eſtime & de la vénération que ſes grandes qualités lui attiroient. C'eſt [b] en ces ſortes de vertus que Plutarque fait conſiſter la véritable grandeur d'Epaminondas. Rien en effet n'eſt plus rare

a Gloriæ quoque non cupidior, quàm pecuniæ; quippe recuſanti omnia imperia ingeſta ſunt; honoreſque ita geſſit ut ornamentum non accipere, ſed dare ipſi dignitati videretur. Jam literarum ſtudium, jam philoſophiæ doctrina tanta, ut mirabile videretur, unde tam inſignis militiæ ſcientia homini inter literas nato. *Juſt. ibid.*

b Ἦν ἀληθῶς μέγας ἐγκρατείᾳ, καὶ δικαιοσύνῃ, καὶ μεγαλοψυχίᾳ, καὶ παρρησίᾳ. *Plut. in Pelop.*

que ces qualités dans un pouvoir presque souverain, au milieu des guerres & des victoires, à la tête des grandes affaires ; & il n'y a rien qu'il soit plus nécessaire de bien montrer aux gens de qualité, qui sont souvent tentés d'y substituer l'artifice, la dissimulation, les airs de hauteur & de faste.

L'élévation de ses sentimens lui fit toujours porter avec douceur & avec patience la jalousie de ses égaux, la mauvaise humeur de ses citoiens, les calomnies de ses ennemis, & l'ingratitude de sa patrie après ses grands services. a Il étoit persuadé que la grandeur d'ame consiste principalement à souffrir ces épreuves sans se troubler, sans se plaindre, sans rien rabattre de son zèle ; b parce qu'il en est de la patrie comme de ceux qui nous ont donné la vie, dont nous devons endurer les mauvais traitemens avec soumission.

Jamais personne ne fut mieux que

a Τὸ δὲ συκοφάντημα καὶ τὴν πεῖραν Ἐπαμεινώνδας ἤνεγκε πρᾴως, μέγα μέρος ἀνδρείας καὶ μεγαλοψυχίας τὴν ἐν τοῖς πολιτικοῖς ἀνεξικακίαν ποιούμενος. *Ibid.*

b Ut parentum sævitiam, sic patriæ, patiendo ac ferendo lenienda esse. *Liv. lib.* 37. *n.* 24.

lui le métier de la guerre. Il joignoit à un courage intrépide une prudence conſommée. Et toutes ces vertus ne furent pas moins l'effet de l'excellente éducation qu'il avoit reçue, que de ſon heureux naturel. Dès ſa plus tendre jeuneſſe il avoit témoigné un goût merveilleux pour l'étude & pour le travail, enſorte qu'on pourroit s'étonner comment un homme né parmi les lettres, & nourri dans le ſein de la philoſophie, avoit pu acquérir une ſcience ſi parfaite de l'art militaire.

Voila ce qui fait les grands hommes, & comment ils ſe forment; & l'on ne ſauroit trop en avertir les jeunes gens deſtinés à la guerre, aux premiéres places de l'Etat, & généralement à quelque emploi que ce ſoit, dont pluſieurs regardent l'étude comme inutile pour eux, & preſque deshonorante. Cicéron dans le troiſiéme livre de l'Orateur fait un long dénombrement des Capitaines les plus illuſtres de la Gréce, qui tous avoient pris grand ſoin de cultiver leur eſprit par l'étude des ſciences, & en particulier par celle de la philoſophie : Piſiſtrate, Périclès, Alcibiade, Dion

Lib. 3. de Orat. n. 137-141.

de Syracuſe dont nous parlerons bientôt, Timothée fils de Conon, Agéſilas, & Epaminondas. C'eſt un grand malheur, quand ceux qui entrent dans les charges & dans le maniement des affaires publiques, y entrent, pour me ſervir des termes de Cicéron, nuds & déſarmés, c'eſt-à-dire ſans connoiſſances, ſans lumieres, & preſque ſans aucune teinture des ſciences qui ſervent à orner & à embellir l'eſprit. *Nunc contrà plerique ad honores adipiſcendos, & ad rempublicam gerendam nudi veniunt atque inermes, nulla cognitione rerum, nulla ſcientia ornati.* *Ibid. n. 154.*

2. *Délivrance de Syracuſe.*

Deux hommes fort illuſtres travaillérent à rétablir la liberté dans Syracuſe, Dion & Timoléon. Le premier en jetta les fondemens, le ſecond acheva entiérement ce grand ouvrage.

1. Dion.

Je ne sai ſi parmi les vies des hommes illuſtres que Plutarque nous a laiſſées, il y en a aucune plus belle & plus curieuſe que celle de Dion;

mais il n'y en a point certainement qui marque davantage quel eſt le prix de la bonne éducation, & de quelle utilité peut être la converſation des gens ſavans & vertueux. C'eſt preſque l'unique point auquel je m'arrêterai, en faiſant quelques réflexions ſur les circonſtances de la vie de Dion qui y ont le plus de raport.

Premiére Réflexion.

Converſation des gens de lettres & de probité infiniment utile aux Princes.

Dion étoit frere d'Ariſtomaque, que le premier Denys avoit épouſée. Une eſpéce de hazard, ou plutôt, dit Plutarque, une providence particuliére, qui jettoit de loin les fondemens de la liberté de Syracuſe, y avoit amené Platon le plus célébre des philoſophes. Dion devint ſon ami & ſon diſciple, & profita bien de ſes leçons. Car, quoiqu'élevé dans des mœurs baſſes ſous un Tyran, quoiqu'accoutumé à une ſujettion craintive & ſervile, quoique nourri dans le faſte & les délices, en un mot dans un genre de vie qui fait conſiſter le ſouverain bien dans la volupté & dans la magnificence : il n'eut

pas plutôt entendu les discours de ce philosophe, & gouté de cette philosophie qui méne à la vertu, qu'il sentit son ame enflammée d'amour pour elle.

Le second Denys avoit succédé à son pere dans un âge, [a] où, comme le dit Tite-Live d'un autre Roi de Syracuse, à peine étoit-il capable d'user modérément de sa liberté, loin de pouvoir gouverner avec sagesse. Dès qu'il fut monté sur le trône, le premier soin des courtisans fut de s'emparer de son esprit, & d'obséder ce jeune Prince par des flateries continuelles. Ils ne pensoient qu'à lui fournir tous les jours de vains amusemens, le tenant toujours occupé à des festins, à des commerces de femmes, & à tous les autres plaisirs les plus honteux. Dion, persuadé que tous les vices du jeune Denys ne venoient que de la mauvaise éducation qu'il avoit eue, chercha à le jetter dans des conversations honnêtes, & à lui faire goûter des discours capables de former les mœurs. Pour cela il l'engagea à faire

[a] Puerum, vix dum libertatem, nedum dominationem, modicè latum. Lætè id ingenium tutores atque amici ad præcipitandum in omnia vitia acceperunt. *Liv. lib.* 24. *n.* 4.

venir à ſa Cour Platon. Quelque répugnance qu'eût le Philoſophe pour ce voiage, dont il n'eſpéroit pas un grand fruit, il ne put réſiſter aux vives ſollicitations qu'on lui fit de toutes parts. Il arriva donc à Syracuſe, & y fut reçu avec des marques d'honneur & de diſtinction extraordinaires.

Platon trouva les plus heureuſes diſpoſitions du monde dans le jeune Denys, qui ſe préta ſans réſerve à ſes leçons & à ſes conſeils. Mais, comme il avoit lui même infiniment profité des avis & des exemples de Socrate ſon maître, le plus habile homme qu'ait eu le paganiſme pour faire goûter la vérité, il eut ſoin de manier l'eſprit du jeune Tyran avec une adreſſe merveilleuſe, évitant de heurter de front ſes paſſions, travaillant à gagner ſa confiance par des maniéres douces & inſinuantes, & ſur-tout s'étudiant à lui rendre la vertu aimable pour la rendre en même tems victorieuſe du vice, qui ne retient les hommes dans ſes liens qu'à force d'attraits, de douceurs, de plaiſirs, & de délices qu'il leur préſente.

Le changement fut promt & étonnant. Le jeune Prince, plongé juſ-

ques-là dans l'oiſiveté, dans la molleſſe, & dans l'ignorance de tous ſes devoirs qui en eſt une ſuite inévitable, ſortant comme d'un ſommeil létargique, commença à ouvrir les yeux, à entrevoir la beauté de la vertu, à goûter les douceurs & les charmes d'une converſation également ſolide & agréable, & il ſe livra avec autant d'empreſſement au deſir d'apprendre & de s'inſtruire, qu'il en avoit eu auparavant d'éloignement & d'horreur. La Cour, qui eſt le ſinge des Princes, & qui ſuit en tout leurs inclinations, entra dans les mêmes ſentimens. Toutes les ſales du palais, comme autant d'écoles de géométrie, étoient pleines de la pouſſiére dont les géométres ſe ſervent pour tracer leurs figures; & en très peu de tems l'étude de la philoſophie & des plus hautes ſciences, devint le goût dominant & général.

Le grand fruit de ces études, par rapport à un Prince, n'eſt pas ſeulement de lui remplir l'eſprit d'une infinité de connoiſſances très curieuſes, très utiles, & ſouvent très néceſſaires; mais encore plus de le retirer de l'oiſiveté, de l'indolence, & des vains

amuſemens de la Cour ; de l'accoutumer à une vie appliquée & ſérieuſe ; de lui faire naître le deſir de s'inſtruire des devoirs de la roiauté, & de connoître ceux qui ont excellé dans l'art de régner ; en un mot, de le mettre en état de gouverner par lui-même, & de voir tout par ſes propres yeux, c'eſt-à-dire d'être véritablement Roi. Mais c'eſt à quoi s'oppoſeront toujours les courtiſans & les flateurs ; comme cela ne manqua pas d'arriver ſous le jeune Denys.

Seconde Réflexion.

Flateurs, peſte funeſte des Cours, & ruine des Princes.

Ce que dit Cicéron de la flaterie par raport à l'amitié, n'eſt pas moins vrai par raport à la Cour des Princes, qu'elle en eſt le poiſon le plus mortel : *Sic habendum eſt, nullam in amicitiis peſtem eſſe majorem, quàm adulationem.* Il entend par flateurs ces hommes faux & doubles, d'un eſprit ſouple & pliant, qui vrais Protées prennent mille formes différentes ſelon le beſoin, uniquement attentifs à

De amicit. n. 91.

Ibid. n. 91.

plaire au Prince, toujours occupés à étudier ſes goûts & ſes inclinations, & à lire ſur ſon viſage ce qu'il déſire, ſe faiſant une loi de ne lui préſenter jamais aucune vérité choquante, de ne le contredire en rien, & de parler toujours le même langage que lui. Les gardes veillent autour du palais des Rois, dit un Ancien, pour écarter des ennemis moins dangereux que n'eſt la flaterie. [a] Elle trompe les ſentinelles : elle pénétre, non ſeulement dans le cabinet, mais dans le cœur du Prince, & elle travaille à lui enlever ce qu'il y a de plus précieux & de plus eſſentiel à ſon bonheur : c'eſt-à-dire, un eſprit ſage & équitable, le diſcernement du vrai & du faux, l'amour de la juſtice & du bien public.

Il [b] n'eſt pas étonnant qu'un jeune Prince comme Denys, qui avec le plus excellent naturel & au milieu des meilleurs exemples auroit eu bien

a Sola quippe hæc, (adulatio) nequicquam vigilantibus ſatellitibus imperium deprædatur ; regumque nobiliſſimam partem, animam nimirum, aggreditur. *Syneſ. de regno.*

b Vix artibus honeſtis pudor retinetur, nedum inter certamina vitiorum pudicitia, aut modeſtia, aut quidquam probi moris ſervaretur. *Tacit. Annal. lib. 14. cap. 15.*

de la peine à se soutenir, ait enfin succombé à une tentation si délicate dans une Cour infectée depuis lontems, où il n'y avoit d'émulation que pour le vice, & où il étoit environné d'une troupe de flateurs qui ne cessoient de le louer & de l'applaudir en tout. Ils commencérent par jetter un ridicule parfait sur la vie retirée qu'on lui faisoit mener, & sur les études auxquelles on l'appliquoit, comme si il s'agissoit d'en faire un philosophe. Ils allérent plus loin, & travaillérent de concert à lui rendre suspect, & même odieux, le zêle de Dion & de Platon, en les lui représentant [a] comme d'incommodes censeurs & d'impérieux pédagogues, qui prenoient sur lui une autorité qui ne convenoit ni à son âge ni à son rang. Enfin Dion & Platon, sous différens prétextes, & en différens tems, furent éloignés de la Cour, qui se trouva de nouveau abandonnée à toutes sortes de désordres & d'excès.

On voit par là combien il est difficile à un Prince d'éviter les piéges qui lui sont tendus par la conspiration

[a] Tristes & supercilios alienæ vitæ censores, publicos pædagogos. *Senec. epist.* 113.

d'un petit nombre de personnes qui occupent les premières places auprès de lui & les premiers emplois ; qui ont intérêt à se ménager les uns les autres, à lui cacher une partie de ce qui devroit lui être connu ; & à s'accorder sur divers points malgré leurs intérêts différens, leurs jalousies, leurs haines secrettes, pour se rendre seuls les maîtres des affaires, pour borner à eux seuls la confiance du Prince, & pour le tenir comme captif dans l'étroite enceinte dont ils l'ont environné. *Claudentes principem senem, & agentes ante omnia ne quid sciat.* *Lamprid. in vita Alex.*

Troisiéme Réflexion.

Grandes qualités de Dion mélées de quelques légers défauts.

Il est difficile de trouver réunies dans une seule personne autant d'excellentes qualités qu'on en voit dans le Prince dont nous parlons. Grandeur d'ame, noblesse de sentimens, générosité à répandre ses biens, valeur héroïque dans les combats accompagnée d'un sang froid & d'une prudence peu commune, un esprit

vaſte & capable des plus grandes vûes ; une fermeté inébranlable dans les plus grands dangers & dans les revers de fortune les plus inopinés, un amour de la patrie & du bien public porté preſque juſqu'à l'excès ; voila une partie des vertus de Dion. Il ſaiſit les préceptes de la philoſophie avec une ardeur, dont Platon témoigne avoir vû peu d'exemples : & il l'étudia, non par curioſité, ou par vanité, mais pour s'inſtruire de ſes devoirs, & pour en faire la régle de ſa conduite.

Quelque paſſionné qu'il fût pour la philoſophie, [a] cette étude ne le détourna jamais de ſon devoir, & il ſut contenir ſon ardeur dans de juſtes bornes. Après que Denys l'eut obligé de quitter Syracuſe & la Sicile, il menoit dans ſon exil la vie la plus agréable qu'il ſoit poſſible d'imaginer pour un homme qui a bien goûté une fois la douceur de l'étude ; jouiſſant tranquillement de la converſation des philoſophes, aſſiſtant à leurs diſputes, y brillant d'une maniére toute particuliére par la beauté de ſon génie & par la ſolidité de ſon jugement, parcou-

a Retinuitque, quod eſt difficillimum, ex ſapientia modum. *Tacit. in vit. Agric. n.* 4.

rant les villes de la docte Gréce, pour y cueillir, s'il eſt permis de parler ainſi, la fleur des beaux eſprits, & pour y conſulter les plus habiles politiques, laiſſant par-tout des marques de ſa libéralité & de ſa magnificence, également aimé & reſpecté de tous ceux qui le connoiſſoient, & recevant dans tous les lieux où il paſſoit, des honneurs extraordinaires, qu'on rendoit encore plus à ſon mérite qu'à ſa naiſſance. C'eſt du milieu d'une vie ſi douce qu'il s'arracha pour aller ſecourir ſa patrie qui imploroit ſa protection, & pour la délivrer du joug de la tyrannie ſous lequel elle gémiſſoit depuis lontems.

Jamais peut-être entrepriſe ne fut plus hardie, & n'eut en même tems un ſuccès plus heureux. Il partit avec huit cens hommes ſeulement, & deux vaiſſeaux de charge, pour aller attaquer à main armée une puiſſance auſſi redoutable que celle de Denys. » Qui auroit » jamais cru, dit un Hiſtorien, qu'un » homme avec deux vaiſſeaux de char- » ge fût venu à bout de détrôner un » Prince qui avoit quatre cens navi- » res de guerre, cent mille hommes » de pié, dix mille chevaux, une auſſi

Diod. Sic. hiſt. lib. 16.

» grande proviſion d'armes & de blé,
» & autant de richeſſes qu'il en faloit
» pour entretenir & pour ſoudoier
» des troupes ſi nombreuſes ? qui ou-
» tre cela étoit maître d'une des plus
» grandes villes de Gréce ; qui avoit
» des ports, des arſenaux, des cita-
» delles imprenables, & qui étoit ſou-
» tenu & fortifié par un grand nombre
» d'Alliés très puiſſans ? La cauſe des
» grands ſuccès de Dion fut ſa ma-
» gnanimité & ſon courage, & l'affe-
» ction de ceux à qui il devoit procu-
» rer la liberté.

Mais ce que je trouve de plus beau dans la vie de Dion, de plus digne d'admiration, & s'il étoit permis de parler ainſi, de plus au deſſus de l'humain, c'eſt cette grandeur d'ame & cette patience inouie avec laquelle il ſouffrit l'ingratitude de ſes citoiens. Il avoit tout quitté pour venir à leur ſecours : il avoit réduit la tyrannie aux abois, & touchoit au moment où il devoit les rétablir dans une entiére liberté. Pour prix de tant de ſervices, ils le chaſſent honteuſement de leur ville accompagné d'une poignée de ſoldats étrangers dont ils n'ont pu corrompre la fidélité, ils le chargent

d'injures, & ajoutent à la perfidie les plus durs outrages. Il n'a pour punir ces ingrats & ces rébelles, qu'à faire un mouvement : il n'a qu'à laiſſer agir l'indignation de ſes ſoldats. Maître de leur ame comme de la ſienne, il arrête leur impétuoſité, & ſans déſarmer leurs mains il met un frein à leur juſte colére, ne leur permettant, dans le feu même & dans l'ardeur du combat, que d'effraier & non de tuer ſes ennemis, parce qu'il les regardoit toujours comme ſes concitoiens & comme ſes freres.

Il diſoit dans une autre occaſion, » que les Capitaines paſſoient ordi- » nairement leur vie à s'exercer aux » armes, & à apprendre le métier de » la guerre : que pour lui il avoit paſſé » un fort long tems à Athénes dans l'A- » cadémie, pour y apprendre à dom- » ter la colére, l'envie, & le reſſen- » timent : que la marque de la vic- » toire que l'on a remportée ſur ſes » paſſions, ce n'eſt pas d'être doux & » affable à ſes amis & aux gens de » bien, mais de ſe montrer humain à » ceux qui nous ont fait injuſtice, & » d'être toujours prêt à leur pardon- » ner.... Il eſt vrai, diſoit-il, que

» ſelon les loix humaines, il eſt plus
» pardonnable & plus permis de ſe
» venger quand on a été maltraité, que
» de commettre le premier une injuſ-
» tice contre les autres. Mais, ſi on
» conſulte la nature, on trouvera que
» l'une & l'autre de ces fautes vien-
» nent de la même ſource, & qu'il
» y a autant de foibleſſe à ſe ven-
» ger d'une injure, qu'à la faire le
» premier.

Toutes les injuſtices & les ingratitudes de ſa patrie ne furent pas capables de rallentir ſon zêle. Après beaucoup d'avantures il la rétablit dans la liberté, & en chaſſa les Tyrans. Il n'eut pas la conſolation de jouir du fruit de ſes travaux. Un traître forma un complot contre lui, & l'égorgea dans ſa propre maiſon. Sa mort replongea Syracuſe dans de nouveaux malheurs.

On ne pouvoit, ce me ſemble, reprocher à Dion qu'un défaut; c'eſt qu'il avoit quelque choſe de dur & d'auſtére dans l'humeur, qui le rendoit moins acceſſible & moins ſociable, & qui éloignoit un peu de lui juſqu'aux plus gens de bien, & juſqu'à ſes meilleurs amis. Platon l'avoit ſouvent averti

averti de ce défaut. Il avoit tâché même de l'en corriger en le liant particuliérement avec un philoſophe qui avoit du jeu & de l'agrément dans l'eſprit, & qui étoit fort propre à lui inſpirer des maniéres douces & inſinuantes. Il l'en fit encore depuis ſouvenir dans une lettre qu'il lui écrivit, où il lui parle ainſi : [a] Faites réflexion, » je vous prie, qu'on trouve que » vous manquez de douceur & d'affa- » bilité ; & mettez-vous bien dans » l'eſprit que le moien le plus ſûr » de faire réuſſir les affaires, c'eſt » de ſe rendre agréable à ceux avec » qui l'on a à traiter. La * fierté écar-

a Ἐνθυμοῦ δὲ καὶ ὅτι δοκεῖς τισὶν ἐνδεεστέρως τοῦ πρωτεύοντος θεραπευτικὸς εἶναι· μὴ δὲν λανθανέτω σε ὅτι διὰ τῶν ἀρέσκειν τοῖς ἀνθρώποις, καὶ τὸ ὠφελεῖν ἐστίν.

* Ἡ δ' αὐθάδεια, ἐρημία ξύνοικος. *Cette penſée de Platon eſt parfaitement belle, mais ne ſe fait pas ſentir tout d'un coup. M. Dacier l'a traduite ainſi.* La fierté eſt toujours compagne de la ſolitude, *ce qui n'offre aucune idée, ou plutôt en préſente une abſolument contraire à la vérité. Car il n'eſt point vrai que la fierté ſe trouve toujours dans la ſolitude. Un homme ſeul, & réduit à lui-même, en eſt peu ſuſceptible, & n'a point d'occaſion de la faire paroître. Ce vice demande des témoins & des ſpectateurs. Auſſi n'eſt-ce pas là la penſée de Platon. Il veut dire que la fierté écarte tout le monde : qu'elle éloigne de nous ceux qui nous devroient être le plus unis: qu'au lieu que l'affabilité attire du monde de tous côtés auprès des Grands, & les fait comme habiter au milieu d'une foule de perſonnes, même inconnues & étrangéres, qui les approchent volontiers, & qui*

» te le monde, & réduit un homme » à la ſolitude. Malgré [a] les reproches qu'on lui faiſoit de la gravité trop auſtére, & de l'inflexible ſévérité avec laquelle il traitoit le peuple, il ſe piqua toujours de n'en rien relâcher, ſoit que ſon naturel fût entiérement éloigné des attraits de l'inſinuation & de la perſuaſion, ſoit que dans le deſſein qu'il avoit de corriger & de ramener les Syracuſains gâtés & corrompus par les diſcours flateurs & complaiſans des Orateurs, il crût devoir emploier des maniéres plus fermes & plus mâles.

Dion ſe trompoit dans le point le plus eſſentiel du gouvernement. A compter depuis le trône juſqu'à la derniére place de l'Etat, quiconque eſt chargé du ſoin de gouverner & de conduire les autres, doit avant tout

s'empreſſent de s'attacher à eux : au contraire la fierté fait autour d'eux un deſert, met tout en fuite, & les réduit à demeurer ſeuls comme dans une ſolitude, & par là les prive du ſecours des hommes dont ils ont beſoin pour le ſuccès de leurs affaires. H[c]

δ' ἀυθάδεια, ἐρημία ξύνοικεο. La fierté réduit un homme à la ſolitude.

[a] Ἀλλὰ φύσει τε φαίνεται πρὸς τὸ πιθανὸν δυσκεράσῳ κεχρημένος, ἀντισπᾶντε τὰς Συρακοσίας ἀγαν ἀνειμένας ἢ διατεθρυμμένας προθυμέμενος. *Plut. in vit. Dion.*

étudier * l'art de manier les esprits, de les fléchir, de les tourner à son gré, de les amener à son point; ce qui ne se fait point en voulant les maitriser durement, en leur commandant avec hauteur, en se contentant de leur montrer la régle & le devoir avec une rigidité inflexible. Il y a, dans le bien même & dans la vertu, & dans l'exercice de toutes les charges, une exactitude & une fermeté, ou plutôt une sorte de roideur, qui souvent dégénére en vice, quand elle est poussée trop loin. Je sai qu'il n'est jamais permis de courber la régle : mais il est toujours louable, & souvent néceſſaire, de l'amollir & de la rendre plus maniable; ce qui se fait sur-tout par des maniéres douces & insinuantes, en n'exigeant pas toujours le devoir avec une extrême rigueur, en fermant les yeux sur beaucoup de petites fautes qui ne méritent pas d'être relevées, en avertissant avec bonté de celles qui sont plus considérables; en un mot en tâchant par tous les moiens possibles de se faire aimer,

* *C'est ce qu'un ancien Poéte appelloit,* flexanima atque omnium regina rerum oratio. *Cic. lib. 1. de Divinat. n. 80.*

& de rendre la vertu & le devoir aimables.

2. Timoléon.

Timoléon, qui étoit de Corinthe, acheva à Syracuſe ce que Dion y avoit commencé ſi heureuſement; & il ſe ſignala dans cette expédition par des exploits inouis de valeur & de ſageſſe, qui égalérent ſa gloire à celle des plus grands hommes de ſon tems. Après avoir obligé Denys de ſe retirer hors de la Sicile, il rappella tous les citoiens que la tyrannie avoit diſperſés en différentes contrées: il en raſſembla juſqu'à ſoixante mille pour repeupler la ville déſerte: il leur partagea les terres: il leur donna des loix, & il établit une police avec les commiſſaires de Corinthe: il purgea toute la Sicile des tyrans qui l'avoient ſi lontems infeſtée, rétablit par tout la ſureté & la paix, & fournit aux villes ruinées par la guerre tous les moiens de ſe relever.

Après de ſi glorieuſes actions, qui lui avoient donné un crédit ſans bornes, il ſe dépoſa lui-même de ſon autorité, & paſſa le reſte de ſa vie à Syracuſe en ſimple particulier, gou-

tant la douce satisfaction de voir tant de villes, & tant de milliers d'hommes lui devoit le repos & la félicité dont ils jouissoient. Mais il fut toujours respecté & consulté comme l'oracle commun de la Sicile. Il n'y avoit ni traité de paix, ni établissement de loi, ni partage de terres, ni réglement de police qui fussent bien faits, si Timoléon ne s'en étoit mélé, & ne les avoit finis lui-même.

Sa vieillesse fut éprouvée par une affliction bien sensible, qu'il supporta avec une patience étonnante; je veux dire par la perte de la vûe. Cet accident, loin de rien diminuer de la considération & du respect qu'on avoit pour lui, ne servit qu'à les augmenter. Les Syracusains ne se contentérent pas de lui rendre de fréquentes visites : ils lui menoient encore à la ville & à la campagne tous les étrangers qui passoient chez eux, afin qu'ils vissent leur bienfaiteur & leur libérateur. Quand ils avoient à délibérer dans l'assemblée publique sur quelque affaire importante, ils l'appelloient à leur secours : & lui sur un char à deux chevaux, il traversoit la

place, ſe rendoit au théâtre, & monté ſur ce char, il étoit introduit dans l'aſſemblée avec des cris & des acclamations de joie de tout le peuple. Après qu'il avoit dit ſon avis, qui étoit toujours religieuſement ſuivi, ſes domeſtiques le remenoient au travers du théâtre, & tous les citoiens le reconduiſoient juſques hors des portes avec les mêmes acclamations & les mêmes battemens de main.

On lui rendit encore de plus grands honneurs après ſa mort. Rien ne manqua à la magnificence de ſon convoi, dont le plus bel ornement furent les larmes mélées aux bénédictions dont chacun s'empreſſoit de combler le défunt, & qui n'étoient accordées ni à la coutume, ni à la bienſéance, mais partoient d'une affection ſincére, & de la plus vive reconnoiſſance. Il fut ordonné qu'à l'avenir toutes les années le jour de ſon trépas on célébreroit en ſon honneur des Jeux de muſique & des Jeux gymniques, & qu'on feroit des courſes de chevaux.

Nous n'avons encore rien vû de plus accompli que ce que l'hiſtoire

nous apprend de Timoléon. Je ne parle pas seulement de ses exploits guerriers, & de l'heureux succès de toutes ses entreprises. Ce que j'admire le plus en lui, c'est son amour vif & désintéressé pour le bien public; ne se réservant que le plaisir de voir les autres heureux par ses services; c'est son extrême éloignement de tout esprit de domination & de hauteur, sa retraite à la campagne, sa modestie, sa modération, sa fuite des honneurs, &, ce qui est encore plus rare, son aversion pour toute flaterie, & même pour les plus justes louanges. [a] Quand on relevoit en sa présence sa sagesse, son courage, & la gloire qu'il avoit eue de chasser les tyrans, il ne répondoit autre chose, sinon qu'il se sentoit obligé de témoigner une grande reconnoissance envers les dieux, de ce qu'aiant résolu de rendre à la Sicile la paix & la liberté, ils avoient bien voulu pour cela se servir principalement de son ministére : car il étoit bien per-

a Cùm suas laudes audiret prædicari, nunquam aliud dixit, quàm se in ea re maximas diis gratias agere, atque habere, quòd, cum Siciliam recreare constituissent, tum se potissimum ducem esse voluissent. Nihil enim rerum humanarum sine deorum numine agi putabat. *Cornel. Nep. in Timol. cap.* 4.

ſuadé que tous les événemens humains ſont conduits & réglés par les ordres ſecrets de la Providence divine.

Je ne puis finir cet article qui regarde le gouvernement de la Sicile, ſans prier le lecteur de comparer l'heureuſe & paiſible vieilleſſe de Timoléon, eſtimé, honoré, aimé généralement de tous les peuples, avec la vie miſérable que traînoit Denys le Tyran, (je parle du pere) toujours agité de troubles & de fraieurs qui ne lui laiſſoient aucun repos, & devenu l'horreur & l'exécration du public. Pendant tout le tems de ſon régne, qui fut de trente-huit ans, il porta toujours ſous ſa robe une cuiraſſe d'airain. Il ne haranguoit ſon peuple que du haut d'une tour. N'oſant ſe fier à aucun de ſes amis ni de ſes proches, il ſe faiſoit garder par des étrangers & des eſclaves, & ſortoit le plus rarement qu'il pouvoit, la crainte l'obligeant de ſe condanner lui-même à une eſpéce de priſon. Pour ne point confier ſa tête & ſa vie à la main d'un barbier, il chargea ſes filles encore très jeunes de ce vil miniſtére : & quand elles furent plus âgées, il leur ôta des mains les ciſeaux & le razoir,

Cic. lib. 5. Tuſc. Quæſt. 58-62.

& leur apprit à lui bruler la barbe & les cheveux avec des coquilles de noix : & enfin il se rendit lui-même ce service, n'osant plus apparemment se fier à ses propres filles. Il n'alloit jamais de nuit dans la chambre de ses femmes, sans avoir fait fouiller partout auparavant avec grand soin. Le lit étoit environné d'un fossé très-large & très-profond avec un petit pont levis, qui en ouvroit le passage. Après avoir bien fermé & bien vérouillé les portes de sa chambre, il levoit ce pont levis, afin de pouvoir dormir en sureté. Ni son frere, ni son fils même, n'entroient dans sa chambre sans avoir changé d'habits, & sans avoir été visités par les gardes. Est-ce régner, est-ce vivre que de passer ainsi ses jours dans une défiance & une fraieur continuelles ? [a] Un roi, véritablement digne de ce nom, n'a besoin de gardes que pour la bienséance, & pour l'éclat extérieur de la majesté ; [b] parce qu'il vit au milieu

Lib. 2. de Offic. n. 25.

Plut. in vit. Dion.

a Princeps, suis beneficiis tutus, nihil præsidio eget : arma ornamenti causa habet. *Senec. lib. 1. de Clem. cap. 13.*

b Quod tutius imperium est, quàm illud, quod amore & caritate munitur ? Quis securior quàm rex ille, quem non metuunt, sed cui meruunt subditi ? *Synes. de regno.*

de sa famille, qu'il ne voit par-tout où il va que ses enfans, qu'il ne visite que ses amis, qu'il ne marche que dans un pays confié à ses soins & à sa bonté, & que tous ses sujets, loin de le craindre, ne craignent que pour lui.

Lib. 5. Tusc. Quæst. n. 63. 66. Quelle comparaison, dit Cicéron dans un de ses livres des Tusculanes, entre la vie malheureuse & tremblante de Denys le Tyran, & celle que menoit un Platon, un Architas, & tant d'autres philosophes qui vivoient du même tems! Ce Prince, au milieu du faste & de la grandeur, condanné par son propre choix à une espéce de cachot, exclus du commerce des honnêtes gens, passoit sa vie avec des esclaves, des scélérats, des barbares, regardant comme ennemi quiconque savoit faire cas de la liberté, ne s'occupant que de meurtres & de carnages, & passant les jours & les nuits dans une fraieur continuelle. Les autres, liés ensemble par l'estime & le goût des mêmes biens & des mêmes études, formoient entr'eux la plus douce & la plus agréable société qu'il soit possible d'imaginer, exemts de tout soin & de toute inquiétude,

& ne connoiſſant d'autre plaiſir que celui qui vient de la contemplation de la vérité, & de l'amour de la vertu, en quoi ces philoſophes faiſoient conſiſter tout le bonheur de l'homme.

C'eſt dans leur école & dans leurs converſations que Dion avoit puiſé ces principes & ces ſentimens qu'il s'efforçoit d'inſpirer au jeune Denys, en l'exhortant à gouverner ſes ſujets avec bonté & douceur, comme un bon pere gouverne ſa famille. » Pen- » ſez, lui diſoit-il, que les liens qui » maintiennent & affermiſſent la do- » mination monarchique, & que vo- » tre pere ſe vantoit d'avoir rendu » auſſi difficiles à rompre que le dia- » mant, ne ſont ni la crainte, ni la » force comme il l'a cru, ni le grand » nombre de galéres, ni ces milliers » de barbares qui compoſent votre » garde : mais l'affection, l'amour, » & la reconnoiſſance que font naître » dans le cœur des peuples la vertu » & la juſtice des Princes ; & que des » liens, formés par de tels ſentimens, » quoique plus doux & moins ſerrés » que ces autres ſi roides & ſi durs, » ſont pourtant plus forts pour la du- » rée & pour le maintien des Etats. *Plut. in vit. Dion.*

» Que d'ailleurs un Prince n'eſt ni ho-
» noré, ni eſtimé, parce qu'il eſt ha-
» billé magnifiquement, qu'il a de
» grands équipages & des meubles
» ſomptueux, qu'il entretient ſa mai-
» ſon dans le luxe, dans la délicateſſe,
» dans les délices, & dans tous les
» plaiſirs les plus recherchés; pendant
» que du côté de l'eſprit & de la rai-
» ſon il n'a aucun avantage ſur le
» moindre de ſes ſujets, & qu'unique-
» ment occupé à parer & à enrichir
» ſes appartemens, il dédaigne de te-
» nir le palais de ſon ame décemment
» & roialement orné.

ARTICLE SECOND.

De l'Histoire Romaine.

Quelque prévenu que paroiſſe Tite-Live en faveur du peuple dont il écrit l'hiſtoire, on ne peut nier que le magnifique éloge qu'il en fait dès l'entrée de ſon ouvrage n'ait de très-juſtes fondemens, & l'on doit reconnoitre avec lui qu'il n'y a jamais eu de république ni plus puiſſante, ni gouvernée avec plus de juſtice, ni plus riche en grands exemples; & qu'il n'y en a point eu non plus où l'avarice & le luxe ſoient entrés ſi tard, & où la pauvreté & la frugalité aient été en ſi grand honneur, & pendant un ſi long tems. *Ceterùm*, dit Tite-Live, *aut me amor negotii ſuſcepti fallit, aut nulla unquam reſpublica nec major, nec ſanctior, nec bonis exemplis ditior fuit; nec in quam tam ſeræ avaritia luxuriaque immigraverint; nec ubi tantus ac tamdiu paupertati ac parſimoniæ honos fuerit.* *Tit. Liv. in Præfat.*

La Providence, après avoir montré dans Nabucodonoſor, dans Cyrus, dans Alexandre, avec quelle facilité elle renverſe les plus grands

empires, & en forme de nouveaux, a pris plaisir à en établir un d'un genre tout différent, qui ne tînt rien de cette impétuosité précipitée des premiers, & de ce tumulte où le hazard paroit plus dominer que la sagesse ; qui s'étendît par mesure & par degrés ; qui fût conquérant par méthode ; qui s'affermît par la sagesse des conseils & par la patience ; dont la puissance fût le fruit de toutes les plus grandes vertus humaines ; & qui par tous ces titres méritât de devenir le modéle de tous les autres gouvernemens. Dans cette vûe elle a jetté de loin les fondemens capables de porter ce grand édifice. Elle y a préparé par une longue suite de grands hommes, & par un enchaînement d'événemens singuliers, que les payens n'ont pu s'empêcher d'admirer, & auſquels ils ont été forcés d'avouer que la Divinité préſidoit. Tite-Live, dès le commencement de son histoire, dit [a] que l'origine & la fondation du plus grand empire qui fût sur la terre, ne pouvoit être que l'ouvrage des destins,

a Debebatur, ut opi- | dùm deorum opes impe-
nor, fatis tantæ origo | rii principium. *Liv. lib.* 1.
urbis, maximique fœun- | *n.* 4.

& l'effet d'une protection particuliére des dieux. [a] Il fait déclarer par Romulus, dans le moment qu'il eſt admis dans le ciel, que les dieux veulent que Rome devienne la capitale de l'univers, & que nulle puiſſance humaine ne pourra lui réſiſter. Il [b] raporte avec ſoin les prodiges qui dès la fondation de cette ville en atteſtoient la future grandeur, & fait remarquer dans pluſieurs de ceux qui la gouvernérent d'abord comme un ſecret inſtinct & un preſſentiment aſſuré de la puiſſance à laquelle elle étoit deſtinée. Enfin Plutarque dit en termes exprès, que pour peu d'attention que l'on faſſe ſur la conduite & ſur les actions des Romains, on reconnoitra clairement qu'ils ne ſeroient jamais parvenus à ce haut point de gloire, ſi les dieux n'en avoient pris ſoin dès le commencement, & ſi leur origine n'avoit eu quelque choſe de miraculeux & de divin. Et dans un autre endroit, qui m'a paru bien digne

Plut. in vit. Rom.

a Abi : nuncia Romanis, Cœlestes ita velle, ut mea Roma caput orbis terrarum ſit... Sciantque, & ita poſteris tradant, nullas opes humanas armis Romanis reſiſtere poſſe. *Ibid. n. 16.*

b Inter principia condendi hujus operis, (Capitolii) muniſſe numen ad indicandam tanti imperii molem traditur deos. *Ibid. n. 55.*

d'attention, [a] il attribue cette rapidité incroiable de conquêtes qui étonna l'univers, non à des efforts humains de prudence & de valeur, mais à une protection ſpéciale des dieux, dont la faveur, comme un vent impétueux, ſembloit s'être hâtée d'accroitre par de promts ſuccès, & de porter au loin la puiſſance Romaine.

C'eſt de l'hiſtoire de ce peuple que j'entreprends de donner ici quelque idée. J'en raporterai pour cela quelques morceaux détachés, comme j'ai fait en traitant de l'hiſtoire grecque; & je choiſirai ceux qui font mieux connoitre le caractére & l'eſprit du peuple Romain, & qui préſentent de plus grandes vertus, & de plus beaux modéles. J'y joindrai auſſi quelques réflexions, pour apprendre aux jeunes gens à tirer de leurs lectures tout le fruit qu'on en doit attendre.

Le premier morceau de cette hiſtoire traitera de la fondation de l'empire Romain par Romulus & Numa:

a Ἡ ἔυροια τῶν πραγμάτων καὶ τὸ ῥᾴθιον τῆς εἰς τοσαύτην δύναμιν καὶ αὔξησιν ὁρμῆς, οὐ χερσὶν ἀνθρώπων ἀδὲ ὁρμαῖς προχωρῆσαν ἡγεμονίαν, θείᾳ δὲ πομπῇ καὶ πνεύματι τύχης ἐπιταχυνομένης ἐπιδείκνυται τοῖς ὀρθῶς λογιζομένοις. *Plut. de fort. Rom.*

le ſecond de l'expulſion des Rois, & de l'établiſſement de la liberté : le troiſiéme aura beaucoup plus d'étendue, quoiqu'il ne renferme que l'eſpace d'environ 50 ans, depuis le commencement de la ſeconde guerre Punique, juſqu'à la défaite de Perſée roi de Macédoine, qui eſt le tems des plus grands événemens de l'hiſtoire Romaine. Enfin, le quatriéme & dernier morceau aura pour matiére le changement de la République Romaine en Monarchie, prévû & marqué par l'Hiſtorien Polybe.

PREMIER MORCEAU

DE L'HISTOIRE ROMAINE.

Fondation de l'Empire Romain par Romulus & Numa.

ON TROUVE réunis dans Romulus & dans Numa tous les principes & les fondemens de la puiſſance de Rome, les cauſes de ſon aggrandiſſement & de ſa durée, les régles de ſon gouvernement, le génie particulier de ſon peuple, & l'eſprit dont il a été animé dans toute ſa conduite & dans toutes

ſes différentes ſituations pendant plus de douze ſiécles. C'eſt dans ces deux régnes que le peuple Romain a puiſé les caractéres propres & ſinguliers qu'il a portés depuis avec tant d'éclat & de ſuccès : & l'impreſſion en a été ſi intime & ſi profonde, qu'elle a duré ſans altération, non ſeulement du tems des Rois & de la République, mais ſous les Empereurs, & juſqu'à la décadence de l'Empire.

I. CARACTÉRE DES ROMAINS.

La valeur.

UN des caractéres dominans du peuple Romain, a été d'être belliqueux, entreprenant, conquérant ; de ſe conſacrer tout entier à la profeſſion des armes, & de préférer à tout la gloire qui revient des exploits guerriers. Romulus, ſon fondateur, ſemble lui avoir inſpiré ce caractére. Ce Prince, endurci dès ſon enfance par les pénibles exercices de la chaſſe, & accoutumé à combattre contre les voleurs ; obligé enſuite de défendre les franchiſes de l'aſyle qu'il avoit ouvert ; n'aiant pour ſujets de ſon nouveau roiaume qu'un aſſemblage

de gens hardis, déterminés, féroces, qui n'eſpéroient de ſureté pour leurs perſonnes que par la force, & qui ne poſſédant rien ne pouvoient trouver de ſubſiſtance qu'à la pointe de l'épée : ce Prince, dis-je, s'accoutuma à avoir toujours les armes à la main, & il paſſa ſon régne à faire ſucceſſivement la guerre aux Sabins, aux Fidénates, aux Veïens, & à tous les peuples voiſins.

Il mit fort en honneur la bravoure militaire par les fréquentes victoires qu'il remporta, & par ſes exploits perſonnels. Et l'éclat avec lequel on le vit entrer deux fois dans Rome, portant un trophée à la tête de ſes troupes victorieuſes au milieu d'une foule de captifs, & parmi les acclamations de tout le peuple, donna lieu aux triomphes qui furent en uſage dans la ſuite, & qui étoient en même tems l'éguillon le plus puiſſant de l'ambition des Généraux, & le dernier comble de la grandeur à laquelle ils pouvoient aſpirer. Romulus ne fut pas moins attentif à animer le courage des ſimples ſoldats par les récompenſes & les différens honneurs militaires, & par l'amorce des

terres conquiſes qu'il leur partageoit.

II. Caractére des Romains.

Meſures ſages pour étendre l'Empire.

Un autre grand caractére des Romains conſiſte dans les ſages meſures qu'ils ont toujours priſes pour étendre & aggrandir leur empire, & dont Romulus leur a donné l'exemple. Ce Prince, perſuadé qu'un Etat n'eſt puiſſant qu'à proportion de la multitude des ſujets qui le compoſent, emploia deux moiens pour augmenter le nombre des ſiens.

Le premier fut l'uſage modéré & prudent qu'il fit de ſes victoires & de ſes conquêtes. Au lieu de traiter les vaincus en ennemis, ſelon la coutume des autres conquérans, en les exterminant, en les dépouillant, en les réduiſant en ſervitude, ou en les forçant par la dureté du joug qu'on leur impoſe de haïr le nouveau gouvernement; il les regarda tous comme ſes ſujets naturels, les fit habiter avec lui dans Rome, leur communiqua tous les priviléges des anciens citoiens, adopta leurs fêtes & leurs ſacrifices, leur ouvrit indifféremment

l'entrée à tous les emplois civils & militaires ; & en les intéreſſant par tous ces avantages au bien de l'Etat, il les y attacha par des liens ſi puiſſans & ſi volontaires, qu'ils ne furent jamais tentés de les rompre.

Les Romains portant au fond du cœur un preſſentiment ſecret de la grandeur à laquelle ils étoient deſtinés, furent en tout tems fidéles à ſuivre cette maxime d'une politique ſi profonde & ſi ſalutaire. On ſait que c'étoit ordinairement le Général même qui avoit fait la conquête d'une ville ou d'une province, qui en devenoit le protecteur, qui plaidoit leur cauſe dans le Sénat, qui défendoit leurs droits & leurs intérêts, & qui, oubliant ſa qualité de vainqueur, ne ſe ſouvenoit que de celle de patron & de pere, pour les traiter tous comme ſes cliens & ſes enfans.

Le ſecond moien que Romulus emploia, fut de ne pas dédaigner des bergers, des eſclaves, des gens ſans biens & ſans naiſſance, pour augmenter le nombre de ſes ſujets & de ſes citoiens. [a] Il ſavoit que les commen-

a Urbes quoque, ut cetera, ex infimo naſci : deinde, quas ſua virtus ac dii juvent, magnas

cemens des villes & des Etats, auſſi bien que de toutes les autres choſes humaines, étoient foibles & obſcurs; & que c'eſt ce qui avoit donné lieu aux fondateurs des villes de feindre que leurs premiers habitans étoient nés & ſortis de la terre. Il reçut donc dans ſon aſyle tous les fugitifs que l'amour de la liberté, & les pourſuites pour dettes ou pour d'autres raiſons, obligeoient de chercher une retraite. Ce premier bienfait, joint à la fête des Saturnales que Numa introduiſit depuis, & où les maîtres admettoient leurs eſclaves aux mêmes feſtins, & vivoient avec eux dans une parfaite égalité, inſpira aux Romains plus de douceur & de bonté pour leurs eſclaves que n'en a eu aucun peuple policé. Chaque Citoien avoit le pouvoir, en donnant la liberté à ſes eſclaves, de les rendre citoiens Romains comme lui, de leur en accorder le rang & tous les droits, & de les unir à l'Etat d'une maniére ſi étroite & ſi honorable, qu'on n'a point vû d'affranchi qui n'ait

ſibi opes magnumque nomen facere . . . Adjicien læ multitudinis cauſa, vetere conſilio condentium urbes, qui obſcuram atque humilem conciendo ad ſe multitudinem, natam è terra ſibi prolem emer ghantur : aſylum ap. .t. *Liv. lib.* 1. *n.* 8. *&* 9.

préféré cette nouvelle patrie à ſon pays natal & à ſa famille.

C'eſt par ces deux moiens que Rome ſe renouvelloit ſans ceſſe, & ſe fortifioit. C'eſt par là qu'elle réparoit ſes pertes, qu'elle remplaçoit les anciennes familles qui s'éteignoient par les accidens de la guerre : qu'elle trouvoit dans ſon ſein des recrues toujours prêtes à remplir les légions, & des ſujets capables d'occuper tous les emplois de la paix & de la guerre ; & que ſe ſentant ſurchargée par une multiplication trop féconde, elle étoit en état d'envoier au loin de nombreux eſſains, & d'établir ſur ſes frontiéres de puiſſantes colonies, qui ſervoient de remparts contre les ennemis, & faiſoient la ſureté des nouvelles conquêtes.

En s'incorporant ſans ceſſe des étrangers, & les transformant en citoiens & en membres, elle leur communiquoit ſes mœurs, ſes maximes, ſon eſprit, la nobleſſe de ſes ſentimens, ſon zéle pour le bien public ; & en les aſſociant à ſa puiſſance, à ſes avantages, & à ſa gloire, elle formoit un Etat toujours floriſſant, que le dehors & le dedans contri-

buoient également à fortifier & à aggrandir.

Les Romains évitérent en tout tems la faute capitale que fit Périclès, quoique d'ailleurs un des plus grands politiques qu'ait eu la Gréce, en déclarant qu'on ne tiendroit pour Athéniens naturels & véritables que ceux qui seroient nés de pere & de mere Athéniens. Par ce seul décret, qui excluoit plus du quart de ses citoiens, il affoiblit extrêmement sa République. Il la mit hors d'état de faire des conquêtes, ou de les conserver; & forcé de se contenter d'avoir les villes conquises pour alliées ou pour tributaires, au lieu de les unir à soi comme membres du corps de l'Etat, & comme parties de sa République, selon les principes des Romains, il les vit bientôt secouer le nouveau joug, & se mettre en liberté.

C'est avec raison que [a] Denys d'Halicarnasse regarde la coutume introduite par Romulus d'incorporer dans l'Etat les villes & les nations

a Κράτιστον ἁπάντων πολιτευμάτων ὑπαρχον, ὃ καὶ τῆς βεβαίας Ῥωμαίοις ἐλευθερίας ἔσχε, καὶ τῶν ἐπὶ τὴν ἡγεμονίαν ἀναγόντων ἐλαχίστην μοῖραν παρέσχε. *Dionys. Halicarn. Antiq. Rom. lib.* 2.

vaincues,

vaincues, comme la plus excellente maxime de politique, & qui a le plus contribué à l'établiſſement & à l'affermiſſement de la grandeur Romaine. Il remarque que ce fut le mépris ou l'ignorance de cette maxime qui ruina la puiſſance des Grecs, qui mit Sparte hors d'état de ſe relever après la bataille de Leuctres, & qui à la bataille de Chéronée fit perdre pour toujours aux Thébains & aux Athéniens l'empire de la Gréce : au lieu qu'on a vû la république Romaine ſurvivre aux plus ſanglantes défaites, & mettre ſur pié de nouvelles armées encore plus nombreuſes que celles qu'elle venoit de perdre.

L'Empereur Claude, dans un excellent diſcours qu'il fit au Sénat pour juſtifier le privilége de citoien Romain qu'il avoit accordé aux peuples de la Gaule, remarqua judicieuſement que a ce qui avoit perdu les républiques de Lacédémone & d'Athénes, étoit l'extrême différence qu'elles avoient miſe

a Quid aliud exitio Lacedæmoniis & Atheniensibus fuit, quanquam armis pollerent, niſi quòd victos pro alienigeniis arcebant? At conditor noſter Romulus tantum ſapientia valuit, ut pleroſque populos eodem die hoſtes, dein cives habuerit. *Tacit. Annal. lib.* 11. *cap.* 24.

entre les citoiens & les peuples conquis : traitant toujours ces derniers comme étrangers, les tenant séparés de tout, & ne les intéressant ainsi jamais au bien public ; au lieu que le fondateur de Rome, par une politique infiniment mieux entendue, avoit incorporé dans le nombre des citoiens les peuples qu'il avoit vaincus ; & que dans le jour même où il les avoit combattus comme ennemis, il les avoit reçus comme membres de l'Etat, admis à tous les priviléges des sujets naturels, & engagés par leur propre intérêt à défendre la même ville qu'ils avoient attaquée.

Ce fut principalement par ce moien, comme on l'a déja remarqué, que le plus étendu de tous les Empires fit un corps dont toutes les parties étoient liées, beaucoup plus par l'affection que par la crainte. Les Romains avoient des colonies dans tous les pays : & les peuples de toutes les provinces étoient admis au gouvernement de l'Etat, sans qu'il y eût presque de différence entre eux & les vainqueurs. Les [a] Gaules étoient pleines de familles consulaires.

[a] Cetera in communi sita sunt : (*disoit Cérialis Général de l'armée Romaine à ceux de Treves & de*

Les charges civiles & militaires étoient également remplies ou par les Romains, ou par des hommes du pays: Saint Auguſtin remarque en quelque endroit qu'on diſtinguoit peu à Carthage ſi elle étoit libre ou vaincue, tout étant commun entre ſes citoiens & ceux de Rome, & le gouvernement étant égal pour l'une & pour l'autre.

Ce principe de politique à l'égard des peuples vaincus, obſervé exactement à Rome dans tous les tems, eſt bien digne d'attention, & peut être d'un grand uſage. Les voies dures & hautes ne ſont propres qu'à entretenir une diviſion dangereuſe qui éclate à la premiére occaſion. Le bon traitement au contraire fait aimer le vainqueur, attache au nouveau gouvernement, efface les nouvelles impreſſions : & comme les peuples conquis ſervent ordinairement de frontiére, leur fidélité devient une barriére plus ferme & plus ſûre que tous les remparts.

Langres.) Ipſi plerumque legionibus noſtris præſidetis: ipſi has aliaſque provincias regitis. Nihil ſeparatum clauſumve... Proinde patrem & urbem, quam victi victoriſque eodem jure obtinemus, amate, colite. *Tacit. Hiſt. lib. 4. cap. 74.*

III. Caractere des Romains.

Sageſſe des délibérations dans le Sénat.

Le troisieme caractére eſt la ſageſſe du Sénat, qui commença ſous Romulus à prendre une forme arrêtée & fixe. Le Sénat [a] étoit le Conſeil public de la nation toujours ſubſiſtant ; compoſé, non de membres arbitraires, mais de perſonnes tirées des plus conſidérables familles. Les Sénateurs intéreſſés par leurs fortunes & par leurs dignités au ſuccès du gouvernement, capables par la maturité de l'âge & par une longue expérience de gouverner ſagement, tenoient le milieu & la balance entre l'autorité ſouveraine du Prince & la foibleſſe du peuple, & fourniſſoient une foule de Magiſtrats, formés au bien & préparés

a Majores noſtri, cùm regum poteſtatem non tuliſſent, ita magiſtratus annuos creaverunt, ut conſilium Senatus reipublicæ præponerent ſempiternum : deligerentur autem in id conſilium ab univerſo populo, adituſque in illum ſummum ordinem omnium civium induſtriæ ac virtuti pateret. Senatum reipublicæ cuſtodem, præſidem, propugnatorem collocaverunt. Hujus ordinis auctoritate uti magiſtratus, & quaſi miniſtros graviſſimi conſilii eſſe voluerunt : Senatum autem ipſum proximorum ordinum ſplendore confirmari, plebis libertatem & commoda tueri atque augere voluerunt. *Cic. Orat. pro Sext. n.* 137.

aux plus grands emplois par une excellente éducation, remplis de lumiéres & de ſentimens ſupérieurs à ceux du vulgaire. On les appelloit *Peres*, *Patres*, afin que d'un côté ce nom les fit ſouvenir qu'ils étoient en place, & tenoient un rang diſtingué, pour devenir les protecteurs du peuple, dont ils devoient procurer les avantages avec une vigilance, un déſintéreſſement, un zêle de peres; & que d'un autre côté le peuple fût averti du reſpect & de l'affection qu'il étoit obligé de leur témoigner, & de la confiance avec laquelle il devoit faire uſage de leur conſeil, de leur crédit, & de leur protection.

Ce Sénat fut dans tous les ſiécles ſuivans le plus ferme appui, la principale force, la plus grande reſſource de l'Etat, même ſous les Empereurs. On ſait la célébre parole de Cinéas, que Pyrrhus avoit député vers les Romains. Quand il fut de retour, [a] il dit à ſon Maître que le Sénat de Rome lui avoit paru une aſſemblée de Rois, tant il y avoit reconnu de grandeur

a Quem qui ex regibus conſtare dixit, unus veram ſpeciem Romani ſenatus cepit. *Liv. lib. 9. n.* 17.

& de majeſté. Ce [a] n'eſt point dans les édifices, (dit l'Empereur Othon à l'occaſion d'une émeute où il craignoit pour le Sénat) ni dans la magnificence extérieure que conſiſte la gloire & la durée de l'Empire. Tout ce qui n'eſt que matériel eſt peu de choſe : il peut ſe détruire & ſe rétablir, ſans que l'eſſentiel ſouffre aucun changement. Mais c'eſt attaquer le fond de l'Etat & le Prince même, que de donner atteinte à l'autorité du Sénat.

J'aurai lieu de parler encore ailleurs du Sénat, lorſque j'examinerai plus en détail la forme du gouvernement établi dans la république Romaine.

IV. CARACTERE.

Union étroite de toutes les parties de l'Etat.

LE PEUPLE Romain n'étoit d'abord qu'une multitude confuſe, formée par l'aſſemblage tumultueux & fortuit de pluſieurs peuples, oppoſés de

a Quid? Vos pulcherrimam hanc urbem domibus & tectis, & congeſtu lapidum ſtare creditis? Muta iſta & inanima intercidere ac reparari promiſcua ſunt : æternitas rerum, & pax gentium, & mea cum veſtra ſalus, incolumnitate ſenatûs firmatur. *Tacit. Hiſt. lib.* 1, *cap.* 84.

caractéres & d'intérêts, différens d'inclinations & de professions, pleins de jalousies & d'animosités. Pour faire cesser cette diversité si nuisible à l'affermissement solide de l'Etat, Romulus commença par distribuer tous les citoiens en tribus & en légions : & ensuite Numa, allant encore plus loin au devant du mal, rassembla tous ceux d'un même art & d'un même métier, & les réunit dans une même confrairie, en leur assignant des jours de fêtes & des cérémonies propres, pour leur faire oublier par ces nouveaux liens de religion & de plaisir la diversité de leur ancienne origine. *Plut. in vit. Num.*

Mais ce qui contribua le plus à établir une parfaite concorde dans ce peuple naissant, fut le droit de patronage établi par Romulus ; parce qu'en unissant par des liens très-étroits & très-sacrés les Praticiens avec les Plébeïens, les riches avec les pauvres, il sembloit ne faire du peuple entier qu'une seule famille. On appelloit les premiers Patrons ou Protecteurs, & les autres Cliens. Les Patrons étoient engagés par leur nom même à protéger en toute occasion leurs Cliens, comme un pere soutient ses enfans ; *Dionys. Halicarn. Antiq. Rom. lib. 2.*

à les aider de leur conſeil, de leur crédit, de leurs ſoins; à conduire & pourſuivre leurs procès, s'ils en avoient; en un mot, à leur rendre toutes ſortes de bons offices. Les Cliens de leur côté rendoient toutes ſortes d'honneurs à leurs Patrons, les reſpectoient comme de ſeconds peres, contribuoient de leurs biens à marier leurs filles ſi elles étoient pauvres, à racheter leurs enfans s'ils avoient été pris par l'ennemi, à les faire ſubſiſter eux-mêmes s'ils tomboient dans quelque diſgrace. On a déja remarqué que dans les tems poſtérieurs, ce n'étoit pas ſeulement des particuliers, mais des villes & des provinces entiéres que l'on mettoit ſous la protection des Grands de Rome.

Cette union des citoiens, comme l'obſerve Denys d'Halicarnaſſe, formée ainſi dès le commencement & cimentée avec ſoin par Romulus, s'affermit de telle ſorte dans la ſuite, que pendant l'eſpace de plus de ſix cens ans, quoique la République fût continuellement agitée par des diviſions inteſtines qui exercérent ſi lontems le Peuple & le Sénat, jamais on n'en vint juſqu'à prendre les armes

& à répandre le ſang : [a] mais les diſputes, quelque échaufées & violentes qu'elles fuſſent, ſe pacifioient toujours à l'amiable ſur les remontrances qui ſe faiſoient de part & d'autre, chacun cédant mutuellement de ſon côté, & relâchant quelque choſe de ſes droits ou de ſes prétentions.

V. CARACTERE.

Amour de la ſimplicité, de la frugalité, de la pauvreté, du travail, de l'agriculture.

UN des premiers ſoins de Numa, quand on l'eut choiſi pour Roi, fut d'inſpirer à ſes nouveaux ſujets l'amour du travail, de la ſimplicité, de la frugalité, de la pauvreté, dont le goût & l'eſtime ont duré ſi lontems parmi les Romains. La maniére dont il étoit monté ſur le trône lui donnoit droit de recommander fortement toutes ces vertus à ſes citoiens.

Numa étoit né & faiſoit ſa réſidence ordinaire à Cures, principale *Plut. in vit. Numæ.*

[a] Πείθοντες καὶ διδάσκοντες ἀλλήλους, καὶ τὰ μὲν εἴκοντες, τὰ δὲ παρ' ἑκόντων λαμβάνοντες, πολιτικὰς ἐποιοῦντο τὰς τῶν ἐγκλημάτων διαλύσεις. *Dionyſ. Halic. lib. 2.*

ville des Sabins, d'où les Romains, unis avec cette nation, s'appellérent *Quirites*. Porté naturellement à la vertu, il avoit encore cultivé ſon eſprit par l'étude de toutes les ſciences dont ſon ſiécle étoit capable, & ſur-tout de la philoſophie. Il en mit les régles en pratique dans toute ſa conduite. La campagne & la ſolitude faiſoient ſes délices. Il s'y occupoit à cultiver la terre, & à étudier dans les ouvrages de la nature les merveilles de la puiſſance divine.

Il jouiſſoit d'un ſi doux repos, lorſque les Ambaſſadeurs des Romains vinrent lui annoncer que les deux partis qui diviſoient Rome, s'étoient enfin réunis à le choiſir pour leur Roi. Cette nouvelle le troubla, mais ne le déconcerta pas. Il leur repréſenta combien il eſt dangereux à un homme qui étoit heureux & content dans la vie qu'il menoit, de paſſer bruſquement à un genre de vie tout oppoſé. » J'ai été nourri & élevé, leur dit-il, » dans la diſcipline dure & au» ſtére des Sabins, & hors le tems » que je donne à étudier & à connoi» tre la divinité, je ne m'occupe qu'à » cultiver la terre, & à nourrir des

» troupeaux. Si l'on croit voir en moi » quelque choſe d'eſtimable, ce ſont » toutes qualités qui doivent m'éloi- » gner du trône : l'amour du repos, » une vie retirée & appliquée à l'é- » tude, une extrême averſion de la » guerre, & une grande paſſion pour » la paix. Me ſiéroit-il bien, entrant » dans une ville qui ne retentit que » du bruit des armes, & qui ne reſpire » que les combats, de vouloir enſei- » gner & inſpirer le reſpect des dieux, » l'amour de la juſtice, la haine des » violences & de la guerre à un peu- » ple, qui ſemble deſirer beaucoup » plus un Capitaine qu'un Roi ?

Le refus de Numa ne ſervit qu'à redoubler les inſtances des Romains. Ils le priérent & le conjurérent de ne pas les rejetter dans une nouvelle ſédition, qui aboutiroit à une guerre civile, puiſqu'il n'y avoit que lui ſeul qui fût au gré des deux partis.

Quand ces Ambaſſadeurs ſe furent retirés, ſon pere & Martius ſon parent n'oubliérent rien pour le porter à accepter le ſceptre. » Si vous n'êtes » ſenſible, lui diſoient-ils, ni au » plaiſir d'amaſſer de grands biens, » parce que vous vous contentez de

» peu ; ni à l'ambition de comman-
» der, parce que vous jouiſſez d'une
» gloire plus grande & plus réelle,
» qui eſt celle de la vertu : conſidérez
» que bien régner, c'eſt rendre à Dieu
» l'hommage & le culte qui lui eſt le
» plus agréable. C'eſt Dieu qui vous
» appelle, ne voulant pas laiſſer inu-
» tile & oiſif le grand fonds de ju-
» ſtice qu'il a mis en vous. Ne vous
» dérobez donc point à la roiauté,
» puiſque c'eſt à un homme ſage le
» plus vaſte champ du monde pour
» faire de belles & de grandes actions.
» C'eſt là qu'on peut ſervir magnifi-
» quement les dieux, & adoucir in-
» ſenſiblement l'eſprit des hommes,
» & les plier ſous le joug de la reli-
» gion : car les ſujets ſe conforment
» toujours aux mœurs de leurs Prin-
» ces. Les Romains ont aimé Tatius,
» quoiqu'il fût étranger : & ils ont
» conſacré par des honneurs divins
» la mémoire de Romulus, qu'ils ado-
» rent. Que fait-on ſi ce peuple victo-
» rieux n'eſt pas las de guerres ; &
» ſi, plein de triomphes & de dé-
» pouilles, il ne deſire pas un Chef
» plein de douceur & de juſtice, qui
» le gouverne en paix ſous de bonnes

» loix & ſous une bonne police ? Mais
» quand il continueroit d'aimer la
» guerre avec la même fureur, ne
» vaut-il pas mieux tourner ailleurs
» cette fougue, en prenant en main
» ſes rênes, & unir par des nœuds
» d'amitié & de bienveillance votre
» patrie & toute la nation des Sabins
» avec une ville ſi puiſſante & ſi flo-
» riſſante ?

Numa ne put réſiſter à de ſi fortes & de ſi ſages remontrances, & il ſe mit en marche. Le Sénat & le peuple, preſſés d'un merveilleux deſir de le voir, ſortirent de Rome, & allérent au devant de lui. L'idée qu'ils avoient conçue depuis lontems de ſa probité s'étoit beaucoup accrue par ce que les Ambaſſadeurs leur avoient raporté de ſa modération. Ils comprenoient qu'il faloit qu'il y eût un grand fonds de ſageſſe dans un homme capable de refuſer la roiauté, & qui regardoit avec indifférence, & même avec mépris, ce que le reſte des hommes conſidére comme le comble de la grandeur & de la félicité humaine. *Dionyſ. Halic. 2.*

Numa conſerva ſur le trône les vertus qu'il y avoit portées. Autant

que les bienſéances de ſon rang le pouvoient permettre, il vécut avec la ſimplicité & la modeſtie qu'il avoit choiſies dès le tems de ſa vie privée. On voit en lui un modéle parfait de la roiauté. Il tempére la majeſté du Prince par la modération du Philoſophe, ou plutôt il la reléve par un nouvel éclat, & la rend plus aimable & plus aſſurée. Content de s'attirer le reſpect par ſes qualités vraiment roiales, il bannit le vain appareil de ſa grandeur, qui n'impoſe qu'aux ſens, & dont ſa vertu n'avoit pas beſoin. Il eſt ſans faſte, ſans luxe, ſans gardes. Dès le premier jour de ſon régne il caſſe la cohorte que Romulus tenoit toujours auprès de ſa perſonne, [a] en déclarant qu'il ne vouloit ni ſe défier de ceux qui ſe fioient à lui, ni commander à des hommes qui ſe défieroient de lui.

Il partage entre les pauvres citoiens les terres conquiſes, afin de les éloigner de l'injuſtice par les fruits légitimes de leur travail, & afin de les porter à l'amour de la paix par les ſoins

a Οὔτε γὰρ ἀπιστεῖν πιστεύουσιν, ὅτε βασιλεύειν ἀπιστέντων ἠξίω. *Plut.*

de l'agriculture qui en a besoin. Il arrête & il charme leur ardeur trop bouillante pour la guerre par les douceurs d'une vie tranquille & utilement occupée. Pour les attacher à la culture des terres d'une maniére plus intéressante & plus fixe, il les distribue par bourgades, leur donne des inspecteurs & des surveillans, visite souvent lui-même les travaux de la campagne, juge des maîtres par l'ouvrage, éleve aux emplois ceux qu'il reconnoit laborieux, appliqués, industrieux, réprimande les négligens & les paresseux. Et par ces différens moiens, soutenus de son exemple, & appuiés par la persuasion, il met l'agriculture si fort en honneur, que [a] dans les siécles suivans les Généraux

a Pluribus monumentis Scriptorum admoneor, apud antiquos nostros fuisse gloriæ curam rusticationis : ex qua Quintius Cincinnatus obsessi Consulis & exercitûs liberator, ab aratro vocatus ad dictaturam venerit ; ac rursus, fascibus depositis, quos festinantius victor reddiderat quàm sumpserat imperator, ad eosdem juvencos & quatuor jugerum avitum herediolum redierit. Itemque Caius Fabricius & Curius Dentatus, alter Pyrrho finibus Italiæ pulso, domitis alter Sabinis, acceptа quæ viritim dividebantur captivi agri septem jugera non minùs industriè coluerit, quàm fortiter armis quæsierat. Et ne singulos intempestivè nunc persequar, cùm tot alios Romani generis intuear memorabiles duces hoc semper duplici studio floruisse, vel defendendi vel colendi patrios quæsitosque fines. *Columella de re rust. lib.* 1.

d'armée & les premiers Magiſtrats ; bien loin de regarder comme au-deſſous d'eux les occupations ruſtiques, faiſoient gloire de cultiver leurs champs de ces mêmes mains victorieuſes & triomphantes qui avoient domté l'ennemi ; & le peuple Romain ne rougiſſoit pas de donner le commandement de ſes armées & de confier le ſalut de l'Etat à ces illuſtres laboureurs qu'il alloit prendre à la charrue, & leur faiſoit quitter le ſoin de leurs terres pour prendre celui de l'empire.

[a] Scipion l'Africain, après avoir vaincu Annibal, béchoit lui-même la terre, ſelon l'uſage des Anciens, plantoit & greffoit ſes arbres, & s'occupoit de travaux ruſtiques. Perſonne n'ignore combien Caton l'ancien ſurnommé le Cenſeur, s'étoit appliqué à l'agriculture, dont il nous a même laiſſé des préceptes. Cicéron, [b] dans ſon beau plaidoier pour Roſcius d'Amérie, entre dans une juſte

a In hoc angulo ille Carthaginis horror Scipio, abluebat corpus laboribus ruſticis feſſum : exercebat enim opere ſe, terramque (ut mos fuit priſcis) ipſe ſubigebat. *Senec. Epiſt.* 86.

b Næ tu, Eruci, accuſator eſſes ridiculus, ſi illis temporibus natus eſſes, cùm ab aratro arceſſebantur qui conſules fierent. Etenim, qui præeſſe agro colendo flagitium putes, profectò il-

indignation contre l'accuſateur de ſa partie, qui aiant dégénéré de l'ancien goût, décrioit le ſéjour de Roſcius à la campagne, & vouloit qu'on le prît comme une preuve de la haine de ſon pere contre lui; & qui par le même principe auroit dû regarder comme un homme dégradé & deshonoré un Atilius, que les Députés du peuple Romain trouvérent dans ſon champ occupé actuellement à ſemer ſes terres. » Nos ancêtres, dit-il, pen-» ſoient bien autrement. Et c'eſt par » une telle conduite que de foible & » de médiocre qu'étoit notre Répu-» blique, ils l'ont rendue ſi puiſſante » & ſi floriſſante. Ils cultivoient leurs » propres terres avec ſoin, & ne de-» ſiroient point celles d'autrui par le » ſentiment d'une baſſe & inſatiable » avarice; & par là ils ont enrichi la

lum Atilium, quem ſua manu ſpargentem ſemen, qui miſſi erant, convenerunt, hominem turpiſſimum atque inhoneſtiſſimum judicares. At hercule majores noſtri longè aliter & de illo & de ceteris talibus viris exiſtimabant. Itaque ex minima tenuiſſimaque republica maximam & florentiſſimam nobis reliquerunt. Suos enim agros ſtudiosè colebant, non alienos cupidè appetebant: quibus rebus & agris, & urbibus, & nationibus rempublicam, atque hoc imperium, & populi R. nomen auxerunt. *Orat. pro S. Roſc. Amer. n.* 50.

» République & groſſi l'Empire Ro-
» main de tant de terres, de villes, &
» de nations.

Mais cet amour du travail & de la vie champêtre n'a pas ſeulement contribué aux conquêtes & à l'aggrandiſſement de l'Empire Romain : il a ſervi auſſi à y conſerver pendant tant de ſiécles cette nobleſſe de ſentimens, cette généroſité, ce déſintéreſſement, qui ont encore plus illuſtré le nom Romain que toutes les plus fameuſes victoires. Car il faut l'avouer, [a] cette vie innocente de la campagne a une liaiſon bien étroite avec la ſageſſe dont elle eſt comme la ſœur, [b] & l'on peut avec raiſon la regarder comme une excellente école de ſimplicité, de frugalité, de juſtice, & de toutes les vertus morales.

Numa, élevé dans cette école, inſpira le même goût & les mêmes ſentimens, non ſeulement à ſes propres ſujets, mais aux villes voiſines, comme l'obſerve Plutarque dans la magnifique deſcription qu'il nous a laiſſée

a Res ruſtica, ſine dubitatione, proxima & quaſi conſanguinea ſapientiæ eſt. *Colum. de re ruſt. lib.* 1.

b Vita ruſtica parſimoniæ, diligentiæ, juſtitiæ magiſtra eſt. *Orat. pro Roſc. Amer. n.* 75.

de ſon régne. Car le peuple Romain n'étoit pas le ſeul qui fût adouci & calmé par la juſtice & l'humeur pacifique de ce bon Roi, mais auſſi les villes des environs, dans leſquelles, comme ſi un doux zéphir eût ſoufflé du côté de Rome, on aperçut un admirable changement de mœurs, & l'on vit ſuccéder à la fureur de la guerre un ardent deſir de vivre en paix, de cultiver la terre, d'élever tranquillement ſes enfans, & de ſervir les dieux en repos. Dans tout le pays ce n'étoient que fêtes, que jeux, ſacrifices, feſtins, & réjouiſſances de gens qui ſe viſitoient, & qui alloient les uns chez les autres, ſans aucune crainte, comme ſi la ſageſſe de Numa eût été une riche ſource d'où la vertu & la juſtice euſſent coulé dans l'eſprit de tous les peuples, & répandu dans leur cœur la même tranquillité qui régnoit dans le ſien.

En effet pendant le régne de Numa on ne vit ni guerre, ni eſprit de révolte; & l'ambition de régner ne porta perſonne à conſpirer contre lui. Mais, ſoit que le reſpect pour ſon éminente vertu, ou la crainte de la divinité qui le protégeoit ſi viſible-

ment, eût désarmé le crime; soit que le ciel, par une faveur singuliére, prît plaisir à préserver cet heureux régne de tout attentat qui pût en souiller la gloire, ou en troubler la joie; il a servi de preuve & d'exemple à cette grande vérité, que [a] Platon osa prononcer lontems depuis, lorsqu'en parlant du gouvernement, il dit : *Les villes & les hommes ne seront délivrés de leurs maux, que lorsque, par une protection particuliére des dieux, la souveraine puissance & la philosophie se trouvant réunies dans un même homme, rendront la vertu victorieuse du vice.* Car le sage n'est pas seulement heureux, mais il rend encore heureux tous ceux qui écoutent les paroles qui sortent de sa bouche. Il n'a presque jamais besoin d'en venir à la force & aux menaces pour réduire ses sujets, qui voiant éclater la vertu dans un modéle aussi illustre & aussi exposé aux yeux qu'est la vie de leur Prince, se portent naturelle-

Lib. 5. de Rep.

a Atque ille quidem princeps ingenii & doctrinæ Plato, tum denique fore beatas respublicas putavit, si, aut docti & sapientes homines eas regere cœpissent; aut qui regerent, omne suum studium in doctrina ac sapientia collocassent. Hanc conjunctionem videlicet potestatis & sapientiæ saluti censuit civitatibus esse posse. *Cic. Epist.* 1. *ad. Quint. frat. lib.* 1.

ment à l'imiter, & à mener comme lui une vie irrépréhensible & heureuse, ce qui est le fruit le plus doux d'un sage gouvernement, comme d'un autre côté la plus solide gloire d'un Prince est de pouvoir inspirer à ses sujets une si noble inclination, & de les conduire à une vie si parfaite; ce que personne n'a su si bien faire que Numa.

J'ai cru devoir exposer avec quelque étendue les raisons de Numa pour refuser la couronne, les motifs qui le déterminérent à l'accepter, les excellentes régles qu'il suivit dans son gouvernement, & la belle description que fait Plutarque des merveilleux effets que produisit son régne, fondé sur la justice & sur l'amour de la paix. Ce caractére est grand, & presque unique dans l'histoire : & il me semble que le devoir d'un maître est de bien faire sentir à ses disciples des endroits si pleins de beaux sentimens, & si propres à former en même tems l'esprit & le cœur.

VI. Caractere.

Sageſſe des Loix.

Numa comprit dès le commencement de ſon régne que la juſtice, qui eſt la baſe des empires & de toute ſociété, étoit encore plus néceſſaire à un peuple élevé dans l'exercice des armes, accoutumé à ſubſiſter par la violence, & à vivre ſans diſcipline & ſans police. Pour adoucir la férocité de ces eſprits, & pour réduire à l'uniformité tant de caractéres différens, il établit des loix ſages, & les rendit aimables par ſa modération & ſa douceur, par l'exemple des plus grandes vertus, par un amour invariable pour l'équité envers les étrangers auſſi bien qu'à l'égard des citoiens. Par cette conduite il inſpira à ſes ſujets un ſi grand reſpect pour la juſtice, qu'il changea toute la face de la ville. Et le zéle pour obſerver des loix ſi utiles & ſi ſaintes, & pour en perpétuer l'eſprit, fut ſi grand, que l'on vit toujours à Rome juſques ſous les derniers Empereurs une tradition ſuivie de juriſprudence, une eſpéce d'école de ſages Légiſlateurs & de célébres Juriſcon-

ſultes, qui formant leurs déciſions ſur les plus pures lumiéres de la raiſon, & ſur les plus ſûres maximes de l'équité naturelle, compoſérent ce corps de droit & de juriſprudence, qui eſt devenu l'admiration de tout l'univers, & que toutes les nations policées ont adopté, ou du moins imité, en y puiſant les loix les plus ſalutaires.

VII. Caractere.

La Religion.

Le septiéme caractére eſt un grand reſpect pour la religion, une exacte fidélité à tout commencer par elle, & à y raporter tout. Romulus avoit déja montré beaucoup d'attachement pour la religion, comme Plutarque l'obſerve : mais Numa le porta beaucoup plus loin, & s'appliqua à lui donner plus de luſtre & plus de majeſté. Il en preſcrivit les régles particuliéres : il en marqua en détail les exercices & les rits, & les accompagna de tout ce que les cérémonies pouvoient avoir de plus auguſte, & les fêtes de plus agréable & de plus attirant. Par ces ſpectacles nouveaux

de religion, & par ce commerce fréquent avec les choſes ſaintes qui ſembloient rendre la divinité préſente partout, il rendit les eſprits plus dociles, plus traitables, plus humains, & tourna inſenſiblement le panchant qu'ils avoient à la violence & à la guerre, vers l'amour de la juſtice, & vers le deſir de la paix qui en eſt le fruit. Cette habitude de faire entrer la religion dans toutes les actions, remplit le peuple d'une vénération pour la divinité ſi profonde & ſi durable, que dès lors, & dans tous les ſiécles ſuivans, on ne créoit point de Magiſtrats, on ne déclaroit point la guerre, on ne donnoit point de bataille, on n'entreprenoit rien en public, & l'on ne faiſoit rien en particulier, ni mariages, ni funérailles, ni voiages, ſans l'avoir conſacré par la religion. Le ſoin qu'il eut de bâtir un temple à la Foi, & de la faire regarder comme la dépoſitaire ſacrée des paroles données & des promeſſes, & comme la vengereſſe inexorable de leurs violemens, rendit le peuple ſi fidéle à ſes engagemens, que jamais dans aucune nation la ſainteté du ſerment ne fut plus inviolable.

Polybe

Polybe & Tite-Live rendent sur cela un glorieux témoignage aux Romains. [a] Le premier dit que quand ils avoient une fois prété serment, ils gardoient inviolablement leur parole, sans qu'il fût besoin ni de cautions, ni de témoins, ni de promesses par écrit : au lieu que toutes ces précautions étoient inutiles chez les Grecs. Le second remarque [b] que » les » différens & continuels exercices de » religion, établis par Numa, qui faisoient intervenir la divinité à toutes les actions humaines, avoient » rempli d'une si grande religion tous » les esprits, qu'une parole donnée » & un serment n'avoient pas moins » de poids & d'autorité à Rome, que » la crainte des loix & des châtimens. » Et non-seulement les Romains prirent le caractére & les mœurs pa-

[a] Ἀπ' αὐτῆς τῆς κατὰ τὸν ὅρκον πίστεως τηρεῖσι τὸ καθῆκον. *Polyb. lib. 6.*

[b] Deorum assidua insidens cura, cùm interesse rebus humanis cœleste Numen videretur, ea pietate omnium pectora imbuerat, ut fides ac jusjurandum proximè legum ac pœnarum metum civitatem regerent. Et cùm ipsi se homines ad regis, velut unici exempli, mores formarent; tum finitimi etiam populi, qui antè, castra, non urbem positam in medio, ad solicitandam omnium pacem crediderant, in eam verecundiam adducti sunt, ut civitatem totam in cultum versam deorum violari ducerent nefas. *Liv. lib. 1. n. 21.*

» cifiques de Numa, ſe formant ſur
» leur Roi comme ſur un modéle par-
» fait : mais les nations voiſines, qui
» auparavant avoient regardé Rome,
» moins comme une ville, que com-
» me un camp deſtiné à troubler la
» paix de tous les peuples, conçurent
» une ſi profonde vénération pour le
» Prince & pour ſes ſujets, qu'ils au-
» roient cru que ç'eût été commettre
» un crime & une eſpéce de ſacrilége,
» que d'attaquer une ville toute oc-
» cupée du culte & du ſervice des
» dieux.

En commençant à parler de l'hiſtoire Romaine, il m'a paru néceſſaire de donner d'abord une idée de ce fameux peuple, dont les principaux caractéres, qui l'ont rendu ſi célebre & l'ont ſi fort élevé au-deſſus de tous les autres peuples, ſe trouvent heureuſement réunis dans Romulus & Numa ſes deux fondateurs. On voit par là de quelle conſéquence ſont, non-ſeulement pour les particuliers, mais même pour des nations entiéres, les premiéres impreſſions qu'on leur donne; & il eſt viſible que ce furent ces grandes & ſolides vertus, établies dans Rome dès ſa

naiſſance, & toujours cultivées de plus en plus & infiniment accrues dans la ſuite des ſiécles, qui la rendirent victorieuſe & maitreſſe de l'univers.

[a] Car, ſelon la judicieuſe remarque de Denys d'Halicarnaſſe, c'eſt une loi immuable, & fondée dans la nature même, que ceux qui ſont ſupérieurs en mérite, le deviennent auſſi en pouvoir & en autorité; & que les peuples qui ont plus de vertu & de courage, l'emportent tôt ou tard ſur ceux qui en ont moins.

SECOND MORCEAU
DE L'HISTOIRE ROMAINE.

Expulſion des Rois, & établiſſement de la liberté.

L'ÉPOQUE de l'expulſion des Rois, & de l'établiſſement de la liberté à Rome, eſt trop conſidérable pour ne s'y pas arréter. Cet événement mémorable eſt la baſe de la plus fameuſe ſource de ſes beaux jours, & de tout ce qu'on a admiré en elle de plus

a Φύσεως γὰρ δὴ νόμος ἅπασι κοινὸς, ὃν οὐδεὶς ἀνα-λύσει χρόνος, ἄρχειν ἀεὶ τῶν ἡττόνων τοὺς κρείττονας. Dionyſ Halic. lib. 1. Antiq. Rom.

grand & de plus merveilleux. De là le peuple Romain contracta encore deux caractéres ſinguliers : l'un de haine irréconciliable contre la roiauté, & contre tout ce qui en préſentoit la moindre apparence ; l'autre d'un violent amour de ſa liberté, dont il fut jaloux dans tous les tems preſque juſqu'à l'excès. La modération réciproque que le Sénat & le Peuple gardérent dans leurs diſputes, fait encore un troiſiéme caractére, bien digne d'être remarqué.

Caractére.

Haine de la roiauté.

Plusieurs circonſtances & divers motifs concoururent à faire naître cette haine implacable de la roiauté, & à la fortifier.

1. Le mécontentement & l'averſion que le peuple Romain couvoit depuis lontems contre les violences & le gouvernement tyrannique des Tarquins, éclatérent enfin à l'occaſion de l'outrage fait à Lucréce, & de la maniére funeſte dont elle punit ſur elle-même le crime du Prince en ſe donnant la mort de ſa propre main.

2. Ces disposítions augmentérent infiniment par la fermeté inouie avec laquelle le Consul Brutus fit en sa présence trancher la tête à ses enfans, pour être entrés dans un complot qui tendoit au rétablissement des Rois. Le sang de deux fils répandu par un pere avec le saisissement & l'effroi de tous les assistans, fit sentir plus vivement quel étrange malheur c'étoit que le joug des Tarquins, puisqu'il en faloit acheter l'affranchissement à un si grand prix. Cette exécution sanglante, & la fin tragique de Lucréce, qui faisoient également horreur à la nature, gravérent si avant dans tous les esprits l'aversion de la roiauté, que même dans les siécles suivans ils n'en purent souffrir jusqu'à l'ombre; & ils crurent, à l'exemple de leurs ancêtres, devoir sacrifier ce qu'ils avoient de plus cher, & tenter ce qu'il y a de plus extrême, pour écarter un mal qu'ils étoient accoutumés dès la jeunesse à regarder comme le plus grand & le plus insupportable de tous les maux.

3. En livrant au pillage les biens du Roi, en abbattant son palais & sa maison de campagne, en consa-

crant au dieu Mars ſes champs près de Rome, afin d'en rendre la reſtitution impoſſible, en jettant dans le Tibre la moiſſon de ſes terres, ils achevérent de rendre la rupture irréconciliable; & tout le peuple qui avoit pris part à l'inſulte & au pillage, comprit qu'il ne pouvoit trouver l'impunité que dans une réſiſtance inflexible.

4. L'acharnement opiniâtre des Tarquins à fatiguer les Romains par une longue & rude guerre, & à ſoulever contre eux tous leurs voiſins, les mit dans la néceſſité de ſe défendre ſans ménagement. Les attaques réitérées, les fréquentes batailles, la mort d'un de leurs Conſuls tué dans le combat avec les plus conſidérables des citoiens, entretinrent & échauférent leur animoſité, & firent paſſer en habitude la crainte & la haine de la roiauté. On peut juger de l'horreur qu'ils en avoient conçue dès le commencement par la réponſe qu'ils firent aux Ambaſſadeurs du roi Porſéna, qui ſollicitoit fortement le rétabliſſement des Tarquins. [a] Ils dé-

a Ita induxiſſe in animum, hoſtibus potiùs quàm regibus portas patefacere: eam eſſe volun-

clarérent qu'ils étoient disposés à ouvrir plutôt leurs portes aux ennemis qu'aux rois, & qu'ils aimeroient mieux perdre leur ville que leur liberté.

5. La loi qui donnoit pouvoir de prévenir quiconque tenteroit de se rendre maître de la République, & de le tuer avant qu'il fût juridiquement condanné, pourvû qu'après le meurtre on apportât des preuves de l'attentat, sembloit armer indifféremment la main de tous les citoiens contre l'ennemi commun, établir tous les particuliers comme également dépositaires de la liberté publique, & les rendre responsables de sa conservation.

6. La valeur héroïque d'Horatius Coclès, avec les récompenses & les honneurs extraordinaires qu'il reçut, pour avoir arrêté seul sur le pont l'armée auxiliaire des Tarquins : l'audace intrépide de Scévola qui punit sa main pour avoir manqué son coup : le courage de Clélie & de ses compagnes : les triomphes décernés à Publicola & à Marcus son frere à cause des

tatem omnium, ut qui libertati erit in illa urbe finis, idem urbi sit. *Liv. lib.* 1. *n.* 15.

victoires remportées sur les rois : l'éloge funébre, & les honneurs solennels rendus à Brutus comme au pere de la liberté, & ceux qu'on rendit ensuite à Publicola en reconnoissance de son amour constant pour la République : tous ces objets enflammérent de plus en plus le zéle pour la liberté, & la haine de la tyrannie ; & en attirant l'admiration de tous les esprits vers ces grands modéles, leur inspirérent un ardent desir de les imiter.

7. [a] Le serment solennel que fit le peuple sur les autels en son nom, & au nom de toute la postérité, que jamais, sous quelque prétexte que ce pût être, il ne souffriroit qu'on rétablît à Rome la roiauté, fut toujours dans la suite des siécles aussi présent à ce peuple, que s'il eût tout récemment secoué le joug d'une servitude également dure & honteuse.

Cette aversion, cimentée par tant de sang, & fortifiée par de si puissans motifs, a passé d'âge en âge, non-seulement pendant que la République a

a Omnium primùm avidum novæ libertatis populum, ne postmodum flecti precibus aut donis regiis posset, jurejurando adegit (Brutus,) neminem Romæ passuros regnare. *Liv. lib.* 2. *n.* 1.

subsisté, mais sous les Empereurs mêmes, & n'a pu s'éteindre qu'avec l'Empire. [a] L'entreprise de Manlius, qui aspiroit à la roiauté, effaça le souvenir de toutes ses grandes actions, & le fit précipiter impitoiablement du haut de ce roc même qu'il avoit sauvé d'entre les mains des ennemis. Rien ne hâta plus la mort de César que le soupçon qu'il avoit donné qu'il pensoit à se faire déclarer Roi. Ses successeurs, outre la puissance Tribunitienne, accumulérent les titres de César, d'Auguste, de Grand Pontife, de Proconsul, d'Empereur, de Pere de la patrie : mais ni leur ambition, ni la flaterie des peuples n'osa aller plus loin, ni trancher le mot. Et quoiqu'ils fussent, autant qu'aucun Roi de la terre, en possession d'une puissance absolue ; quoique quelques-uns même, comme Caligula, Néron, Domitien, Commode, Caracalla, Héliogabale, poussassent l'abus de la souveraineté jusqu'à la plus cruelle tyrannie, aucun

a Damnatum tribuni de saxo Tarpeio dejecerunt : locusque idem in uno homine & eximiæ gloriæ monimentum, & pœnæ ultimæ fuit, . . . Ut sciant homines quæ & quanta decora fœda cupiditas regni, non ingrata solùm, sed invisa etiam reddiderit. *Liv. lib. 6. n. 20.*

ne s'eſt hazardé à prendre le diadême, parce qu'il étoit regardé comme la marque d'un titre dont huit ou dix ſiécles n'avoient pu effacer ce qu'il avoit d'odieux ; & ce qui eſt étrange, & paroit preſque incroiable, pendant que leur religion impie leur permettoit de ſe donner pour des dieux, une politique plus réſervée leur défendoit de ſe donner pour des rois.

II. Caractére.

Amour exceſſif de la liberté, & application à en étendre les droits.

On sait que le corps entier de la République Romaine étoit compoſé de deux Ordres, qui avoient chacun leurs magiſtrats particuliers, auſſi-bien que leurs intérêts différens, & qui furent toujours oppoſés entre eux. L'un s'appelloit *le Sénat*, & il étoit comme le chef & le conſeil de l'Etat : l'autre étoit le ſimple peuple nommé en latin, *plebs* ou *plebes* ; qui étoit diſtingué de la nobleſſe & des familles patriciennes. Ces deux Ordres réunis enſemble formoient ce qu'on appelle proprement le Peuple Romain : *populus Romanus* : dont les aſſemblées

générales se tenoient ou par Centuries, & étoient nommées *centuriata comitia*, & le Sénat y étoit plus puissant ; ou par Tribus, *tributa comitia*, & le Peuple y dominoit davantage.

Ce peuple à qui les victoires fréquentes & les conquêtes sur ses voisins avoient déja fort élevé le cœur, prit encore des sentimens plus hauts, & conçut plus d'amour pour la liberté par la part qu'on lui donna à l'autorité & aux affaires publiques, & par les complaisances que le Sénat fut obligé d'avoir pour lui dans les premiers tems qui suivirent la révolution.

Rien ne fut plus capable de flater ce Peuple que la promtitude avec laquelle le Consul Publicola fit raser dans une nuit sa maison sur quelques murmures qu'on faisoit contre sa situation élevée, & contre la grandeur de l'édifice que l'on traitoit de citadelle.

Le même Publicola, pour ôter au gouvernement consulaire ce qu'il montroit de terrible, & pour le rendre plus populaire & plus doux, fit ôter dans la ville les haches des faisceaux qu'on portoit devant les Con-

ſuls ; [a] & en ſe préſentant à l'aſſemblée du peuple, il fit baiſſer les faiſceaux, comme s'il les lui ſoumettoit, & lui faiſoit hommage de ſon autorité.

Il augmenta encore extrêmement le pouvoir du Peuple & ſes immunités par la loi qui permettoit d'appeller au Peuple du jugement des Conſuls & du Sénat, par celle qui condannoit à mort ceux qui prendroient quelque charge ſans la recevoir du Peuple : par la loi qui affranchiſſoit des impôts les pauvres citoiens : par celle qui exemtoit de punition corporelle ceux qui déſobéiroient aux Conſuls, & qui réduiſoit toute la peine de leur déſobéiſſance à une amende pécuniaire.

Il crut auſſi, pour affermir davantage l'autorité du Peuple, devoir ſe décharger de la garde & de la diſpenſation des deniers publics, & en interdire le maniement à ſes proches & à ſes amis. Il les mit donc en dépôt dans le temple de Saturne ; & en permettant au Peuple de choiſir

a Gratum id multitudini ſpectaculum fuit, ſummiſſa ſibi eſſe imperii inſignia, confeſſionemque factam populi quàm conſulis majeſtatem vimque majorem eſſe. *Liv. lib. 2. n. 7.*

lui-même deux Gardes du tréſor, il lui donna beaucoup de part à l'adminiſtration des finances, qui ſont la force d'un Etat, le nerf de la guerre, & la matiére des récompenſes.

Le Peuple aiant pris goût pour le gouvernement & pour l'autorité, fut toujours attentif dans la ſuite à porter plus loin les anciennes bornes; & l'on ne pouvoit le flater plus agréablement qu'en lui donnant des ouvertures & des prétextes pour étendre ſes prérogatives & ſes droits.

La plus forte barriére qu'il oppoſa aux entrepriſes du Sénat & des Conſuls, & le plus ferme appui de ſon crédit & de ſa liberté, fut l'établiſſement des Tribuns du Peuple, [a] qui fut une des conditions de ſa réunion avec le Sénat & de ſon retour dans la ville lors de ſa retraite ſur le mont ſacré. La perſonne de ces Tribuns, qui étoient proprement les hommes du Peuple, fut déclarée inviolable & ſacrée. On en créa d'abord deux, & ils furent multipliés dans la ſuite juſ-

a Agi deinde de concordia cœptum, conceſſumque in conditiones, ut plebi ſui magiſtratus, eſſent ſacroſancti, quibus auxilii latio adverſùs conſules eſſet, neve cui patrum capere eum magiſtratum liceret. *Liv. lib.* 2. *n* 33.

qu'au nombre de dix. L'entrée dans cette charge fut abſolument interdite aux Patriciens : [a] & pour les mettre hors d'état d'influer par leur crédit dans l'élection des Tribuns, il fut ordonné que tous les Magiſtrats plébeïens ſeroient nommés dans les aſſemblées qui ſe faiſoient par Tribus, où les Sénateurs avoient moins d'autorité. La violence & l'injuſtice des Décemvirs, qui fut l'occaſion de la ſeconde retraite du Peuple ſur le mont Aventin, donna lieu auſſi à fortifier de nouveau la puiſſance des Tribuns. Il fut arrêté que les loix portées par le Peuple dans les aſſemblées par Tribus, obligeroient le Peuple Romain entier, & par conſéquent le Sénat comme le reſte ; [b] ce qui arma les Tribuns d'une grande autorité : Qu'on ne créeroit aucune magiſtrature dont il ne fût permis d'appeller, & l'on donnoit pouvoir à tout particulier de tuer impunément

a Volero, tribunus plebis, rogationem tulit ad populum, ut plebeii magiſtratus tributis comitiis fierent. Haud parva res, ſub titulo primæ ſpecie minimè atroci, ferebatur ; ſed quæ patriciis omnem poteſtatem per clientium ſuffragia creandi quos vellent tribunos auferret *Ibid. n.* 56

b Qua lege tribunitiis rogationibus telum acerrimum datum eſt. *Liv. lib.* 3. *n.* 55.

quiconque contreviendroit à cette ordonnance : Que la perſonne des Tribuns ſeroit de nouveau déclarée plus que jamais ſacrée & inviolable. Leur pouvoir en effet alloit fort loin, & s'étendoit juſques ſur les Conſuls mêmes, qu'ils prétendoient avoir droit de faire mettre en priſon, [a] comme ils le déclarérent publiquement dans une occaſion où le Sénat eut recours à leur autorité pour réduire à leur devoir des Conſuls qui refuſoient de lui obéir.

Après que le Peuple eut ainſi affermi ſon autorité, il ne ceſſa de former de nouvelles entrepriſes, que les Tribuns, par complaiſance ou par zéle, ne manquoient pas de ſeconder avec chaleur. Il n'y a point d'efforts qu'il ne fit pour s'ouvrir le chemin à toutes les dignités, & ſur tout au Conſulat qui étoit la premiére charge de l'Etat dans laquelle réſidoit preſque toute l'autorité publique, & qui étoit réſervée aux ſeuls Patriciens. Après de longues & de vives conteſtations, il y parvint enfin; & une légére avanture en fit naître l'occaſion. Qu'il me

a Pro collegio pronunciant, placere conſules ultra tendant, in vincula ſenatus dicto audientes ſe duci eos juſſuros. *Liv.* *lib.* 4. *n.* 26.

soit permis d'en inférer ici le récit, l'un des plus beaux & des plus naturels qui se trouvent dans Tite-Live.

Fabius [a] Ambustus avoit marié sa fille aînée à Serv. Sulpicius de race patricienne, & la cadette à un jeune homme plébeïen, nommé Licinius Stolo. Un jour que celle-ci étoit allé rendre visite à sa sœur, pendant qu'elles s'entretenoient ensemble, Sulpicius, alors Tribun des soldats avec la puissance Consulaire, revenant chez lui, le premier des licteurs frapa à la porte avec la verge qu'il portoit à la main, comme c'étoit l'ordinaire, & fit grand bruit. La jeune Fabia, pour qui cette coutume étoit nouvelle, aiant fait paroitre quelque fraieur, sa sœur se mit à rire d'une telle simplicité, s'étonnant que cet usage lui fût inconnu. Comme souvent les moindres choses font impression sur les personnes du sexe, cette innocente plai-

a M. Fabii Ambusti potentis viri, filiæ duæ nuptæ, Ser. Sulpicio majori, minori C. Licinio Stoloni erat.... Fortè ita incidit, ut in Ser. Sulpicii tribuni militum domo sorores Fabiæ, cùm inter se (ut fit) sermonibus tempus tererent, lictor Sulpicii, cùm is de foro se domum reciperet, forem (ut mos est) virga percuteret. Cùm ad id, moris ejus insueta, exavisset minor Fabia, risui sorori fuit, miranti ignorare id sororem. Ceterùm, is risus stimulos parvis mobili rebus animo mu-

ſanterie piqua juſqu'au vif la cadette. La foule des perſonnes qui accompagnoient le Tribun militaire par honneur, & qui lui demandoient ſes ordres, lui fit ſans doute regarder le ſort de ſon aînée comme beaucoup plus heureux que le ſien; & une ſecrette jalouſie, qui fait qu'on ne peut voir ſans peine ſes proches au-deſſus de ſoi, lui fit regretter d'être alliée comme elle l'étoit. Dans le trouble que cette plaie de ſon cœur encore toute récente lui cauſoit, ſon pere l'aiant trouvée plus triſte qu'à l'ordinaire, lui en demanda la cauſe. Mais, comme elle ne pouvoit l'avouer ſans paroitre manquer d'amitié pour ſa ſœur, & de reſpect pour ſon mari, elle diſſimula quelque tems. Enfin Fabius, par ſa douceur & ſes careſſes, tira d'elle le ſujet de ſon chagrin, & l'obligea à lui avouer qu'elle avoit de

liebri ſubdidit, frequentiâ quoque proſequentium rogantiumque numquid vellet, credo fortunatum matrimonium ei fororis viſum; ſuique ipſam malo arbitrio, quo à proximis quiſque minimè anteiri vult, pœnituiſſe. Confuſam eam ex recenti morſu animi cùm pater forte vidiſſet; percunctatus *ſatin' ſalvæ*, avertentem cauſam doloris (quippe nec ſatis piam adverſùs ſororem, nec admodum in virum honorificam) elicuit, comiter ſciſcitando, ut fateretur eam eſſe cauſam doloris, quòd juncta impari eſſet, nupta in domo, quam nec honos nec

la peine de se voir engagée par une alliance inégale dans une maison, où jamais ne pouvoit entrer ni charge ni crédit. Son pere la consola, & lui dit de prendre courage, l'assurant que bientôt elle verroit dans sa maison ces mêmes dignités, qui lui faisoient trouver sa sœur si heureuse. C'est à quoi, depuis ce moment, il travailla de toutes ses forces avec son gendre Licinius. Aiant associé à leur dessein L. Sextius, jeune homme entreprenant, à qui il ne manquoit, pour mériter les plus hautes dignités, que le rang de Patricien, ils saisirent l'occasion favorable que la conjoncture du tems leur présentoit, & après avoir livré aux Patriciens bien des attaques, ils les forcérent enfin d'admettre les Plébeïens au Consulat. L. Sextius fut le premier à qui cet honneur fut accordé.

Depuis cette victoire, rien ne demeura inaccessible au Peuple. Préture, Censure, Dictature même, & Sacerdoce, tout lui fut ouvert, tout lui fut

gratia intrare posset. Consolans inde filiam Ambustus, bonum animum habere jussit, eosdem propediem domi visuram honores, quos apud forum viderat. *Liv. lib.* 6. *n.* 34.

accordé ; [a] le Sénat jugeant bien, qu'après s'être vû forcé de céder pour le Conſulat, il feroit d'inutiles efforts pour conſerver le reſte. C'eſt ainſi qu'un peuple, preſque eſclave ſous les Rois, & foible client ſous les Patriciens, devint par degrés égal à ſes patrons, & leur aſſocié dans toutes les dignités de la République.

III. CARACTÈRE.

Modération réciproque du Sénat & du Peuple dans leurs diſputes.

LES DISPUTES entre le Peuple & le Sénat au ſujet des charges publiques durérent fort lontems, & furent pouſſées avec une force & une vivacité qui ſembloit ne pouvoir ſe terminer que par la ruine de l'un des deux partis. Les Tribuns du Peuple, fort violens pour l'ordinaire, & fort emportés, ne ceſſoient d'animer la multitude par des diſcours pleins de fiel & d'amertume contre les Conſuls & le Sénat. Au ſujet des mariages avec les Patriciens qu'on avoit interdits à

a Senatu, cùm in ſummis imperiis id non obtinuiſſet, minùs in præ- | tura tendente. *Liv. lib.* 8. n. 15.

ceux du Peuple : [a] » Sentez-vous, leur disoient-ils, » dans quel mépris vous » vivez ? Ils vous ôteroient, s'ils le » pouvoient, une partie de cette lu- » miére qui vous éclaire. Ils souffrent » avec peine que vous respiriez avec » eux un même air, que vous parliez » un même langage, & que vous aiez » la figure d'homme aussi-bien qu'eux. » Y a-t-il donc rien de plus outrageux » & de plus infamant, que de décla- » rer une partie de la ville indigne de » s'allier avec les Patriciens, comme » étant souillée & impure ? Et quant » aux dignités, la République a-t-elle » lieu d'être mécontente du service » des Plébeïens dans toutes les char- » ges qui leur ont été confiées ? Il ne » leur reste donc plus que le Consu- » lat. C'est en ce point déformais

a Ecquid sentitis in quanto contemtu vivatis ? Lucis vobis hujus partem, si liceat, admant. Quòd spiratis, quòd vocem mittitis, quòd formas hominum haberis, indignantur .. An esse ulla major aut insignior contumelia potest, quàm partem civitatis, velut contaminatam, indignam connubio haberi? *Liv. lib.* 4. *n.* 3. & 4.

Nullius eorum (qui ex plebe creati sint tribuni militum) populum Romanum pœnituisse. Consulatum superesse plebeiis. Eam esse arcem libertatis, id columen. Si eò perventum sit, tum populum Romanum verè exactos ex urbe reges, & stabilem libertatem suam existimaturum. *Lib.* 6. *n.* 37.

» qu'ils doivent faire consister leur sa-
» lut & leur liberté, & ce n'est que du
» jour qu'ils y seront parvenus, qu'ils
» peuvent compter être devenus libres,
» & avoir secoué le joug de la servi-
» & de la tyrannie.

Du côté du Sénat il n'y avoit pas quelquefois moins de violence & d'emportement. Tout [a] ce qu'on accordoit au peuple pour affermir sa liberté, ils croioient que c'étoit autant de perdu pour eux : & [b] & quoiqu'ils reconnussent que leur Jeunesse étoit souvent trop vive & trop échaufée, cependant s'il faloit que de part ou d'autre on sortît des bornes, ils aimoient mieux voir l'audace poussée trop loin du côté de leurs partisans, que de celui de leurs adversaires : tant, dit Tite-Live, il est difficile dans ces sortes de disputes, où l'on croit ne vouloir qu'établir une par-

a Quicquid libertati plebis caveretur, id Patres decedere suis opibus credebant. *Liv. lib.* 3. *n.* 55.

b Seniores Patrum, ut nimis feroces suos credere juvenes esse, ita malle, si modus excedendus esset, suis quàm adversariis superesse animos. Adeo moderatio tuendæ libertatis, dum æquari velle simulando ita se quisque extollit, ut deprimat alium, in difficili est; cavendoque ne metuant homines, metuendos ultro se efficiunt : & injuriam à nobis repulsam, tanquam aut facere aut pati necesse sit, injungimus aliis. *Liv. lib.* 3. *n.* 65.

faite égalité entre les deux partis, de tenir la balance dans un équilibre si juste qu'elle ne panche ni de côté ni d'autre ; chacun travaillant insensiblement à s'élever pour abaisser son adversaire, & à se rendre formidable pour n'être point soi même en état de le craindre, comme s'il n'y avoit point de milieu entre faire & souffrir l'injure.

Cependant, il faut l'avouer à la gloire du Peuple Romain, [a] cette disposition prochaine ce semble à en venir aux derniéres extrémités, & à éclater par de sanglantes séditions, qui est la source & la cause ordinaire de la ruine des grands Empires, fut lontems arrétée & comme suspendue, partie par la sagesse des Sénateurs, partie par la patience du Peuple ; & pendant plus de six cens ans, comme on l'a déja remarqué, jamais ces disputes domestiques ne dégénérérent en guerres civiles.

Il se trouvoit toujours dans le Sé-

a Æternas esse opes Romanas, nisi inter semetipsos seditionibus sæviant. Id unum venenum, eam labem civitabus opulentis repertam, ut magna imperia mortalia essent. Diu sustentatum id malum, partim patrum consiliis, partim patientia plebis. *Liv. lib.* 2. *n.* 44.

nat de ces hommes graves & ſages, amateurs zélés du bien public, qui [a] évitant également les deux excès contraires, ou de trahir les intérêts du Sénat pour ſe rendre agréables au Peuple, ou d'aigrir & d'irriter le Peuple en ſe déclarant trop vivement pour le Sénat, ſavoient ramener doucement les eſprits à la paix & à l'union, & par de prudentes condeſcendances prévenir les ſuites funeſtes qu'une réſiſtance trop ferme auroit infailliblement attirées. [b] Ils repréſentoient à leurs Conſuls trop échauffés & trop violens, tel qu'étoit un Appius, qu'ils ne devoient pas prétendre porter la majeſté Conſulaire au delà des juſtes bornes que demandoit le bien commun de la paix & de la concorde : que pendant que les Tribuns & les Conſuls tiroient tout

a Alios conſules, aut per proditionem dignitatis Patrum plebi adulatos, aut acerbè tuendo jura ordinis, aſperiorem domando multitudinem feciſſe. T. Quintium orationem memorem majeſtatis Patrum concordiæque ordinum habuiſſe. *Liv. lib. 3. n. 69.*

b Ab Appio petitur ut tantam conſularem majeſtatem eſſe vellet, quanta in concordi civitate eſſe poſſet. Dum tribuni conſuleſque ad ſe quiſque omnia trahant, nihil relictum eſſe virium in medio : diſtractam laceratamque rempublicam magis quorum in manu ſit, quàm ut incolumis ſit, quæri. *Liv. lib. 2. n. 57.*

chacun de leur côté, la République ainſi diviſée & déchirée demeuroit ſans force, les deux partis ſongeant moins à la conſerver qu'à s'en rendre maîtres. Ils [a] repréſentoieut auſſi aux Tribuns, qu'il ne ſeroit ni glorieux ni utile pour eux de vouloir établir & accroître leur autorité ſur la ruine de celle du Sénat, qui étoit le Conſeil public : & que l'unique moien d'affermir la liberté dans Rome, & de maintenir l'égalité entre les citoiens, étoit de conſerver à chaque corps & à chaque Ordre ſes droits, ſes priviléges, & ſa majeſté.

Le Peuple de ſon côté montroit quelquefois une modération étonnante, & ſe piquoit d'une générosité dont on auroit de la peine à croire qu'une multitude fût ſuſceptible : témoin ce qui arriva dans une aſſemblée où les eſprits avoient paru plus échaufés que jamais. Le Peuple paroiſſoit déterminé à ne point prendre les armes pour repouſſer les ennemis qui étoient en campagne, ſi l'on re-

a Ne ita omnia tribuni poteſtatis ſuæ implerent, ut nullum publicum conſilium ſinerent eſſe. Ita demum liberam civitatem fore, ita æquatas leges, ſi ſua quiſque jura ordo, ſuam majeſtatem teneat. *Liv. lib.* 3. *n.* 63.

fuſoit

fusoit de l'admettre dans les charges publiques. Le Sénat voiant qu'il faloit céder ou au Peuple, ou aux ennemis, après s'être inutilement relâché sur ce qui regardoit les mariages, crut le devoir faire aussi sur les honneurs; & aiant proposé de nommer des Tribuns militaires au lieu de Consuls, il consentit que les Plébeïens fussent admis à cette charge.[a] L'événement montra qu'après la chaleur & le feu des disputes, lorsque les esprits tranquilles & raffis sont en état de juger sainement des choses, le Peuple étoit tout autre que dans les disputes mêmes. Content de la condescendance qu'avoit eu pour lui le Sénat, il ne nomma pour Tribuns militaires que des Patriciens, par une modération, dit Tite-Live, une équité, une grandeur d'ame, qui se trouve rarement même dans des particuliers. *Hanc modestiam, æquitatemque, & altitudinem animi, ubi nunc in uno inveneris, quæ tunc populi universi fuit?*

a Eventis eorum comitiorum docuit, alios animos in contentione libertatis dignitatisque, alios secundùm deposita certamina incorrupto judicio esse. *Liv. lib. 4. n. 6.*

Fin du Troisiéme Tome.

TABLE.

LIVRE CINQUIÉME.

DE L'HISTOIRE.

AVANT-PROPOS. Pag. 1.

PREMIERE PARTIE.

SUR le goût de la ſolide gloire, & de la véritable grandeur. 13.
§. I. *Richeſſes. Pauvreté.* 19.
§. II. *Bâtimens.* 34.
§. III. *Ameublemens. Habillemens. Equipages.* 43.
§. IV. *Du luxe de la table.* 56.
§. V. *Dignités. Honneurs.* 77.
§. VI. *Victoires, Nobleſſe d'extraction, Talens de l'eſprit, Réputation.* 82.
Victoires. 83.
Nobleſſe de l'extraction. 90.
Talens de l'eſprit. 99.
Réputation. 105.
1. *Souffrir avec peine la louange, & parler de ſoi-même avec modeſtie.* 111.
2. *Contribuer de bon cœur à la réputation des autres.* 113.
3. *Sacrifier ſa réputation à l'utilité publique.* 117.
§. VII. *En quoi conſiſte la ſolide gloire & la véritable grandeur.* 120

SECONDE PARTIE.

De l'Hiſtoire Sainte. 145.

CHAPITRE PREMIER.

PRINCIPES néceſſaires pour l'intelligence de l'Hiſtoire Sainte. Ibid.
ARTICLE I. *Caractéres propres & particuliers à l'Hiſtoire Sainte.* 146.
ART. II. *Obſervations utiles pour l'étude de l'Hiſtoire Sainte.* 166.

CHAPITRE SECOND.

Application des principes à quelques exemples. 193.
ARTICLE I. *Hiſtoire de Joſeph.* ibid.
1. *Joſeph vendu par ſes freres ; conduit en Egypte chez Putiphar : mis en priſon.* ibid.
Réflexions. 197.
2. *Elévation de Joſeph. Premier voiage de ſes freres en Egypte.* 205.
Réflexions. 208.
3. *Second voiage des enfans de Jacob en Egypte. Joſeph reconnu par ſes freres.* 214.
Réflexions. 220.
Rapports entre Joſeph & Jeſus-Chriſt. 225.

ART. II. *Délivrance miraculeuſe de Jéruſalem ſous Ezéchias.* 228.
Réflexions. 1. *Sennachérib inſtrument de la colére de Dieu.* 235.
2. *Les Grands ont recours aux rois d'Ethiopie & d'Egypte.* 237.
3. *Diſcours impies, & lettres blaſphématoires de Sennachérib.* 238.
4. *Défaite du roi d'Ethiopie.* 239.
5. *Armée des Aſſyriens détruite par l'Ange exterminateur.* 240.
6. *Raiſons de la patience de Dieu à ſouffrir Sennachérib, & de ſa lenteur à délivrer Jéruſalem.* 243.
7. *Confiance en Dieu, caractére dominant d'Ezéchias.* 246.
8. *Jéruſalem délivrée, figure de l'Egliſe.* 247.
ART. III. *Prophéties.* 249.
Prophétie de Daniel au ſujet de la Statue compoſée de différens métaux. 251.
Réflexions ſur les Prophéties. 259.

TROISIÉME PARTIE.

De l'Hiſtoire Profane. 263.

CHAPITRE PREMIER.

REGLES & principes pour l'étude de l'Hiſtoire Profane. ibid.
§. I. *Ordre & clarté néceſſaires pour bien*

étudier l'Hiſtoire. 264.
§. II. *Obſerver ce qui regarde les loix, les uſages, les coutumes des peuples.* 268.
§. III. *Chercher ſur tout la vérité.* 269.
§. IV. *S'appliquer à découvrir les cauſes des événemens.* 274.
§. V. *Etudier le caractére des peuples & des grands hommes dont parle l'Hiſtoire.* 283.
§. VI. *Obſerver dans l'Hiſtoire ce qui regarde les mœurs & la conduite de la vie.* 291.
§ VII. *Remarquer avec ſoin tout ce qui a raport à la Religion.* 295.

CHAPITRE SECOND.

Application des régles précédentes à quelques faits d'Hiſtoire particuliers. 297.
ARTICLE I. *De l'Hiſtoire des Perſes & des Grecs.* 298.
Premier morceau tiré de l'Hiſtoire des Perſes.
CYRUS. ibid.
1. *Education de Cyrus.* ibid.
Reflexions. 307.
2. *Premiéres campagnes & conquêtes de Cyrus.* 309.
Reflexions. 325.
3. *Continuation de la guerre. Priſe de Babylone. Nouvelles conquêtes. Mort*

de Cyrus. 328.
Reflexions. 340.

Second morceau tiré de l'Hiſtoire Grecque.

De la grandeur & de l'Empire d'Athénes. 353.
Réflexions. 388.
1. *Caractéres de Thémiſtocle, d'Ariſtide, de Cimon, & de Périclès.* 389.
2. *De l'Oſtraciſme.* 407.
3. *Emulation pour les arts & pour les ſciences.* 414.

Troiſiéme morceau tiré de l'Hiſtoire Grecque.

Du Gouvernement de Lacédémone. 421.
1. *Etabliſſement. Sénat.* 423.
2. *Etabliſſement. Partage des terres, & décri de la monnoie d'or & d'argent.* 424.
3. *Etabliſſement. Repas publics.* 427.
4. *Autres Ordonnances.* 430.
Réflexions ſur le Gouvernement de Sparte, & ſur les loix de Lycurgue. 441.
1. *Choſes louables dans les Loix de Lycurgue.* ibid.
Obſervations critiques ſur un paſſage d'Hérodote. 459.

2. *Choſes blâmables dans les loix de Lycurgue.* 465.
Sur le vol permis chez les Lacédémoniens. 471.

Quatriéme morceau tiré de l'Hiſtoire Grecque.

1. *Beaux jours de Thébes.* 480.
2. *Délivrance de Syracuſe.* 491.
1. DION. ibid.
Premiére Réflexion. *Converſation des gens de lettres & de probite infiniment utile aux Princes.* 492.
Seconde Réflexion. *Flateurs, peſte funeſte des Cours, & ruine des Princes.* 496.
Troiſiéme Réflexion. *Grandes qualités de Dion, mêlees de quelques légers défauts.* 499.
2. TIMOLEON. 508.
ART. II. *De l'Hiſtoire Romaine.* 517.

Premier morceau de l'Hiſtoire Romaine.

Fondation de l'Empire Romain par Romulus & Numa. 521.
I. *Caractére des Romains. La valeur.* 522.
II. *Caractére des Romains. Meſures ſages pour étendre l'Empire.* 524.
III. *Caractére des Romains. Sageſſe*

des delibérations dans le Sénat. 532.
IV. *Caractére. Union étroite de toutes les parties de l'Etat.* 534.
V. *Caractére. Amour de la simplicité, de la frugalité, de la pauvreté, du travail, de l'agriculture.* 537.
VI. *Caractére. Sageſſe des loix.* 550.
VII. *Caractére. La Religion.* 551.

Second morceau de l'Hiſtoire Romaine.

Expulſion des Rois & établiſſement de la liberté. 555.
I. *Caractére. Haine de la roiauté.* 556.
II. *Caractére. Amour exceſſif de la liberté, & application à en étendre les droits.* 562.
III. *Caractére. Modération réciproque du Sénat & du Peuple dans leurs diſputes.* 571.

Fin de la Table.

De l'Imprimerie de la Veuve SIMON, rue des Mathurins. 1767.

APPROBATION.

J'Ai lû & examiné, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, ce troiſiéme Volume, *De la maniére d'étudier & d'enſeigner les Belles Lettres*, &c. Comme il roule entiérement ſur l'Hiſtoire, outre qu'il aura plus d'agrémens pour toute ſorte de perſonnes, on y trouvera encore de plus grands avantages que dans les deux premiers pour le deſſein que l'Auteur s'eſt propoſé, qui eſt de former l'eſprit & le cœur des jeunes gens. Donné à Paris ce premier jour d'Août 1727.

COUTURE.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers, qu'il appartiendra: SALUT. Nos bien amés *la veuve Jacques Eſtienne*, & *Jacques Eſtienne*, *fils aîné*, *Libraires à Paris*, Nous ont fait expoſer qu'ils déſireroient faire imprimer, & donner au Public les Ouvrages qui ont pour titre, *La maniére d'enſeigner & d'étudier les Belles-Lettres*, *Hiſtoire ancienne des Egyptiens*, *des Carthaginois*, *des Aſſyriens*, *des*

Medes & des Perſes, des Macédoniens & des Grecs, Hiſtoire Romaine depuis la fondation de Rome juſqu'à la Bataille d'Actium, Quintiliani Oratoriæ Inſtitutionis Libri XII. par *M.* ROLLIN, *le Spectacle de la Nature, l'Hiſtoire du Ciel, la Mécanique des Langues, & l'art de les enſeigner*, par *M.* PLUCHE, *Dictionnaire Univerſel de Commerce, le Parfait Négociant*, par *M.* SAVARY; *Inſtruction d'un Pere à ſon Fils & à ſa Fille*, par DUPUY; *Conférences de Paris ſur le Mariage & l'Uſure; Cours de Peintures & Abrégé de la Vie des Peintres*, par DE PILES; *Les Œuvres du Pere du Cerceau, contenant ſes Poéſies diverſes & la conjuration de Gabrini; Sacrifice de Foi & d'Amour*, par *le Pere* GORDAN; *Selectæ è Veteri Teſtamento & è profanis ſcriptoribus Hiſtoriæ; les Avantures de Telemaque; Dialogues ſur l'Eloquence; Démonſtration de l'exiſtence de Dieu; Lettres ſur la Religion & la Métaphyſique; Dialogues des Morts; Abrégé des Vies des anciens Philoſophes; Sermons ſur divers ſujets*, par *M.* DE FENELON : S'il Nous plaiſoit leur accorder nos Lettres de Privilége pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter les Expoſants, Nous leur avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer leſdits Ouvrages autant de fois que bon leur ſemblera, & de les faire vendre & débiter par-tout notre Royaume pendant le temps de *quarante* années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de

notre obéiſſance ; comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire leſdits Ouvrages, ni d'en faire aucuns extraits, ſous quelque prétexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changement ou autre, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit deſdits Expoſants, ou de ceux qui auront droit d'eux, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers auxdits Expoſans, ou à ceux qui auront droit d'eux, & de tous dépens, dommages & intérêts ; A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion deſdits Ouvrages ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres ; conformément à la feuille imprimée attachée pour modéle ſous le Contreſcel des Préſentes ; que les Impétrans ſe conformeront en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725 ; qu'avant que de les expoſer en vente, les manuſcrits ou imprimés qui auront ſervi de copie à l'impreſſion deſdits Ouvrages, ſeront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON ; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier

Chancelier de France le ſieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur DE MACHAULT, Commandeur de nos Ordres ; le tout à peine de nullité des Préſentes : du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir leſdits Expoſants, & ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſdits Ouvrages, ſoit tenue pour dûement ſignifiée ; & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & feaux Conſeillers Sécretaires, foi ſoit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent, ſur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Verſailles le premier jour du mois de Mars, l'an de grace 1752, & de notre Regne le trente-ſeptiéme. Par le Roi en ſon Conſeil.

Signé, SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre XII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 737. Fol. 584. conformément aux anciens Réglemens confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris le 7 Mars 1752.

HERISSANT, *Adjoint.*

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ott
Date due